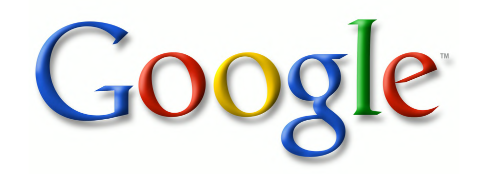
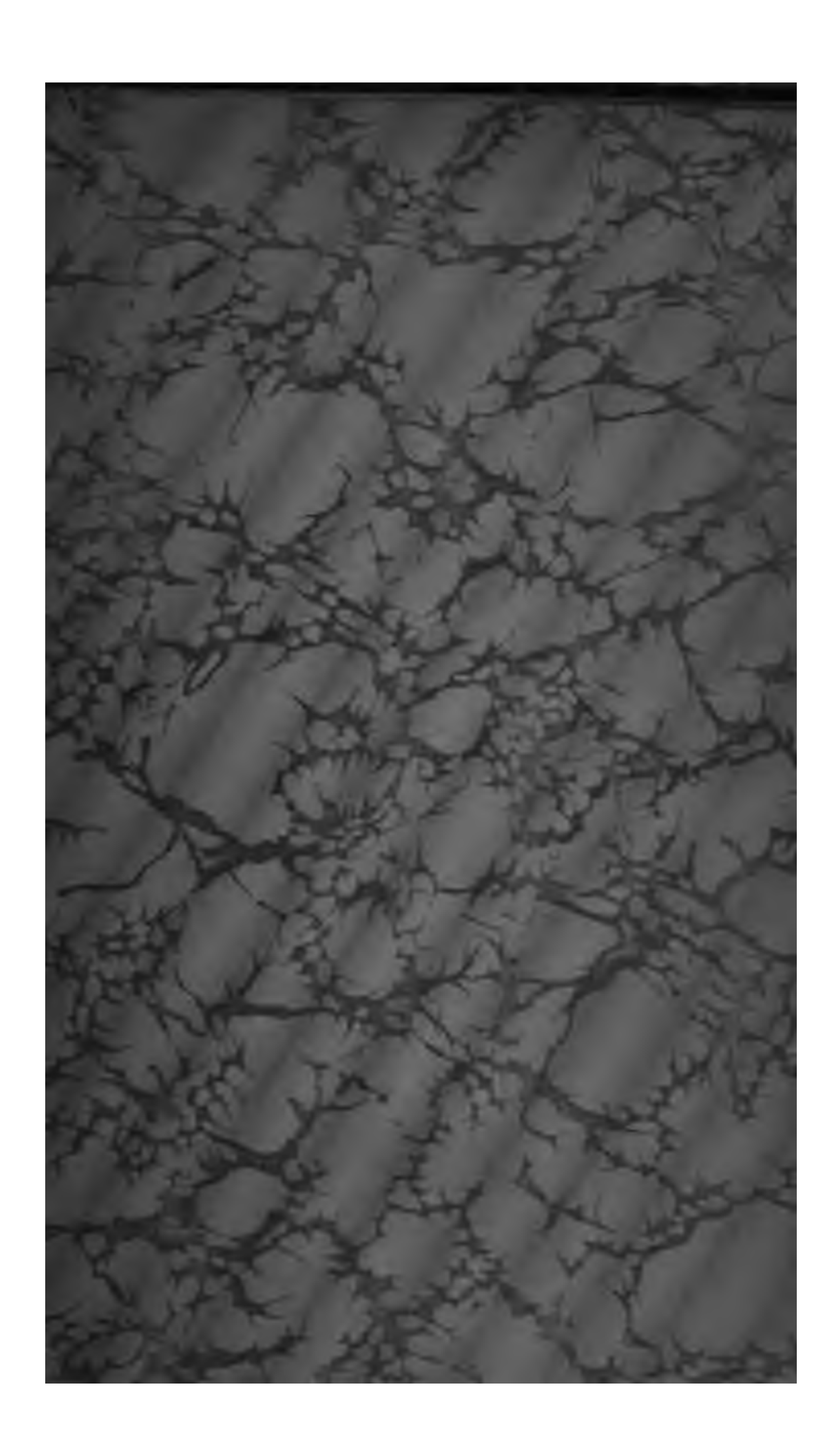

Google


990,950


1837
ARTES
SCIENTIA
LIBRARY
VERITAS
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. PONSARD


IMPRIMERIE J. CLAYE
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. PONSARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXV

ÉTUDES ANTIQUES

PRÉFACE

Voici un petit poëme dont *Homère* est le héros; c'est un cadre où j'ai placé une traduction du sixième chant de l'*Odyssée*. La tragédie d'*Ulysse* complète cette étude, que je fais précéder de quelques mots d'explication, contrairement à mon usage. En général, c'est à l'œuvre à parler pour l'œuvre; l'auteur produit, la critique discute, le public juge, et tout est dans l'ordre. Mais ici je suis en partie un traducteur, et j'ai besoin d'exposer le point de vue sous lequel m'est apparu le poëte que je traduis. Certains auteurs classiques sont dans toutes les bibliothèques; on les admire de confiance, sur la foi des siècles; mais on les lit peu, parce que chacun est censé les avoir lus. Il pourrait se faire qu'Homère lui-même fût un de ces auteurs, et qu'un court avant-propos ne fût pas inutile pour justifier la rusticité de ma traduction et de mon drame.

A tort ou à raison, Homère m'a semblé plus naïf, plus franc et même plus rude qu'on ne le croit communément. Il est le *prince des poëtes* par la force, par la grandeur, par l'harmonie, par l'existence réelle dont il anime ses personnages, par ses descriptions vives et nettes qui font tableau, par le souffle puissant qui traverse l'ensemble de sa création, en un mot par le génie; mais on ne doit pas chercher en lui les qualités secondaires

qu'on trouve chez les poëtes postérieurs, comme la mesure, le choix, le tact, le langage orné par l'art et réglé par les bienséances, et ce qu'on appelle le bon goût; il n'est ni délicat ni élégant; il est mieux que cela, il est simple et vrai; sa simplicité est même tout à fait nue; jamais on ne fut plus étranger à toute sorte d'artifice, jamais on ne chercha moins l'effet. Il conte, parce qu'il a l'esprit plein de choses à conter, et, comme il est tout entier à ses idées, il ne se préoccupe pas des expressions, qui viennent d'elles-mêmes, toujours abondantes, toujours justes et pittoresques. Il ignore cette fausse politesse qui proscrit le mot propre; il nomme les choses par leur nom, ne se faisant aucun scrupule d'appeler un porc un porc, et une broche une broche, et ne reculant devant aucun de ces détails caractéristiques qui ont paru bas à des siècles plus raffinés. C'est en saisissant ainsi la nature qu'il éveille toujours l'intérêt, et qu'il rencontre, dans la vérité, la grâce et la poésie.

Homère est l'aïeul de cette famille, franche et spontanée, d'où procède notre Corneille. D'autres, comme Virgile et Racine, appartiennent plus particulièrement à la classe des hommes de goût et d'art, grands écrivains chez qui la science du style n'a point étouffé le génie, mais qui se plaisent surtout à la phrase châtiée et aux richesses de l'expression, habiles aussi à toucher ce point imperceptible entre le *trop* et le *trop peu*, où l'on a dit assez pour satisfaire le lecteur, et pas assez pour le lasser. La muse d'Homère n'a pas de telles habiletés; ses personnages parlent sans souci de l'exacte proportion, et leurs propos s'écoulent amplement et placidement. J'avoue que ce bavardage poétique me charme; l'abandon du génie qui prend ses aises, et se laisse aller avec complaisance à ses inspirations, plaît encore plus que la perfection même de l'art. Et quelle ingénuité dans leurs discours! tandis que, chez les peuples très-civilisés, il est de bon goût de cacher ses premières impressions, les héros d'Homère mettent une entière innocence à les laisser voir; la crainte du ridicule, si puissante chez nous, est chose qu'ils sont bien loin de soupçonner, et leurs demandes et leurs réponses sont de nature à faire sourire à chaque instant un public français.

Pour moi, si j'avais à citer une œuvre pouvant donner l'idée de celle d'Homère, je ne chercherais pas cette ressemblance chez les poëtes, si éminents qu'ils soient, qui se sont nourris et inspirés de lui; je ne citerais ni l'*Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni les tragédies grecques de Racine, encore moins le *Télémaque* de Fénelon, ni enfin aucun poëme épique régulier; c'est parmi les trouvères incultes et grossiers, qui ont célébré nos ancêtres à demi sauvages, sans avoir lu Homère, sans savoir peut-être son nom, c'est dans les chansons de *geste*, et surtout dans la *Chanson de Roland*, que je retrouverais comme un parfum vague de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, autant, bien entendu, qu'on peut comparer ce qui n'est pas composé à ce qui l'est admirablement, la pesanteur à la grâce, et un rhythme barbare à une musique céleste. Mais on y rencontre une énergie et une grandeur qui rappellent parfois Homère; comme chez lui, on y voit la couleur, on y sent la vie; on y reconnaît les mêmes mœurs primitives, le même langage naïf, le même amour des détails, et jusqu'à la même coutume de répéter une description ou une harangue, sans en changer les termes.

C'est qu'à l'époque des trouvères, ainsi qu'au temps d'Homère, l'histoire se transmettait par la tradition orale; les événements, dont le récit passait de bouche en bouche, se poétisaient et grandissaient jusqu'au merveilleux, de sorte que le chanteur n'avait qu'à puiser dans ce trésor tout fait; il redisait, en les reliant entre elles et en les revêtant du rhythme, les traditions populaires, et, dans tous les pays, le peuple, comme les enfants, conte à peu près de la même manière.

C'est encore que l'analogie des mœurs amenait une sorte de similitude dans le discours; en effet, les personnages homériques étaient bien plutôt des espèces de barons, à la façon de ceux des *gestes*, que des monarques selon nos idées. On ne voyait point autour d'eux, comme dit Lamotte, que cela scandalise, *une foule d'officiers ni de gardes; les enfants des souverains*, ajoute-t-il, *travaillent aux jardins et gardent les troupeaux de leur père; les palais ne sont point superbes, les tables ne sont point somptueuses; Agamemnon s'habille lui-même, et Achille apprête de ses*

mains le repas qu'il donne aux députés de l'armée. Il ne faut point en faire un reproche à Homère; mais son siècle était grossier, et par là la peinture en est devenue désagréable à des siècles plus délicats.

Que cette peinture soit désagréable, je n'en crois rien; mais il est certain que, si les princes grecs ressemblaient à des rois, ce n'était point à Louis XIV, mais aux rois francs dépeints par Grégoire de Tours, c'est-à-dire à des chefs d'expédition, à des capitaines de bandes, pillant pour amasser beaucoup de richesses en monnaie, en joyaux, en meubles, recevant dans leur part de butin de beaux habits, de beaux chevaux, de belles femmes, puis s'en retournant chez eux pour surveiller leur domaine.

Tel était, par exemple, Ulysse, chef de clan dans Ithaque. Il siégeait au conseil des principaux; il menait les jeunes gens à la guerre; mais, en temps de paix, il ne commandait qu'à ses serviteurs et ne régnait que sur ses vignes et ses pâturages. Aussi les prétendants ne sont-ils pas des ambitieux se disputant, avec la main de Pénélope, la couronne d'Ulysse; ce ne sont pas davantage des amoureux bien appris soupirant pour les beaux yeux de la princesse; ils ne veulent épouser Pénélope que pour emporter sa dot chez eux. Leur procédé est assez brutal: *Si elle persiste dans ses refus,* disent-ils, *nous consumerons tout le bien de Télémaque; il est vrai que, par cette conduite, elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle ruinera son fils.*

On voit que le fleuve du *Tendre* ne passait point par Ithaque, et qu'on n'y abordait pas au village des *Petits-Soins*. Nous voilà bien loin du monde sentimental créé par le spiritualisme moderne. La force physique était la première qualité des héros; leur appétit allait à l'avenant; en ces temps reculés, on avait faim et soif; on était très-las et très-poudreux, quand on avait longtemps marché. C'est pourquoi les Grecs, à qui manquait le côté rêveur et mélancolique, mais qui, en revanche, étaient fort hospitaliers, croyaient faire plaisir aux voyageurs en leur offrant à boire et à manger; les dames elles-mêmes ordonnaient, de leur propre bouche, qu'on leur lavât les pieds; les femmes mariées osaient parler du lit nuptial; enfin les princes avaient grand soin

de leurs habits. Quand Télémaque veut dormir, *il s'assied sur sa couche, quitte sa tunique et la donne à Euryclée, qui, après l'avoir pliée soigneusement, la suspend à une cheville, près du lit.* Nausicaa lave ses robes comme une simple blanchisseuse, et cette même princesse, voulant dépeindre à Ulysse le roi Alcinoüs, son père, le représente assis sur son trône et *buvant du vin*, pendant que la reine file. On voit, dans certaines brasseries allemandes, le portrait de je ne sais quel vieux roi du Nord, tenant d'une main son sceptre, et de l'autre une chope pleine de bière mousseuse. Voilà le bon roi Alcinoüs.

J'arrive aux traductions d'Homère : il m'a paru qu'il avait été orné, arrangé, émondé, transformé et éteint par tous ses traducteurs ou imitateurs, à l'exception de madame Dacier. Selon moi, l'œuvre de madame Dacier est aussi bonne qu'une traduction peut l'être; ses phrases ont l'ampleur et la facilité du style grec; ses négligences même ne sont pas sans charme; enfin l'esprit d'Homère y revit dans sa grâce ingénue. Mon travail n'a donc sa raison d'être que dans les différences de la prose et des vers.

Sans doute le nom d'André Chénier vient ici sur toutes les lèvres. C'est assurément un poëte; il a été aimé de la Muse antique, il est gracieux, il est doux, poétique, sonore; mais il n'est pas simple. On entend dans ses cadences un écho harmonieux de Virgile; l'élégance latine a passé par là, et la rudesse homérique a presque disparu. — Tant mieux, dira-t-on; il satisfait mieux au goût français; il a su exprimer le suc grec dans une coupe moderne; à la fois noble et pittoresque, il s'est assimilé l'antiquité, tout en vivant de sa propre vie. — J'accorde tout cela, mais toujours est-il que je vois, dans Chénier, Théocrite, Virgile, Horace, et Chénier plutôt qu'Homère.

Deux citations, prises dans *le Mendiant*, feront comprendre ma pensée :

Tu peux ici rester. . . . .
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.

— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
— Il change d'infortune.

Ce dialogue coupé, et arrangé pour le besoin des répliques, est antihomérique.

. . . . Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein.

Voilà une imitation très-belle d'Horace : *non semper imbres*, etc. Mais elle est tout à fait opposée à la manière d'Homère. D'abord, Homère réservait en général les comparaisons pour la narration, et n'en chargeait pas le discours, à moins que ce ne fût une harangue. Puis, dans la narration même, il ne procédait pas par ces comparaisons rapides et elliptiques ; il se plaisait à les développer, et il aurait dit, par exemple (en meilleur style) : « La fortune des hommes dépend de la volonté des dieux, et Jupiter nous rend heureux ou malheureux comme il lui plaît. Souvent le destin nous comble de richesses, au moment où nous paraissions plongés dans la plus grande misère. Ainsi, quand le vent du midi amasse les nuages, le pâtre se hâte de faire rentrer ses troupeaux, et le laboureur craint de voir périr, en une heure, la moisson qu'il a préparée avec tant d'amour... Mais, si un vent favorable chasse la tempête et ramène le jour éclatant, alors l'espérance revient au cœur du laboureur joyeux, et il remercie Jupiter, qui peut, à son gré, obscurcir le ciel ou lui rendre la sérénité... »

J'en ai dit assez pour expliquer mon intention : j'ai essayé de montrer Homère, aussi simple et aussi naïf que je le comprenais. Sans doute je ne suis qu'un Gaulois traduisant un Grec mélodieux; la cadence des vers d'Homère, leur force et leur douceur, l'esprit de la Muse, le parfum de la fleur, tout s'est évanoui; de ce butin cueilli au penchant du vieux Parnasse, il ne reste qu'un herbier desséché. Tel qu'il est, je l'offre aux quelques amis de l'antiquité qui vont encore herborisant au sommet des grandes collines.

Ah! ce pays grec est un pays divin. Les arts s'y sont épanouis dans l'idéal, sans quitter le naturel, aspirant à la fois le beau et le vrai, comme une fleur qui par ses racines puise les sucs nourriciers de la terre, et par sa corolle s'enivre de lumière et d'air. Les statues de Phidias étalent à nos yeux leurs merveilleux débris, désespoir éternel des sculpteurs; et, non moins désespérante que la statuaire, l'architecture a couvert le sol attique de monuments où tout est beau et tout est nécessaire, si bien que le plaisir des yeux s'explique par la science, et que les ornements appartiennent essentiellement aux convenances et à la destination de l'édifice. Il en est de même de la poésie; son coloris reste en poussière entre les mains du traducteur maladroit. Comment lutter contre cette prosodie musicale et imitative? Au chant sonore des spondées alternant avec les dactyles, qui voudrait comparer le retour de nos rimes monotones? Quelle est la mélodie des douze syllabes dont se compose arithmétiquement notre vers alexandrin? Puis quelle infériorité de langage! Celui des Grecs, développé au sein des harmonies de la nature, les fait encore entendre à notre oreille enchantée; le nôtre, mélange confus de deux ou trois idiomes, ne représente que des ruines.

La tragédie d'*Ulysse,* qui fait suite au poëme, a été écrite dans le même esprit, et tout ce que j'ai dit de celui-ci s'applique à celle-là. Il est clair dès lors que je n'ai pas choisi l'action de l'*Odyssée* comme action très-dramatique, mais comme un moyen de présenter une esquisse d'Homère aux spectateurs. Par conséquent, j'ai dû m'attacher avant tout à reproduire les mœurs de l'époque et le langage de mon modèle; j'aurais manqué mon but, si j'avais adouci ou modifié certaines choses, par égard pour les habitudes de notre public. Je n'ai pas non plus cherché des complications à l'intrigue; je l'ai prise telle qu'elle est dans le poëme; elle suffisait à mon dessein. Enfin je me suis efforcé de ramener les vers du drame à une simplicité extrême, et j'ai mis, à éviter les images éclatantes et les idées ambitieuses, autant de soin qu'on en met quelquefois à les rechercher.

La critique a accueilli avec indulgence cette tentative; elle en a excusé les faiblesses et les défauts; elle a pensé qu'il était

bon de pousser le public hors de ses habitudes, pour le faire voyager dans des pays nouveaux, à force d'être anciens, où les coutumes et les conversations ressemblent à celles de nos paysans. A l'époque où nous sommes, les formes se sont usées par l'imitation; les images premières sont devenues banales; le désir d'être neuf a conduit à l'affectation; le tour de force commence; on demande à la langue torturée des effets qui remplacent l'idée; on n'est plus assez puissant pour être naturel, on devient maniéré, ou l'on se fait extravagant de parti pris; on arrive ainsi à l'extrême décadence, et alors ce peut être une excursion salutaire pour l'art de franchir l'horizon français, anglais ou allemand, et de regarder vers la Grèce, sa première patrie. La lecture d'Homère est un aliment robuste et sain, propre à rendre la santé aux littératures malades.

HOMÈRE

HOMÈRE

CHANT PREMIER.

Sur les bords de la mer à la bruyante écume,
Non loin du mont Sardène, est la ville de Cume ;
La plaine d'alentour se charge de moissons,
Ou nourrit des brebis dont on vend les toisons,
Et dans l'eau qui descend des monts de l'Éolide
D'habiles forgerons trempent l'airain solide.
Apollon s'y plaisait, et les peuples lointains
Y venaient consulter ses oracles certains ;
Mais, depuis quelque temps, plus riche et plus avare,
Cume n'offrait aux dieux qu'un sacrifice rare.

C'est là que travaillait Tychius l'armurier,
Qui forgeait mieux l'airain que nul autre ouvrier.
Sous le vent des soufflets tandis qu'un feu s'allume,
Son lourd marteau, qui tombe et bondit sur l'enclume,
Enfonce de grands clous dans un bouclier neuf,
Enfermant sous l'airain sept doubles peaux de bœuf.
A ses côtés veillait, près de la lampe pleine,
Sa femme, aux doigts légers, qui mélangeait la laine,

Et, par l'assortiment d'éclatantes couleurs,
Imitait sur sa tâche un pré couvert de fleurs.

Lorsque le forgeron eut achevé l'armure,
A l'épreuve du trait, tant la matière est dure,
Las de battre le fer du matin jusqu'au soir,
Il laissa retomber ses bras, et vint s'asseoir.
— C'est alors qu'un vieillard, caché dans le coin sombre
Où l'angle du foyer avait jeté son ombre,
Tira de son manteau sa lyre en bois grossier,
Traversée, au sommet, d'une barre d'acier.
Le nom de ce vieillard était Mélésigène;
Il était étranger, et n'y voyait qu'à peine;
Comme il marchait la veille, un bâton à la main,
Tâtant d'un pied douteux les traces du chemin,
Des chiens avaient fait peur au vieillard solitaire,
Qui, jetant son bâton et se couchant par terre,
Entouré d'aboîments et ne respirant pas,
Dans ce cercle hurlant attendait le trépas.

Tychius le sauva de la meute vorace;
Il était allé vendre une belle cuirasse,
Et, joyeux d'avoir pu richement l'échanger,
Il rentrait, quand il vit le vieillard en danger.
Après avoir chassé les chiens à coups de pierre,
Il guida l'étranger jusque dans sa chaumière,
Puis il lui présenta sa coupe qu'il remplit,
L'admit à son foyer et lui donna son lit.

Or, le vieillard chanta sur sa lyre savante
Les prudents orateurs, les guerriers que l'on vante;
Ensuite, pour flatter son hôte l'armurier,

Il célébra Vulcain, l'immortel ouvrier ;
Du bouclier d'Achille il chanta les merveilles :
L'argent des échalas y soutient l'or des treilles;
Le soc y fend la terre; ailleurs sont des moissons;
Plus loin, la danse emporte et filles et garçons ;
Le chœur rapide et sûr s'y noue et s'y dénoue;
Il tourne, et d'un potier on croirait voir la roue;
Il s'ouvre, et les danseurs, défilant tour à tour,
D'un fleuve sinueux imitent le contour.
Aux bords du bouclier est l'Océan sans borne.

Il chantait. — Comme on voit un cheval, à l'œil morne,
Qu'un actif laboureur hâte de l'aiguillon,
Traîner péniblement le soc dans le sillon :
Insouciant des coups, las du terrain rebelle,
Il s'arrête au milieu d'un effort; il appelle
Et la litière molle, et l'heure du repos
Dont l'étoile du soir avertit les troupeaux;
Mais, si l'écho lointain apporte à son oreille
Un bruit guerrier, soudain il s'étonne, il s'éveille ;
Il se souvient du choc des bataillons armés ;
Il ouvre largement ses naseaux enflammés;
Il frémit; son poitrail, qu'un collier déshonore,
Se redresse, orgueilleux, vers le cuivre sonore.
— Ainsi le forgeron, de travail harassé,
Oubliait sa fatigue et le soir avancé,
Et, suspendant son âme à ce chant qui l'amuse,
Écoutait l'étranger, favori de la Muse.

Quand le dernier accord eut laissé dans les airs
Le souvenir mourant d'harmonieux concerts;
« Vieillard, dit Tychius, c'est Apollon lui-même

Qui t'enseigna ces chants: ce dieu t'inspire et t'aime;
Car je n'ouïs jamais de lyre aux plus doux sons,
Ni de chantre qui sût de plus belles chansons.
Heureuse la chaumière où la Muse est entrée!
On entend des récits qui charment la soirée.
Je ne peux pas t'offrir le filet gras des porcs,
Ni plusieurs fois remplir ta coupe jusqu'aux bords,
Divin chantre. L'airain est d'un tel prix à Cume,
Que j'ai peu de profit à le mettre à l'enclume;
Mais j'ai de quoi nourrir l'hôte, envoyé des dieux;
S'il veut finir ses jours sous mon chaume pieux,
Il pourra d'un vin pur mouiller parfois ses lèvres,
Et dormir dans un lit couvert de peaux de chèvres...
Cependant l'heure fuit, et d'un prochain sommeil
La lampe, qui s'éteint, nous donne le conseil.

— Que Jupiter ami de l'homme charitable,
Lui répond le vieillard, prenne soin de ta table;
Qu'il repousse toujours, pour prix de ton accueil,
La misère importune au dehors de ton seuil,
Et que, pleines d'airain, tes forges renommées
Procurent une dot à tes filles aimées!
Je suis reçu chez toi comme un voisin connu,
Qui d'un très-long voyage est enfin revenu;
Je m'assois à la table où mange ta famille,
Et pour moi ton vin coule et ton foyer petille.
Non, je n'ai pas souvent fait de pareils repas,
Et, si je m'en croyais, je ne m'en irais pas.
Que n'ai-je de bons yeux et la main vigoureuse,
Comme quand j'entrepris ma vie aventureuse!
Je pourrais te servir; j'ai moi-même forgé;
On sait un peu de tout, quand on a voyagé;

J'avais appris comment les armuriers de Thrace
Sèment d'écailles d'or le fer d'une cuirasse.
Mais je ne suis plus bon qu'à la lyre, et les ans
Me rendraient aujourd'hui les marteaux trop pesants.
D'ailleurs, mon œil éteint m'interdit cette tâche.
Or, le lot du vaillant n'appartient pas au lâche;
Et je mériterais tous les noms outrageants,
Qu'on m'appelât glouton, et que les jeunes gens
Me montrassent au doigt, en se disant ensemble :
« Qu'à ce vieillard jamais nul de nous ne ressemble ! »
Si, comme un fainéant, assis au coin du feu,
Je consommais la part de ceux qui gagnent peu.

« Mais voici le projet où mon esprit s'arrête :
Sur ton lit, cette nuit, je poserai ma tête.
Et m'en irai demain, au lever du soleil,
Sur la place publique où siége le conseil.
Là, je demanderai qu'on m'accorde la somme
Qui suffit, chaque année, à l'entretien d'un homme,
Promettant, si l'on daigne exaucer mon souhait,
De chanter dans mes vers, pour prix de ce bienfait,
Et les remparts de Cume, et ses plaines fécondes,
Et son golfe, où Neptune emprisonne ses ondes.

« Tel est mon plan, qu'un dieu vient de me conseiller:
Aussi j'ai mis à part ce vin de ton cellier,
Pour le boire en l'honneur de la troupe céleste,
De Jupiter surtout, que l'étranger atteste;
Par lui les suppliants obtiennent des égards;
Par lui je toucherai le cœur de vos vieillards. »

Tychius l'armurier lui répondit : « Mon hôte,

Jupiter tient nos biens et les donne ou les ôte;
Mais, tant qu'il permettra que je lève un marteau,
Tant que j'aurai du pain, des mets, des lits de peau,
Celui qui franchira le seuil de ma demeure
Y trouvera sa part, toujours prête, à toute heure,
Et plus il sera pauvre, infirme, ayant besoin,
Plus à le contenter j'appliquerai mon soin,
Sachant bien que les dieux bénissent la fatigue
De quiconque au malheur ouvre une main prodigue;
Reste donc avec nous, je t'en saurai bon gré.
Sinon, au point du jour, je te réveillerai;
Je guiderai tes pas, puisque tu le préfères,
Vers les vieillards sacrés qui jugent les affaires,
Et tu ne peux manquer d'avoir un bon succès,
Tant l'esprit est charmé des choses que tu sais. »

Il dit, et l'étranger, touché de son langage,
Lui rend grâce en son cœur pour cet heureux présage,
Et, saisissant la coupe, en épanche le vin
En l'honneur de l'Olympe et du peuple divin,
De Jupiter surtout, par qui la foudre gronde.
Ces soins remplis, il boit dans la coupe profonde.

Alors, le forgeron approche du foyer
Les peaux qu'il tire à lui pour les mieux déployer;
Puis, y faisant coucher le vieillard, il arrange
Autour de celui-ci son manteau de rechange,
Ample et fort, composé d'une épaisse toison,
Dont il s'enveloppait dans la froide saison.

CHANT DEUXIÈME.

Déjà paraît le char de l'Aurore aux doigts roses.
Les vieillards respectés, qui vont juger les causes,
S'assemblent, et le peuple, alentour répandu,
Attend le jugement qui doit être rendu.
Les vieillards sont assis en cercle sur la pierre;
Chacun a son héraut qui se tient en arrière;
Chacun, lorsqu'il se lève et va donner sa voix,
Des mains de son héraut prend le sceptre des lois.
Dès qu'ils ont prononcé, le plaideur qui l'emporte
S'en retourne, suivi d'une nombreuse escorte.
Les siens font retentir l'air de leurs cris joyeux,
Et prennent place autour d'un festin copieux;
Tandis que le vaincu, seul et baissant la tête,
Au fond de sa maison va cacher sa défaite.

Cependant l'étranger, par Tychius conduit,
S'avance dans la foule, où l'on parle à grand bruit.
— Comme un vaisseau courbé fend la vaste amertume,
Et coupe en deux le flot qui le couvre d'écume;
Ou comme on voit le soc, armé d'un fort airain,
Enfoncer le sillon dans les flancs du terrain;

La glèbe soulevée hésite, et se renverse
Des deux côtés du soc, qui marche et la traverse;
— Ainsi le forgeron, de ses robustes bras,
Ouvrait la multitude au-devant de ses pas.

Ils arrivent enfin vers l'enceinte sacrée,
Et tous deux, par respect, s'arrêtent à l'entrée.
En voyant l'armurier et le nouveau venu,
Chacun se tait, pensant : « Que veut cet inconnu ?»

Or, quand nulle rumeur ne vint à son oreille :
« O vieillards renommés, que Jupiter conseille,
Dit alors l'étranger, son sceptre est dans vos mains
Pour vous donner pouvoir sur les autres humains.
Je souhaite d'abord que Jupiter, très-sage,
Vous inspire toujours d'en faire un bon usage,
Afin que votre peuple, étant bien gouverné,
Devienne en peu de temps puissant et fortuné.
Quand les chefs sont pieux et remplis de prudence,
La nation prospère et vit dans l'abondance ;
Le laboureur récolte une foule de fruits
Qu'il échange à son gré contre d'autres produits,
Et le guerrier, content de l'aiguillon du pâtre,
Suspend ses javelots au-dessus de son âtre.

« Tel est le sort d'un peuple aimé de Jupiter;
Et quel est le moyen de lui sembler plus cher?
C'est de prêter l'oreille à la voix qui demande,
Puisque tout suppliant de lui se recommande.
Vieillards, amis des dieux, je suis ce suppliant;
Faible, courbé par l'âge, aveugle, mendiant,
J'embrasse vos genoux et votre droite auguste ;

Et, pour que vous sachiez si ma demande est juste,
Je dirai qui je suis, d'où je viens, et quel sort
Par des pays divers m'a conduit sur ce bord.

« A Smyrne est la campagne où j'ai vu la lumière.
Crithéis, qu'engendra Ménalippe, est ma mère.
Ménalippe mourut, après avoir remis
La garde de sa fille à l'un de ses amis ;
Mais cet ami trompeur, mandataire infidèle,
Séduisit sa pupille et se retira d'elle.
Crithéis resta seule, et, quelque temps après,
Il lui naquit un fils sur les bords du Mélès ;
C'est pourquoi, n'ayant point de famille certaine,
Du nom de mon berceau je suis *Mélésigène.*

« Or, Crithéis filait la toison et le lin,
Pour gagner ses repas et ceux de l'orphelin,
Quand un homme pieux, qui tenait une école
Et formait la jeunesse à l'art de la parole,
Ayant connu ma mère, et plaignant ses malheurs,
Entreprit de la rendre à des destins meilleurs.
Phémius, c'est le nom de cet homme équitable,
Épousa Crithéis, et m'admit à sa table ;
Il m'a toujours traité comme un enfant chéri,
Se plaisant à me voir bien vêtu, bien nourri,
Et m'instruisant lui-même à chanter sur la lyre
La gloire des héros que l'univers admire ;
Enfin, quand il mourut, je fus son héritier ;
Par là j'eus son école et son bien tout entier.

« Le sourire des dieux sur moi daigna descendre ;
Les jeunes gens en foule accouraient pour m'entendre,

Disant que de ma lèvre, ouverte aux dons du ciel,
Découlait une voix plus douce que le miel;
Aussi j'avais du gain autant qu'un maître habile,
Et je comptais parmi les premiers de la ville.

« Mais la Muse historique et Phœbus Apollon
M'ont inspiré l'ennui de ce séjour trop long.
Le voyage est utile à qui veut bien s'instruire;
Qui n'a pas voyagé n'a pas beaucoup à dire,
Et, quand on veut chanter les héros d'autrefois,
Faut-il pas avoir vu le lieu de leurs exploits?
Un jour donc, ayant su que Mentès de Leucade,
Riche marchand de blés, à l'ancre dans la rade,
Équipait son vaisseau pour des bords étrangers,
J'obtins qu'il me prendrait parmi ses passagers;
Nous détachâmes l'ancre, et le libre navire
Fendit les flots, poussé par un heureux zéphire.

« Depuis lors, j'ai toujours erré de lieux en lieux;
J'ai vu, sous chaque ciel, des pays merveilleux:
Ceux des étés, à qui la pluie est inconnue;
L'eau d un fleuve y tient lieu des bienfaits de la nue;
Ceux des constants hivers, où sur les hauts sommets
Blanchissent des frimas qui ne fondent jamais;
J'ai vu la terre où croît un fruit doux à la bouche;
Le lotos est si doux, que, si sa lèvre y touche,
L'étranger, oubliant le fruit de ses coteaux,
Veut vivre au pied de ceux où fleurit le lotos;
J'ai vu les Læstrigons, mangeurs de chair humaine,
L'Éolie, où les vents frémissent de leur chaîne,
Et cette île où Circé, la fille du Soleil,
Change l'homme en pourceau sous son bâton vermeil;

Je me suis arrêté plusieurs mois dans Ithaque,
Où règne un petit-fils du fils de Télémaque;
Et, là, j'ai recueilli d'intéressants propos
Sur la guerre de Troie et les anciens héros.

« Mais les ans sur ma tête accumulaient leur nombre;
Le jour m'était déjà de la couleur de l'ombre,
Et ma vue, éteignant son débile flambeau,
M'avertissait déjà de la nuit du tombeau.
Alors, je m'en revins dans ma patrie aimée,
Et foulai de nouveau la terre accoutumée
Qu'éclairait sous mes pas, mal guidés par mes yeux,
Le jour du souvenir, sinon le jour des cieux.
Hélas! cette faveur échappe à mon envie
De mourir au pays où j'ai reçu la vie.
Vainement j'attendis que les jeunes garçons,
Par la Muse attirés, vinssent à mes leçons;
Ma lyre, vainement par mes doigts caressée,
Résonna pour la foule autrefois empressée.
— Comme le forgeron, apprêtant ses marteaux,
Dans un ardent brasier jette divers métaux,
Et, mêlant l'or brillant avec la fonte dure,
L'argent avec l'étain qui sert pour la soudure,
De ces lingots, fondus au point de s'allier,
Compose un éclatant et vaste bouclier;
Ainsi, car le voyage a peuplé ma mémoire,
J'ai su de faits divers composer une histoire:
Je disais dans mes chants le désaccord fatal
D'Atride, chef des chefs, d'Achille aux dieux égal,
La retraite d'Achille, et, sous les murs de Troie,
Les restes des héros dont les chiens font leur proie.
— Mais mes plus beaux récits n'étaient point estimés,

Et les fils des vieillards qu'enfants j'avais charmés,
Accompagnaient ces mots d'un dédaigneux sourire :
« Le bon homme est trop vieux maintenant pour la lyre ;
« Il a trop voyagé; les pénibles hasards
« Ont éteint sa pensée ainsi que ses regards;
« Telle, quand l'huile manque, une lampe qui tremble
« Et qui perd et chaleur et clarté tout ensemble.
« Vieillard, Apollon manque à tes chants indigents;
« Apollon, toujours jeune, aime les jeunes gens. »

« Ils parlaient de la sorte, excités par Thersite,
Homme ignorant, jaloux de toute réussite,
Qui, ne sachant rien faire et n'ayant rien produit,
Insultait au travail et riait avec bruit;
Et, quoiqu'il ne parût bon à rien qu'à l'injure,
Il raisonnait sur tout, sans règle ni mesure.

« J'ai quitté cette terre ingrate, j'ai marché.
Le pain que j'ai reçu, le lit où j'ai couché,
— Et le pain et le lit souvent me faisaient faute —
Je ne les ai payés qu'en chantant pour mon hôte ;
Car, à suivre mes goûts errants, j'ai dépensé
Et tout mon patrimoine et le gain amassé;
Il ne me reste plus qu'une voix inégale
Qu'anime la chaleur et glace un soleil pâle.

« Mais j'ai peur maintenant des sentiers sans maison,
Des cailloux, des brouillards de la froide saison.
J'ai besoin de repos, enfin; à ma faiblesse
Il faut la chaude ampleur d'une tunique épaisse,
Un siége au coin du feu, d'où j'entende, à couvert,
Siffler les aquilons pendant les nuits d'hiver.

Et quelque peu d'un vin généreux, dont la flamme
Circule en mon vieux sang et me réchauffe l'âme.

« O sages, pardonnez ces vœux où je me plais !
Le pauvre se console avec les longs souhaits.
Pandore, qui tient l'urne où resta l'espérance,
S'assied à nos côtés, derrière la souffrance ;
Et, lorsque celle-ci nous déchire le sein,
La divine Pandore, attentif médecin,
Pose d'un doigt léger, sur la plaie enflammée,
Comme un frais appareil, l'espérance embaumée.

« C'est ce consolateur, l'espoir d'un sort plus doux,
Qui m'a donné courage et m'a conduit vers vous.
Or, voici ma prière : Accordez-moi la somme
Qui suffit, chaque année, à l'entretien d'un homme.
Si le grand Jupiter vous porte à consentir,
Vous n'aurez pas sujet de vous en repentir ;
Je célébrerai Cume et ses plaines fertiles,
Et la rendrai fameuse entre toutes les villes.

« Quelquefois, Cumœens, un doute méfiant
Retient la main déjà tendue au suppliant.
On craint qu'un vagabond, enclin à la paresse,
Colorant avec art sa honteuse détresse,
Ne parle faussement d'un malheur inventé
Pour ennoblir sa faim due à la lâcheté.
Trop souvent, en effet, l'oisif tient ce langage,
Qu'il gagnerait son pain, s'il avait de l'ouvrage,
Et, sitôt qu'on le met à l'œuvre, on s'aperçoit
Qu'au bout de deux sillons ce fainéant s'assoit.
On a regret alors qu'un paresseux consomme
La part qui suffirait à nourrir un brave homme.

« Un maître prévoyant aura soin d'essayer
L'art de son serviteur, avant de le payer :
S'il sait serrer les blés et les lier en gerbes,
Ou, la faux à la main, faire tomber les herbes,
En disposer les tas, et les mettre à l'abri,
De peur des eaux du ciel, dont le foin est pourri;
S'il va couper au bois des rameaux qu'il aligne
Pour clore le verger où prospère la vigne,
Et si d'un bon zéphyr il choisit le moment
Pour séparer la paille et le grain du froment;
Et, quand le serviteur a bien fait son ouvrage,
Il est juste qu'alors il reçoive son gage.

« Afin qu'on sache donc si je suis un menteur,
Ou bien si d'Apollon je tiens l'art du chanteur,
Écoutez, Cumæens, ces chansons du rhapsode;
La muse ionienne en a dicté le mode.
A la lyre ignorante apprêtez vos mépris;
Mais le chantre inspiré sera digne du prix,
Et le travail du dieu dont sa poitrine est pleine
Aura doté d'un toit sa vieillesse sereine.
Tel l'innocent grillon qui se plaît au foyer;
L'aïeul se réjouit de son bruit familier,
Et, réprimant pour lui l'enfance aux mains barbares,
Craindrait, en l'exilant, d'offenser les dieux lares. »

A ces mots, entouré de la foule sans voix,
Sur la lyre un instant il promène ses doigts,
Et commence : — il disait comment un dieu propice
A vers Nausicaa conduit le sage Ulysse.

CHANT TROISIÈME.

ULYSSE ET NAUSICAA.

« Sur un lit opulent, couvert de fins tissus,
Dormait Nausicaa, fille d'Alcinoüs,
Jeune vierge aux bras blancs, si bien faite et si belle,
Que celui qui la voit croit voir une immortelle;
Et de chaque côté du seuil silencieux
Couchait une servante aux contours gracieux.
Comme un souffle léger, Minerve entre et se pose
Vers le sommet du lit où la vierge repose,
Se penche sur sa tête, et, lui parlant tout bas,
Sous les traits de Charis, la fille de Dymas,
Qui, née en même temps que la jeune princesse,
Était sa favorite et la suivait sans cesse :

« Nausicaa, c'est mal d'avoir si peu de soin;
Vos habits négligés sont gisants dans un coin.
Pourtant le jour approche où pour le mariage
Il faudra revêtir les parures d'usage;
Outre le bel habit que vous aurez sur vous,
Il en faudra donner un autre à votre époux;
C'est ainsi qu'on acquiert la bonne renommée,

Et que l'on réjouit sa famille charmée.
Allons, au point du jour, tout laver dans le flot;
Moi, je vous aiderai pour en finir plus tôt;
Car on n'a pas longtemps à rester jeune fille,
Quand on est, comme vous, d'une illustre famille.
C'est pourquoi, dès l'aurore, entrez dans le palais,
Et demandez au roi son char et ses mulets;
Vous mettrez dans le char vos robes et vos laines,
Et vous y monterez, tenant en main les rênes.
Comme la ville est loin du lavoir, il vous sied
D'aller en chariot mieux que d'aller à pied. »

Ayant ainsi parlé, la déesse retourne
Dans l'Olympe, où la troupe immortelle séjourne;
Les vents n'ébranlent point ces radieux climats
Inconnus à la pluie, et vierges des frimas.
Une blanche clarté toujours les environne,
Et la sérénité sans voile les couronne.
Là, toujours de plaisirs les plaisirs sont suivis;
Là s'envole Minerve, après ses bons avis.

Or, sitôt que l'Aurore, aux doigts roses, se lève,
Nausicaa s'éveille en admirant son rêve;
Elle s'en va conter à ses parents chéris
Le songe dont Minerve agite ses esprits.
La reine était assise au milieu des servantes,
Et les fuseaux tournaient entre ses mains savantes,
Et le roi se rendait, escorté des anciens,
Au conseil, composé des chefs phéaciens.

Nausicaa l'aborde et lui tient ce langage :
« Cher père, prêtez-moi votre char de bagage;

Je veux porter au fleuve, et, dans les eaux plongés,
Blanchir vos beaux habits trop longtemps négligés;
Pour siéger au conseil, selon votre coutume,
Il faut que rien ne manque à l'éclat du costume.
En outre, vous avez cinq fils dans vos maisons,
Deux déjà mariés, mais trois encor garçons;
Ceux-ci veulent toujours, pour aller à la danse,
Des habits bien lavés, et j'en ai l'intendance. »

Elle parlait ainsi, dans son chaste embarras,
Songeant au doux hymen et ne le nommant pas.
Son père lui répond, comprenant ses scrupules :
« Vous aurez, chère fille, et le char et les mules,
Allez. Mes serviteurs attelleront dehors
Un char couvert, muni d'essieux luisants et forts. »

Il dit, et donne l'ordre aux serviteurs dociles
D'apprêter la voiture et les mules agiles.
La princesse, apportant les habits précieux,
Les place dans le char muni de bons essieux,
Et monte sur le siége; et cependant la reine
Prépare pour sa fille une outre de vin pleine,
Puis remplit un panier de vivres, puis encor
Lui donne des parfums dans une fiole d'or,
Afin qu'après le bain la vierge et ses esclaves
Répandent sur leur corps les essences suaves.

Alors, Nausicaa prend les rênes en main,
Et fouette les mulets qui vont par le chemin,
Et, trottant avec bruit, emportent aux campagnes
La vierge en chariot, que suivent ses compagnes.
Quand elles sont au bord du fleuve aux flots d'azur,

Où l'on trouve toujours un lavoir clair et pur,
Si pur, qu'en y plongeant l'habit le plus sordide
On l'en tire plus blanc que la neige splendide,
Elles ôtent le frein aux mulets fatigués
Qui s'écartent, paissant l'herbe le long des gués.
Puis on prend les habits, on les lave, on s'excite,
On se défie à qui les lavera plus vite.
Après que les habits furent bien nettoyés,
Au bord de l'Océan ils sont tous déployés,
Par-dessus des cailloux, à la surface ronde,
Que la haute marée a roulés dans son onde.
Cela fait, chaque vierge entre dans le courant,
Et se baigne, et s'enduit du parfum odorant.

Tandis qu'au grand soleil la laine devient sèche,
Le chœur joyeux s'en va dîner sur l'herbe fraîche;
Puis, la paume à la main, les cheveux dénoués,
Nausicaa préside aux combats enjoués.
— Telle que des forêts l'infatigable amante
Parcourt le haut Taygète ou le vert Érymante ;
Filles de Jupiter, les dryades des bois
Accompagnent Diane, au sonore carquois ;
Elle poursuit le cerf dans ses sombres retraites,
Et Latone en son cœur sent des fiertés secrètes ;
Car, les nymphes étant belles comme elles sont,
Sa fille les dépasse encor de tout le front,
Si bien qu'on reconnaît aisément la déesse ;
— Telle, dans son cortége, apparaît la princesse.

Quand l'instant est venu de rentrer au palais,
De plier les habits, d'atteler les mulets,

Minerve éveille Ulysse, endormi sous la feuille,
Pour que Nausicaa l'aperçoive et l'accueille.

Il advint que la paume, étant lancée en l'air,
Dépassa la joueuse et tomba dans la mer.
La troupe alors s'écrie; au féminin tumulte,
Ulysse réveillé se lève et se consulte.

« Hélas! dans quel pays suis-je arrivé? Les gens
Y sont-ils inhumains, injustes, outrageants?
Ou la crainte de Dieu est-elle dans leur âme?
Sont-ils hospitaliers? — J'entends des voix de femme :
Qui pousse ces clameurs? Les nymphes des forêts,
Ou les nymphes du fleuve, ou celles des marais?
Seraient-ce pas plutôt quelques simples mortelles?
— Il faut m'en assurer en me rapprochant d'elles. »

Il dit, et sort du bois, et de rameaux touffus
Couvre sa nudité dont il était confus.
— Comme l'on voit sortir d'un bois inabordable,
Confiant dans sa force, un lion formidable;
Il a longtemps souffert de la pluie et du vent;
Un feu luit dans ses yeux; il s'élance en avant;
Il fond sur les troupeaux, car sa faim est extrême,
Au point qu'il les poursuit dans leur étable même.
— Vers les femmes ainsi le héros s'avançait,
Quoique nu; le besoin extrême l'y poussait.
Dès qu'il paraît, horrible et souillé d'eau salée,
Chacune çà et là s'enfuit dans la vallée.
Seule, Nausicaa l'attend; car dans son cœur
Minerve a mis l'audace et dissipé la peur.
Elle attend, immobile. Or, Ulysse est en peine ;

Ira-t-il embrasser les genoux de la reine?
Ou, lui parlant de loin, prîra-t-il humblement
Qu'on lui montre la ville et prête un vêtement?
Après réflexion, il croit qu'il est plus sage
De lui parler de loin avec un doux langage,
De peur de l'irriter s'il touchait ses genoux;
Et, choisissant des mots insinuants et doux :

« Je vous supplie, ô reine, ou déesse, ou mortelle!
Si vous êtes déesse, alors on vous appelle
Diane des forêts, fille de Jupiter;
Car vous avez son port, et sa taille et son air.
Si vous êtes mortelle, ainsi que nous le sommes,
Heureux sont vos parents, entre les autres hommes;
Vos frères sont heureux; la joie enfle leur cœur
Quand ils vous voient danser, si belle, dans un chœur.
Mais plus heureux celui qui doit, ô jeune épouse,
Vous emmener, suivi de la foule jalouse!
Non, je n'ai jamais vu rien qui soit si parfait,
Et l'admiration me laisse stupéfait.
Tel est le beau palmier, qui, jeune et plein de séve,
Dans l'île de Délos, près du temple s'élève.
Jadis, pour mon malheur, je traversai les flots;
Avec mille guerriers, je passai par Délos,
Et je fus stupéfait devant cette merveille,
Car jamais on ne vit une tige pareille.
Ainsi je reste, ô vierge, étonné devant vous,
Et n'ose, par respect, embrasser vos genoux.
Je suis un malheureux; de l'île d'Ogygie
Jeté sur cette plage où je me réfugie,
Vingt jours durant, jouet des vents et de la mer,
Je ne fus qu'hier soir sauvé du gouffre amer.

Une divinité m'a poussé vers cette île,
Pour m'y livrer encore à la fortune hostile;
Car je n'espère pas la fin de mes malheurs;
Les dieux m'ont réservé de nouvelles douleurs.
Mais secourez-moi, reine. Après tant de souffrance,
C'est en vous que je mets ma première espérance.
Je n'ai vu jusqu'ici personne, et ne sais pas
Quel peuple hospitalier habite ces climats.
Indiquez-moi la ville; et, pour m'en faire un voile,
Prêtez-moi, s'il se peut, quelque méchante toile.
Ainsi les justes dieux vous puissent envoyer
Un mari, des enfants, et la paix du foyer!
Il n'est rien, en effet, de plus heureux au monde
Qu'un bon ménage où règne une amitié profonde;
C'est un chagrin cuisant pour tous les envieux,
Et pour les vrais amis un spectacle joyeux.

« — Étranger, dit la vierge aux bras blancs comme neige,
Vous ne me paraissez ni fou ni sacrilége.
Jupiter est le maître, et, selon ses penchants,
Il dispense les biens aux bons comme aux méchants;
Il faut souffrir le mal, lorsque le mal arrive;
Mais, puisque vous avez abordé cette rive,
Vous n'y manquerez pas d'habits ni de secours;
Ils sont dus au malheur, qu'il faut aider toujours.
Je vous enseignerai le chemin de la ville,
Et vous dirai quel peuple habite dans cette île :
Vous êtes, étranger, chez les Phéaciens ;
Mon père Alcinoüs est le chef des anciens. »

Elle dit, et, parlant aux femmes de sa suite :
« Arrêtez; pourquoi donc avez-vous pris la fuite ?

Pensez-vous que cet homme ait de mauvais desseins,
Ou que ce soit quelqu'un des ennemis voisins ?
Mais, sachant que les dieux protégent cette terre,
Quel ennemi jamais y portera la guerre ?
Et, d'ailleurs, nous vivons environnés des mers,
Et loin du continent et de tout l'univers.
Cet homme a fait naufrage et sa misère est grande ;
Il faut le secourir; Jupiter le commande ;
Au nom de Jupiter viennent les malheureux,
Et le peu qu'on leur donne est d'un grand prix pour eux.
— Vite, à l'abri du vent, baignez-le dans le fleuve,
Et donnez-lui des mets pour qu'il mange et s'abreuve. »

Les femmes, à ces mots, s'encourageant tout bas,
S'arrêtent, puis enfin reviennent sur leurs pas ;
Elles mènent Ulysse en un lieu du rivage
Où l'on peut se baigner à l'abri de l'orage,
Posent auprès de lui des habits sur le bord,
Lui donnent des parfums dans une fiole d'or,
Et le pressent d'entrer au lit de la rivière.

Mais lui : « Retirez-vous un peu plus en arrière,
Jeunes filles, pendant que je me baignerai,
Et nettoierai l'écume, et me parfumerai.
L'huile délassera mon corps battu des lames ;
Mais je n'ose, tout nu, me montrer à des femmes. »

Les femmes, à ces mots, s'en vont d'un pied léger
Dire à Nausicaa ce qu'a dit l'étranger.
Or, Ulysse lavait la souillure marine
Qui couvrait son épaule et sa large poitrine,
Et trempait ses cheveux dans le flot pur et clair,

Pour exprimer le sel déposé par la mer ;
Il verse sur son corps les huiles onctueuses,
Et se revêt enfin de robes somptueuses.
Alors, Minerve accroît la beauté de son port;
Elle le fait paraître et plus grand et plus fort,
Et, de ses blonds cheveux enrichissant la teinte,
Les déroule, pareils à la fleur d'hyacinthe.
Comme un bon artisan, par Vulcain conseillé,
Entoure d'or brillant l'argent bien travaillé ;
Ainsi d'un vif éclat la déesse environne
La face du héros et toute sa personne.
Il va, resplendissant, s'asseoir près de la mer.
— Cependant la princesse admire son bel air,
Et, par les mots suivants témoignant sa surprise :

« Or donc, écoutez-moi, femmes, que je vous dise :
Ce n'est point à l'insu des dieux olympiens
Que ce prince aborda chez les Phéaciens.
Il me semblait d'abord vulgaire et misérable,
Et maintenant il brille, aux dieux mêmes semblable.
Plût aux dieux immortels que tel fût mon époux,
Et que cet étranger voulût rester chez nous!
Mais apportez les mets, afin qu'il se nourrisse. »

Les femmes aussitôt placent devant Ulysse
L'outre et les mets; il mange et boit avidement,
N'ayant depuis deux jours pris aucun aliment.

Pourtant Nausicaa songe à rentrer chez elle ;
Elle met les habits dans le char qu'elle attelle,
Monte, et, prenant en main les rênes des mulets :

« Levez-vous, étranger, et venez au palais;
Je vous mène à mon père, un prince charitable,
Et vous verrez les chefs qui mangent à sa table.
Mais vous n'avez pas l'air d'être inconsidéré;
Voici donc comme il faut agir, selon mon gré :
Tant que nous marcherons à travers les campagnes;
Suivez le chariot, derrière mes compagnes:
Moi, je vous montrerai le chemin, sur mon char,
Et nous irons ainsi jusqu'au pied du rempart.
Car la ville est puissante ; un rempart la couronne ;
Un double port reçoit la mer qui l'environne;
L'accès en est étroit; mais, une fois entré,
Chaque navire y trouve un asile assuré.
On voit aussi chez nous, au milieu d'un portique
Le temple de Neptune et la place publique;
C'est là qu'est le marché ; c'est là que le marin
Apprête le cordage et les ancres d'airain.
L'adroit Phéacien, qui navigue et qui pêche,
Ne sait pas tendre l'arc et décocher la flèche;
Mais il aime les mâts, les voiles, les vaisseaux,
Sur lesquels, intrépide, il fend les vastes eaux.
Or, dès que nous serons au pied de la muraille,
Il faudra nous quitter, de peur qu'on ne nous raille.
Je crains les méchants bruits; le peuple est indiscret,
Et, si l'on nous voyait ensemble, on se dirait :
« Quel est cet étranger qui suit la jeune reine?
« Comme il est beau! serait-ce un mari qu'elle amène ?
« Où donc l'a-t-elle pris, vraiment? Il est certain
« Que c'est un voyageur venu d'un bord lointain,
« Ou même un dieu, tombé de la voûte éternelle,
« Tout exprès pour lui plaire et pour vivre avec elle.
« C'est ce qui la rendait si rebelle à l'hymen,

« Quand nos principaux chefs se disputaient sa main;
« Il faut bien qu'elle cherche un mari chez les autres,
« Puisqu'elle est orgueilleuse et méprise les nôtres. »

« Voilà ce qu'on dirait, et j'aurais à rougir,
Car je réprouve aussi cette façon d'agir,
Et trouverais mauvais qu'une fille, peu sage,
Fût vue avec un homme avant le mariage.

« Tenez donc mes avis dans votre esprit gravés,
Et je ne doute pas que, si vous les suivez,
Vous ne vous ménagiez, auprès du roi mon père,
L'espoir d'un prompt départ et d'un retour prospère.
— Écoutez : Nous allons rencontrer, sur nos pas,
Un bois de peupliers consacrés à Pallas;
Une source y jaillit et s'enfuit dans les herbes.
Là, mon père a des champs et des jardins superbes,
Tellement rapprochés des premières maisons,
Que, d'un endroit à l'autre, on distingue les sons.
Vous demeurerez là, quelque temps, pour attendre
Qu'aux portes du palais nous ayons pu nous rendre;
Puis acheminez-vous, seul; aux premiers venus
Demandez le palais du grand Alcinoüs;
Tout le monde chez nous le connaît et l'admire,
Et les petits enfants vous y pourraient conduire.
Arrivé dans la cour, poursuivez hardiment;
Allez jusqu'à ma mère en son appartement;
Vous la verrez assise au milieu de ses femmes,
Et filant près de l'âtre, à la lueur des flammes;
Adossée au pilier qui supporte le toit,
Elle tient le fuseau tournoyant sous son doigt.
Là, comme un immortel, mon père, calme et grave.

Est assis sur un trône et boit du vin suave.
Ne marchez pas à lui, mais agenouillez-vous
Vers ma mère, et portez la main à ses genoux;
Si ma mère à vos vœux se montre favorable,
Bientôt luira le jour du retour désirable;
Vous reverrez les champs que vous avez semés,
Et le toit paternel, et ceux que vous aimez. »

Elle dit. Les mulets, fouettés par la lanière,
S'éloignent promptement des bords de la rivière;
De leurs pas alternés ils battent le terrain;
Mais elle les modère en se servant du frein,
Pour qu'Ulysse et le chœur, qui marchent par la plaine.
Puissent la suivre à pied sans être hors d'haleine.

Le soleil se couchait à l'horizon doré,
Quand on arrive au bois à Pallas consacré;
Là, le héros s'arrête, et, restant en arrière:
« Fille de Jupiter, exaucez ma prière,
O Pallas! Je me vis abandonné de vous,
Quand j'étais le jouet de Neptune en courroux;
Vous ne m'écoutiez pas; mais, aujourd'hui meilleure,
Faites qu'Alcinoüs m'accueille en sa demeure! »

CHANT QUATRIÈME.

Voilà ce que chanta le rhapsode divin.
« Ulysse, ajouta-t-il, n'espéra pas en vain;
Le sage Alcinoüs le reçut comme un hôte;
Les mets et le vin pur ne lui firent pas faute,
Et, quand vint le moment de gagner d'autres bords,
Il s'embarqua, chargé d'habits et de trésors.

« Des bons Phéaciens, vieillards, suivez l'exemple.
Leur cœur hospitalier des dieux était le temple;
Jamais un voyageur, dans leur île égaré,
N'y connut le refus d'un secours imploré.
Aussi, les dieux souvent, pendant les sacrifices,
S'asseyaient à leur table et mangeaient les prémices,
Et souvent, si quelqu'un se mettait en chemin,
Un dieu l'accompagnait sous un visage humain. »

Il dit : un long silence accueille sa harangue.
Tous, enchantés des sons qui coulaient de sa langue,
Craignaient qu'il ne finît, quand il eut commencé,
Et l'on écoute encore, après qu'il a cessé.

Enfin un bruit s'élève, et se progage, et roule,
Et grandit. La louange éclate dans la foule.
« C'est un chantre divin! un prophète inspiré!
A l'égal de la Muse il doit être honoré! »

Ainsi, lorsque la nuit du haut des monts s'élance,
Dans la campagne sombre il se fait un silence.
Le voyageur tardif par les sentiers n'entend
Que le bruit des cailloux sous son pied hésitant;
La Peur, hôte des nuits et de la solitude,
Dans son cœur inquiet jette l'incertitude.
Mais, si les pas de l'homme éveillent alentour
Le chien gardien des seuils, qui couche dans la cour,
Tout à coup retentit un aboiement immense;
Il s'éteint sur un point, ailleurs il recommence;
Au signal éclatant chaque dogue répond,
Et l'air est ébranlé d'un concert furibond,
— Du peuple frémissant tel était le tumulte.
Le juge Ægyptius, que chaque âge consulte,
Et dont l'expérience est d'un puissant secours,
Car l'auguste Thémis préside à ses discours,
Se lève; il fait un signe, et tout murmure cesse
A l'aspect vénéré du sceptre qu'il abaisse.

« Peuples, écoutez-moi. Ce chantre, égal aux dieux,
N'a-t-il pas le secret des sons mélodieux?
Sa voix, avec douceur, enchaîne la cadence,
Et tout ce qu'il enseigne est dit avec prudence.
J'ai pris un tel plaisir, que, chargé d'ans nombreux,
Je ne me souviens pas d'un moment plus heureux,
Sauf quand mon fils naquit, et quand, robuste et leste,
Il remporta le prix de la course et du ceste.

Certes, on ne saurait penser, en l'écoutant,
Que c'est un imposteur, comme l'on en voit tant,
Un de ces vagabonds, qui, ne voulant rien faire,
Aiment mieux mendier que gagner un salaire.
On penserait plutôt, tant il a bien parlé,
Entendre un immortel en suppliant voilé.
— Mais, du sort des humains c'est la triste coutume,
La Muse à ses faveurs a mêlé l'amertume.
Il est aveugle, errant, sans patrie et sans toit,
Pâli par la fatigue, et la faim, et le froid,
Et ce n'est point un mot envers les dieux impie,
Ni quelque fait honteux que sa misère expie;
Mais il s'est appauvri dans les pays lointains,
En amassant partout ses glorieux butins,
L'histoire des héros, les noms de plusieurs villes,
Les prodiges qu'on voit dans les diverses îles.
Il n'est donc pas blâmable, et, si vous m'en croyez,
Ne lui refusez pas du pain et des foyers;
Peu de chose d'ailleurs comblera son envie,
Et lui rendra plus doux le déclin de la vie.
Le vieillard, qui n'est plus tourné vers l'avenir,
Ne veut que du repos pour se ressouvenir.
Ce peu, qu'il vous demande et qu'il faut qu'on lui donne,
L'enrichira beaucoup, sans appauvrir personne,
Et vous plairez aux dieux, qui seraient affligés
S'ils voyaient qu'on fût dur envers des gens âgés.
Peut-il être, en effet, un spectacle plus triste
Que celui d'un vieillard que personne n'assiste?
Le jeune homme a souvent bien des maux à souffrir :
Quand l'orage détruit ses blés prêts à mûrir,
Quand il perd ses parents qu'il aime avec tendresse,
Ou quand il est trompé par sa belle maîtresse;

Alors, dans sa douleur il accuse le sort,
Et maudit sa naissance, et désire la mort;
Mais il a la vigueur égale à la souffrance,
Et la source du rire, et la riche espérance;
L'avenir sans limite est semé, sous ses pas,
De plaisirs qu'il devine et qu'il ne connaît pas;
Nul espoir ne s'éteint sans qu'un autre renaisse;
Il est maître de tout, car il a la jeunesse;
Indépendant du sort et plus heureux qu'un roi,
Il porte son royaume et son bonheur en soi.
Au lieu que le vieillard, à qui la force échappe,
Tombe sans mouvement sous le coup qui le frappe.
Comme un tronc épuisé, qui ne reverdit plus
Quand la hache a coupé ses rameaux vermoulus,
Il ne peut plus du sort réparer les injures,
Car sa dernière séve a fui par ses blessures.
Sa force décroissante augmente ses besoins;
Plus il faut le soigner, plus il manque de soins,
Et, si nul ne l'assiste, il ira, seul et morne,
S'asseoir et se laisser mourir sur une borne.
— C'est pourquoi Jupiter voit d'un œil indigné
Qu'on refuse une obole au vieillard dédaigné,
Et que sous les affronts soit courbée et fléchie
L'auguste majesté d'une tête blanchie.

« Cependant vos bienfaits ne seront pas perdus:
Mais en gloire immortelle ils vous seront rendus,
Puisqu'il chantera Cume et ses plaines fertiles,
Et la rendra fameuse entre toutes les villes.
C'est le plus grand honneur que l'on puisse obtenir
Que d'aller par la Muse aux siècles à venir;
C'est par là qu'une ville éclipse ses rivales,

Plus que par ses moutons, ses bœufs et ses cavales.
En vain l'air retentit du bruit de vos marteaux,
Et la lime stridente en vain mord les métaux;
En vain de vos brebis couvrant au loin la plaine,
Dans la pourpre de Tyr vous en teignez la laine;
Un jour, l'herbe croîtra sur vos noms effacés,
Et que restera-t-il des trésors amassés?
Combien d'autres cités, avant l'âge où nous sommes,
Florissaient, dont l'histoire a péri chez les hommes!
Aux amoureux de l'or, un nom n'est pas promis;
Mais la Muse indigente illustre ses amis,
Et, si vous accueillez le chantre qu'elle inspire,
Par delà tous les temps durera votre empire.
Quand le soc passera sur vos anciens remparts,
On parlera de Cume où régnaient les beaux-arts,
Et nul n'abordera les côtes d'Ionie
Sans y saluer Cume, ouverte à l'harmonie.
— Moi, je crois qu'Apollon, notre dieu protecteur,
Nous a daigné lui-même envoyer ce chanteur,
Pour nous récompenser des récents sacrifices,
Où nous avons brûlé la graisse des génisses.
Je vous engage donc à l'accueillir chez vous,
De peur que nos voisins, mieux avisés que nous,
Ne l'attirent près d'eux, et n'usurpent la gloire
Qu'un chantre si savant promet à notre histoire. »

C'est ainsi que parla le prudent orateur.
Autour de lui s'élève un bruit approbateur :
« Oui, disait-on, il faut lui donner un asile;
Traitons-le bien, afin qu'il chante notre ville;
Nous serions bien fâchés si nos voisins jaloux
Nous prenaient ce chanteur qu'il faut garder pour nous. »

Voilà ce qu'on disait d'une voix unanime;
Mais cela ne plut point à Mastor, fils d'Alcime.
Il avait de beaux champs et de belles maisons;
Nul ne savait mieux l'art d'échanger les toisons;
Car c'était un marchand habile et plein de ruses,
Ardent à s'enrichir, mais dédaigneux des Muses,
Qui n'aimait que le gain, et n'estimait que l'or.
— S'étant levé, voici comment parla Mastor :

« Cumœens, j'ai toujours ouï dire à mon père
Que deux choses fondaient une maison prospère :
L'activité d'abord, assidue aux travaux,
Qui fait que le marchand devance ses rivaux;
Puis, gardienne des biens, l'austère économie
Sans quoi croule bientôt l'œuvre mal affermie.
L'homme actif et rangé ramasse de grands biens;
Il est fort estimé de ses concitoyens;
On l'envie, on le flatte; il peut, s'il a des filles,
Les marier aux fils des premières familles.
Mais l'homme qui n'a rien n'obtient aucun égard;
Chacun le fuit; il n'est invité nulle part.
Or, je ne sais à quoi la poésie est bonne,
Mais jamais les chansons n'ont enrichi personne;
Témoin ce mendiant, qu'on voit, la lyre en main,
Réduit sur ses vieux jours à demander du pain.
Est-ce donc, en effet, un métier d'homme sage
Que de chanter, au lieu d'entreprendre un ouvrage,
Et quel fruit pensez-vous tirer de ses chansons,
Quand il n'a pu lui-même en tirer que des sons?
Vous serez, vous dit-on, immortels dans son livre;
Avant d'être immortel, il importe de vivre,
Et l'immortalité semble une triste fin,

Quand, pour y parvenir, il faut mourir de faim.
On ne peut être sûr d'une gloire lointaine:
Mais la vie actuelle est chose plus certaine,
Et, pour moi, j'aime mieux, dans mille ans ignoré,
Vivre aujourd'hui puissant, riche et considéré,
Que si, laissant peut-être une gloire posthume,
Je vivais misérable et méprisé dans Cume.
Ce destin vous attend, si vous êtes trop bons,
Et donnez votre argent à tous les vagabonds;
Dès qu'ils seront instruits de votre accueil facile,
D'autres viendront encor vous demander asile;
Il en arrivera de cent lieux différents;
Vous serez accablés de rhapsodes errants,
Et, pour le seul plaisir d'écouter leurs chimères,
Vous vous ruinerez à nourrir des *Homères.* »

Il donnait ce surnom à l'aveugle vieillard;
Car *Homère*, chez eux, veut dire *sans regard.*

Il dit, et se rassied. — Cependant son sarcasme
Dans les cœurs refroidis sèche l'enthousiasme.
Comme l'on voit fleurir, dans le mois printanier,
Un pommier vigoureux, espoir du jardinier;
Sous le premier baiser des soleils encor pâles,
Chaque fleur blanche et rose entr'ouvre ses pétales,
Et l'heureux jardinier vient visiter souvent
Ces fleurs, berceaux des fruits, que balance le vent;
Il voit d'un œil d'amour pousser les plus hardies
Reproche leur paresse aux branches engourdies,
Et va tous les matins compter son frais trésor,
Accru d'une autre fleur, et puis d'une autre encor;
C'est que dans les boutons sont des pommes vermeilles

Dont l'automne féconde emplira ses corbeilles,
Et du prix de leur vente il aura des outils,
Et de chauds vêtements pour sa femme et ses fils.
Mais parfois, dans la nuit, un vent glacé se lève
Qui détruit tout d'un coup l'avenir de la séve;
Le jardinier s'afflige, en voyant sous son doigt
Tomber ses pauvres fleurs surprises par le froid;
Alors, foulant du pied leurs stériles promesses,
Il maudit l'aquilon jaloux de ses richesses.

De même le marchand, de ses discours moqueurs,
A flétri la pitié qui germait dans les cœurs.
On compte les avis, et le sénat refuse
D'accorder les secours demandés par la Muse.
— Aussitôt l'étranger, honteux de cet affront,
Se retire en silence, aidé du forgeron.

CHANT CINQUIÈME.

Cependant le vieillard, le cœur plein d'amertume,
Marchait le long des mers à la bruyante écume.
« Ami, dit l'armurier, ne sois pas soucieux ;
Ces hommes sont méchants, durs, avaricieux ;
Mais qu'importe ! Il te reste une sûre demeure
Où tu vivras en paix jusqu'à ta dernière heure ;
Viens chez moi ; tu pourras y chanter à loisir,
Et nous écouterons tes chants avec plaisir. »

Mais lui, se retournant : « Ville aux chantres amère,
Cume, dit-il, reçois les adieux de l'*Homère :*
Les immortelles sœurs, déesses des concerts,
Te voulaient à jamais illustrer dans mes vers ;
Mais tes fils ignorants dédaignent le génie ;
Tes fils ont repoussé les dons de l'harmonie ;
Malheur à ces ingrats ! un jour, ils connaîtront
Qu'un poëte a des dieux qui vengent son affront ;
Puisqu'ils n'estiment pas ce qui donne la gloire,
Ils vivront ignorés et mourront sans mémoire.

« A la misère, moi, voué par Jupiter,
Je saurai supporter mon destin d'un cœur fier.

Non, jamais je ne veux rentrer dans cette ville;
Mes pieds brûlent de fuir cette plage incivile;
Je m'en irai; j'irai chercher un autre endroit
Où je me plairai mieux, quelque petit qu'il soit.

« Mais exaucez mes vœux, ô vierges immortelles,
Muses! Si mes amours vous ont été fidèles,
Et si, reconnaissant de vos doctes leçons,
J'eus soin de vous nommer dans toutes mes chansons,
Que jamais ces pays, condamnés aux ténèbres,
N'enfantent un chanteur qui les rende célèbres!

« Quant à toi, Tychius, bon parmi les méchants,
Qui, pauvre, as mieux agi que ces riches marchands,
Tu seras immortel, grâce au vieillard malade;
Car Homère écrira ton nom dans l'*Iliade.* »

FIN D'HOMÈRE.

ULYSSE

TRAGÉDIE EN VERS, MÊLÉE DE CHŒURS, EN TROIS ACTES
AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS
LE 18 JUIN 1852.

LA MUSIQUE DES CHŒURS EST DE CH. GOUNOD

PERSONNAGES		ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES ROLES.
ULYSSE.		MM. GEFFROY.
TÉLÉMAQUE.		DELAUNAY.
EUMÉE.		MAUBANT.
ANTINOÜS,	prétendants.	CHÉRI.
EURYMAQUE,	prétendants.	GUICHARD.
AMPHINOME,	prétendants.	DIDIER.
CTÉSIPPE,	prétendants.	MATHIEN.
AMPHIMÉDON,	prétendants.	BERTIN.
LE DEVIN THÉOCLYMÈNE.		BALLADE.
CORYPHÉE DES PORCHERS.		FONTA.
SERVITEUR D'EUMÉE.		TRONCHET.
MÉLANTHIUS, serviteur des prétendants.		CASTEL.
UN AUTRE SERVITEUR DES PRÉTENDANTS.		MONTET.
PÉNÉLOPE.		Mlles JUDITH.
MINERVE.		NATHALIE.
EURYCLÉE.		THÉNARD.
EURYNOME.		SAVARY.
MÉLANTHO.		THÉRIC.
UNE NAÏADE.		DUPONT.
PHÉMIUS, chantre.		M. SAPIN.

CHŒUR DES NAÏADES. — CHŒUR DES PORCHERS. — CHŒUR DES SERVITEURS DES PRÉTENDANTS. — CHŒUR DES SUIVANTES FIDÈLES. — CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES.

ULYSSE

PROLOGUE

Le port de Phorcyne dans l'île d'Ithaque. — Un rivage, des rochers; une grotte où coule une fontaine, et auprès de laquelle s'élève un olivier; au pied de l'olivier, des trépieds, des cuvettes, des vivres et des vêtements. — Le jour commence à poindre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, seul, est endormi sur le sable du rivage.

Se réveillant et regardant autour de lui avec étonnement.

O dieux! suis-je éveillé? Ne fais-je pas un rêve?
Comment puis-je être seul, ici, sur cette grève?
Hier, je m'endormis parmi des matelots;
J'étais sur un navire environné des flots;
Et je m'éveille à terre, et le jour qui commence
N'éclaire aucun vaisseau sur l'Océan immense.
— Ah! les Phéaciens m'auront manqué de foi!
Ils m'avaient bien promis de m'emmener chez moi;
Mais, ce matin, sans doute, ennuyés de leur hôte,
Ils m'ont, tout endormi, jeté sur une côte.
Toi par qui tôt ou tard le parjure est frappé,

Venge-moi, Jupiter, de ceux qui m'ont trompé!

Il fait quelques pas.

— J'ignore, hélas! quel peuple habite ces rivages :
Sont-ce des gens cruels, injustes et sauvages?
Ou la crainte des dieux est-elle dans leur cœur,
Et serai-je accueilli chez eux avec douceur?

Il fait encore quelques pas dans l'intérieur des terres.

— Où suis-je? — Je ne sais quel souvenir s'éveille,
Mais j'ai vu quelque part une rive pareille.
Ces arbres, cette baie et ces rocs escarpés
Dans un autre pays étaient ainsi groupés;
Même cet olivier, près de cette fontaine,
Rappelle en mon esprit une image incertaine.
— Que vois-je au pied de l'arbre? — Ah! ce sont mes trésors
Que les Phéaciens ont laissés sur ces bords;
Il faut que je les compte au plus vite, et remarque
S'ils n'en ont pas gardé quelques-uns dans leur barque.

SCÈNE II.

ULYSSE, MINERVE.

Minerve est sous la figure d'un jeune berger, vêtu d'une riche tunique et d'un manteau fait de la peau d'une panthère, chaussé de brodequins, et tenant à la main un long javelot.

MINERVE, s'approchant d'Ulysse.

Ami, je vous salue. Auriez-vous rencontré
Quelqu'un de mes chevreaux dans la plaine égaré?

ULYSSE.

Je n'ai pas vu passer un seul chevreau, jeune homme,
Ou quel que soit le nom dont il faut qu'on vous nomme;
Car vous n'avez pas l'air d'un mortel comme nous,

Mais bien plutôt d'un dieu qu'on adore à genoux.
Ne venez pas à moi dans un dessein funeste;
Secourez-moi : sauvez ce trésor qui me reste;
Moi-même, sauvez-moi; — mais dites-moi d'abord
Où je suis, et quel peuple habite vers ce port.

MINERVE.

Il faut que vous veniez d'un lieu bien solitaire,
Ami, pour ignorer le nom de cette terre.
On la connaît pourtant par delà ses voisins :
La campagne y produit des blés et des raisins;
On y trouve une eau vive et des bois pleins d'ombrages,
Et de nombreux troupeaux paissent ses pâturages;
— En un mot, c'est Ithaque.

ULYSSE.

Ithaque!

MINERVE.

Un nom connu.
Qui jusqu'aux champs troyens naguère est parvenu.

ULYSSE, embrassant les rochers.

O doux pays d'Ithaque! ô rive désirée!

Se tournant vers Minerve.

Je vais vous expliquer ma joie immodérée,
Berger; je ne suis pas d'Ithaque, et je la vois,
S'il faut vous dire vrai, pour la première fois.
Je suis marchand; j'habite une lointaine ville;
Mais, ayant autrefois consulté la sibylle,
Il me fut répondu que j'aurais de grands biens,
Et serais le premier chez mes concitoyens,
Si je pouvais jamais, dans un de mes voyages,
Aborder vers Ithaque et baiser ses rivages.
— Et c'est pourquoi, berger, vous me voyez joyeux.

MINERVE, souriant.

Prudent fils de Laërte, Ulysse astucieux!
Bien fin qui te pourrait surpasser en malice!
Le plus adroit des dieux échoûrait contre Ulysse.
Mais nous sommes en ruse également savants,
Moi chez les immortels, toi parmi les vivants.
Ainsi donc entre nous ménageons notre verve.
— Ne reconnais-tu pas la déesse Minerve
Qui, te suivant partout, t'entoure et te défend,
Comme une mère tendre entoure son enfant?

ULYSSE.

Déesse, aucun mortel, aussi fin qu'il puisse être,
Quand vous vous déguisez, ne peut vous reconnaître;
Car, nous apparaissant sous des aspects divers,
Vous trompez aisément les yeux les mieux ouverts.
— Je sais bien que toujours vous me fûtes propice;
Mais soyez bonne encor, divine protectrice!
Au nom de Jupiter, roi des dieux immortels,
Dites-moi si je suis dans les champs paternels?
Ce qu'on désire tant on ose à peine y croire.
Ne me flattez-vous pas d'un espoir illusoire?
Est-ce vraiment Ithaque?

MINERVE.

Oui, mortel soupçonneux:
C'est Ithaque.

ULYSSE.

O patrie! ô soleil lumineux!

MINERVE.

Cette rade profonde est le port de Phorcyne.

ULYSSE.

O port trois fois heureux!

MINERVE.

Sur la roche voisine,
Cet arbre aux longs rameaux, c'est l'antique olivier
Où souvent, vers midi, vient s'asseoir le bouvier.

ULYSSE.

Où, moi-même, souvent je venais chercher l'ombre.

MINERVE.

Voici le mont Nérite; et cette grotte sombre
Est l'asile sacré des déesses des eaux.
Là, les nymphes, teignant en pourpre leurs fuseaux,
Se plaisent à tisser de belles robes neuves ;
Là, tu sacrifiais aux naïades des fleuves.

ULYSSE.

O montagnes! forêts! rochers! antres sacrés!
Je vous retrouve donc, vous que j'ai tant pleurés!
— Que de fois, vers le soir, assis devant ma tente,
Quand le soleil plongeait dans la mer éclatante,
J'ai suivi longuement, d'un regard attendri,
L'astre qui se couchait vers mon pays chéri!
Si je voyais alors, de la rive étrangère,
Blanchir à l'horizon une voile légère :
« Heureux vaisseau! disais-je, ô vaisseau fortuné
Qu'un vent pousse peut-être aux bords où je suis né! »
— Salut, terre d'Ithaque, ô ma bonne nourrice!
Salut, vieil olivier! — C'est moi! c'est votre Ulysse!

Allant vers la grotte.

Et vous, nymphes des eaux, filles de Jupiter,
Autant qu'aux jours passés votre asile m'est cher.
Contentez-vous d'abord d'une simple prière;
Mais, si, par le secours de Minerve guerrière,
Je recouvre mes biens et rentre en ma maison,
Le sang de mes chevreaux teindra votre gazon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, NAIADES, sortant de la grotte.

DEMI-CHŒUR DES NAÏADES, à Minerve [1].

Déesse qui portes l'Égide,
Toi qui de l'Olympe splendide
Descends vers ma retraite humide,
Sois bienvenue en mon séjour.

DEMI-CHŒUR, à Ulysse.

Salut, ô magnanime Ulysse
Que défend Minerve propice;
Toi qui m'offris maint sacrifice,
Je m'applaudis de ton retour.

DEMI-CHŒUR.

Pour couronner ma chevelure blonde,
J'entrelaçais les joncs et tressais les roseaux.

DEMI-CHŒUR.

Je travaillais dans la grotte profonde,
Et sous mes doigts tournaient les rapides fuseaux.

DEMI-CHŒUR.

J'ai laissé tomber ma couronne
Et mes roseaux éparpillés.

DEMI-CHŒUR.

Aux quenouilles que j'abandonne
Pendent mes fuseaux embrouillés.

LE CHŒUR.

J'ai quitté l'œuvre commencée,
Et suis accourue, empressée
De revoir un ancien ami.
Ta voix est douce à mon oreille,
Ulysse, ta voix qui réveille
Mon écho longtemps endormi.

1. Chanté.

Nul depuis toi, fils de Laërte,
Dans ma grotte, aujourd'hui déserte,
N'immola le chevreau naissant;
Mais tu reviens, je puis attendre
Et des fruits et le chevreau tendre
Sur mon autel reconnaissant.

ULYSSE.

Nymphes, sur votre autel je jure de répandre
Le sang quotidien d'un chevreau bondissant.

LE CHŒUR.

Salut, ô magnanime Ulysse
Que défend Minerve propice ;
Toi qui m'offris maint sacrifice,
Avec plaisir je te revoi.

Il faut, avant que tu t'abreuves
De l'eau limpide de mes fleuves,
Subir de nouvelles épreuves;
Mais Pallas veillera sur toi.

MINERVE, aux naïades.

Salut, nymphes! salut, divinités agrestes!

Les naïades se retirent vers la grotte.

ULYSSE.

Déesse!...

MINERVE.

Quoi?

ULYSSE.

Je crains des réponses funestes.

MINERVE.

Tu parais combattu par la crainte et l'espoir.

ULYSSE.

Je n'ose interroger, et brûle de savoir.

MINERVE.

Je te comprends, Ulysse, et je lis dans ton âme :
Tu veux m'interroger sur ton fils et ta femme.

ULYSSE.

Oui, déesse.

MINERVE.

Va-t'en, par delà ces rochers,
Dans l'enclos où se tient le chef de tes porchers;
Là-bas, où vers le bois s'élève une fumée,
C'est là qu'est la maison de ton fidèle Eumée.
Il t'aime avec tendresse, et, d'un œil vigilant,
Prend soin que tes troupeaux ne manquent par de gland.
— C'est lui qui te dira ce que tu veux apprendre.

ULYSSE.

Pourquoi pas vous, déesse? — Il est cruel d'attendre.

MINERVE.

Près d'un simple mortel et dans un autre lieu,
Tu peux t'en enquérir, sans le secours d'un dieu.
Je n'interviens jamais, dans l'humaine fortune,
Aux choses où suffit la prudence commune.
— Or, écoute-moi bien.

ULYSSE.

J'écoute.

MINERVE.

Il faut cacher
Soigneusement ton nom même à ce bon porcher.
Prends garde, et ne te fais connaître dans Ithaque
A personne, hormis à ton fils Télémaque.
Sache que, non content de tes anciens travaux,
Le Destin te condamne à des dangers nouveaux.
Tu devras redoubler de ruse et de constance;
Encor périrais-tu sans ma prompte assistance.

ULYSSE.

Ces dangers, où sont-ils?

MINERVE.

Au sein de ta maison.
Garde-toi d'une embûche, et crains la trahison.

ULYSSE.

Déesse, quels malheurs me faites-vous comprendre?
Que vais-je voir d'horrible? A quoi dois-je m'attendre?
Un honteux adultère a-t-il souillé mon nom?
Dois-je subir chez moi le sort d'Agamemnon?

MINERVE.

Nous vaincrons, je l'espère, en usant de prudence.
— Voici ce dont je puis te faire confidence:
Chez toi des ennemis saccagent tes trésors;
Pénètre au milieu d'eux, sous quelque faux dehors,
Et, là, ne t'émeus pas d'un coup ni d'une injure,
Mais soutiens leurs affronts sans changer de figure.
Pour te mieux travestir et tromper tous les yeux,
Je te vais transformer en homme pauvre et vieux.
— Cachons auparavant, de peur qu'on ne les prenne,
Cet or et ces habits dans l'ombre souterraine.

S'adressant aux naïades.

Nymphes, qui vous plaisez dans cet asile frais,
Prêtez-nous votre grotte et gardez nos secrets.

LE CHŒUR DES NAÏADES[1].

Pose l'or sous cette roche,
Pallas; nous y veillerons,
Et nous-mêmes aux larrons
Nous en défendrons l'approche.

Minerve et Ulysse, aidés des naïades, portent l'or et les habits dans le fond de la grotte.

1. Parlé, et dit par une seule naïade.

MINERVE.

Et maintenant, je vais éteindre ton regard,
Et dessécher tes traits comme ceux d'un vieillard.
Tes beaux cheveux bouclés vont choir de ton front chauve,
Et, vêtu de haillons et d'un vieux manteau fauve,
Un bâton à la main, une besace au dos,
Serrée autour du corps par de méchants cordeaux,
Tu paraîtras à tous un mendiant vulgaire,
Et tromperas ainsi ceux qui te font la guerre;
Car tu seras difforme et misérable, au point
Que tes meilleurs amis ne te connaîtront point.

Elle lève son javelot sur Ulysse, qui est caché aux spectateurs par le chœur des naïades groupées autour de lui. — On le voit reparaître en vieux mendiant, et il s'éloigne, guidé par Minerve.

SCÈNE IV.

CHŒUR DES NAÏADES, s'avançant sur le devant de la scène, après avoir salué Minerve [1].

Le soleil monte, et brûle
Le sable au bord des mers;
L'ardente canicule
Flétrit les gazons verts.
Fuyons, ô ma compagne,
La chaleur qui nous gagne,
Au pied de la montagne,
Ou dans les ruisseaux clairs.

DEMI-CHŒUR.

Je me baignerai, nue,
Au sein des frais étangs,
Vers la source inconnue
Où règne le printemps,
Où, parmi les joncs frêles,
Les vertes demoiselles

1. Chanté.

Effleurent de leurs ailes
Les nénufars flottants.

De mon pied sans cothurne
Agitant les ruisseaux,
J'écouterai mon urne
Où murmurent les eaux.
Au bruit de l'eau sonore
Tombant de mon amphore,
Mes deux yeux vont se clore
Sur un lit de roseaux.

DEMI-CHŒUR.

Moi, dans la grotte sombre
Interdite au soleil,
Je m'en vais chercher l'ombre
Et non pas le sommeil;
Je mantrai l'aiguille;
Il faut que je m'habille
D'un voile blanc qui brille,
A la neige pareil.

Notre fête est prochaine,
Et ce n'est pas en vain
Que je tisse la laine
De ce voile divin;
Car je veux apparaître
Belle, autant qu'on peut l'être,
Dans la ronde champêtre
Où sera le sylvain.

LE CHŒUR.

Le soleil monte, et brûle
Le sable au bord des mers;
L'ardente canicule
Flétrit les gazons verts;
Fuyons, ô ma compagne,
La chaleur qui nous gagne,
Au pied de la montagne,
Ou dans les ruisseaux clairs.

ACTE PREMIER.

La cabane d'Eumée dans une vaste cour. — Elle est ouverte. — Une table de chaque côté de la cabane. — Autour des tables, des rameaux secs couverts de peaux, pour servir de siéges. — Dans un coin de la cabane, une petite statue de Jupiter. — Le jour baisse.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUMÉE, UN SERVITEUR D'EUMÉE.

LE SERVITEUR.

J'aperçois un vieillard qui vers nous s'achemine.

EUMÉE.

Il s'arrête; — pourquoi? qu'est-ce qu'il examine?

LE SERVITEUR.

Je crois qu'il n'ose pas entrer pour mendier.

EUMÉE.

Non; je crois qu'il regarde Argos, le vieux limier.

LE SERVITEUR.

Voyez donc : on dirait que le chien lui fait fête;
Il incline l'oreille, — et redresse la tête; —
Il agite la queue; — il voudrait s'approcher;
Il tombe.

EUMÉE.

Il est si vieux qu'il ne peut plus marcher.

LE SERVITEUR.

Quel est ce mendiant? le connaissez-vous, maître?
C'est étrange qu'Argos ait l'air de le connaître.

EUMÉE.

Bah! l'on sait que le chien radote en vieillissant.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ULYSSE, en vieux mendiant, le bâton à la main et la besace sur le dos.

ULYSSE, entrant dans la cabane, et s'arrêtant sur le seuil en regardant toujours le chien.

Il est mort! — Mort de joie en me reconnaissant!
Ah! Minerve a bien su me changer pour les hommes,
Mais non pour mon vieux chien, meilleur que nous ne sommes.
— Pauvre Argos! je n'ai pu — j'en ai comme un remord —
Te faire une caresse avant que tu sois mort.

Il essuie une larme.

Pauvre Argos!

Il fait quelques pas vers Eumée.

Mon ami, tu dois aimer la chasse,
Car j'ai vu sur ton seuil un chien de noble race;
J'ai vu d'autres limiers, et je suis connaisseur;
Mais celui-là surtout m'a paru fin chasseur.

EUMÉE.

Oui, oui, vraiment, c'était un chien de noble race,
Qui lançait bien un cerf et suivait bien sa trace.
Je voudrais voir autant d'urnes dans mes celliers
Que ce chien a lancé de cerfs dans les halliers.

ULYSSE.

Est-il à toi?

EUMÉE.

Son maître ayant quitté cette île,
J'ai recueilli son chien qui n'avait plus d'asile.
— Mais toi, vieillard, pourquoi dans les champs d'alentour
Rôdes-tu, solitaire, à la chute du jour?

ULYSSE.

Mon ami, la misère est la loi la plus forte;
C'est elle qui me pousse ainsi de porte en porte.

EUMÉE.

Tu n'as donc point, vieillard, de fils laborieux?
Car le fils doit nourrir son père infirme et vieux.

ULYSSE.

J'en avais un; — j'en fus séparé de bonne heure.

EUMÉE.

Tu n'as donc point d'amis qui t'ouvrent leur demeure?

ULYSSE.

Changé, comme je suis, par l'âge et le regret,
Aucun de mes amis ne me reconnaîtrait.

EUMÉE.

Est-ce un dieu courroucé qui t'a fait misérable,
Pour te punir ainsi d'une action coupable?

ULYSSE.

Les dieux de leurs arrêts nous dérobent le sens,
Et souvent leurs rigueurs frappent les innocents.

EUMÉE.

Je déclare, vieillard, que ton malheur me touche;
Le pain que l'on mendie est amer à la bouche.

ULYSSE.

Il est vrai qu'il est dur de mendier; il faut
Subir les vents glacés ou le soleil trop chaud,
Cheminer à travers les pierres et les ronces,
Et craindre, en arrivant, de mauvaises réponses;

Mais on trouve parfois des hôtes généreux,
Et l'espoir d'un bon vin soutient le malheureux.

EUMÉE.

Mon hôte, on doit toujours accueillir avec joie
Le pauvre et l'étranger que Jupiter envoie;
Eussent-ils des habits plus mauvais que le tien,
En leur fermant la porte on n'agirait pas bien.

Il va au-devant d'Ulysse.

— Entre donc plus avant. — Ma cabane est petite;
Mais l'étranger est sûr d'une table et d'un gîte.
Dépose ta besace, et t'assieds en repos
Sur ces feuilles en tas, recouvertes de peaux.
— Voici les restes froids du dîner de la veille,
Et des morceaux de pain au fond de la corbeille.
Ce vase contient l'eau mêlée avec le vin.
Mange et bois à ton gré. — Quand tu n'auras plus faim,
Tu diras d'où tu viens, de quel nom tu te nommes,
Quels malheurs t'ont contraint d'errer parmi les hommes.

ULYSSE, assis et mangeant.

Ami, que Jupiter exauce tes souhaits,
Pour m'avoir accueilli si bien que tu le fais.
— Mais, dis-moi, j'aperçois des murs de pierres sèches
Entourant une cour où sont de belles crèches;
Je vois sortir des bois, qui couvrent les hauteurs,
Plusieurs troupeaux gardés par de nombreux pasteurs.
— As-tu donc tant de biens, mon cher hôte? ou peut-être
Es-tu le serviteur de quelque puissant maître?
Et, je t'en prie, alors, dis-moi quel est celui
Qui compte avec orgueil tant de bergers chez lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PORCHERS.

CHŒUR DES PORCHERS[1].

Salut, chef des porchers, noble Eumée! On ramène
Les porcs nourris de glands dans les bois du domaine;
Nous les avons conduits, tant qu'a duré le jour,
Mais l'étoile du soir nous invite au retour.

EUMÉE.

Salut, pasteurs! — Hélas! mes peines et les vôtres
Engraissent ces troupeaux pour la table des autres.
Quel plaisir avons-nous, en allant au travail,
Quand des usurpateurs mangent notre bétail?
Je voudrais travailler deux fois plus aux étables,
Si mes soins profitaient aux maîtres véritables.
— Prenez place, pasteurs. C'est pour cet étranger
Qu'on devance aujourd'hui les heures du manger.

Les porchers s'assoient aux deux tables et mangent. — Eumée se tournant vers Ulysse.

Non, vieillard, tant de biens ne sont pas mon partage;
Un plus puissant que nous avait cet héritage.
Certe, il était puissant; tu n'en trouverais point,
Ici, ni même ailleurs, qui fût riche à ce point.
Vingt princes réunis l'égaleraient à peine.
Juge de sa richesse! Il avait, dans la plaine,
Douze troupeaux de bœufs, et douze de brebis
Dont la laine servait à filer ses habits;
Et, de plus, il avait ici, dans douze étables,
Douze troupeaux de porcs qui fournissaient ses tables.

1. Parlé, et dit par le coryphée.

— Ah! s'il avait vécu, ce bon maître, aujourd'hui
Je n'aurais pas besoin de servir chez autrui!
Car sa bourse pour moi n'était jamais fermée;
— J'étais son intendant et je m'appelle Eumée. —
Il m'eût donné des champs avec une maison,
Et tous les instruments propres à la moisson;
Il m'eût choisi lui-même une femme économe
Qui double par ses soins les épargnes de l'homme;
Enfin il m'eût traité, comme un maître parfait
Traite un bon serviteur dont il est satisfait.
— Mais il est mort. Plutôt fût morte cette Hélène
Pour qui tant de héros sont couchés dans la plaine!
Notre maître a suivi tous ces guerriers fameux,
Et sur des bords lointains il a péri comme eux.

LE CHOEUR[1].

Que de sang a rougi la terre,
Versé par l'homicide Mars,
Depuis qu'un berger adultère
Ravit Hélène aux doux regards!
Combien d'épouses t'ont maudite,
Funeste présent d'Aphrodite,
Hélène, fille de Léda,
Depuis qu'emportant son amante
Pâris fendit l'onde écumante,
Sur le sapin du mont Ida!

Pour venger l'affront des Atrides,
La Grèce arma mille vaisseaux.
O Grèce! tes fils intrépides
Sont morts dans les sanglants assauts.

1. Parlé, et dit par le coryphée.

Tes fils ont péri devant Troie,
Et leurs corps ont été la proie
Du chien immonde et du vautour;
D'autres, plus malheureux encore,
Errant du couchant à l'aurore,
Ne connaîtront pas le retour.

Ah! plût au ciel que la tempête,
A la voix d'un dieu punisseur,
Eût noyé dans la mer de Crète
Et l'amante et le ravisseur!
La jeune épouse abandonnée,
Foulant sa robe d'hyménée,
Ne pleurerait pas son mari;
Et le vieillard, d'un œil inerte,
N'eût pas vu sa maison déserte,
Où son premier-né fut nourri!

ULYSSE, à Eumée.

Ami, quel était donc ce riche et vaillant homme
Dont tu pleures la mort? dis-moi comme il se nomme;
Car je l'ai vu peut-être aux lieux où j'ai passé,
Et je pourrai te dire alors ce que je sai.
Tel que l'on croyait mort est plein de jours peut-être;
C'est quand on l'a pleuré qu'on le voit reparaître.

EUMÉE.

O vieillard, ne crois pas nous abuser. Souvent
Des voyageurs ont dit qu'Ulysse était vivant;
Car tous les étrangers sont prodigues de fables,
Pour être bien reçus et se rendre agréables.
Ma maîtresse écoutait leurs récits mensongers,
Puis de riches présents chargeait ces étrangers,

Et peut-être veux-tu tromper aussi la veuve,
Pour troquer tes haillons contre une robe neuve.
Mais Ulysse est bien mort, et, privés d'un tombeau,
Ses restes ont servi de pâture au corbeau.
C'est un deuil pour tous ceux qui l'avaient pu connaître,
Et plus encor pour moi qui perds un si bon maître.
— Mais bois en paix. — Les morts ne peuvent revenir. —
Bois, et n'éveillons plus ce triste souvenir.

ULYSSE.

Ami, quand tu devrais les prendre pour des fables,
Je te dirai pourtant des choses véritables.
Je fais serment, et prends Jupiter à témoin
Qu'Ulysse vit encore et même n'est pas loin.

Mouvement parmi les porchers, qui se rapprochent d'Ulysse.

Je l'ai vu de mes yeux au pays des Thesprôtes;
— Car la nef où j'étais échoua sur leurs côtes,
Et je trouvai chez eux des hôtes complaisants
Qui, m'ayant accueilli, me firent des présents.
— Or, Ulysse était là; je le vis en personne.
Il avait consulté l'oracle de Dodone,
Et préparait déjà, pour revenir chez lui,
Ses vaisseaux qui sans doute ont fait voile aujourd'hui.
— Tiens donc pour assuré, si le vent est propice,
Qu'avant la fin du mois tu reverras Ulysse.

LE CHOEUR[1].

Ecoute ce vieillard, Eumée. Il n'a pas l'air
D'un menteur; il a pris à témoin Jupiter.
Pour moi, je crois vraiment qu'il a vu notre maître,
Et je sens dans mon cœur l'espérance renaître.

1. Parlé et dit par le coryphée.

EUMÉE.

J'ai tant vu d'étrangers qui nous parlaient ainsi!

LE SERVITEUR.

D'autres ont pu mentir, et non pas celui-ci.

EUMÉE.

L'espoir toujours déçu renouvelle la peine.

LE CHŒUR.

Pourtant l'espoir vaut mieux qu'une douleur certaine.

ULYSSE.

Ta méfiance est grande, ami; mais, si tu veux,
Nous ferons un marché que nous tiendrons tous deux.
Si j'ai dit vrai tantôt, et qu'Ulysse revienne,
Je veux une tunique en place de la mienne;
J'en aurais grand besoin, car je vais presque nu;
Mais je ne la veux pas qu'il ne soit revenu.
Que si je t'ai menti, disant qu'Ulysse est proche,
Fais-moi précipiter du sommet d'une roche,
Afin qu'à l'avenir les autres indigents
Craignent de mal parler et de tromper les gens.

EUMÉE.

Je ferais là, vraiment, une action louable,
De tuer un vieillard qui s'assit à ma table!
— Parlons mieux.

A quelques-uns des porchers.

Jeunes gens, apportez le vin vieux
Pour les libations que l'on doit faire aux dieux.

LE CHŒUR, *aux jeunes gens qui sortent* [1].

Hâtez-vous, jeunes gens. La coupe de vin pleine
Est une bonne chose après un jour de peine.

A Ulysse.

Je boirai volontiers un coup en ton honneur.

1. Dit par le coryphée.

Vieillard, qui nous prédis le retour du seigneur.

ULYSSE.

Ne parlons plus d'Ulysse, ami. C'est une faute
D'insister sur un point qui ne plaît pas à l'hôte.
— Mais il laissa, dit-on, un père très-âgé;
Est-il mort ou vivant, ce vieillard affligé?

EUMÉE.

Si tu veux le savoir, Laërte vit encore;
Mais mieux vaudrait pour lui le trépas qu'il implore.
Il ne prend plus les soins qu'un vieillard doit avoir;
Ses habits déchirés font de la peine à voir;
Tout le jour il gémit, et se couvre de cendre,
Car il pleure son fils, qu'il a cessé d'attendre.

ULYSSE.

Et Pénélope?... ainsi la nomme-t-on, je croi?
Le bruit de ses vertus est venu jusqu'à moi.
A-t-elle à son mari gardé son lit fidèle?
Ou bien a-t-elle fait comme tant avant elle?
La solitude pèse aux femmes, et l'absent,
Quelques pleurs qu'on lui donne, a vite un remplaçant.

EUMÉE.

Dis ce que tu voudras; tout t'est permis, mon hôte,
Excepté d'accuser la reine d'une faute.
— Sache qu'aucune femme, ayant un nom vanté,
N'a valu celle-ci pour la fidélité.
Depuis le premier jour qu'Ulysse alla vers Troie,
Elle n'a plus connu les fêtes ni la joie;
Et, quoique de grands chefs aient recherché sa main,
Elle n'a pas voulu conclure un autre hymen.
C'est même ce refus qui cause sa détresse;
Car tous les prétendants assiégent ma maîtresse,
Et tous, dans son palais, installés à la fois,

N'en veulent pas sortir qu'elle n'ait fait un choix.

Il se lève.

— C'est indigne! ils devraient, s'ils ne craignent Ulysse,
Craindre du moins les dieux amis de la justice;
Le pirate lui-même, emportant son butin,
Craint les dieux et redoute un châtiment certain;
Mais tous ces prétendants, race aux dieux incrédule,
Pillent le bien d'autrui sans honte et sans scrupule.
Il en vient de partout; les uns de nos hameaux,
Et d'autres de Zacinthe, et d'autres de Samos.
Prolongeant les festins jusqu'aux heures nocturnes,
Ils boivent tout le vin qu'on gardait dans les urnes;
Ils mangent sans mesure, au delà du besoin,
Et volent les bestiaux confiés à mon soin.

Se rasseyant en face d'Ulysse.

Bien plus, de Pénélope ils débauchent les femmes,
Et la reine est témoin de leurs amours infâmes;
Elle voit ce désordre et feint de l'ignorer,
Car que peut une femme à moins que de pleurer!
— Ah! cela fend le cœur! — j'éprouve trop de peine
A voir mettre au pillage un aussi beau domaine.

DEMI-CHŒUR[1].

Voraces prétendants! un seul de leurs repas
Dévore des troupeaux et dépeuple une étable.

DEMI-CHŒUR.

Une victime ou deux ne leur suffisent pas;
Chacun de nous envoie un pourceau pour leur table.

DEMI-CHŒUR.

La reine subit leurs affronts;
Il faut qu'elle choisisse un mari dans leur bande.

1. Chanté.

DEMI-CHŒUR.

A contre-cœur nous servirons,
Si chez le noble Ulysse un nouveau chef commande.

LE CHŒUR.

Ne le permets pas, Dieu puissant!
Éloigne de moi cette épreuve!
Je ne saurais me faire un cœur obéissant;
Je hais ces oppresseurs qui poursuivent la veuve,
Et pillent les biens de l'absent.
Mais la justice enfin visite l'homme impie;
Il rit, ne voyant pas le glaive suspendu;
Il dort, croyant aussi la vengeance assoupie;
Elle saisit le coupable éperdu,
Au sein des plaisirs qu'il expie.

Devant des festins copieux,
Au bruit des chants et de la lyre,
L'heure semble trop courte aux prétendants joyeux;
Mais leurs fêtes n'ont rien que j'envie et j'admire,
Car elles offensent les dieux.
J'aime mieux vivre pauvre, errer dans la broussaille,
Manger des mets grossiers et garder les troupeaux.
Je me lève gaîment, et gaîment je travaille,
Et, quand pour moi vient l'heure du repos,
Je dors paisible sur la paille.

ULYSSE, à Eumée.

Il paraît que ton maître, ami, n'a point d'enfant;
Car les biens sont sacrés, quand un fils les défend.

EUMÉE.

Tu te trompes: mon maître a pour fils Télémaque.
— C'est le plus accompli des jeunes gens d'Ithaque.

ULYSSE.

Vraiment! Ce jeune prince a-t-il un bel aspect?

EUMÉE.

Tel, que ceux qui le voient sont saisis de respect.

ULYSSE.

Est-il sage et prudent?

EUMÉE.

Presque autant que son père.

ULYSSE.

Sait-il dans les conseils bien parler d'une affaire?

EUMÉE.

Si bien, qu'en l'entendant les peuples sont ravis,
Et que les plus âgés écoutent ses avis.

ULYSSE.

Sans doute il est vaillant? car, d'ailleurs fût-on sage,
Habile à la parole et noble de visage,
Si le cœur est d'un cerf timide, et si le bras,
Impropre aux javelots, tremble dans les combats,
On n'est plus qu'un objet de risée et de blâme
Que n'estime aucun homme, et n'aime aucune femme.

Rentrée des jeunes gens qui apportent le vin.

EUMÉE.

Ne crois pas que jamais on tienne ces propos;
Rien qu'à voir Télémaque, on devine un héros.
— Il est encor trop jeune et novice aux batailles
Pour venger ses affronts par d'amples représailles;
Mais sois sûr que les jours viendront, où, plus âgé,
Il châtîra tous ceux qui l'auront outragé.
Aussi, — dieux, confondez leurs trames sacriléges! —
Les méchants prétendants lui préparent des piéges.
Comme il est en voyage et reviendra d'abord,
Des vaisseaux embusqués l'attendent vers le port.

LE CHŒUR[1].

Eumée, il en sera comme les dieux l'entendent,

1. Dit par le coryphée.

Et le prince vivra si les dieux le défendent!
Mais voici le vin pur que l'on vient d'apporter,
Et, si tu veux m'en croire, il est temps d'y goûter.

EUMÉE prend une coupe qu'il remplit de vin, et fait les libations en se tournant vers la statue de Jupiter [1].

O Jupiter! ô dieu qui lances le tonnerre!
Dieu protecteur des suppliants!
L'homme religieux t'honore et te vénère,
Quand il reçoit les mendiants.
Chez moi, si jamais ceux qui passent par Ithaque
N'ont frappé, sans être entendus,
Confonds les prétendants, et sauve Télémaque
Des piéges qui lui sont tendus.

LE CHOEUR.

O Jupiter! ô dieu qui lances le tonnerre!
Dieu protecteur des suppliants!
L'homme religieux t'honore et te vénère,
Quand il reçoit les mendiants.

EUMÉE.

Mon cher seigneur peut-être est aussi misérable,
Et peut-être il mendie aussi:
Fais que chacun l'accueille et lui soit secourable,
Comme j'accueille celui-ci!

LE CHOEUR.

O Jupiter! ô dieu qui lances le tonnerre!
Dieu protecteur des suppliants!
L'homme religieux t'honore et te vénère,
Quand il reçoit les mendiants.

Les porchers boivent.

1. Parlé.

ULYSSE.

Eumée, et vous pasteurs, salut!

Il boit.

Le vin délie
La langue, et fait souvent dire quelque folie.
Cependant écoutez et ne vous raillez point:
— Ce que vous m'avez dit m'indigne au plus haut point.
Plût aux dieux immortels que je fusse à votre âge,
Que j'eusse la vigueur, comme j'ai le courage!
Plût aux dieux que je fusse Ulysse! je veux bien
Qu'on me tranche la tête et qu'on la jette au chien,
Si, tombant au milieu des prétendants impies,
Je n'exterminais pas à moi seul ces harpies.

Rires parmi les pasteurs.

DEMI-CHŒUR[1].

Ah! ah! le bon vieillard est un homme nouveau.
C'est la chaleur du vin qui lui monte au cerveau.

DEMI-CHŒUR[2].

Les rêves sont au fond des coupes parfumées:
L'indigent se croit prince et défait des armées.

DEMI-CHŒUR.

Je sens aussi l'effet du vin fortifiant.

DEMI-CHŒUR.

Et je vois l'avenir d'un œil plus confiant.

LE CHŒUR[3].

O dieu des bacchantes!
Par tes soins heureux,
Les vignes grimpantes
Ont couvert les pentes
Des coteaux pierreux.

1. Parlé, et dit par le coryphée.
2. Dit par le serviteur d'Eumée.
3. Chanté.

Ta liqueur conseille
L'espoir enjoué;
La chanson s'éveille,
A l'oiseau pareille.
Bacchus! Évohé!

Mon œil prophétique
Voit les temps futurs;
Un pouvoir magique
M'échauffe et m'explique
Les destins obscurs.

O transports de joie!
Ulysse a paru.
Il vient; sur sa voie
Partout se déploie
Le peuple accouru.

Partout l'encens fume
Sur l'autel des dieux;
Le flambeau s'allume;
La rose parfume
Les seuils radieux.

Il entre; il terrasse
Ses rivaux vaincus;
Brillante de grâce,
La reine l'embrasse.
Évohé! Bacchus!

ULYSSE, à Eumée.

J'entends des pas, mon hôte; on approche; sans doute
C'est quelqu'un des pasteurs attardé sur la route;
Car les chiens n'aboient pas, mais tournent vers le seuil,
En remuant la queue et lui faisant accueil.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TÉLÉMAQUE.

LE CHŒUR[1].

C'est Télémaque! — Entrez, prince, dans la chaumière.

Tous les porchers saluent Télémaque, qu Ulysse contemple avidement.

EUMÉE, embrassant Télémaque.

Vous voilà, Télémaque! ô ma douce lumière!
Ah! je n'espérais plus vous embrasser encor,
Quand vous êtes allé chez le vieux roi Nestor.
— Entrez donc, mon cher fils; que je me rassasie
Du plaisir de vous voir, tout à ma fantaisie.

Il prend la pique de Télémaque et va la porter dans un coin.

LE CHŒUR.

Prince, je suis joyeux de vous revoir ici.
Les complots des méchants n'ont donc pas réussi?

TÉLÉMAQUE.

Les dieux m'en ont gardé. La déesse Minerve
Veille sur la maison d'Ulysse et la conserve.

EUMÉE.

Avez-vous faim, mon fils? Attendrez-vous un peu
Qu'on apprête une broche, et qu'on la mette au feu?

Il écarte les pasteurs.

TÉLÉMAQUE.

Non, ce vin suffira. — Ne dérange personne.

A Ulysse qui se lève.

— Reste assis, étranger; toute place m'est bonne.

ULYSSE, à Eumée.

Il a l'air belliqueux!

1. Parlé, et dit par le coryphée.

TÉLÉMAQUE, assis, à Eumée, qui vient vers lui.

Quel est cet étranger?

EUMÉE.

C'est un vieux mendiant réduit à voyager.
Il dit qu'ayant erré sur de lointaines côtes,
Il a vu votre père au pays des Thesprôtes;
Mais en de tels propos je suis peu confiant.
— Je le mets dans vos mains; c'est votre suppliant.

ULYSSE, assis en face de Télémaque.

O mon fils! — Pardonnez : ma langue est familière;
Mais je me sens pour vous l'affection d'un père.
Tel que vous me voyez, jadis j'ai combattu;
J'étais jeune et vaillant alors, et bien vêtu.
Ce fut au camp des Grecs, où je campais moi-même,
Que je connus d'abord votre père que j'aime.
Nous avons fait ensemble échange de cadeaux,
Et nous avons dormi dans les mêmes manteaux,
Entre autres, une fois qu'étant son camarade,
J'ai passé comme lui la nuit en embuscade.
— Ah! mon fils! vous avez et son port et sa voix;
Je reconnais en vous l'Ulysse d'autrefois.
Comme il serait heureux, rentré dans sa patrie,
De serrer dans ses bras votre tête chérie!

TÉLÉMAQUE.

Bon vieillard, si mon père un jour doit revenir,
Qui le sait? hors les dieux, instruits de l'avenir.

Il se lève.

A Eumée.

Garde cet étranger, et prends-en soin, Eumée.
— Moi, je vais rassurer ma mère bien-aimée.

EUMÉE.

Quoi! mon fils, sous mon toit ne dormirez-vous pas?

TÉLÉMAQUE.

Non. Je veux voir ma mère, et j'y vais de ce pas.

EUMÉE.

Au moins, attendez-nous, mon fils. — La nuit est sombre;
Quelqu'un des prétendants peut s'embusquer dans l'ombre.
— Nous allons visiter le bétail dans l'enclos.
Et puis nous vous suivrons, armés de javelots.

TÉLÉMAQUE.

Eh bien, soit!

Eumée et les porchers sortent.

SCÈNE V.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE.

Bon vieillard, toi qui connus mon père,
Je t'accorde en son nom un vœu que tu peux faire.
— Parle.

ULYSSE, le regardant avec émotion.

Mon fils!

TÉLÉMAQUE.

Pourquoi parais-tu si troublé?

ULYSSE.

Vous n'oubliez donc pas votre père exilé?

TÉLÉMAQUE.

Moi! — J'y songe sans cesse, et je brûle d'envie
De voir ce chef illustre à qui je dois la vie.
Je me le représente éclatant, radieux,
L'œil fier, le front serein, enfin semblable aux dieux.
Que je voudrais toucher cette main redoutée,
Entendre cette voix, des sages écoutée,

Pratiquer ses leçons, et, digne de son sang,
Exercer devant lui mon courage naissant!
— Je viens de le chercher; des bords du Cyparisse
Aux bords de l'Eurotas, je demandais Ulysse;
Mais, hélas! vainement j'ai traversé les flots,
Et vu Lacédémone et visité Pylos.

ULYSSE.

Vous l'aimez donc beaucoup?

TÉLÉMAQUE.

Tu ne réfléchis guère,
Vieillard; est-ce qu'un fils peut n'aimer pas son père?

ULYSSE.

Vous ne l'avez pas vu; vous étiez tout petit,
Si je calcule bien, quand Ulysse partit.

TÉLÉMAQUE.

Je ne le connais pas, mais je connais sa gloire;
Le monde a retenti du bruit de son histoire.

ULYSSE.

Seriez-vous bien content de l'embrasser?

TÉLÉMAQUE.

Ah! dieux!

ULYSSE.

Embrasse-le, mon fils; il est devant tes yeux.

TÉLÉMAQUE, reculant.

Vous, mon père? — Qui! vous, pauvre et courbé par l'âge?

ULYSSE.

Minerve a transformé mon port et mon visage.

TÉLÉMAQUE.

Que dis-tu là, vieillard?

ULYSSE.

Oui. Minerve a permis
Que ce déguisement trompât mes ennemis.

TÉLÉMAQUE.

Mais qui m'assurera que vous êtes Ulysse?

ULYSSE.

O déesse Pallas! c'est un trop grand supplice.
Voir mon fils, et ne pas le serrer dans mes bras!
— Ou rends-moi ma figure, ou parle-lui, Pallas!

Musique douce, annonçant la présence de Minerve.

Je suis ton père!

TÉLÉMAQUE.

Dieux! cet œil qui s'illumine!...

ULYSSE.

Mon fils!

TÉLÉMAQUE.

Ce front, brillant d'une clarté divine!...

ULYSSE.

Que te dirai-je enfin? — Par le grand Jupiter,
Je suis ton père!

TÉLÉMAQUE.

Il semble un dieu, tant il est fier.

Musique.

— Je ne sais quelle voix mystérieuse et douce
Me dit que c'est mon père, et dans ses bras me pousse.

ULYSSE.

Si tu ne veux pas croire aux serments solennels,
Vois mes larmes couler; crois aux pleurs paternels!

TÉLÉMAQUE, se jetant dans les bras d'Ulysse.

Mon père!

ULYSSE, le tenant embrassé.

Reste là, mon fils, que je te voie!
Ah! depuis bien longtemps c'est ma première joie.
— Qu'il est beau! qu'il est grand! C'est un homme achevé.
Je le trouve plus beau que je ne l'ai rêvé.

Je ne puis m'arracher à ce baiser si tendre;
Il le faut cependant; on pourrait nous surprendre.
— Écoute, et souviens-toi. Nous devons nous cacher
Même de Pénélope et même du porcher.
Nous nous verrons demain dans mon palais d'Ithaque;
Là, nous concerterons notre projet d'attaque;
Si j'y suis outragé, tolère ces affronts,
Jusqu'au moment, mon fils, où nous nous vengerons.
— Adieu.

Il sort.

SCÈNE VI.

EUMÉE, LE CHŒUR, TÉLÉMAQUE.

EUMÉE, rentrant avec le chœur, armé de javelots.

Nous sommes prêts.

TÉLÉMAQUE.

Bien. Mettons-nous en route.

EUMÉE.

Et le vieillard?

TÉLÉMAQUE.

Que sais-je? Il est parti sans doute.
Tels sont ces vagabonds; après qu'ils ont mangé,
Ils s'en vont brusquement et sans prendre congé.

Il va reprendre sa pique, et se dispose à partir.

LE CHŒUR[1].

Partez, ô noble Télémaque,
Fils de nos maîtres vénérés;
Puissiez-vous repousser l'attaque
Des usurpateurs conjurés!
Toujours sur d'innocentes têtes
Ne séjournent pas les tempêtes;

1. Chanté.

L'homme juste a les dieux pour lui;
Et l'oisiveté du tonnerre
N'absout pas toujours sur la terre
Ceux qui prennent le bien d'autrui.

Le succès est le dieu des hommes
Et semble tout justifier;
Chacun, dans le siècle où nous sommes,
Est prompt à lui sacrifier.
Pourtant il est des lois suprêmes,
Immortelles, toujours les mêmes,
Dans tous les lieux, dans tous les temps;
L'Olympe leur donna naissance,
Et leur immuable puissance
Survit aux succès inconstants.

Que la peur, les soucis livides,
L'inexorable châtiment,
Atteignent l'homme, aux mains avides,
Qui s'enrichit injustement!
Je ne plaindrai pas sa détresse;
Mais de sa chute vengeresse
Je bénirai les immortels.
Si les dieux épargnaient les crimes,
Qui voudrait du sang des victimes
Faire fumer leurs vains autels?

O déesse, en conseils féconde,
Et puissante dans les combats,
Dont la lance ébranle le monde,
Qui de l'Égide armes ton bras,
Pallas Minerve! à tous les piéges
Échappent ceux que tu protéges,
Et qui suivent tes bons avis;
Daigne, ô divinité prospère,
Comme tu veillas sur le père,
Veiller aujourd'hui sur le fils!

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

L'appartement de Pénélope. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANTHO, SUIVANTES INFIDÈLES DE PÉNÉLOPE.

CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES [1].

Voici l'heure ténébreuse :
Sortons; réjouissons-nous.
Voici la nuit amoureuse,
Complice des rendez-vous.
La nuit nous ramène
Les joyeux loisirs,
Et cache à la reine
Nos secrets plaisirs.

Allons; déjà s'illumine
Le festin des prétendants;
Dans la coupe purpurine
Coulent les vins abondants.
La lyre qui vibre
Attend les danseurs;
Allons d'un pied libre
Danser dans les chœurs.

1. Chanté.

Quand s'éteint du luth sonore
Le dernier frémissement,
Je vais attendre l'aurore
Dans les bras de mon amant.
La nuit nous ramène
Les joyeux loisirs,
Et cache à la reine
Nos secrets plaisirs.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EURYCLÉE, nourrice d'Ulysse; EURYNOME, suivante fidèle, et AUTRES SUIVANTES FIDÈLES DE PÉNÉLOPE.

EURYCLÉE.

Où courez-vous si tard, ô femmes sans vergogne,
Au lieu de terminer ici votre besogne?
Une bonne servante alimente le feu,
Arrange chaque chose et la met en son lieu,
Et, quand l'ordre est partout, grâce à sa vigilance,
Elle prend la quenouille et travaille en silence.
— Pénélope saura tous vos débordements,
Et vous fera périr au milieu des tourments.

MÉLANTHO.

Tais-toi! les prétendants sont plus forts que la reine;
Ils nous garantiront de sa colère vaine.

EURYCLÉE.

Ulysse n'est pas mort; Ulysse reviendra.

MÉLANTHO.

Non, non.

EURYCLÉE.

Et vous verrez comme il vous châtira.

CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES [1].

Tais-toi, tais-toi, nourrice;
Le cadavre d'Ulysse
A nourri les vautours.
Des maîtres plus traitables
M'appellent à leurs tables
Où l'on chante toujours.
Moi, je suis jeune et belle,
Aux fatigues rebelle,
Et docile aux amours.

Mélantho sort avec les femmes infidèles.

EURYCLÉE, aux femmes fidèles.

O dieux! entendez-vous leurs insolents discours!

CHŒUR DES FEMMES FIDÈLES [2].

Je les entends, nourrice, et je les blâme
Autant que toi.
Dieux tout-puissants, de leur conduite infâme
Préservez-moi!

Le serviteur doit obéir au maître
Et l'honorer.
Telle est la règle, et je veux m'y soumettre
Sans murmurer.

EURYCLÉE.

Chut! c'est la reine. — O dieux! comme elle est accablée,
Et comme par les pleurs sa paupière est gonflée!

1. Parlé, et dit par Mélantho.
2. Parlé, et dit par Eurynome.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PÉNÉLOPE.

Pénélope va s'asseoir à son métier, et travaille en silence. — Les suivantes fidèles se groupent derrière elle.

EURYCLÉE, à Pénélope, après un silence.

O ma fille ! les chefs viendront chez vous ce soir;
Par un de leurs hérauts ils vous l'ont fait savoir;
Voulez-vous pas d'abord vous peindre la figure?
La femme la plus belle a besoin de parure,
Et la plus vertueuse a toujours un désir
De plaire même à ceux qu'elle voit sans plaisir.

PÉNÉLOPE.

Ne me conseille plus de me parer, nourrice;
Je ne désire pas plaire à d'autres qu'Ulysse.
Je voudrais enlaidir du jour au lendemain,
Pour éloigner de moi ceux qui cherchent ma main.
Malheureuse! voilà ma toile terminée.
Comment retarderai-je encor cet hyménée ?
— Il manque un dernier point. — Déjà prise trois fois,
Mon aiguille s'arrête et tombe de mes doigts.
Maudit soit l'ouvrier qui te fit si solide !
Que ne t'es-tu brisée, aiguille trop rapide !
Et toi, voile fatal, tout mouillé de mes pleurs,
Que n'ont-ils en tombant dévoré tes couleurs !

LE CHŒUR [1].

La jeune fille tout émue
Sent battre son cœur sous sa main;

1. Parlé, et dit par Eurynome.

Son cœur que doucement remue
L'approche du premier hymen.

Pensive, et la tête inclinée
Sur son coude nonchalamment,
Elle songe aux chants d'hyménée
Qui la troublent en la charmant.

Elle voit la bruyante escorte
Qui l'accompagne jusqu'au seuil,
Où l'époux glorieux l'emporte
Rouge et confuse, avec orgueil.

Chose mystérieuse et neuve,
L'hymen aux vierges paraît doux ;
— Mais il est triste, quand la veuve
Prend à regret un autre époux.

PÉNÉLOPE.

Triste, en effet ! La mort me semble préférable.

LE CHŒUR [1].

Je vous plains, et j'invoque un dieu plus favorable.

PÉNÉLOPE.

Non; je n'espère plus dans les dieux ennemis.

LE CHŒUR.

Jusqu'au dernier moment quelque espoir est permis.

PÉNÉLOPE, secouant la tête d'un air de doute.

Hélas !

1. Dit par Eurynome.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ULYSSE, en vieux mendiant, et TÉLÉMAQUE, dans le fond.

TÉLÉMAQUE, à Ulysse, en lui montrant Pénélope.

La voyez-vous, auprès de la muraille?
— Assise; — elle a baissé la tête; — elle travaille.

ULYSSE.

Dieux puissants! — Si près d'elle! après un si long temps!
— Pénélope! — Attendons, mon fils, quelques instants.
Je ne suis plus à moi... l'émotion me gagne.

EURYCLÉE, retournant la tête et apercevant Télémaque.

J'aperçois Télémaque.

EURYNOME.

Un vieillard l'accompagne.

ULYSSE, à Télémaque.

Soyons prudents!

Ils avancent.

TÉLÉMAQUE, à Pénélope.

Voici l'hôte dont nous parlions,
Ma mère. Quoique pauvre et vêtu de haillons,
Vous devez cependant lui faire bon visage,
Car il paraît instruit et parle en homme sage.
Il a connu mon père en pays étranger,
Dit-il; et, s'il vous plaît, on peut l'interroger.
— Veuillez donc le traiter honnêtement, ma mère.

Il se place derrière le siége de sa mère.

PÉNÉLOPE.

Vous ne m'apprendrez pas ce qu'il convient de faire,
Mon fils. Aurais-je acquis un renom de vertu,
Si j'accueillais moins bien l'étranger mal vêtu?

A Ulysse.

Approchez-vous, mon hôte, et seyez-vous vers l'âtre.
Demain, vous dînerez à la table du pâtre.
On vous fera coucher, ce soir, dans un endroit
Où vous pourrez dormir sans endurer le froid;
Et, si je m'aperçois que vous parlez sans fraude,
Je vous ferai présent d'une robe ample et chaude.
— Répondez-moi, d'abord.

Elle fait signe à Eurynome et aux suivantes fidèles de s'éloigner. Elles sortent toutes, à l'exception de la nourrice.

Comment vous nommez-vous?
Quel est votre pays? Qui vous conduit chez nous?

ULYSSE.

C'est donc vous que je vois, magnanime princesse,
Vous dont chacun s'accorde à vanter la sagesse!
Je vous salue, ô vous dont le nom glorieux
A rempli l'univers et volé jusqu'aux cieux!

PÉNÉLOPE.

Ah! ne m'appelez plus glorieuse, à cette heure.
S'il est un triste nom pour la veuve qui pleure,
Donnez-le-moi, vieillard; car ma gloire a péri
Du jour où j'ai perdu mon bien-aimé mari.
— Dites-moi cependant quels lieux vous ont vu naître.

ULYSSE.

Je suis né fils de roi. Vous connaissez peut-être
La Crète, une grande île au sud de notre mer,
Où commandait Minos, issu de Jupiter.
Son fils Deucalion, d'un premier hyménée,
Eut deux enfants, dont l'un se nomme Idoménée;
Je suis son autre fils et me nomme Aëthon.
Nous étions tous deux beaux et vaillants, disait-on.
— Or, Ulysse voguait vers Troie; une tempête

Contraignit ses vaisseaux à relâcher en Crète.

Mouvement d'attention parmi les femmes.

J'accueillis de mon mieux Ulysse en ma maison;
Il y resta neuf jours, ayant tout à foison;
Et le dixième jour, la tempête calmée
Lui permit de partir, suivi de son armée.

PÉNÉLOPE.

Quoi! vraiment! c'était bien Ulysse, mon époux?

ULYSSE.

Oui, reine, c'était lui.

PÉNÉLOPE.

Vous l'avez eu chez vous?

ULYSSE.

Je fus son hôte.

PÉNÉLOPE.

O dieux! — Approchez; que je puisse
Serrer aussi la main que serra mon Ulysse.

Elle lui prend la main en pleurant.

O souvenir, mêlé de peine et de douceur!

ULYSSE, *à part.*

Grands dieux! que je voudrais l'attirer sur mon cœur!

A Pénélope, en retirant sa main.

Reine, laissez ma main, trop rude pour les vôtres.

PÉNÉLOPE.

Toute rude qu'elle est, je la préfère à d'autres.
— Parlez d'Ulysse encor.

ULYSSE.

Vos pleurs vont redoubler.

PÉNÉLOPE.

J'aime que ce soit lui qui les fasse couler.
— Vous parlait-il de moi quelquefois?

ULYSSE.

Oh! sans cesse.

Il avait pour épouse une belle princesse;
Il l'aimait tendrement; parti contre son gré,
Il regrettait beaucoup d'en être séparé.

PÉNÉLOPE.

Puis encore ?

ULYSSE.

Elle était aussi sage que belle;
Il n'appréhendait pas qu'elle fût infidèle;
Et ce qui redoublait encore son amour,
Il en avait un fils aussi beau que le jour.

PÉNÉLOPE.

Ah! cher Ulysse! — Aux dieux tu demandais en grâce
Qu'il te naquît un fils héritier de ta race;
Tu l'as vu naître; hélas! tu ne devais plus voir
Ce fils tant désiré, ce fils, ton doux espoir.

Elle embrasse Télémaque et se rassied.

— Attendez : je vais voir, maintenant que j'y songe,
Si vous êtes sincère ou faites un mensonge.
Lorsqu'en votre palais Ulysse eut abordé,
Quel était son manteau? tout simple, ou bien brodé ?

ULYSSE.

Autant qu'il m'en souvient encore, grande reine,
Il avait un manteau de pourpre, en double laine.

PÉNÉLOPE.

C'est vrai.

ULYSSE.

Qui s'attachait par une agrafe d'or.

PÉNÉLOPE.

C'est moi qui l'ai posée.

ULYSSE.

Et brodé sur le bord.

PÉNÉLOPE.

Comment?

ULYSSE.

La gueule ardente et les yeux écarlates,
Un chien tenait un faon palpitant sous ses pattes.

PÉNÉLOPE.

Le chien mordait le faon qu'il venait d'attraper.

ULYSSE.

Et le faon agitait les pieds pour s'échapper.

PÉNÉLOPE, à Télémaque.

C'est cela!

A Ulysse.

J'en suis sûre, après un tel indice,
Oui, vous avez chez vous accueilli mon Ulysse.
Ah! cher hôte, j'avais pour vous de la pitié;
Je vous aime à présent d'une grande amitié.

Elle se lève et va vers Ulysse, qu'elle regarde avec attention.

— Noble étranger! malgré votre aspect misérable,
On voit bien quelque chose en vous de vénérable;
Même, c'est singulier, en regardant de près,
Je trouve un certain air d'Ulysse dans vos traits,
Et, lorsque vous parlez, illusion plus grande!
Il semble que ce soit Ulysse que j'entende.

ULYSSE.

C'est que tous vos esprits de lui sont possédés;
Vous le voyez partout; partout vous l'entendez.
— J'étais bien plus âgé que le fils de Laërte;
Que ne suis-je pareil! je serais plus alerte.

PÉNÉLOPE.

C'est vrai; je m'égarais. — Savez-vous, ô vieillard,
Ce que me dit Ulysse, au moment du départ?

ULYSSE.

Non.

PÉNÉLOPE.

Il me dit, ayant mis sa main dans la mienne :
« Je ne sais si les dieux voudront que je revienne;
Les Troyens sont, dit-on, adroits aux javelots,
Et peu de nos guerriers repasseront les flots.
— Toi, maintiens la maison dans un état prospère;
Prends soin, plus que jamais, de Laërte, mon père. »

ULYSSE.

Et vous avez sans doute agi selon ses vœux?

PÉNÉLOPE.

Oh! oui; j'ai redoublé de soins affectueux.

ULYSSE.

C'est une piété, reine, qui vous honore!

PÉNÉLOPE.

« Élève notre fils, ajouta-t-il encore ;
Fais-en un vaillant chef. »

ULYSSE.

Vous avez réussi.

PÉNÉLOPE.

« Et, si des voyageurs se présentent ici,
Songe à moi, qui serai loin de tout ce que j'aime,
Et fais-leur bon accueil par égard pour moi-même. »
— Voilà ses derniers mots. — En prenant soin de vous,
Je serai donc fidèle au vœu de mon époux.

ULYSSE, *à part, levant les mains au ciel.*

O Jupiter!

PÉNÉLOPE.

Plutôt que d'errer par le monde,
Restez; vivez ici dans une paix profonde;
Rien ne vous manquera, ni pain ni vêtement,

Et nous pourrons causer d'Ulysse longuement.
J'entendrai votre voix à la sienne pareille.

ULYSSE.

Mais...

PÉNÉLOPE.

Puis mon fils est jeune; il faut qu'on le conseille;
Les leçons d'un vieillard auront plus de crédit.
— Restez chez nous!

ULYSSE.

Eh bien!... oui... peut-être...

PÉNÉLOPE.

C'est dit.

A Euryclée.

Va promptement, nourrice, en une chambre close;
Fais dresser un bon lit où mon hôte repose;
Et, quand tu reviendras, pour apprêter son bain,
Tu feras bouillir l'eau dans un vase d'airain.

Euryclée sort.

J'imagine qu'Ulysse erre en des solitudes,
Et qu'il a comme vous les pieds et les mains rudes.
La vieillesse vient vite à qui souffre souvent.
— Mais, non... je ne crois pas qu'Ulysse soit vivant.

Elle va se rasseoir.

ULYSSE.

O reine, si les dieux (le doute est une offense)
Aiment la chaste épouse et prennent sa défense;
S'ils sont reconnaissants des soins hospitaliers
Que reçoit le vieillard admis à vos foyers;
S'il est une justice, et si nous devons croire
Que le bon droit vainqueur tourne à leur propre gloire;
Croyez, reine, croyez que ces dieux tout-puissants
Ne vous délaissent pas, quoiqu'ils semblent absents.

EURYCLÉE, rentrant brusquement.

Les prétendants!

PÉNÉLOPE.

O ciel!

EURYCLÉE.

Ils montent tous ensemble.
On entend leurs clameurs dont le portique tremble.

ULYSSE.

Les prétendants!

EURYCLÉE, écoutant à la porte.

Quel bruit!

TÉLÉMAQUE, à Pénélope.

Nous vous protégerons;
N'ayez peur. Je suis d'âge à venger vos affronts.

PÉNÉLOPE.

Gardez-vous bien, mon fils, d'exciter leur colère!
Ils sont plus forts que vous. — Partez! partez!

TÉLÉMAQUE, avec un geste de fierté.

Ma mère...

PÉNÉLOPE.

Hélas! toujours mes pleurs d'autres pleurs sont suivis.
J'ai perdu mon époux, perdrai-je encor mon fils!
S'il faut qu'ainsi deux fois ma gloire soit éteinte,
Je ne survivrai pas à cette double atteinte.

ANTINOUS, dans le vestibule.

Arrêtez la rebelle!

EURYNOME, dans le vestibule.

A l'aide!

ANTINOUS, dans le vestibule.

Arrêtez-la!

Eurynome et les suivantes fidèles se précipitent, effrayées, dans la chambre de Pénélope.

EURYNOME, se jetant dans les bras d'Euryclée.

Défends-moi !

EURYCLÉE.

Qu'est-ce donc ?

EURYNOME.

Les voilà ! les voilà !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTINOUS, EURYMAQUE, AMPHINOME,
et LES AUTRES PRÉTENDANTS.

Les suivantes infidèles rentrent bruyantes et joyeuses avec les prétendants. Antinoüs, qui poursuivait Eurynome, s'arrête sur le seuil en apercevant Pénélope.

ANTINOUS, à un héraut.

Héraut, annonce-nous !

TÉLÉMAQUE.

Héraut, faites silence !
Ils s'annoncent assez par leur propre insolence,
Et les brutalités de ces hommes grossiers
Ne s'arrêtent pas même à ces chastes foyers.

ANTINOUS.

Tu parles hardiment pour un enfant imberbe.

TÉLÉMAQUE.

L'enfant, s'il plaît aux dieux, châtîra le superbe.

Pénélope se lève, effrayée.

ULYSSE, bas, à Télémaque.

Va ; sors.

Télémaque se retire après avoir regardé les prétendants en face.

EURYMAQUE, à Antinoüs.

Le lionceau montre déjà la dent ;
N'attendons pas qu'il morde.

ULYSSE, à part.

Oh ! tais-toi, cœur grondant !
Ne rugis pas ; tais-toi, comme chez le Cyclope.

Il se retire dans un coin où il reste inaperçu.

AMPHINOME, s'avançant vers Pénélope.

Salut, fille d'Icare, ô sage Pénélope !
Si tous les princes grecs vous voyaient comme nous,
Mille autres prétendants se presseraient chez vous,
Tellement en beauté vous passez toute femme !

PÉNÉLOPE.

Oui, je fus belle avant qu'on allât vers Pergame ;
Mais Ulysse partit, et ma beauté décrut ;
Il faudrait qu'il revînt pour qu'elle reparût.

ANTINOUS.

O reine, qui parlez avec tant d'artifice,
Vous savez que jamais vous ne verrez Ulysse ;
Mais c'est votre plaisir, depuis tantôt quatre ans,
D'inventer chaque jour des détours différents.
Vous promettez d'abord, pour éluder ensuite,
Et vous croyez par là tromper notre poursuite.
C'est ainsi que, montrant ce voile commencé :
« Attendez, disiez-vous, princes, qu'il soit tissé ;
J'achève ce linceul pour le vieux roi Laërte,
Afin que, s'il mourait, sa cendre soit couverte ;
Car on me blâmerait de laisser sans linceul
Celui qui fut si riche et qui fut mon aïeul. »
Vous le disiez ; le jour, vous tissiez votre voile,
Et, la nuit, aux flambeaux, vous défaisiez la toile,
Et c'est après quatre ans que, de la ruse instruits,
Nous vous avons surprise en ce travail des nuits.
— Or, la toile est tissée, en dépit de vous-même,
Et vous cherchez en vain un nouveau stratagème.

Je vous avertis donc, reine, que, dès demain,
Il faut vous résigner à conclure l'hymen.
Choisissez qui vous plaît; prenez celui des nôtres
Qui fera des cadeaux plus riches que les autres.
Aussitôt mariée à l'un de nous, celui
Dont vous aurez fait choix vous mènera chez lui;
Les autres s'en iront; si bien que Télémaque
Pourra jouir en paix de ses biens dans Ithaque.
Mais, si vous prétendez nous amuser encor,
Nous resterons ici, dévorant son trésor;
Vous acquerrez par là plus qu'une gloire humaine;
Mais aussi votre fils y perdra son domaine,
Car, j'en fais le serment, nous n'irons pas chez nous
Que vous n'ayez d'abord fait choix d'un autre époux.

PÉNÉLOPE.

Perfide Antinoüs! ô langue envenimée!
Toi qui d'un homme sage avais la renommée,
Ah! qu'on te jugeait mal! Réponds, cruel : pourquoi
Es-tu si méchamment acharné contre moi?
Tu parles de mon fils. Crois-tu donc que j'ignore
Ce que tu méditais et médites encore?
Hier même, barbare, embusqué vers le port,
Ne l'attendais-tu pas pour lui donner la mort?
Ulysse cependant fut l'hôte de ton père;
De l'hospitalité voilà donc le salaire!
Tu pilles sa maison, déshonores ses lits,
Persécutes sa femme et veux tuer son fils!

AMPHINOME.

Non, reine. On n'en veut pas aux jours de Télémaque;
Et je le défendrai, moi, si quelqu'un l'attaque;
Mais, pour vous délivrer de tout sujet d'ennui,
Que ne consentez-vous à choisir un appui?



PÉNÉLOPE, doucement.

Je ne repousse pas un second hyménée,
Amphinome. Chacun subit sa destinée.
— J'envie une autre veuve : heureuse en ses douleurs,
On lui laisse du moins la liberté des pleurs;
Après avoir perdu l'époux qui fit sa gloire,
Elle peut d'un long deuil honorer sa mémoire;
Nul regard n'épîra ses souvenirs secrets;
Elle pourra dormir seule avec ses regrets.
Moi, traînée aux autels, comme on l'est au supplice,
Je dois voir un autre homme en la couche d'Ulysse;
— Et, pour accroître encor ma tristesse, je vois
Que l'on met en oubli toutes les vieilles lois.
Quand on veut épouser une femme, l'usage
N'est pas de l'aborder avec un dur visage;
On craint de lui tenir de trop rudes propos;
On ne consomme pas ses vins et ses troupeaux;
Mais, chacun d'un présent appuyant sa demande,
C'est à qui peut lui faire une plus riche offrande.

ANTINOUS.

Pénélope, c'est bien; nous enverrons chez vous
Toute sorte d'habits, d'urnes et de bijoux;
Et vous verrez alors, sage fille d'Icare,
Qui de nous vous fera le cadeau le plus rare.
Mais je déclare encor — c'est un point résolu —
Qu'il faut que dès demain cet hymen soit conclu.

Les prétendants sortent, après avoir salué Pénélope.

SCÈNE VI.

PÉNÉLOPE, ULYSSE, EURYCLÉE, MÉLANTHO, SUIVANTES.

PÉNÉLOPE, au chœur.

Gémissez avec moi ! pleurez sur ma détresse !

LE CHOEUR[1].

Je gémis avec vous, ô ma chère maîtresse.

PÉNÉLOPE.

Lamentez-vous !

LE CHOEUR.

Hélas! ô destin rigoureux!

PÉNÉLOPE.

Redoublez vos sanglots et vos cris douloureux !

LE CHOEUR[2].

Je vous plains, je vous plains, ô veuve désolée !
Vous aviez un mari, vaillant dans la mêlée,
Sage dans le conseil.
Celui qui doit entrer dans ta couche déserte
Ne t'égalera pas, noble fils de Laërte,
Ulysse, aux dieux pareil !

PÉNÉLOPE.

O songe évanoui ! lamentable réveil !

LE CHOEUR[3].

Vous quitterez Ithaque et ses fertiles plaines,
Et cette chambre antique où vous filiez vos laines,
Pour un foyer lointain.

1. Parlé, et dit par Eurynome.
2. 3. Chanté.

Votre nouvel époux sera méchant peut-être;
Il va vous maltraiter, et vous parler en maître,
D'un ton dur et hautain.

PÉNÉLOPE.

Plutôt, plutôt la mort que cet affreux destin!

ULYSSE, s'approchant de Pénélope.

Toute femme regrette, en sa douleur amère,
L'époux qui la prit vierge et qui la rendit mère;
Reine, j'aurais donc tort de blâmer vos regrets.
Pourtant cessez vos pleurs qui flétrissent vos traits.
D'un assez long chagrin vous avez fait la preuve;
Vous pouvez aujourd'hui quitter l'habit de veuve.
Mariez-vous; prenez un époux jeune et beau.
Ulysse est mort. — On dit qu'on a vu son tombeau.

PÉNÉLOPE.

N'importe! s'il est mort, je me garde à sa cendre.

ULYSSE.

Tout à l'heure pourtant vous sembliez vous rendre.

PÉNÉLOPE.

C'était pour les tromper et pour gagner du temps;
Car j'évite avec soin des refus irritants.
Sans défense, et n'ayant d'autre arme que la ruse,
Je feins de consentir, puis j'invente une excuse.
— Mais je suis résolue à ne jamais céder.

ULYSSE.

Noble femme! vraiment, j'aime à vous regarder.
C'est beau de vous voir, faible, à vous-même réduite,
De cent chefs réunis éludant la poursuite,
Apaisant leur colère, amusant leur ardeur,
Victorieuse enfin par la seule pudeur!

PÉNÉLOPE.

Hélas! je suis au bout de tous mes stratagèmes.

ULYSSE.

J'en trouve un que les dieux me suggèrent eux-mêmes.
— Ulysse — ce propos me revient aujourd'hui —
M'a parlé d'un grand arc qu'il a laissé chez lui,
Lequel était si roide et difficile à tendre,
Que nul autre que lui ne pouvait y prétendre.

PÉNÉLOPE.

Je sais.

ULYSSE.

Il alignait souvent sur le terrain
Douze anneaux suspendus à des piliers d'airain;
Puis, sa flèche lancée, adresse peu commune!
Passait dans chaque bague et n'en touchait aucune.

PÉNÉLOPE.

C'est vrai.

ULYSSE.

Présentez-vous aux prétendants demain,
Grande reine, tenant l'arc d'Ulysse à la main,
Et dites: « Prétendants, je vous ouvre la lice;
Disputez-moi. Celui qui tendra l'arc d'Ulysse,
Et qui fera passer un trait bien décoché,
A travers douze anneaux, sans qu'aucun soit touché,
Celui-là deviendra mon mari; pour le suivre,
Je quitterai ce toit où j'aurais voulu vivre.
Mais je ne puis sans honte, après Ulysse mort,
Choisir un autre époux moins adroit et moins fort. »

PÉNÉLOPE.

Et si l'un des rivaux sort vainqueur de l'épreuve!

ULYSSE.

Ulysse auparavant reviendrait vers sa veuve.
Personne, m'a-t-il dit, ne peut faire plier
La corne de son arc à lui seul familier.

PÉNÉLOPE.

Merci! la ruse est bonne et vient d'un esprit sage.

ULYSSE.

Surtout, ne manquez pas demain d'en faire usage.

PÉNÉLOPE.

Je n'y manquerai pas, mon cher hôte.

ULYSSE.

C'est bien.

Dormez en paix.

PÉNÉLOPE.

J'ai fort goûté cet entretien;
Si vous le prolongiez sur la même matière,
Je vous écouterais pendant la nuit entière.
Mais demain, n'est-ce pas, vous reviendrez causer?
— C'est l'heure de dormir; allez vous reposer.
Moi, je vais retrouver, de mes chagrins suivie,
Mon lit baigné de pleurs, où la paix m'est ravie.

ULYSSE.

Puisse un songe riant charmer votre sommeil!

Pénélope sort, suivie des esclaves fidèles. — Ulysse la regardant sortir.

Dors, chaste épouse, dors! jusqu'au joyeux réveil.

SCÈNE VII.

TÉLÉMAQUE, ULYSSE, EURYCLÉE, MÉLANTHO,
SUIVANTES INFIDÈLES.

TÉLÉMAQUE, à Ulysse.

Avant de me coucher, mon devoir me commande
De présider aux soins que ton âge demande.
Ne manques-tu de rien?

ULYSSE.

Non. Je bénis les dieux
Qui m'ont amené, prince, à ce foyer pieux.

TÉLÉMAQUE, conduisant Ulysse à l'écart.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner, mon père?

ULYSSE.

Demain, nous combattrons et vaincrons, je l'espère.
— Dans la salle aux festins sont des armes; prends-les;
Va les cacher, là-haut, sous le toit du palais;
Et, si les prétendants, ne voyant plus les glaives,
Viennent à demander pourquoi tu les enlèves,
Réponds-leur doucement : « C'est pour les repolir,
Car l'épaisse fumée est prompte à les salir; »
Ou bien : « Comme l'ivresse engendre des disputes,
J'avais peur que le fer n'ensanglantât vos luttes. »
— Pour toi seul, cependant, laisse sur un pilier
Une épée, une pique, avec un bouclier.

TÉLÉMAQUE.

Oui, mon père.

ULYSSE, levant un doigt en l'air.

Aussitôt que tu verras ce geste,
Mets l'épée à la main. Pallas fera le reste.

TÉLÉMAQUE.

Ah! je brûle déjà de signaler mes coups,
Et de vous faire voir un fils digne de vous.
Oh! quel honneur pour moi, mon père! Quelle gloire
D'emporter sous vos yeux ma première victoire!
On ne me dira plus que je suis un enfant;
Je suis le compagnon d'un héros triomphant;
Je combats près d'Ulysse; il m'appelle à son aide,
Lui qui connut Achille, Ajax et Diomède!

Je vais laver enfin nos affronts dans le sang!
Oh! quel beau jour, mon père! Oh! que n'est-ce à présent!

ULYSSE, regardant son fils avec satisfaction.

Bien! — Mais parle plus bas. — A demain.

TÉLÉMAQUE, se rapprochant du chœur, à voix haute.

Je confesse,
Vieillard, que tu m'as su répondre avec sagesse.
Je concevais sur toi quelques fâcheux soupçons;
Mais tu les as détruits par de bonnes raisons.

A Euryclée.

Conduis-le vers son lit pour qu'il fasse un bon somme.

Bas, à Ulysse, en passant près de lui, pour sortir.

Adieu, mon père, adieu.

Haut.

Va; dors en paix, bonhomme.

Il sort. — Ulysse sort d'un autre côté, conduit par Euryclée.

SCÈNE VIII.

MÉLANTHO, Chœur des Suivantes infidèles.

MÉLANTHO, aux suivantes infidèles.

Les maîtres sont sortis; courons vers les festins;
Livrons-nous sans contrainte aux amours clandestins.

CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES [1].

Souveraine de la terre,
O Vénus Cypris!
Pour qui naissent à Cythère
Les myrtes fleuris!
Tout reconnaît ton empire;
Tu vis dans l'air qu'on respire;
Partout éclôt un sourire,
Dès que tu souris.

1. Chanté.

Tu plais, déesse puissante,
    Aux jeunes garçons,
Et la vierge rougissante
    Aime tes leçons.
C'est le vieillard qui te blâme;
Il te regrette en son âme,
Et s'irrite de ta flamme
    Qui craint ses glaçons.

Quand Vulcain prit dans sa toile
    Le couple amoureux,
Les dieux, te voyant sans voile,
    Se disaient entre eux :
« O Vulcain! fais-moi la grâce
De m'enchaîner à la place
Du coupable qu'elle embrasse;
    Mars est bien heureux. »

Le plaisir n'est pas blâmable;
    Suivons nos penchants;
Daigne toujours, reine aimable,
    Inspirer nos chants.
Que ne puis-je, ô Cythérée!
Te suivre dans la contrée
Où tu règnes, entourée
    Des amours méchants!

Elles sortent.

ACTE TROISIÈME.

La salle du festin, dans le palais d'Ulysse. — Les prétendants sont à table. — Les femmes infidèles leur versent à boire; quelques-unes se tiennent à côté des prétendants et boivent avec eux. — On est au milieu du jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉLÉMAQUE, ANTINOUS, AMPHINOME, EURYMAQUE, CTÉSIPPE, AMPHIMÉDON et LES AUTRES PRÉTENDANTS ; LE DEVIN THÉOCLYMÈNE, à table; PHÉMIUS, chantre; EUMÉE; MÉLANTHIUS, serviteur des prétendants; CHŒUR DES SERVITEURS DES PRÉTENDANTS; CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES; CHŒUR DES PORCHERS.

LE CHANTRE PHÉMIUS [1].

Voici comment agit le brave :
Il extermine ses rivaux,
Et le lit d'une belle esclave
Lui fait oublier ses travaux.
Il va vers un lointain rivage,
Il y promène le ravage,
Et ramasse un riche butin ;
Puis il revient avec sa troupe,
Et, remplissant sa large coupe,
Il préside au joyeux festin.

1. Chanté.

LE CHŒUR DES SERVITEURS[1].

Que le vin coule en abondance!
Car c'est la fête d'Apollon,
Le dieu des chants et de la danse,
Dont l'archet règle la cadence
Dans les chœurs du sacré vallon.

CHŒUR DES PORCHERS, dans un coin de la salle à la droite du spectateur[2].

Apollon Pythien du dragon redoutable
A délivré le genre humain;
Il a dans son carquois un trait inévitable
Qui du méchant sait le chemin.

CHŒUR DES SERVITEURS[3].

Viens écouter, ô dieu de Sminthe!
Nos instruments mélodieux;
Descends des hauteurs du mont Cynthe,
La lyre en main, la tête ceinte
Des lauriers réservés aux dieux.

Orphée, admiré chez les Thraces,
Le cède à nos chanteurs savants;
Viens : que les Muses et les Grâces,
Que les Heures suivent tes traces,
Aussi légères que les Vents.

CHŒUR DES PORCHERS.

Parais, archer divin; qu'un sifflement sinistre
Annonce ta flèche aux pervers;
Amène Némésis, et son pâle ministre,
La Mort, gardienne des enfers.

CHŒUR DES SERVANTES, tenant des tambours en main.

Promenons encore,
Promenons nos doigts
Sur la peau sonore
Du tambour crétois.

1. 2. 3. Chanté.

Célébrez l'orgie,
Flûtes de Phrygie,
Roseaux à sept voix.

Il faut, pour bien vivre,
Consacrer le jour
Au dieu qui s'enivre,
La nuit à l'Amour.
Comme la bacchante,
Je danse et je chante,
Au bruit du tambour.

La jeune cavale,
Errant à son gré,
Du Zéphyr rivale,
Bondit dans le pré;
Ainsi court et vole
La bacchante folle
Sur le mont sacré.

Danses.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ULYSSE. — Il entre en vieux mendiant, et s'arrête sur le seuil.

MÉLANTHIUS, allant vers Ulysse.

Que veut ce vagabond, chargé de sa besace?
Il va tout dévorer, tant il a l'air vorace.
— Va-t'en !

ULYSSE.

Ne m'ôtez pas le pain dont j'ai besoin.

EUMÉE, aux serviteurs.

Ménagez ce vieillard.

MÉLANTHIUS, à Ulysse.

Va mendier plus loin !

TÉLÉMAQUE.

Holà ! quel est ce bruit ?

MÉLANTHIUS.

C'est un pauvre qu'on chasse,
Maître, et qui ne veut pas s'en aller, quoi qu'on fasse.

TÉLÉMAQUE.

Pourquoi donc le chasser? — Laissez; n'y touchez plus.
Malheur à la maison d'où le pauvre est exclus.

Appelant Eumée, qui est à la tête des porchers.

Eumée, écoute ici.

Eumée s'approche de Télémaque.

Prends ce pain, et le porte
A ce pauvre vieillard qui se tient vers la porte.

Montrant les prétendants.

Dis-lui qu'il peut venir mendier devant eux,
Sans honte; il ne faut pas qu'un pauvre soit honteux.

EUMÉE, prenant le pain et le portant à Ulysse.

Je vais te rassurer et te combler de joie,
Vieillard : voici du pain que le maître t'envoie.
Il te permet d'aller mendier devant eux,
Disant qu'il ne faut pas qu'un pauvre soit honteux.

ULYSSE, mettant le pain dans sa besace.

C'est un digne jeune homme, Eumée, et je souhaite
Qu'il puisse réussir en tout ce qu'il projette.

Il va vers la table, et s'adressant à Ctésippe, un des prétendants.

Mon ami, vous avez l'œil vif, le teint fleuri ;
On reconnaît en vous un homme bien nourri ;
Moi, je jeûne souvent. — Donnez-moi quelque reste.

CTÉSIPPE.

Arrière, vagabond !

ANTINOUS.

D'où nous vient cette peste?

ULYSSE.

Un morceau de ce pain, que vous ne mangez pas,
Serait pour l'indigent un excellent repas;
Songez que je n'ai rien, et qu'envers la disette,
Le superflu du riche est chargé d'une dette.

CTÉSIPPE.

Paix!

ULYSSE.

Si vous n'êtes pas à l'abri du remords,
Une bonne action efface bien des torts.

CTÉSIPPE.

Va-t'en. Tu n'auras rien.

ULYSSE, à Amphinome.

Et vous, mon beau jeune homme,
Ne donnerez-vous pas, magnanime Amphinome?
Je suis sûr qu'au moment de choisir un époux,
Toute fille voudrait un mari tel que vous.
Donnez, et puissiez-vous avoir en récompense
Une femme prudente et craignant la dépense!

AMPHINOME, tendant sa coupe à Ulysse.

Prends ma coupe, vieillard, bois ce vin généreux,
Et qu'un jour les destins te soient moins rigoureux!

ULYSSE, lui rendant la coupe, après avoir bu.

Noble Amphinome, fils d'un père respectable,
Vous êtes un seigneur pieux et charitable;
Écoutez en retour l'avis d'un vagabond.
— Qu'importe qui je suis, si mon conseil est bon! —
Je vois qu'on fait ici des choses que je blâme;
On pille un homme absent, et l'on poursuit sa femme;
Est-ce juste?.Non certe; et je crois que les dieux
Ne toléreront plus ce pillage odieux.
Retirez-vous; partez; gagnez votre demeure,

A l'instant; n'attendez pas un jour, pas une heure :
Partez vite; la Mort ignore les délais ;
Elle accourt, et déjà plane sur ce palais.

AMPHINOME, effrayé, se lève, puis se rasseyant.

Bah! j'y réfléchirai demain.

ULYSSE.

Trop tard peut-être.

Reprenant un ton humble, et s'adressant à Antinoüs.

Donnez, Antinoüs; donnez, mon jeune maître;
Vous devez donner plus qu'aucun de vos amis ;
Car, à ne pas mentir, vous êtes le mieux mis ;
Vous avez l'air d'un roi qui siége sur son trône.
— J'étais riche autrefois, et je faisais l'aumône ;
Mais mon vaisseau...

ANTINOUS.

Paix donc! éternel discoureur!
Va servir, fainéant, chez quelque laboureur.
Tu trouves plus aisé de vivre dans la rue ,
Que de gagner ton pain en poussant la charrue.

ULYSSE.

Oh! si nous labourions, tous deux, au même endroit,
Nous verrions qui ferait le sillon le plus droit.
Non, allez; je ne suis ni fainéant ni lâche;
Mais vous ne vous plaisez qu'à dire ce qui fâche.
Moi, je suis un vieillard; — le lâche, c'est celui
Qui, jeune et vigoureux, vit aux dépens d'autrui.

ANTINOUS, lui jetant un marchepied.

Ah! tu m'insultes! — Tiens!

TÉLÉMAQUE, se levant et tirant à moitié son épée.

Par tous les dieux! je jure...

Ulysse arrête le bras de Télémaque, qui remet son épée dans le fourreau.

A Antinoüs, en se rasseyant.

Heureusement pour toi, mon hôte est sans blessure;
Si tu l'avais atteint, il t'en eût coûté cher.

ULYSSE, revenant vers le seuil, puis se tournant vers Antinoüs.

Ami des mendiants, venge-moi, Jupiter!

LE CHOEUR DES PORCHERS [1].

Le pauvre est entendu par les dieux qu'il atteste,
Et celui qu'il maudit doit craindre un sort funeste.

EUMÉE.

Frapper un indigent! Ils ne respectent rien.

LE CHOEUR.

Est-ce qu'on doit traiter un homme comme un chien!

EUMÉE.

Les temps sont bien changés. Sous le fils de Laërte,
A tous les malheureux la porte était ouverte.

AMPHINOME, à Antinoüs.

Tu n'as pas bien agi de frapper ce vieillard.
Et si c'était un dieu déguisé, par hasard?

ANTINOUS, riant.

Ah! ah! le plaisant dieu!

Tous les prétendants rient aux éclats.

LE DEVIN THÉOCLYMÈNE, se levant.

Vos rires sont funèbres!
Qu'avez-vous? Je vous vois entourés de ténèbres;
Je vois couler vos pleurs; j'entends pousser des cris;
Le sang couvre les murs et tombe des lambris;
Le portique et la cour sont pleins de pâles ombres
Dont le troupeau descend dans les royaumes sombres;
Nous sommes envahis par la nuit des enfers;
Tout est noir; le soleil s'est éteint dans les airs.

1. Parlé et dit par le coryphée.

LES PRÉTENDANTS, riant.

Ah! ah! ah!

ANTINOUS.

Sot devin! il faut que tu sois ivre!

Aux serviteurs.

Qu'on emmène cet homme et qu'on nous en délivre.
— Qu'il aille regarder le soleil dans la cour,
Et ne nous dise plus qu'il fait nuit en plein jour.

THÉOCLYMÈNE, s'en allant.

Je saurai bien sortir, moi-même, et sans escorte;
J'ai des yeux et des pieds pour aller vers la porte.
Je sors avec plaisir, car je suis clairvoyant
Plus que vous, et je vois un orage effrayant.
— Tremblez, usurpateurs! — La mort vous enveloppe.

Moment de silence. — Il sort. — Avant que de sortir, ses yeux rencontrent ceux d'Ulysse. Il s'arrête un moment, fait un geste d'effroi, et disparaît.

ANTINOUS.

Maudit soit l'insensé!

AMPHINOME.

Chut! voici Pénélope.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PÉNÉLOPE, tenant l'arc d'Ulysse, et suivie de ses femmes, qui portent le carquois et les anneaux.

ANTINOUS.

Pourquoi tient-elle un arc à la main?

AMPHINOME.

Écoutons.

PÉNÉLOPE.

Vous qui siégez, mangeant nos bœufs et nos moutons,

Buvant le vin d'Ulysse et poursuivant sa veuve,
Prétendants, je vous viens proposer une épreuve.
Je me suis décidée à choisir un époux,
Pour que mon fils enfin soit délivré de vous;
Mais lequel choisirai-je, et comment, à quel signe,
Saurai-je distinguer lequel est le plus digne?
Si je m'en rapportais à mes yeux, j'aurais peur
De juger faussement, car l'aspect est trompeur.
Que faire donc? — Eh bien, je vous ouvre la lice;
Disputez-moi. Celui qui tendra l'arc d'Ulysse,
Et qui fera passer un trait bien décoché
Par douze anneaux d'airain, sans qu'aucun soit touché,
Celui-là deviendra mon mari; pour le suivre,
Je quitterai ce toit où j'aurais voulu vivre,
Ce toit qu'en mon exil je pleurerai souvent,
Et que je n'oublîrai jamais, même en rêvant.

Elle regarde Ulysse, qui l'encourage d'un signe.

— Il faut pour tendre l'arc, il faut pour viser juste,
Être adroit comme Ulysse, et comme lui robuste;
Mais je ne puis sans honte, après Ulysse mort,
Choisir un autre époux moins adroit et moins fort.

AMPHINOME.

Reine, nous acceptons l'épreuve proposée;
Car le prix sera beau, si l'œuvre est malaisée.

PÉNÉLOPE, à Eumée, en lui montrant les prétendants.

Prends donc cet arc, Eumée, et le porte à ceux-ci;
Puis va pendre aux piliers les anneaux que voici.

EUMÉE, prenant l'arc et le considérant avec émotion.

Ah! je le reconnais; c'est l'arc de mon cher maître.

Il montre l'arc aux porchers.

CHŒUR DES PORCHERS [1].

Comment ne pas le reconnaître!
Oui, c'est bien l'arc de notre maître,
Hélas! hélas!
Sur les monts voisins du rivage,
Il perçait le chevreau sauvage
Qu'un pied léger ne sauvait pas.

En revoyant ces vieilles armes,
Je ne puis retenir mes larmes,
Hélas! hélas!
Qui l'aurait dit, que l'arc d'Ulysse
D'un tel hymen serait complice!
O prétendants! n'y touchez pas.

ANTINOUS, quittant la table, et venant sur le devant de la scène avec tous les prétendants.

Silence donc! cessez de gémir devant elle,
Porchers! à cet hymen elle est assez rebelle.
— Donnez-moi l'arc; placez les anneaux dans la cour.

Il prend l'arc; Eumée et les porchers vont aligner les anneaux dans la cour.

Aux prétendants.

Mes amis, essayons nos forces tour à tour.
J'ai vu dans mon enfance Ulysse, et je déclare
Qu'il faut que son pareil soit d'une force rare.
— Au premier à ma gauche! — Eurymaque, c'est-toi.

EURYMAQUE, prenant l'arc.

Dieu des archers, Phœbus Apollon, aide-moi!

Il essaye de tendre l'arc.

LE CHŒUR [2].

L'effort qu'il fait enfle sa veine,
Et tend les muscles de son bras;
Il est rouge; il est hors d'haleine;

1. 2. Chanté.

Il s'irrite; colère vaine!
L'arc rebelle n'obéit pas.

EURYMAQUE.

J'y renonce; j'en ai le désespoir dans l'âme.
Il est dur de céder une pareille femme.
Mais essayez aussi, vous verrez.

ANTINOUS.

Tes aïeux
Ne t'ont pas engendré pour ces sortes de jeux;
De manier un arc, ce n'est pas ton affaire;
Mais regarde-moi bien, et vois comme il faut faire.

Il essaye de tendre l'arc, et, ne pouvant y réussir, il le jette par terre avec dépit.

Maudit arc! c'est du fer.

Il se forme un groupe dans lequel on essaye de tendre l'arc.

AMPHINOME, sortant du groupe.

Ma foi! je n'y puis rien.

ANTINOUS.

Qu'était-ce donc qu'Ulysse, et quel bras que le sien!

CTÉSIPPE, allant se remettre à table, avec la plupart des prétendants.

Buvons!

ANTINOUS.

La terre grecque en femmes est féconde,
Et qui perd une épouse en trouve une seconde.
Mais ce qui m'humilie et me met en courroux,
C'est qu'on dira qu'Ulysse était plus fort que nous.

EURYMAQUE.

Il n'était pas plus fort; non. Un dieu nous empêche
De tendre aujourd'hui l'arc et de lancer la flèche.
C'est aujourd'hui qu'on fête Apollon, mes amis,
Et c'est pourquoi ce jeu ne nous est pas permis.

Demain, au dieu de l'arc offrons un sacrifice,
Et, protégés par lui, nous tendrons l'arc d'Ulysse.

ULYSSE, s'approchant.

C'est parler sagement. Laissez faire les dieux ;
Celui qu'ils appuîront sera victorieux.
— Cependant prêtez-moi cet arc, je vous en prie
Je veux voir si ma main est encore aguerrie ,
Ou si ma vie errante et tant de maux soufferts
Ont ravi la souplesse et la force à mes nerfs.

EURYMAQUE.

Garde-toi d'y toucher, ou j'apprête un navire ,
Vagabond, et t'envoie au méchant roi d'Épire.

TÉLÉMAQUE.

Cet arc est à moi seul; si j'en veux disposer,
Quel est le prétendant qui s'y peut opposer?
— Vous cependant, ma mère, allez avec vos filles,
Et leur distribuez la laine et les aiguilles ;
Et surtout ayez soin qu'elles ne sortent pas ;
Car leur place est chez vous et non dans les repas.

PÉNÉLOPE.

C'est vrai, mon fils. Un dieu vous dicte ce langage
Empreint d'une sagesse au-dessus de votre âge.
— Je me retire donc.

Aux servantes.

Venez, femmes.

Elle sort, accompagnée de toutes les femmes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins PÉNÉLOPE et LES FEMMES.

TÉLÉMAQUE, à Eumée.

Porcher,

Donne l'arc au vieillard.

Eumée prend l'arc et le donne à Ulysse, qui l'examine. — Tous les prétendants se remettent à table.

ANTINOUS.

Voyez le bel archer!

EURYMAQUE.

Comme il retourne l'arc, et comme il l'examine!

CTÉSIPPE.

Il ne le tendra pas.

ANTINOUS.

Que le ciel l'extermine!

Il l'a tendu.

Les prétendants se lèvent.

CHŒUR DES PORCHERS [1].

Miracle! amis! l'arc est tendu.

DEMI-CHŒUR [2].

Le tonnerre a grondé; l'avez-vous entendu?

DEMI-CHŒUR [3].

La corde s'est roidie avec un son bizarre.

DEMI-CHŒUR.

Oui, c'était comme un cri plaintif.

LE CHŒUR.

Il se prépare

Quelque chose d'étrange et de mystérieux.

Ulysse prend une flèche dans le carquois, la pose sur l'arc et tire. — Tous se penchent pour regarder.

ANTINOUS.

Quelle honte pour nous! il est victorieux.

Moment de stupeur. — Antinoüs va voir, dans la cour, si la flèche a réellement passé par les anneaux.

1. Chanté.
2. Parlé, et dit par Eumée.
3. Dit par le coryphée des porchers.

CHŒUR DES PORCHERS [1].

Victoire au mendiant! victoire!
Le mendiant est le plus fort.
A lui la gloire
D'avoir tendu l'arc sans effort!

Sa flèche a sifflé dans l'espace:
Le mendiant est bon archer.
Sa flèche siffle, vole et passe
Par les anneaux, sans les toucher.

Victoire au mendiant! victoire!
Le mendiant est le plus fort.
A lui la gloire
D'avoir tendu l'arc sans effort!

ULYSSE.

Vous ne vous plaindrez pas que je vous déshonore,
Télémaque; votre hôte est vigoureux encore.
Je viens de tendre l'arc, sans m'efforcer beaucoup,
Et ma flèche a touché le but du premier coup.
— Il s'agit maintenant d'un tout autre exercice;
Voyons si Jupiter veut que j'y réussisse.

Il fait un signe à Télémaque, qui s'arme de l'épée, de la pique et du bouclier suspendu au pilier; puis il tend l'arc de nouveau, et perce Antinoüs d'une flèche, au moment où celui-ci rentre de la cour dans la salle. Antinoüs vient tomber sur la scène. — Tumulte.

EURYMAQUE, à Ulysse.

Malheureux! qu'as-tu fait! — Qu'on le saisisse!

Télémaque menace de sa pique ceux qui veulent s'approcher d'Ulysse.

ULYSSE, versant les flèches à ses pieds, et quittant ses haillons.

Ah! chiens!
Vous ne m'attendiez pas quand vous pilliez mes biens!
Vous me croyiez encor sous les murs de Pergame,

1. Chanté.

Lorsque, de mon vivant, vous poursuiviez ma femme,
Sans pudeur, sans remords, sans avoir sous les yeux
Le blâme des humains, ni le courroux des dieux.
Ah! vous ne saviez pas qu'au jour de la justice,
Terrible, armé du glaive, apparaîtrait Ulysse.

Mouvement de joie parmi les porchers qui brandissent leurs bâtons. — Effroi des prétendants.

LES PORCHERS, avec triomphe.

Ulysse!

ULYSSE, aux prétendants.

Pâlissez! la mort plane sur vous.

EURYMAQUE.

Si vous êtes Ulysse, Ulysse, entendez-nous.
Vous ne vous plaignez pas sans griefs véritables;
Oui, l'on a dévasté vos champs et vos étables.

Montrant le corps d'Antinoüs.

Voilà l'auteur du mal; c'est lui dont les leçons
Nous poussaient aux excès que nous reconnaissons.
Il gît; il a subi sa peine légitime;
Mais vous, contentez-vous d'une seule victime,
Et nous vous donnerons, pour ce qu'on vous a pris,
De l'airain et de l'or, et des bœufs d'un grand prix.

Les prétendants, en posture de suppliants, tendent les mains vers Ulysse.

ULYSSE.

Quand vous me donneriez tous vos biens : et les vôtres,
Et ceux de vos parents, et même beaucoup d'autres,
Je ne cesserai pas de me venger, avant
Que je n'aie immolé le dernier poursuivant.

Aux porchers.

Vous, porchers, serrez-vous autour de cette porte;
Gardez avec vos pieux que personne ne sorte.

Les serviteurs se précipitent vers la porte et s'enfuient. — Eumée et les porchers gardent la porte, armés de leurs bâtons.

Aux poursuivants.

Ne cherchez point à fuir. Vous êtes tous perdus.
Je vous tiens sous ma flèche, ô troupeaux éperdus!

EURYMAQUE, aux poursuivants.

Aux armes, mes amis! Cet homme est implacable.

AMPHINOME, regardant autour de lui.

Où sont les boucliers?

AMPHIMÉDON.

Servons-nous de la table!

Les prétendants renversent une table et s'en servent comme d'un bouclier.

EURYMAQUE.

Tirons notre poignard! et tous ensemble! — Sus!

Il se précipite sur Ulysse, le poignard à la main

ULYSSE, le perçant d'une flèche.

A toi le second coup! — Va joindre Antinoüs.

Bataille générale. Télémaque tue Amphinome, au moment où celui-ci se jette sur Ulysse. — La toile tombe.

ÉPILOGUE.

La cour du palais d'Ulysse. — La statue de Minerve, au pied d'un olivier, au milieu de la cour. — Par une porte qui ouvre sur la salle des festins, on aperçoit les cadavres des prétendants, entassés les uns sur les autres. — Devant la statue de Minerve, Ulysse est assis sur un trône, sous sa première figure, vêtu d'habits magnifiques, et tenant un sceptre. — Télémaque est debout, à côté de lui, appuyé sur son épée. — De l'autre côté d'Ulysse est Eumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE et LES PORCHERS; EURYCLÉE, LES SERVANTES FIDÈLES, à la droite d'Ulysse; LES SERVANTES INFIDÈLES, à sa gauche.

CHŒUR DES PORCHERS, **regardant les cadavres des prétendants**[1].

Les voilà, ces hommes superbes,
Les uns sur les autres couchés;
Ainsi palpitent dans les herbes
Les poissons que l'on a pêchés.
— Dites! où sont les vins suaves,
Les bons mets, les belles esclaves,
Et la danse vive et le chant?
Que vous en reste-t-il? — La tombe.

1. Parlé, et dit par le coryphée.

Dieux vengeurs! Ainsi croule et tombe
La fortune de tout méchant!

ULYSSE.

Ces hommes n'étaient point amis de la justice:
Et c'est pourquoi les dieux ont permis leur supplice.
Mais cependant, porchers, contenez vos transports;
Car il n'est pas pieux d'insulter à des morts.
Respectons-les; lavons la poudre qui les souille,
Et dressons un bûcher pour brûler leur dépouille.

EURYCLÉE, à Ulysse.

Sur deux lignes, mon fils, j'ai fait ici ranger
Les femmes du palais, que vous devez juger.
— Les fidèles sont là; les coupables à gauche.

ULYSSE, aux suivantes infidèles.

Expiez par la mort votre folle débauche,
Infâmes! — Qu'on les mène à l'angle de la cour,
Porchers, et qu'on les pende au sommet de la tour.

Quelques-uns des porchers emmènent les suivantes infidèles.

CHŒUR DES SUIVANTES FIDÈLES[1].

Leur mort terrible m'épouvante;
C'est le prix de leur trahison.
Quel exemple pour la servante
Qui déshonore la maison!
Le plaisir d'abord nous enivre,
Et ses conseils sont doux à suivre;
Puis vient la peine au pied boiteux.
Je m'applaudis de ma décence;
J'aurais, partageant leur licence,
Partagé leur trépas honteux.

1. Parlé, et dit par Eurynome.

ULYSSE, à Euryclée.

Va, nourrice, à présent; fais descendre ma femme.

Euryclée sort.

Aux suivantes fidèles.

Purifiez ces lieux par le soufre et la flamme;
Emportez les débris du festin, et lavez,
Avec l'éponge et l'eau, la table et les pavés.

Les suivantes sortent.

Aux porchers.

J'ai puni les méchants; je saurai reconnaître
La foi des serviteurs fidèles à leur maître.
C'est ainsi que les dieux, tôt ou tard satisfaits,
Récompensent le bien et vengent les forfaits.

A Eumée.

Souviens-toi du marché que nous fîmes ensemble,
Eumée; ai-je gagné mon pari? que t'en semble?

EUMÉE.

O mon cher maître!

ULYSSE, lui tendant la main.

Eumée, au cœur hospitalier,
Va, le vieux mendiant ne veut pas t'oublier.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EURYCLÉE, PÉNÉLOPE.

EURYCLÉE, à Pénélope.

Ma fille, le voilà; c'est Ulysse.

TÉLÉMAQUE.

Ma mère,
Venez vite; embrassez votre époux et mon père.

Pénélope regarde Ulysse et se tait.

LE CHŒUR[1].

Elle avance, s'arrête, et fait encore un pas;
Elle le reconnaît et ne reconnaît pas.

TÉLÉMAQUE.

O ma mère, pourquoi restez-vous stupéfaite,
Au lieu de l'aborder avec un air de fête?
Nulle autre n'eût reçu, d'un front si réservé,
L'époux longtemps absent qu'elle aurait retrouvé.
— Il faut que votre cœur soit plus dur qu'une roche.

PÉNÉLOPE.

Je me sens tellement émue à son approche,
Mon fils, que je n'ai pas la force de parler.
A peine si de loin j'ose le contempler.

LE CHŒUR.

O reine! c'est Ulysse. Approchez-vous du trône.

EURYCLÉE.

C'était lui, ce vieillard qui demandait l'aumône.

PÉNÉLOPE.

Et comment se fait-il qu'il fût alors si vieux,
Et qu'il soit à présent jeune et semblable aux dieux?

TÉLÉMAQUE

Il était transformé par Minerve elle-même.

LE CHŒUR.

Tout est facile aux dieux; leur puissance est suprême.

PÉNÉLOPE.

Si c'est Ulysse, il peut dissiper mes soupçons;
Qu'il dise un des secrets que nous seuls connaissons.

ULYSSE, souriant.

Le temps triomphera de ce cœur si farouche.

1. Parlé, et dit par le coryphée.

A Euryclée.

Nourrice, je suis las; fais préparer ma couche.

PÉNÉLOPE, regardant fixement Ulysse.

Prépare ce beau lit, couvert d'un dais royal,
Que l'on a transporté hors du toit nuptial.

ULYSSE.

O reine! vous tenez un propos qui m'afflige;
Qui donc a transporté ce lit? par quel prodige?
C'est chose difficile; en voici la raison:
Un énorme olivier ombrageait ma maison;
Je le coupai moi-même, à trois pieds de la terre;
J'en façonnai le tronc à l'aide de l'équerre;
J'en fis le pied d'un lit, qu'on n'en peut détacher,
Et construisis autour notre chambre à coucher;
Si bien qu'il eût fallu, pour transporter ma couche,
Déraciner d'abord et déplacer la souche.

PÉNÉLOPE, courant à Ulysse, et lui jetant les bras autour du cou.

Ah! c'est lui! c'est Ulysse, Ulysse que je voi!
C'est toi; car notre lit n'est connu que de toi.

ULYSSE, la tenant embrassée.

Soyez bénis, ô dieux! qui me rapprochez d'elle,
Et qui me la rendez si sage et si fidèle!

DEMI-CHŒUR.

J'admire leur bonheur et je m'en réjouis.

DEMI-CHŒUR[1].

Dieux! quelle clarté brille à mes yeux éblouis!

1. Chanté.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MINERVE, en déesse, au haut d'un nuage. — Ceux des porchers qui étaient sortis et toutes les servantes rentrent dans la cour. — Tous s'agenouillent devant la déesse.

MINERVE, à Ulysse, du haut de son nuage.

Je t'ai rendu ta femme et ton pays d'Ithaque;
Vis en paix : tu verras les fils de Télémaque.
Je te laisse à toi-même, et m'en vais dans les cieux
Me nourrir d'ambroisie à la table des dieux.

Elle disparaît.

ULYSSE.

Chaque jour, ô Pallas! ô patronne d'Ulysse!
Votre autel fumera du sang d'une génisse.
— Allons voir maintenant mon père vénéré,
Et montrons-lui vivant le fils qu'il a pleuré.

Il sort avec Télémaque et Pénélope, qu'il tient par la main.

CHŒUR GÉNÉRAL[1].

Ne méprisez jamais l'apparence indigente;
Les dehors sont trompeurs; la fortune est changeante;
La justice, elle seule, a de constantes lois.
Nul éclair, ce matin, ne présageait la foudre;
Ce soir, les orgueilleux sont couchés dans la poudre.
Et l'humble mendiant siége au trône des rois.

1. Chanté.

FIN D'ULYSSE.

L'HONNEUR

ET L'ARGENT

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS, LE 11 MARS 1853.

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES ROLES.
RODOLPHE, 30 ans.	MM. TISSERANT.
GEORGE, 25 ans.	LAFERRIÈRE.
M. MERCIER, 60 ans.	KIME.
LE NOTAIRE, 45 ans.	HARVILLE.
UN CAPITALISTE, 50 ans.	TÉTARD.
UN HOMME D'ÉTAT, 45 ans.	PHILIPPE.
UN VIEUX MONSIEUR, 70 ans.	TALBOT.
AMIS DE GEORGE. 1er ami.	COLIN.
AMIS DE GEORGE. 2e ami.	MÉTRÈME.
AMIS DE GEORGE. 3e ami.	LACROIX.
PREMIER CRÉANCIER, 44 ans.	ÉTIENNE.
DEUXIÈME CRÉANCIER, 50 ans.	GRIGNY.
TROISIÈME CRÉANCIER, 60 ans.	PRÉVILLE.
QUATRIÈME CRÉANCIER, 25 ans.	DOUIN.
AUTRES CRÉANCIERS.	
VALETS.	
UN CLERC DE NOTAIRE.	BENJAMIN.
LAURE, 20 ans.	Mmes PRÉVAL. / FLORENCE.
LUCILE, 18 ans.	VALÉRIE.
UNE VIEILLE FILLE, 45 ans.	HOLBÉ.

La scène se passe à Paris, 1847-1851.

L'HONNEUR
ET L'ARGENT

ACTE PREMIER

Huit heures du soir. — Un riche salon, chez George.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE, AMIS et CONVIVES DE GEORGE.

On sort de la salle à manger, pour entrer dans le salon. — Le café est servi sur une table, au milieu du salon.

PREMIER AMI, à George.

Mon cher, votre dîner était fort bon.

GEORGE.

Vraiment?

PREMIER AMI.

Je ne connais que vous pour traiter galamment.

GEORGE.

C'est à mon cuisinier qu'en appartient la gloire.

PREMIER AMI.

Non; pas plus qu'au soldat n'appartient la victoire.

Les cuisiniers savants ne se voient pas partout;
On n'en trouve, mon cher, que chez les gens de goût.

DEUXIÈME AMI.

Regardant des aquarelles posées sur une table, à gauche.

Bien! très-bien! — De qui donc, George, ces aquarelles?

GEORGE.

De moi.

DEUXIÈME AMI.

Bravo, mon cher! — Ces eaux sont naturelles.
Comme cet horizon fuit bien dans ce fond clair!
Et comme en ce feuillage on sent frissonner l'air!

PREMIER AMI.

Ce sol est vigoureux.

TROISIÈME AMI.

Cette lumière est chaude.

DEUXIÈME AMI.

Cette feuille au soleil luit comme une émeraude.

GEORGE.

Vous me flattez.

DEUXIÈME AMI.

Non pas; je ne suis point flatteur.
— C'est mon avis.

GEORGE.

Messieurs, je suis un amateur,
Rien de plus, et n'ai pas l'orgueil insupportable
De me faire passer pour peintre véritable.

DEUXIÈME AMI.

Pourquoi donc? Je connais des peintres en renom
Qui ne vous valent pas, cher ami; ma foi, non!

PREMIER AMI.

Quel malheur qu'il soit riche et travaille à ses heures!
Pauvre, il eût encor fait des choses bien meilleures.

GEORGE.

La, vraiment, croyez-vous, tout compliment à part,
Qu'au besoin je vivrais des produits de mon art?

DEUXIÈME AMI.

Parbleu! vous vous feriez vingt mille francs de rente.

GEORGE.

Oh! vingt mille francs!

PREMIER AMI.

Oui, vingt mille, — et même trente.

UN HOMME D'ÉTAT.

C'est bel et bon; je crois que vous peignez fort bien;
Mais laissez donc cela, George, à ceux qui n'ont rien.
Qu'un pauvre diable à jeun, n'ayant ni sou ni livre,
Barbouille bien ou mal quelques toiles pour vivre,
Je ne l'en blâme pas; quoiqu'il pût, selon moi,
D'une toile en bon fil faire un meilleur emploi.
Mais vous, riche, honoré, qu'on recherche et qu'on fête,
Ce sont d'autres projets qu'il faut vous mettre en tête.
— J'étais au ministère, où l'on parla de vous:
« Pourquoi, me disait-on, ne vient-il pas à nous?
Il ne sied pas aux fils des grands propriétaires
De vivre, comme il fait, en dehors des affaires.
Voyez-le; dites-lui que nous lui trouverons
Un poste convenable, où nous le pousserons. »
— Une sous-préfecture?

GEORGE.

Oh! je vous remercie.

L'HOMME D'ÉTAT.

Le conseil d'État?

GEORGE.

Non.

L'HOMME D'ÉTAT.

Ou la diplomatie?

GEORGE.

Non, non. J'aime les arts, et je me sens peu fait
Pour être conseiller, diplomate ou préfet.

UN CAPITALISTE.

Mariez-vous alors, et que la dot soit ronde,
Afin que vous fassiez figure dans le monde.

GEORGE.

Je n'y répugne point; mais je veux, avant tout,
Une femme avenante et qui soit à mon goût.

LE CAPITALISTE.

Tant mieux! j'ai justement de quoi vous satisfaire,
Et puis vous proposer une excellente affaire.

Il le tire à l'écart.

— La fille d'un courtier. Dot : cinq cent mille francs.

GEORGE.

Quel âge?

LE CAPITALISTE.

Un million à la mort des parents.

GEORGE.

Mais...

LE CAPITALISTE.

Sur la mort d'un oncle on a quelque espérance.
— Ensuite, nous avons...

Il lui parle à l'oreille.

Fille d'un pair de France;
Beau nom; peu d'argent. L'autre est un parti meilleur.
— Troisièmement...

GEORGE.

Assez.

LE CAPITALISTE.

La fille d'un tailleur.

GEORGE.

Assez ! Je n'en connais pas une.

LE CAPITALISTE.

Bah ! qu'importe,
Si vous connaissez bien la dot qu'on vous apporte !

GEORGE.

Fi donc !

LE CAPITALISTE.

On se connaît après le sacrement,
Et les choses jamais ne se font autrement.

GEORGE.

Tant pis, mon cher monsieur ! tant pis ! — C'est une honte
Dont je ne serai pas complice, pour mon compte.
On ne saurait flétrir avec trop de rigueur
Le règne du calcul dans les choses du cœur,
Et je souhaite aux gens qui suivent cette mode
Tous les sots accidents qu'entraîne leur méthode.
Il n'est pas d'union qui n'ait ses mauvais jours;
Mais, lorsqu'on s'est aimé, l'on s'en souvient toujours,
Et ces doux souvenirs, que le cœur accumule,
Survivent à l'amour comme un long crépuscule.
Quant à voir devant soi, toujours, jusqu'à la mort
Une femme à laquelle on parle avec effort,
Importune à vos yeux, à tous vos goûts contraire,
Dont les qualités même ont l'art de vous déplaire,
C'est un épouvantable esclavage; et plutôt
Que de vivre, à ce prix, dans un royal château,
Je voudrais n'habiter qu'une chambre, au cinquième,
Seul et pauvre, mais libre, et maître de moi-même.

LE CAPITALISTE.

Vous êtes jeune; un jour, vous calculerez mieux.

GEORGE.

Pour penser en vieillard, j'attends donc d'être vieux.
Jeune, je ne vendrai ni mon corps ni mon âme;
Je ne me marîrai que pour aimer ma femme,
Et, pour me marier, j'attends ingénûment
Que mon cœur obéisse à son entraînement.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RODOLPHE.

RODOLPHE, qui est entré pendant que George parlait.

Bien, George! touche là; c'est d'un garçon honnête.

GEORGE.

Je t'attendais plus tôt, et je m'en faisais fête.

RODOLPHE.

J'avais affaire ailleurs, et tu sais qu'en tout cas
Il est bien convenu qu'on ne m'attendra pas.

GEORGE.

C'est fort juste.

A ceux qui sont dans le salon.

Messieurs, je vous présente un sage
Qui suit la raison pure, et méprise l'usage;
Il n'épargne aucun soin pour servir un ami,

En lui serrant la main.

Et n'est pas homme alors à rien faire à demi;
Mais, quand il ne s'agit que des choses du monde,
On ne peut y plier son humeur vagabonde.

RODOLPHE.

La liberté, cher George, est le suprême bien.

Je ne dois rien au monde, et ne lui donne rien.

L'homme d'État et le capitaliste sortent.

DEUXIÈME AMI.

Moi, j'approuve monsieur; et toutefois je pense
Qu'il est certains devoirs dont nul ne se dispense:
Quand on est, par exemple, invité quelque part,
A cette politesse on doit avoir égard.

RODOLPHE.

Je vais chez qui me plaît, et non chez qui m'invite.

DEUXIÈME AMI.

Tout au moins, devez-vous y faire une visite.

RODOLPHE.

Non.

DEUXIÈME AMI.

Si vous recevez des lettres...

RODOLPHE.

Je les mets
Soigneusement en poche, et ne réponds jamais.

PREMIER AMI.

Oh! vous raillez.

RODOLPHE.

Non pas. Je ne puis pas admettre
Qu'un importun m'oblige à répondre à sa lettre,
Et, parce qu'il lui plaît de noircir du papier,
Me condamne moi-même à ce fâcheux métier.
Ma vie est occupée, et de mes jours rapides
Je ne puis rien donner aux choses insipides.
Je vis pour admirer la nature et les arts;
Des chefs-d'œuvre divers j'enchante mes regards:
J'en ai pour tout un jour d'une belle peinture;
De mes auteurs connus je me fais la lecture,
Ou bien à travers champs je vais me promener,

Pour voir les prés verdir et les bois bourgeonner.
Mais aller chez des gens que l'on connaît à peine,
Pour échanger sans but quelque parole vaine;
Avoir des rendez-vous; savoir l'heure qu'il est;
S'arracher avec peine aux lieux où l'on se plaît;
Quitter le coin du feu, la page commencée,
Et le fauteuil moelleux où s'endort la pensée;
Se parer, s'épuiser en efforts maladroits
Pour enfoncer sa main dans des gants trop étroits,
Et pouvoir se montrer, d'une façon civile,
En deux salons placés aux deux bouts de la ville;
Bref, d'invitations incessamment pourvu,
Ne pas se réserver un jour pour l'imprévu,
Et gaspiller le temps d'une œuvre sérieuse
Dans cette oisiveté rude et laborieuse;
Est-ce vivre? Et n'a-t-on pas droit de s'étonner
Que des hommes de sens veuillent s'y condamner?
— Quant à moi, je n'en ai les moyens ni l'envie:
Mon mince revenu m'interdit cette vie.
Je n'ai pas, comme vous, voitures et valets:
Il faut que ce soit moi qui porte mes billets;
Et, si je leur livrais mes rentes en pâture,
Les gants, et les habits, et les frais de voiture,
Et le reste, bientôt auraient tout dévoré,
Sans plaisir pour moi-même, et sans qu'on m'en sût gré.

GEORGE.

Ceci me semble outré, Rodolphe; ces dépenses
Ne vont pas, après tout, aussi loin que tu penses,
Et je crois que l'on peut, sans trop grand embarras...

RODOLPHE.

Oh! tout semble facile à qui ne compte pas;
Mais ceux dont le budget n'a que peu de ressource

Savent ce qu'il en coûte à leur modeste bourse.
Je suis pauvre, très-pauvre, et vis pourtant fort bien;
C'est parce que je vis comme les gens de rien.
La pire pauvreté, la misère profonde
Est celle qu'on promène en frac noir dans le monde.

GEORGE.

Agis à ta façon, Rodolphe; il t'est permis
D'être invisible ailleurs, si tu vois tes amis.

PREMIER AMI.

Adieu, George: au revoir.

Il sort. -- Tous les autres saluent George, et s'en vont.

GEORGE.

Adieu donc.

DEUXIÈME AMI, se retournant avant de sortir.

A dimanche.

SCÈNE III.

GEORGE, RODOLPHE.

Entre un domestique, apportant une grande quantité de lettres, d'albums et de cartes de visite, qu'il dépose sur une table, à droite, et dont une partie s'écroule par terre.

LE DOMESTIQUE.

Des lettres pour monsieur.

Il sort.

RODOLPHE.

Peste! quelle avalanche!

GEORGE, s'asseyant, et lisant les lettres.

« Mon cher monsieur, je viens vous rappeler votre aimable promesse, et je vous envoie mon album, où vous trouverez des dessins de Decamps, de Delacroix et de

Meissonier. Vous voyez que vous y serez en compagnie de vos pairs, et, comme votre nom manquerait... »

RODOLPHE.

Hum! c'est bien insolent.

GEORGE.

Et pourquoi donc?

RODOLPHE.

Tes pairs!
On insulte les gens qu'on flatte de travers.
Tu ne peins pas trop mal, — pour un bourgeois; en somme,
Tu n'as rien de commun avec ceux qu'on te nomme,
Et l'on trouve moyen, par ces mots maladroits,
De te blesser toi-même, en les blessant tous trois.

GEORGE.

Tu ne flattes pas, toi; c'est justice à te rendre.

Il continue à lire.

« Cher monsieur, nous sommes à la campagne; vous sériez bien aimable d'y venir passer quelques jours... »

« Monsieur et madame... prient M. George de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux, le... »

« Monsieur et madame... prient M. George de leur faire l'honneur de dîner chez eux, le... »

« Monsieur et madame... prient M. George... »

RODOLPHE.

Filles à marier! On flaire un futur gendre.

GEORGE.

Rien ne presse, et je veux y songer à loisir.

RODOLPHE.

Sans doute; choisis bien, puisque tu peux choisir.
Heureux homme! il n'est pas de père de famille
Qui ne se réjouît de te donner sa fille;

Tu peux en toute chose écouter tes penchants :
Vivre en homme du monde, ou cultiver tes champs,
Ou, si devant tes yeux l'ambition chatoie,
Des hautes fonctions on t'aplanit la voie.
— J'en suis charmé, du reste, et c'est un grand bonheur,
Quand les faveurs du sort vont aux hommes d'honneur.

GEORGE.

Mon Dieu, cette rencontre est chose fort commune,
Et, sans chercher beaucoup, j'en citerais plus d'une.
Le monde que je vois est plein de braves gens,
Affables, généreux, probes, intelligents,
Dévoués, toujours prêts à rendre un bon office,
Ne reculant alors devant nul sacrifice...

RODOLPHE.

Eh! eh!

GEORGE.

Il ne faut pas croire de point en point
Ce qu'on dit des salons chez ceux qui n'y vont point,
Ni toujours opposer, comme les mélodrames,
Des pauvres vertueux à des riches infâmes.

Se levant et allant vers Rodolphe.

Souvent la pauvreté, dont on se plaint si fort,
Est la faute de l'homme, encor plus que du sort,
Et je suis convaincu que, si l'on fait le compte...

Entre le domestique.

— Qu'est-ce donc ?

LE DOMESTIQUE, *remettant une carte de visite.*

Ce monsieur est là; faut-il qu'il monte?

GEORGE, *lisant la carte.*

Raymond !

Au domestique.

Renvoyez-le; je n'y suis pas pour lui.

Le domestique sort.

RODOLPHE.

Ouais! C'est un visiteur rudement éconduit.

GEORGE.

Un misérable!

RODOLPHE.

Ah! ah! qu'a-t-il donc fait?

GEORGE.

Le cuistre
Écrit, sous deux noms faux, contre et pour le ministre.

RODOLPHE.

C'est mal. — Pauvre garçon! il en est réduit là!

GEORGE.

Comment! tu n'es pas plus indigné que cela!

RODOLPHE.

Si. C'est très-mal. — Il faut qu'il nourrisse sa femme.

GEORGE.

Tu le plains!

RODOLPHE.

Oui, sans doute, et de toute mon âme.
N'est-il pas malheureux que le besoin d'argent
Force à cette infamie un homme intelligent?

GEORGE.

Plus il est éclairé, d'autant plus je l'accuse;
Et des besoins d'argent ne sont pas une excuse.

RODOLPHE.

Il est vrai; mais, mon cher, quand on manque de tout,
Il faut qu'on soit bien pur, pour l'être jusqu'au bout.
On lutte quelque temps; puis le courage tombe;
Le plus vaillant chancelle, et le faible succombe.

GEORGE.

Quoi! Rodolphe! peux-tu défendre ce pied-plat,
Toi que le point d'honneur trouve si délicat!

Et n'es-tu pas la preuve enfin, s'il en faut une,
Que les cœurs haut placés dominent la fortune?

RODOLPHE.

Ne parlons pas de moi. — Je dis qu'à l'indigent,
Plus qu'aux heureux du monde, on doit être indulgent;
Qu'il faut considérer les peines de la lutte,
Et, tout en le blâmant, l'assister dans sa chute.

GEORGE.

Et moi, je n'admets pas que les privations
Soient jamais une excuse aux lâches actions;
Elles doivent plutôt exalter la bravoure;
Ce sont d'âpres plaisirs que la vertu savoure.

RODOLPHE.

C'est bien facile à dire, et moins à pratiquer.
Dieu garde que jamais tout vienne à te manquer!

GEORGE.

Je saurais être pauvre, et je m'en ferais gloire.

RODOLPHE.

Ce n'est pas impossible, et je veux bien le croire.
Mais combien en est-il, parmi les mieux famés,
Que l'on verrait encor dignes d'être estimés,
Si, passant tout à coup du luxe à la misère,
Ils étaient dépouillés même du nécessaire?
Aisément, en parole, ils bravent le besoin;
On est fort contre un mal que l'on n'éprouve point;
Aux paisibles vertus la fortune les pousse,
Et par le grand chemin les conduit sans secousse;
Comme la probité ne les prive de rien,
Il leur en coûte peu de se conduire bien,
Et, quand on est pourvu de tout ce qu'on souhaite,
Il faudrait être un sot pour n'être pas honnête.
Va, la condition où les hommes sont nés

Les a, plus d'une fois, absous ou condamnés :
On voit dans les salons des gens fort honorables
Qui seraient en prison, étant nés misérables,
Et, par un sort inverse, on en voit en prison,
Qui, nés riches, feraient honneur à leur maison.
La fortune, selon qu'elle est meilleure ou pire,
Jusque sur la pensée exerce son empire :
Tels sont amis de l'ordre, et se croient convaincus,
Qui sont conservateurs pour garder leurs écus ;
Tels autres au progrès ont consacré leur vie,
Que l'orgueil fit tribuns, et novateurs l'envie ;
Donne tout à ceux-ci, rien à ceux-là ; les uns
Seront conservateurs et les autres tribuns.

GEORGE.

Que prétends-tu prouver? qu'il n'est point d'honnête homme?

RODOLPHE.

Non, certes ; il en est qu'à bon droit on renomme ;
Il en est qui, les yeux fixés sur le devoir,
D'un pas toujours égal marchent sans s'émouvoir ;
Leur ferme probité, fière sans arrogance,
Fuit les séductions et brave l'indigence ;
Aux honneurs mal acquis ils trouvent peu d'appas,
Et les privations ne les fléchissent pas.
Mais, pour ranger quelqu'un dans cette classe insigne,
Je demande comment il s'en est montré digne,
Et par quel sacrifice, au prix de quel effort,
Il a conquis ce nom, que l'on prodigue à tort.
— Tiens, je vais m'expliquer d'une façon plus nette :
Toi-même, tu parais un garçon fort honnête ?

GEORGE.

Moi !

RODOLPHE.

Ton cœur est loyal, plein d'élans généreux ;
L'honneur trouve chez toi des accents chaleureux ;
La lâcheté t'irrite; un noble trait t'enflamme;
Tu n'épargnes alors l'éloge ni le blâme;
Enfin, je te connais par plus d'un beau côté,
— Et ne suis pourtant pas sûr de ta probité.

GEORGE.

Qu'est-ce à dire?

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu, je n'en ai pas la preuve.
Tu n'es jamais sorti triomphant d'une épreuve.
Tu crois en ta vertu; mais, pour avoir ce droit,
As-tu jamais souffert de la faim et du froid?
Sais-tu, pendant les nuits où le souci s'éveille,
Tout ce qu'à l'indigent le désespoir conseille?
A ton chevet fiévreux, as-tu vu, comme lui,
Un démon te montrer l'opulence d'autrui,
Puis, en regard mettant ta misérable vie,
Dans ton âme ulcérée introduire l'envie?
Ah! ces rapprochements et ces comparaisons
Déposent dans les cœurs de rapides poisons,
Et celui qui résiste à leur œuvre malsaine
Peut vanter, sans orgueil, sa probité certaine;
Mais je ne suis pas sûr, mon cher, d'une vertu
Qui n'a pas vaillamment et longtemps combattu;
Celle-là, seulement, vaut qu'on la glorifie,
Que la lutte grandit et le choc fortifie.

GEORGE.

Parbleu! de tous mes vœux j'appelle le combat,
Et je voudrais, demain, être sur le grabat.

RODOLPHE.

Dors sur le lit de plume, où le destin te berce,
Et ne fais pas appel à la fortune adverse.

GEORGE.

Pour ta confusion, raisonneur obstiné,
Puissé-je être pillé, dépouillé, ruiné!

RODOLPHE.

Profite de tes biens, George; cette méthode
Est plus sûre que l'autre; en tout cas, plus commode.

GEORGE.

J'en use sans plaisir, et les tiens en mépris.

RODOLPHE.

Quand on les a perdus, on en connaît le prix.

GEORGE.

Me crois-tu donc sans force et sans valeur aucune?

RODOLPHE.

Non. Tu peux d'un cœur ferme accepter l'infortune;
Pendant les premiers jours tu t'en réjouirais;
Puis la réflexion arrive, — et les regrets.

GEORGE.

Je serais soutenu par mon orgueil intime.

RODOLPHE.

Hum!

GEORGE.

Si ce n'est assez, par la publique estime.

RODOLPHE.

Oh! l'estime publique! elle est vers les écus;
Elle suit le succès, et quitte les vaincus.
Qu'un homme soit sans foi, trahisse sa parole,
S'enrichisse aux dépens des gens simples qu'il vole;
Qu'habile à manier des chiffres imposteurs,
Il soit le plus fripon des grands spéculateurs,

Et se retire enfin, trois fois millionnaire,
Tandis que l'hôpital s'ouvre à l'actionnaire;
Qu'un autre soit servile, adroit, souple, empressé;
Qu'à force de ramper, il se soit avancé;
Que, fidèle à sa place, avant toute autre chose,
Selon que le vent change, il ait changé de cause,
Et, pour ne pas priver l'État de son savoir,
Renié tout principe et servi tout pouvoir;
Qu'il soit ainsi monté, de parjure en parjure,
Jusqu'aux plus hauts emplois de la magistrature;
Il est riche; il reçoit; ses dîners sont vantés;
Il suffit. Ses salons seront très-fréquentés;
On verra s'y presser la bonne compagnie;
S'il court de méchants bruits, c'est qu'on le calomnie;
— L'homme public, hélas! est toujours diffamé; —
Il peut servir ou nuire; il est donc estimé;
Il a droit de parler, en pieux personnage,
Contre l'esprit du siècle et le libertinage.
— Oh! ne m'accuse pas d'un tableau trop noirci.
Je connais de ces gens, que tu connais aussi;
Et, de ce que j'avance admire la justesse!
Tu leur touches la main et leur fais politesse.
— Mais, si pour ce métier un homme a trop de cœur;
S'il veut tout du mérite, et rien de la faveur;
Si, mis entre sa place et l'honneur, il résigne
L'emploi dont il vivait, pour rester dans sa ligne;
Après un mot d'estime et de compassion,
Nul ne se souviendra de sa belle action;
Il est pauvre, inutile, et chacun le délaisse;
Et qu'il se garde alors d'avoir une faiblesse!
Un haro général s'élève contre lui:
Il a, le malheureux, mangé l'herbe d'autrui!

Il n'est, pour le flétrir, pas d'injure assez forte,
Et, s'il va quelque part, on le met à la porte.

GEORGE.

Mais, Rodolphe, sais-tu que tu vois tout en laid?

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu, non; je vois le monde tel qu'il est.
A quoi sert de parler comme une pastorale,
Et quel profit croit-on qu'en tire la morale?
Ces fades lieux communs, dont nous sommes nourris,
Ne sont pas pour tremper de vigoureux esprits.
Quand un livre niais, bourré de phrases vides,
Aura fait un faux monde aux jeunes gens candides;
Quand ils supposeront, sur la foi des régents,
Qu'on n'estime ici-bas que les honnêtes gens;
Que résultera-t-il de toutes ces chimères?
Que les réalités leur seront plus amères,
Et que, passant de l'une à l'autre extrémité,
Ils ne voudront plus croire à nulle probité.
Non; la morale parle un tout autre langage :
Il faut qu'on sache à quoi la vertu nous engage,
Que sa pratique est rude, et qu'un homme d'honneur
N'a pas de récompense, excepté dans son cœur.
— J'en aurais beaucoup plus à dire; mais j'abrége.
C'est déjà trop prêché. — Bonsoir. Quand te verrai-je?

GEORGE.

Pas de cinq ou six mois. Je vais à l'étranger.

RODOLPHE.

Ah! ah!

GEORGE.

Mon médecin m'a dit de voyager.

RODOLPHE.

C'est un fort bon conseil. — Où cette promenade?

GEORGE.

Que sais-je? En Suisse... au Rhin... aux eaux d'Aix ou de Bade.

RODOLPHE.

En ce cas, bon voyage! et reviens au plus tôt.

GEORGE, le reconduisant.

Adieu. — Nous reprendrons l'entretien de tantôt.

RODOLPHE.

Volontiers.

GEORGE.

J'ai beaucoup de choses à répondre.

RODOLPHE.

Nous verrons bien.

GEORGE.

J'aurai plaisir à te confondre.

RODOLPHE.

Soit!

GEORGE.

Par des noms fameux, je te démontrerai
Que le mérite pauvre est toujours honoré...

RODOLPHE.

Plaise au ciel!

GEORGE.

Que chacun se fait sa destinée,
Et qu'on arrive à tout par l'étude obstinée...

RODOLPHE.

Tant mieux!

GEORGE.

Que notre siècle est meilleur qu'on ne dit.

S'arrêtant, et arrêtant Rodolphe.

— Aux belles actions tout le monde applaudit;
Le besoin d'admirer est dans notre nature,
Et brûle de trouver une digne pâture.

L'art, la gloire, l'amour, mille choses encor,
Brillent d'un pur éclat, qui ne doit rien à l'or;
Et certes, la beauté, cette reine suprême,
Sur les cœurs subjugués règne par elle-même.

RODOLPHE.

La dot à la laideur prête bien des appas,
Et la beauté sans dot ne se marîra pas.

GEORGE, le retenant.

Pourtant...

RODOLPHE.

Adieu, mon cher.

GEORGE.

Mais, une fois pour toutes...

RODOLPHE.

Au revoir.

GEORGE.

Un instant! Pour peu que tu m'écoutes...

RODOLPHE.

Adieu. J'ai quelque part un rendez-vous urgent.

GEORGE.

Adieu, têtu!

RODOLPHE, lui serrant la main.

Bonsoir!

Du seuil de la porte.

— Et garde ton argent.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon d'attente chez un notaire. — Une porte au fond, donnant sur l'antichambre; elle est ouverte. — Deux portes fermées à droite, ouvrant, l'une sur l'étude, l'autre sur le cabinet particulier du notaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE NOTAIRE. — Il vient de rentrer, et décachette des journaux posés sur la table. — Entre UN CLERC, venant de l'étude.

LE NOTAIRE.

Quoi ?

LE CLERC.

Deux des créanciers sont là, qui vous demandent.

LE NOTAIRE.

Oh! s'ils ne sont que deux, que ces messieurs attendent.
Les autres créanciers doivent bientôt venir ;
Quand tous seront entrés, faites-moi prévenir.

Le clerc sort. — On entend sonner. — Le notaire va vers l'antichambre, pour voir les personnes qui entrent; — il revient, au bout d'un instant, amenant M. Mercier et ses deux filles.

SCÈNE II.

LE NOTAIRE, M. MERCIER, LAURE et LUCILE, filles de M. Mercier.

M. MERCIER, entrant dans le salon d'attente.

Oui, notaire; j'amène avec moi ma famille.
Nous venons, moi pour vous, elles pour votre fille,

Et nous les laisserons babiller à leur gré,
Tandis qu'au cabinet je vous entretiendrai.

LE NOTAIRE.

Mon Dieu! que c'est fâcheux! ma fille est chez sa tante.

A Laure et à Lucile.

Qu'elle aura de regrets! qu'elle eût été contente!

A M. Mercier.

Attendez-moi.

A Laure et à Lucile.

Je vais vous conduire au salon.

M. MERCIER, prenant le notaire par le bras, et l'entraînant vers le cabinet.

Non, non; laissez-les là. Ce ne sera pas long.

Laure fait un signe de consentement. — Le notaire entre dans son cabinet, avec M. Mercier.

SCÈNE III.

LAURE, LUCILE.

LUCILE.

N'aurions-nous pas mieux fait de rester? Que t'en semble?
Ils n'en finissent plus, quand ils causent ensemble.

LAURE, s'asseyant vers la table.

Notre père a voulu nous amener.

LUCILE.

Bon! bon!
Jamais, ma pauvre sœur, tu n'as su dire non.
Pour ton futur mari, quelle femme parfaite!

D'un ton doucereux, en contrefaisant sa sœur.

C'est votre volonté, Seigneur? Qu'elle soit faite?

LAURE.

Que veux-tu! j'ai l'esprit paisible et nonchalant,

Et de contrarier je n'ai pas le talent.

LUCILE.

Bien répondu. Je vois que cette bonté d'âme
Lance assez volontiers une douce épigramme.
— J'ai tort ; pardonne-moi. — C'est parce que j'attends,
Que j'aime à taquiner; ça fait passer le temps.

Elle s'assoit près de sa sœur.

LAURE, feuilletant des journaux épars sur la table, et les montrant à sa sœur.

Patience! Voici pour t'égayer, ma chère :
Le code, l'almanach, purge, vente à l'enchère...

LUCILE.

Merci. Contre l'ennui j'ai de meilleurs secrets,
Et je sais bien comment je te divertirais.

LAURE.

Moi ! Comment ?

LUCILE.

Il était un prince de Golconde,
Si beau, qu'il n'avait pas son pareil dans le monde...

LAURE.

C'est peu divertissant.

LUCILE.

J'en sais d'autres encor :
L'Oiseau bleu... Farfadet... la Belle aux cheveux d'or...
Non? — Autre chose : A Bade, il était un jeune homme...

LAURE.

Monsieur George ?

LUCILE.

Eh! oui-da! C'est ainsi qu'il se nomme.

Rapprochant sa chaise de celle de sa sœur.

Si nous parlions de lui? Qu'en dis-tu ?

LAURE, se rapprochant aussi de sa sœur.

Mais... pourquoi ?
De lui... d'un autre... c'est indifférent, je croi.

LUCILE.

Sûrement. — Tant y a que, par hasard sans doute,
Nous le rencontrions toujours sur notre route.

LAURE.

Eh bien ?

LUCILE.

J'ai remarqué qu'il était fort courtois,
Car il nous saluait poliment chaque fois.

LAURE.

C'est tout simple.

LUCILE.

Il goûtait, de façon singulière,
Les discours sérieux que tenait notre père,
Et tous deux raisonnaient si sympathiquement,
Qu'ils se trouvaient sur tout du même sentiment.

LAURE.

Voulais-tu qu'il soutînt le sentiment inverse,
Pour l'unique plaisir d'entrer en controverse ?

LUCILE.

Qui ? moi ? Je ne veux rien. — Et, depuis son retour,
Il nous vient visiter une ou deux fois par jour.

LAURE.

Qu'est-ce que cela prouve ?

LUCILE.

Oh! rien. Deux jeunes filles
Ont dix-huit et vingt ans et passent pour gentilles ;
Un jeune homme étranger vient chez elles souvent ;
— Ce n'est que pour parler de la pluie et du vent.

LAURE.

Mais qu'est-ce qui te dit que c'est moi qui l'attire?

LUCILE, la regardant entre les yeux.

Voyons, ne rougis pas; regarde-moi sans rire.

LAURE, se levant.

Je rougis... de dépit. Tous les jours que Dieu fait,
Tu viens me lutiner sur le même sujet.

LUCILE, la poursuivant.

Bon! voilà qu'à présent tu te mets en colère.

LAURE.

Eh! oui; c'est agaçant.

LUCILE.

Autre preuve fort claire.

LAURE.

Mais monsieur George, enfin, te parle plus qu'à moi.

LUCILE.

C'est qu'il ne me craint pas et qu'il a peur de toi.

LAURE.

Puisque je lui fais peur, c'est donc que je l'ennuie.

LUCILE.

Oh! que non! Sa figure est tout épanouie.

LAURE.

Je ne sais pas; toujours je lui vois le même air.

LUCILE.

Mais, moi, je le sais bien, et j'y vois bien plus clair.
Il est plus d'un indice, où j'ai pu reconnaître...

LAURE.

Quoi? qu'as-tu reconnu?

LUCILE.

Je t'ennuîrai, peut-être.

LAURE.

Non. Va!

LUCILE.

Je ferais mieux de conter *l'Oiseau bleu.*

LAURE.

Parle !

LUCILE.

Je crois qu'on vient.

LAURE.

Eh! non. — Voyons un peu.

LUCILE.

Eh bien, en ton absence, il est distrait; il rêve;
Son regard devient morne, et sa parole, brève ;
Sitôt qu'un bruit de pas se fait entendre au seuil,
Il lance vers la porte un rapide coup d'œil,
Et, lorsque, par malheur, son attente est trompée,
Il faut voir son dépit et sa mine attrapée !
Puis, dès que tu parais, un éclair radieux
Illumine son front et brille dans ses yeux.

LAURE.

Mais c'est toi qu'il salue.

LUCILE.

Et c'est toi qu'il regarde.
Je vais, j'entre et je sors, sans qu'il y prenne garde.

LAURE.

Quand nous nous promenons, il te donne le bras.

LUCILE.

Mais, pour te suivre, il presse ou ralentit le pas.

LAURE.

C'est vers toi qu'il s'assied.

LUCILE.

C'est vers toi qu'il se tourne.

LAURE.

Va, c'est pour toi qu'il vient.

LUCILE.

Et pour toi qu'il séjourne.

LAURE.

Tu crois?

LUCILE.

J'en suis certaine.

LAURE.

En vérité?

LUCILE.

Vraiment.

LAURE.

Tu ne me le dis pas pour rire ?

LUCILE.

Nullement.

LAURE.

Eh bien, — je m'en doutais.

LUCILE.

Voyez la perfidie !

LAURE.

Mais je n'osais le croire.

LUCILE.

Allons, sois plus hardie !

LAURE, prenant la main de Lucile.

Bonne petite sœur !

LUCILE, faisant semblant de s'éloigner.

Je suis mauvaise.

LAURE.

Non.

LUCILE.

Je lutine les gens.

LAURE.

Non.

LUCILE.

Je suis un démon.

LAURE.

Non, non, non. — Tiens, Lucile; embrasse-moi!

LUCILE, l'embrassant.

Je t'aime,
Et jouis de ta joie encor plus que toi-même.

LAURE.

N'est-ce pas, chère sœur, qu'il se présente bien?

LUCILE.

Fort bien.

LAURE.

Qu'il est parfait de ton et de maintien?

LUCILE.

Parfait.

LAURE.

Qu'il est doué d'excellentes manières,
Et parle éloquemment sur toutes les matières?

LUCILE.

Oui, oui; c'est un jeune homme accompli.

LAURE.

Bonne sœur,
N'as-tu pas remarqué son air plein de douceur?

LUCILE.

Si, je l'ai remarqué.

LAURE.

Je gage que son âme
Est belle, et qu'il fera le bonheur d'une femme.

LUCILE.

Vous serez trop heureux ensemble.

LAURE.

Mais, mon Dieu!
Crois-tu que notre père y donne son aveu?

LUCILE.

Sans doute; monsieur George est riche, et peut prétendre
A se faire partout accepter comme gendre.
Notre père, d'ailleurs, le voit d'un fort bon œil,
Et ce n'est pas pour rien qu'il lui fait tant d'accueil.

LAURE.

Ah! plaise à Dieu! J'attends son arrêt avec crainte :
Quel qu'il soit, ne crois pas qu'il m'échappe une plainte;
Je sais que, sans murmure, et d'un esprit soumis,
Je dois vaincre un penchant qui ne m'est pas permis.

LUCILE.

Voilà des sentiments auxquels je rends hommage,
Et, si l'occasion leur manque, c'est dommage!

LAURE.

N'obéirais-tu pas?

LUCILE.

J'obéirais, d'accord;
Mais sans murmurer, non. Je crîrais, et très-fort.

Prenant la main de Laure.

Brisons là. — George t'aime, et tu seras sa femme,
Et bientôt.

La saluant cérémonieusement.

— Acceptez mes compliments, madame.
Je vous parle, madame, avec civilité,
Par le respect qu'on doit à votre qualité.

Vivement, en revenant vers Laure.

— Tu nous feras danser à ta noce, j'espère.

LAURE.

Folle! qui ris toujours!

LUCILE.

Chut! voici notre père.

Laure et Lucile vont s'asseoir au bout de l'appartement, à gauche.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. MERCIER, LE NOTAIRE.

M. MERCIER, *sortant du cabinet avec le notaire, et s'arrêtant un instant vers la porte à droite.*

Ainsi, mon cher monsieur, il est donc reconnu
Que George garde encore un joli revenu?

LE NOTAIRE.

Tout le bien maternel : dix mille écus de rente.

M. MERCIER.

Je comptais sur le triple; enfin, je m'en contente.
On peut, à la rigueur, vivre avec ce qu'il a,
Et je ne suis pas homme à rompre pour cela.
— Ce que je mets, monsieur, plus haut que la richesse,
C'est la bonne conduite et la délicatesse.

LE NOTAIRE.

Vous avez bien raison.

M. MERCIER.

J'ai gagné quelques biens,
Monsieur, loyalement, par d'honnêtes moyens;
Aussi, suis-je estimé dans l'état que j'exerce;
— Je fus déjà deux fois, monsieur, juge au commerce.

LE NOTAIRE.

C'est un choix glorieux pour vous.

M. MERCIER.

Ma légion
M'a nommé rapporteur, puis chef de bataillon;
Et, par une faveur peut-être un peu trop grande,
J'eus la croix d'officier, sans en faire demande.

LE NOTAIRE.

Nul n'en était plus digne, à coup sûr.

M. MERCIER.

C'est pourquoi
Je veux avoir un gendre honnête comme moi,
Et, si le pur honneur ne réglait sa conduite,
Ce serait un motif de rompre, tout de suite.

LE NOTAIRE.

On ne pouvait choisir mieux que vous l'avez fait,
Et vous devez, monsieur, être fort satisfait.

M. MERCIER.

Mais oui.

Montrant ses filles.

Ne parlons pas devant ces demoiselles;
Je m'en vais, de ce pas, les ramener chez elles,
Et puis je reviendrai pour causer du contrat.

LE NOTAIRE.

Bien.

M. MERCIER.

Dans une heure ou deux.

LE NOTAIRE.

C'est comme il vous plaira.

George entre dans la salle d'attente, et s'arrête étonné.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGE.

LUCILE.

Monsieur George !

GEORGE, *saluant.*

Quoi ! vous !

LUCILE, *faisant la révérence.*

Nous.

GEORGE.

J'ai peine à comprendre...

LUCILE, souriant.

Deux plaideuses, monsieur.

GEORGE.

J'étais loin de m'attendre...

M. MERCIER, venant vers George.

Bonjour, mon jeune ami. Restez-vous quelque temps?

GEORGE, montrant le notaire.

J'avais à consulter sur des points importants...

M. MERCIER.

C'est fort bien. Consultez. Excellente habitude!
— Je vous retrouverai, peut-être dans l'étude.
Au revoir, George.

Il lui serre la main.

LUCILE, saluant George.

Adieu, monsieur George.

George salue. — M. Mercier sort avec ses filles.

SCÈNE VI.

GEORGE, LE NOTAIRE.

Le notaire approche un fauteuil, et fait signe à George de s'asseoir.

GEORGE, s'asseyant.

Merci,
Monsieur. — Votre billet me mande, et me voici.

LE NOTAIRE.

C'est pour une assemblée où vous devez paraître.
Êtes-vous bien au fait de ce qu'il faut connaître?

GEORGE.

Oh! mon Dieu, non; fort peu.

LE NOTAIRE.

Mais c'est un très-grand tort,
Et vous négligez trop vos affaires.

GEORGE.

D'accord.
Mais mon père avait mis en vous sa confiance.

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur.

GEORGE.

Il est mort, quand j'étais hors de France;
Je ne recevais point de lettre, et je n'appris
Ce malheur imprévu qu'en rentrant à Paris.

LE NOTAIRE.

C'était un galant homme, et cette mort m'afflige.

GEORGE.

Quant aux comptes nombreux qu'un héritage exige,
J'étais trop à mon deuil pour y pouvoir songer,
Et vous voulûtes bien, monsieur, vous en charger.
— Mais, je le reconnais, ces soins sont nécessaires;
Veuillez donc m'exposer l'état de mes affaires.

LE NOTAIRE.

Monsieur, c'est à regret que je vous répondrai;
Mais sans doute à ceci vous êtes préparé.

George s'incline.

Votre père, chargé de vastes entreprises,
S'est vu paralysé par nos dernières crises.
En vain il a lutté; les révolutions
Ont fait, entre ses mains, périr ses actions;
Les capitaux craintifs ont déserté ses mines;
Les débouchés manquaient aux produits des usines;
Un péril l'entraînait dans des périls plus grands;
Bref, il a tout perdu, — plus, six cent mille francs.

GEORGE.

Ces six cent mille francs sont dus à juste titre?

LE NOTAIRE.

Oui; j'ai vérifié moi-même ce chapitre;
Et, comme vous savez, j'attends les créanciers,
Qui viendront tout à l'heure, armés de leurs dossiers.

GEORGE.

Je verrai ces messieurs.

LE NOTAIRE.

Les choses sont intactes,
Et vous avez encor le choix entre deux actes :
— Vous pouvez accepter ou renoncer.

GEORGE.

Fort bien.
— Si je renonce?

LE NOTAIRE.

Alors, vous ne devrez plus rien,
Et garderez pour vous les biens de votre mère.

GEORGE.

Et comment paîra-t-on les dettes de mon père?

LE NOTAIRE.

On ne les paîra pas.

GEORGE.

Donc, pour s'être fié
A l'honneur de mon père, on sera spolié!

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous! Tant pis pour qui n'y prend pas garde!
Avant que de prêter, il faut qu'on y regarde.

GEORGE.

Et nos lois ont permis que le nom paternel
Fût souillé par un fils d'un opprobre éternel!

LE NOTAIRE.

C'est un malheur, sans doute.

GEORGE.

Alors, la loi française,
Qui souffre un mauvais acte, est une loi mauvaise.

Il se lève.

LE NOTAIRE.

Vous pouvez accepter, monsieur; mais l'héritier
Se charge, en acceptant, du passif tout entier;
Et six cent mille francs, payés pour votre père,
Absorberont, tout net, la dot de votre mère.
Vous serez, d'un seul coup, un homme ruiné.
— Cela vaut examen.

GEORGE.

C'est tout examiné.
J'accepte.

LE NOTAIRE.

Bien! ce mot vous conquiert mon estime.
Dieu garde que j'arrête un élan magnanime!
Pourtant je vous engage à peser mûrement
Les graves résultats d'un premier mouvement.
— Il ne vous restera plus rien.

GEORGE.

Si! mon courage.

LE NOTAIRE.

Nous ne sauverons pas un denier du naufrage.

GEORGE.

En ce cas, je vivrai du travail de ma main,
Et mes pinceaux, monsieur, seront mon gagne-pain.

LE NOTAIRE.

Je ne mets point du tout votre talent en doute;
Mais il est malaisé de se frayer sa route :

Il faut se signaler entre mille rivaux;
Et l'on n'acquiert un nom que par de longs travaux.
Encor que de dégoûts et de déconvenues!
Les plus forts voient souvent leurs œuvres méconnues;
Prud'hon et Géricault ont eu ce même sort
De n'être appréciés tous deux qu'après leur mort.
Notez que je vous nomme ici deux hommes rares,
Doués de qualités dont nos temps sont avares.
Que si nous descendons au rang inférieur,
Il n'est pas d'humble état qui n'eût été meilleur:
C'est là qu'est la misère, urgente, impitoyable,
Dont vous n'avez jamais vu le spectre effroyable.
— Prenez garde, monsieur; au luxe accoutumé,
Contre la pauvreté vous êtes désarmé,
Et l'assaut des besoins vous sera bien plus rude
Qu'aux hommes aguerris par la vieille habitude.

GEORGE.

Je comprends tout cela, monsieur; mais j'ai la foi.
Les longs travaux n'ont rien de rebutant pour moi.
Quant aux privations qu'il faut que je supporte,
Je suis, pour tout souffrir, d'une trempe assez forte.

LE NOTAIRE.

Il suffit. — Pardonnez, si je suis indiscret,
Et ne veuillez y voir qu'un profond intérêt.
Vous êtes sur le point de vous marier?

George s'incline.

Celle
Dont vous avez fait choix est jeune, riche et belle;
Bref, elle vous convient?

GEORGE.

Non! c'est mal s'exprimer!
J'en suis épris; je l'aime autant qu'on peut aimer;

Je la trouve adorable, et mon unique envie,
Est de lui consacrer tous les jours de ma vie;
Je n'imagine pas de bonheur plus complet;
Tout me déplaît loin d'elle, et près d'elle me plaît.
J'abandonne gaîment ce que le sort m'enlève,
Si, me prenant mes biens, il me laisse mon rêve,
Et mes travaux obscurs, mais par elle applaudis,
De mon pauvre atelier feront un paradis.

LE NOTAIRE.

Sans doute; si sa main dépendait d'elle-même;
Mais au père appartient l'autorité suprême.
Les pères, qui sont faits au rebours des amants,
Prisent fort les écus, et fort peu les romans.
Je crains pour votre amour une mésaventure,
Et qu'un si noble trait n'amène une rupture.

GEORGE.

Quoi! monsieur! je serais repoussé, pour avoir
Fait en homme de bien, et rempli mon devoir!

LE NOTAIRE.

C'est possible.

GEORGE.

Tandis qu'un père de famille,
Si j'étais un coquin, me confîrait sa fille!

LE NOTAIRE.

Oh! le mot est trop dur; ce que permet la loi...

GEORGE.

Et que dirait de moi celle que j'aime! Et moi,
De quel air l'aborder! de quel front intrépide
Soutiendrais-je le poids de son regard limpide!
Comment offrir un nom dont elle rougirait!
Quel amour demander à son mépris secret!

— J'aime mieux, mille fois, de mon devoir victime,
Perdre ma fiancée et garder son estime.

LE NOTAIRE.

Après l'avoir perdue, un pire ennui pour vous,
Ce sera de la voir au bras d'un autre époux.

GEORGE.

D'un autre époux!

LE NOTAIRE.

Mais oui. Quoi! cela vous étonne?
La voulez-vous contraindre à n'épouser personne?

GEORGE.

Je la connais, monsieur, et réponds de sa foi.

LE NOTAIRE.

Je le veux; mais le père imposera sa loi.

GEORGE.

Oh! que me dites-vous?

LE NOTAIRE.

La vérité.

GEORGE.

N'importe!
L'honneur parle, et sa voix doit être la plus forte.
— J'accepte.

LE NOTAIRE.

Est-ce vraiment votre dernier mot?

GEORGE.

Oui.

LE NOTAIRE, s'approchant, et lui prenant la main.

Eh bien, c'est d'un cœur noble, et j'en suis réjoui.
J'ai dû vous signaler le péril où vous êtes;
Mais vous avez raison d'agir comme vous faites.
Quel que soit le destin qui vous est réservé,
Vous aurez droit d'aller partout, le front levé;

Et je fais peu de cas du fils qui délibère,
Quand il faut acquitter les dettes de son père.

Entre le clerc.

LE CLERC, au notaire.

Monsieur, les créanciers sont arrivés.

LE NOTAIRE.

C'est bien.
Faites entrer ici; dites-leur que je vien.

Le clerc rentre à l'étude.

A George.

Suivez-moi; nous allons vérifier le compte,
Et voir quelle est la somme où chaque dette monte.

Il conduit George dans son cabinet.

SCÈNE VII.

LES CRÉANCIERS, introduits par LE CLERC. — Parmi eux un VIEUX MONSIEUR, vêtu à l'ancienne mode, avec une douillette par-dessus ses habits; il donne le bras à une VIEILLE FILLE qu'il conduit vers un fauteuil, et s'assoit auprès d'elle.

PREMIER CRÉANCIER.

Je perds cinq mille francs, dont j'ai bien des regrets.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Et moi, cinquante mille!

PREMIER CRÉANCIER.

Outre les intérêts.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Cinquante mille francs, monsieur!

PREMIER CRÉANCIER, avec indifférence.

C'est une somme.

Vivement.

Je m'étais laissé prendre à ses airs d'honnête homme.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Le fait est qu'il avait des domaines princiers.

PREMIER CRÉANCIER.

Vingt maisons!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Dix châteaux!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Piéges à créanciers!

PREMIER CRÉANCIER.

C'était un intrigant.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Un fripon, somme toute.
Vous n'avez pas d'argent; n'empruntez pas.

PREMIER CRÉANCIER.

Sans doute.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Croyez-vous que le fils nous paîra?

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Mon Dieu, non!
On tient plus à son or qu'à l'honneur de son nom.

QUATRIÈME CRÉANCIER.

Mais c'est affreux!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Le monde est une triste chose!

LE VIEUX MONSIEUR, *assis.*

Les révolutions, monsieur, en sont la cause.
Tout est nié; chacun raisonne d'après soi;
On n'a plus le respect; on a perdu la foi;
Les usages anciens sont traités de sornettes;
— De là vient que les gens n'acquittent plus leurs dettes.

PREMIER CRÉANCIER.

Nous plaiderons.

TOUS.

Oui! oui!

LA VIEILLE FILLE, assise à côté du vieux monsieur.

Je les trouve plaisants.

LE VIEUX MONSIEUR.

Hein? — Je suis un peu sourd; c'est un effet des ans.

LA VIEILLE FILLE, élevant la voix.

Je dis qu'ils sont plaisants de gémir de la sorte,
Devant moi qui perdrai la somme la plus forte.

LE VIEUX MONSIEUR.

Combien?

LA VIEILLE FILLE.

Cent mille écus.

LE VIEUX MONSIEUR.

Bah!

LA VIEILLE FILLE.

Ma dot.

LE VIEUX MONSIEUR.

Votre dot!

LA VIEILLE FILLE.

Eh! oui. Que voyez-vous d'étrange dans ce mot?

LE VIEUX MONSIEUR.

Oh! rien. Pardonnez-moi.

LA VIEILLE FILLE.

Vous me trouvez d'un âge,
N'est-ce pas, à ne plus songer au mariage?

LE VIEUX MONSIEUR.

Mais non.

LA VIEILLE FILLE, se levant.

Bon! bon! riez à votre aise; j'entends
Raillerie, et j'avoue, entre nous, quarante ans.
— Vous vous étonnerez, me sachant cette idée,

Que l'exécution en soit si retardée;
Que voulez-vous! la dot ne vint pas assez tôt;
Car les choses, jamais, n'arrivent quand il faut.
Jeune, vous m'avez vue assez fraîche et gentille;
Mais la dot était mince, aussi je restai fille.
Comme tous mes trésors étaient mes seuls appas,
L'amoureux abondait, mais l'épouseur, non pas.
Plus tard survint la dot; mais c'était bien la peine!
Quand j'eus cent mille écus, j'avais la quarantaine.

LE VIEUX MONSIEUR.

Un bel âge.

LA VIEILLE FILLE.

Flatteur!

LE VIEUX MONSIEUR.

D'ailleurs, cent mille écus!

LA VIEILLE FILLE.

Oui, cela compensait quelques printemps de plus;
Mais ce dernier espoir m'échappe, tout à l'heure.
Fille j'ai vécu, fille il faudra que je meure!

LE VIEUX MONSIEUR.

Que n'ai-je cinquante ans, mort-Dieu! Vous me verriez
Mettre mon cœur, madame, et ma main à vos pieds.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, GEORGE.

LE NOTAIRE, montrant George.

Messieurs, c'est l'héritier, et vous allez entendre
Les résolutions qu'il a cru devoir prendre.

PREMIER CRÉANCIER.

Chut!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Écoutez!

GEORGE.

Messieurs, j'accepte.

TOUS LES CRÉANCIERS.

Bien! très-bien!
Bravo!

GEORGE.

Je vous réponds que vous ne perdrez rien.

LE VIEUX MONSIEUR, à demi-voix, en applaudissant légèrement.

Bravo!

GEORGE.

Vous montrerez vos titres de créance;

En désignant le notaire.

Et monsieur vous paîra le tout, à l'échéance.

PREMIER CRÉANCIER.

Ma foi! c'est d'un grand cœur.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Et c'est d'un fils pieux.

PREMIER CRÉANCIER.

C'est superbe. Caton n'aurait pas agi mieux.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

C'est digne des beaux temps de la Grèce et de Rome.

QUATRIÈME CRÉANCIER.

Ah! le brave garçon!

LA VIEILLE FILLE.

Ah! l'excellent jeune homme!

PREMIER CRÉANCIER, s'approchant de George.

Monsieur, permettez-moi de vous serrer la main.

Il lui saisit la main droite; le deuxième créancier saisit la main gauche, et tous les créanciers se disputent à qui serrera les mains de George.

LE VIEUX MONSIEUR.

Ce trait me raccommode avec le genre humain.

LA VIEILLE FILLE, à part.

Je me sens tout émue, et voilà, sur mon âme,
Un mari dont serait orgueilleuse une femme!

PREMIER CRÉANCIER, à George.

Si vous avez besoin d'un ami qui soit chaud...

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Si c'est jamais ma bourse ou mon nom qu'il vous faut...

PREMIER CRÉANCIER.

Comptez sur moi, monsieur!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Faites-moi cette grâce,
Monsieur, de n'employer aucun autre à ma place!

GEORGE.

Messieurs, en vous payant, je fais ce que je doi,
Et cela ne vaut pas tout ce qu'on dit de moi.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

On ne peut trop louer un trait si grandiose.

PREMIER CRÉANCIER, montrant le notaire.

Ainsi donc, c'est monsieur qui me paîra la chose?

GEORGE.

Oui.

PREMIER CRÉANCIER, timidement.

Le terme est échu.

GEORGE.

Présentez-vous ce soir.

PREMIER CRÉANCIER, avec explosion.

Adieu, noble jeune homme!

LA VIEILLE FILLE, saluant gracieusement.

Adieu, monsieur.

GEORGE.

Bonsoir.

Les créanciers sortent avec des gestes d'admiration.

SCÈNE IX.

GEORGE, LE NOTAIRE.

GEORGE, les regardant sortir.

Quels transports! quelle joie!

LE NOTAIRE.

Oui; la reconnaissance,
Trop froide en vieillissant, est chaude à sa naissance.

GEORGE.

Ils se mettraient au feu pour me remercier.

LE NOTAIRE.

Ne vous y fiez pas. — Voici monsieur Mercier.

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. MERCIER.

M. MERCIER.

Bonjour, mon jeune ami; bonjour, mon cher notaire.
Avons-nous terminé cette petite affaire?

GEORGE.

Oui, monsieur.

M. MERCIER.

Bon. Alors, nous causerons un peu.

GEORGE, ayant M. Mercier à sa droite et le notaire à sa gauche.

Monsieur, je dois vous faire, avant tout, un aveu.
Hier, dans un entretien, dont le sujet m'enflamme,
Vous demandiez quels biens j'offrirais à ma femme.

Le passé me trompait, et m'a fait vous tromper ;
Mais mon illusion vient de se dissiper ;
Et, quoique tous mes vœux soient pour cette alliance,
Je ne puis abuser de votre confiance.
— Dussé-je d'un refus avoir le cœur percé,
Il faut que vous sachiez que mon père...

M. MERCIER.

Je sai.
Ses spéculations ont été malheureuses;
L'actif est absorbé par des dettes nombreuses ;
Mais la dot maternelle est intacte, et je tien
Qu'elle peut décemment fournir à l'entretien.

GEORGE.

Mais, monsieur...

M. MERCIER.

J'ai pris soin de donner à ma fille
Des goûts simples, l'amour de la vie en famille.

GEORGE.

Monsieur...

M. MERCIER.

Je suis ravi de montrer, au surplus,
Que ce n'est pas l'argent que j'estime le plus,
Et qu'à mon sentiment la valeur de la somme
Est peu de chose, auprès de la valeur de l'homme.
La richesse est souvent un effet du bonheur ;
Mais on ne doit qu'à soi d'être un homme d'honneur.
Les qualités du cœur sont tout dans un ménage,
Et l'on est assez riche avec cet apanage.

GEORGE, avec joie.

Alors, monsieur...

M. MERCIER.

Jamais je n'eusse consenti,

Quelque brillant d'ailleurs qu'eût été le parti,
Si l'éclat de l'honneur, à quoi seul je m'attache,
M'eût paru s'obscurcir de l'ombre d'une tache ;

Continuant, quoique George veuille parler.

Et, s'il eût fallu prendre un jeune homme estimé,
Mais dépourvu de biens, ou riche et mal famé,
Mon choix eût été prompt, et vous pouvez comprendre
Quel est celui des deux que j'aurais pris pour gendre.

GEORGE, avec chaleur.

Monsieur, je suis charmé de vos façons de voir,
Et de tels sentiments me donnent grand espoir.
L'honneur étant aussi ce que je considère,
J'ai promis de payer les dettes de mon père.

M. MERCIER.

Hein ?

GEORGE.

Je craignais, d'abord, perdant tout ce que j'ai,
Que votre bon vouloir ne s'en trouvât changé;
Mais je vois à présent que ma crainte était vaine,
Et que l'acte opposé vous eût fait de la peine.

M. MERCIER.

Ah! mon Dieu! — Ce n'est pas par contrat solennel ?

GEORGE.

J'ai promis.

M. MERCIER.

Malheureux! — Et le bien maternel ?

GEORGE.

Dévoré tout entier par le païment des dettes.

M. MERCIER.

Tout entier ?

GEORGE.

Tout entier.

M. MERCIER.

Imprudent que vous êtes !

GEORGE.

N'était-ce pas loyal, et me blâmez-vous?

M. MERCIER.

Non.

GEORGE.

Fallait-il imprimer une tache à mon nom ?

M. MERCIER.

Il fallait... il fallait... On ne va pas si vite,
Que diable! On prend conseil, et l'on agit ensuite.

Allant vers le notaire.

Six cent mille francs!

LE NOTAIRE.

Mais, s'il n'avait fait ainsi,
L'éclat de son honneur en serait obscurci.

M. MERCIER.

Un demi-million!

LE NOTAIRE.

Bah! qu'importe la somme!
C'est peu de chose auprès de la valeur de l'homme.

M. MERCIER.

L'un ne nuit pas à l'autre.

LE NOTAIRE.

Et, si j'ai bien compris,
Les qualités du cœur ont pour vous plus de prix.

M. MERCIER.

Sans doute; mais...

LE NOTAIRE.

Le trait n'est-il pas honorable ?

M. MERCIER, brusquement.

C'est avec ces traits-là que l'on meurt misérable.

LE NOTAIRE.

Vouliez-vous qu'il fraudât les créanciers ?

M. MERCIER.

Non pas.

LE NOTAIRE.

N'auriez-vous pas agi de même en pareil cas ?

M. MERCIER.

Possible.

GEORGE.

Est-ce un motif qui doive m'interdire
Un espoir qui d'abord a paru vous sourire ?

M. MERCIER.

Je n'ai pas dit cela.

GEORGE.

M'est-il encor permis
De songer au bonheur que je m'étais promis ?

M. MERCIER.

Monsieur, votre recherche et m'honore et me flatte ;
Mais marier ma fille est chose délicate :
On doit fort réfléchir sur ce grave sujet.

LE NOTAIRE.

Eh ! monsieur, vous étiez tantôt beaucoup plus net.
Croirai-je que l'honneur ne vous plaît qu'en maxime,
Et qu'au fond l'argent seul a toute votre estime ?

M. MERCIER.

Croyez si bon vous semble ; on sait mes sentiments,
Et je suis au-dessus de vos faux jugements.

Montrant George.

Ce que monsieur a fait me semble fort honnête,
Et ce n'est nullement ce motif qui m'arrête.
Peut-être aurais-je droit de paraître offensé
Que de mon humble avis on se soit dispensé ;

Mais je l'eusse donné sans doute tout semblable,
Et cet acte à monsieur me rend plus favorable.

LE NOTAIRE.

Alors, rien ne s'oppose au contrat, Dieu merci!

M. MERCIER.

Monsieur, permettez-moi d'être juge en ceci.
Je ne refuse point, ni n'accorde ma fille;
Je connais mes devoirs de père de famille,
Et veux l'interroger d'abord avec douceur;
Car je ne prétends point violenter son cœur.

GEORGE.

C'est fort juste, monsieur, et je ne veux moi-même
Que de son libre choix la personne que j'aime.

M. MERCIER, à George.

Puis ma fille est bien jeune... Au surplus, nous verrons.

GEORGE.

Mais comment dois-je?...

M. MERCIER, affectueusement.

Adieu, nous en reparlerons.

Au notaire sèchement.

Serviteur.

Il sort.

SCÈNE XI.

GEORGE, LE NOTAIRE.

GEORGE.

Oh!

LE NOTAIRE.

Eh bien!

GEORGE.

Qu'en dites-vous?

LE NOTAIRE.

C'est louche.

GEORGE, se laissant tomber sur une chaise.

O mon Dieu!

LE NOTAIRE.

Pauvre enfant! son désespoir me touche.

Allant à George, et lui posant la main sur l'épaule.

Ne vous désolez pas ainsi; rien n'est perdu;
Et peut-être, après tout, ai-je mal entendu.
Il ne refuse pas, à vrai dire, — il hésite.

George paraît reprendre espérance.

— Sortons; nous dresserons notre plan de conduite.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez M. Mercier.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, M. MERCIER.

Ils entrent en continuant une conversation.

RODOLPHE.

Vous souvient-il des nuits où nous montions la garde,
Et comme on les passait d'une façon gaillarde ?

M. MERCIER.

Je ne m'en souviens pas.

RODOLPHE.

Ces temps sont déjà loin. —
Nous soupâmes souvent au cabaret du coin ;
On riait, on buvait, on chantait après boire.
— Vous chantiez Béranger.

M. MERCIER.

Je n'en ai pas mémoire.

RODOLPHE.

Et comme vous chantiez! Quelle voix de stentor !
Aussi nous vous avons nommé sergent-major.

Ah ! vous aviez bon air sous l'habit militaire.
— Vous étiez philosophe, et goûtiez fort Voltaire.

M. MERCIER.

Monsieur, ces souvenirs remontent à quinze ans,
Et vous m'excuserez s'ils me sont peu présents.
Je suis un homme d'ordre, et la philosophie
Est un mot dangereux et dont je me méfie.

RODOLPHE.

Ah ! ah ! c'est différent. — Alors, n'en parlons plus.
Ce n'est pas là le point qui me touche, au surplus.
— Je voudrais, cher monsieur, avoir une réponse :
Faut-il que George espère, ou faut-il qu'il renonce?

M. MERCIER.

Je fais un cas très-grand, monsieur, de votre ami,
Et ne l'éconduis pas, sans en avoir gémi.
Mais j'ai d'autres desseins sur ma fille.

RODOLPHE.

Naguère
Pourtant, à ses désirs vous n'étiez pas contraire.

M. MERCIER.

Il est vrai.

RODOLPHE.

Je ne peux supposer qu'aujourd'hui
Son noble procédé vous tourne contre lui.

M. MERCIER.

Loin de là. J'en conçus une estime si vive,
Que je dus réprimer cette ardeur excessive.
Contre l'enthousiasme appelant ma raison,
Je me dis que l'amour n'avait qu'une saison;
Qu'à la paix du ménage importe le bien-être,
Et que l'on doit songer aux enfants qui vont naître.
C'est rabaisser l'hymen au niveau d'un plaisir,

Que d'en faire le but d'un amoureux désir.
Ce saint engagement sur le devoir repose:
L'intérêt des enfants est la première chose,
Et leur donner le jour, sans assurer leur sort,
Est un acte égoïste, et que je blâme fort.
— Je crois à votre ami, monsieur, l'âme trop haute,
Pour qu'il veuille commettre une semblable faute.

RODOLPHE.

Je n'ai garde, monsieur, d'entamer un débat;
Mais voilà bien des gens voués au célibat.

M. MERCIER.

Tant pis.

RODOLPHE.

Quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre,
Car vos petits-enfants ne seront pas à plaindre.

M. MERCIER.

Oh! je ne suis pas riche au point que vous croyez;
Mes fermages, monsieur, me sont très-mal payés.
— Et puis, pour peu qu'il ait quelque noblesse d'âme,
Un homme ne veut pas devoir tout à sa femme;
Il est humilié de ce rôle à l'envers;
Son embarras secret éclate en mots amers;
Et dans un intérêt, que je crois réciproque,
J'épargne à votre ami cet état équivoque.

RODOLPHE.

Il vous est obligé, monsieur, d'un soin si grand.

M. MERCIER.

Enfin j'ai, depuis peu, fait un choix différent.

RODOLPHE.

Ah!

M. MERCIER.

Et monsieur Richard, je veux bien vous l'apprendre,

Est celui que j'agrée et qui sera mon gendre.

RODOLPHE.

Monsieur Richard, banquier?

M. MERCIER.

Lui-même.

RODOLPHE.

L'on prétend
Que son père a failli trois fois.

M. MERCIER.

On en dit tant!

RODOLPHE.

De là vient sa fortune.

M. MERCIER.

Il ne m'importe guère;
Le fils est innocent des fautes de son père.

RODOLPHE.

Pourtant il en profite. — Êtes-vous bien instruit?
Sur sa propre conduite il court un méchant bruit.

M. MERCIER.

Envie et calomnie!

RODOLPHE.

Et vers cet hyménée
Votre fille, monsieur, paraît-elle inclinée?

M. MERCIER.

Une fille, élevée en de bons sentiments,
Où son père les veut met ses attachements.

RODOLPHE.

Mais connaît-elle bien monsieur Richard?

M. MERCIER.

De reste:
Ils se sont déjà vus, deux ou trois fois.

RODOLPHE.

La peste!
Déjà deux ou trois fois! A tout cela répond;
Et votre fille, oui-da, doit le connaître à fond.
Deux ou trois fois! C'est plus que le temps nécessaire
Pour se lier d'abord d'une estime sincère,
Sentir un nœud plus doux à ce nœud succéder,
Savoir si les penchants se pourront accorder,
Et s'assurer enfin de cette sympathie
Sans laquelle il n'est point d'union assortie.
Certe, en l'éternité d'un tel engagement
Il faut bien se garder d'entrer légèrement;
Mais, quand on s'est rendu deux ou trois fois visite,
Il suffit; l'on n'a plus qu'à se marier vite.

M. MERCIER.

Je m'inquiète peu si vous raillez ou non,
Monsieur : je suis l'usage, et l'usage est fort bon.

RODOLPHE.

Eh bien, permettez-moi, monsieur, de vous le dire :
L'usage est si mauvais, qu'il n'en est pas de pire.
Je suis trop irrité de tout ce que j'entends,
Et, ma foi! je ne puis me taire plus longtemps.
Quoi! vous parlez toujours, messieurs, de la famille,
Et dans tous vos discours la moralité brille;
On vous voit foudroyer ces pauvres amoureux;
Du côté du mari vous êtes tous contre eux;
Pour un propos galant, votre pudeur austère
S'effarouche aussitôt et crie à l'adultère,
Et vous poussez alors d'effroyables clameurs
Sur la corruption des esprits et des mœurs;
Mais comment traitez-vous cette union sacrée?
Par quels soins prévoyants est-elle préparée?

Songez-vous seulement à consulter les goûts
De cette enfant à qui vous donnez un époux?
C'est cependant le point important, il me semble;
On doit se convenir, quand on doit vivre ensemble,
Et, pour aimer un homme, et pour n'aimer que lui,
Il faut premièrement l'épouser sans ennui;
Enfin, l'on ne saurait, en pareille matière,
Trop songer qu'il y va de l'existence entière.
— Qu'arrive-t-il pourtant? Qu'ayant si bien prêché,
De ce contrat si saint vous faites un marché,
Et vous prenez un gendre, après une rencontre,
Non pour les qualités, mais pour l'argent qu'il montre.

M. MERCIER.

Mais, monsieur!...

RODOLPHE.

N'est-ce pas ainsi, de point en point?
George aime votre fille, et ne lui déplaît point;
C'est une âme élevée, et ce qu'il vient de faire
En est assurément une preuve assez claire;
Ce beau trait cependant, parce qu'il l'appauvrit,
Loin de le rehausser, le perd dans votre esprit,
Et vous lui préférez quelqu'un, de mœurs douteuses,
Et dont le patrimoine a des sources honteuses.
Je sais qu'un fils est pur du tort de ses parents;
Mais voyez des deux parts les actes différents :
L'un, qui peut rester riche, accepte la misère,
De plein gré, par respect pour le nom de son père;
L'autre tire profit, sans en être troublé,
D'une triple faillite, et d'un argent volé.
Ce n'est pas tout : telle est votre ardeur pour cet homme,
Qu'il faut que, sur-le-champ, l'affaire se consomme,
Et que, sans rechercher au cœur de votre enfant

Si le premier amour n'est pas encor vivant,
Si ses vœux ne sont pas pour l'un plus que pour l'autre,
En place de son choix vous imposez le vôtre,
Et jetez votre fille en d'éternels liens,
Brusquement, au hasard, après deux entretiens.
Ne vous étonnez plus, morbleu! des fruits que porte
Une sotte union, qu'on bâcle de la sorte;
La nature, messieurs, est plus forte que vous;
Les femmes ont un cœur tout aussi bien que nous,
Et le besoin d'aimer, qui tient aux lois suprêmes,
S'y révolte et triomphe en dépit d'elles-mêmes.

M. MERCIER.

Monsieur !...

RODOLPHE.

Et s'il survient de fâcheux accidents,
N'en accusez que vous, ô pères imprudents !
Car ces torts, pour lesquels vous êtes implacables,
Vous en êtes les vrais et les premiers coupables.
— J'ai dit.

M. MERCIER.

C'est bien heureux.

RODOLPHE.

Et je m'en vais.

M. MERCIER.

Bonsoir.

RODOLPHE.

Je sais de vos desseins ce qu'il fallait savoir,
Et vais tuer en George un reste d'espérance,
Dont il ne peut tirer qu'angoisse et que souffrance.

Il sort.

SCÈNE II.

M. MERCIER, seul.

Ce monsieur-là n'est point moral dans ses propos.
— C'est un voltairien.

Entrent Laure et Lucile.

SCÈNE III.

M. MERCIER, LAURE, LUCILE.

M. MERCIER.

Ah! l'on vient à propos.
Entrez.

A Laure.

J'ai quelque chose à vous dire, ma fille;
Allez vous habiller, et faites-vous gentille.
Nous avons à dîner monsieur Richard.

LUCILE, avec ennui.

Ah! Dieu!

M. MERCIER, à Laure.

Tâchez d'être agréable, et de causer un peu,
Laure. Quand il est là, vous n'ouvrez pas la bouche,
Et vous vous remuez tout autant qu'une souche.

LAURE.

Eh! je ne trouve rien à dire.

M. MERCIER.

Il faut chercher.
Il doit vous croire bête, à ne vous rien cacher.

LUCILE, assise derrière M. Mercier et Laure, qui sont debout.

Pour lui, je le crois tel, par la raison contraire:
L'une devrait parler; l'autre devrait se taire.

M. MERCIER.

Paix !

LAURE.

Je ne peux paraître autre que je ne suis,
Mon père; pour parler je fais ce que je puis;
Mais l'inspiration m'a si mal secondée,
Qu'il ne m'est pas encor venu la moindre idée.

M. MERCIER.

Avec George pourtant vous babilliez sans fin.

LAURE.

Oui; cela se faisait tout seul et sans dessein.

LUCILE.

C'est qu'à des gens d'esprit on répond de soi-même,
Et que répondre aux sots est un travail extrême.

M. MERCIER, à Lucile.

Silence! l'on n'a pas besoin de vos avis.

A Laure.

Laure, écoutez-moi bien; je sais ce que je dis,
Et vous devez avoir en moi la confiance
Qu'il faut que la jeunesse ait dans l'expérience.
C'est à votre bonheur surtout qu'on doit penser;
Mais je sais mieux que vous, ma fille, où le placer,
Et, comme, en pareil cas, la raison se consulte,
Et non l'emportement des cœurs et leur tumulte,
Un père, qui raisonne, est meilleur conseiller
Qu'un cœur de dix-neuf ans, prompt à s'émerveiller.
— George a des qualités, par des vices ternies;
Il est léger, et voit mauvaises compagnies.

LAURE.

Mais, mon père...

M. MERCIER.

Je trouve en lui plus d'un défaut;

Enfin ce n'est point là le mari qu'il vous faut.
Ces dehors, par lesquels les filles sont séduites,
Sont de peu de valeur pour ceux qui voient les suites,
Et, quand du choix qu'on fait dépend tout l'avenir,
C'est un fond plus solide à quoi l'on doit tenir.

LAURE, d'un ton suppliant.

Pourtant...

M. MERCIER.

Monsieur Richard a ce mérite énorme.
S'il n'a pas ce brillant qui ne tient qu'à la forme,
Il est très-bien pourvu du côté sérieux;
En un mot, c'est l'époux qui vous convient le mieux.

LAURE, avec abattement.

Hélas!

M. MERCIER.

Je ne suis pas un père sans entrailles,
Et, d'ailleurs, les couvents ont perdu leurs murailles;

D'un ton patelin.

Mais, si vous respectez un peu mes cheveux gris,
Si mes droits paternels ont pour vous quelque prix,
Vous tiendrez, mon enfant, compte de ma prière,
Et vous réjouirez la fin de ma carrière.
— Adieu.

Il la baise sur le front, et sort.

SCÈNE IV.

LAURE, LUCILE.

Lucile se lève, regarde si M. Mercier est sorti, et revient vers sa sœur.

LUCILE.

Tu n'aimes plus ce pauvre George?

LAURE.

Oh! si.

LUCILE.

Tu l'aimes, et tu peux l'abandonner ainsi!

LAURE.

Que faire?

LUCILE.

Oh! si j'aimais, et si j'étais aimée,
Moi! — je résisterais même à la force armée;
Et, si l'on me voulait marier comme toi,
Je répondrais : « Non, non. Battez-moi, tuez-moi. »

LAURE.

Mais comment résister, quand un père nous prie!

LUCILE.

Est-ce toi, chère sœur, ou lui qui se marie?

LAURE.

Moi.

LUCILE.

Qui doit être heureux ou malheureux, selon
Que ton futur mari sera mauvais ou bon?

LAURE.

Moi.

LUCILE.

Puisque ton bonheur tient au choix qu'il faut faire,
C'est à toi de choisir. — Voilà toute l'affaire.

LAURE.

Quoi! veux-tu qu'au mépris de l'ordre naturel,
On dispose de soi, sans l'aveu paternel!

LUCILE.

Eh! non; je ne veux pas qu'on ait cette licence.
Je sais qu'un père a droit à notre obéissance;
On ne peut, malgré lui, se choisir un époux;

Mais il ne nous doit pas marier malgré nous.
— Ou je resterai fille, ou bien, ne lui déplaise,
J'entends que ce soit moi qui choisisse à mon aise.

LAURE.

Il faut bien écouter les conseils de celui
Que Dieu nous a donné pour guide et pour appui.

LUCILE.

Sans doute; la raison du père de famille
Est le meilleur gardien qu'ait une jeune fille ;
Il faut de ses conseils faire le plus grand cas ;
Mais pourtant ils n'ont pas le pouvoir qu'ils n'ont pas.
— On te dirait cent fois que Richard est aimable,
L'en aimerais-tu mieux ?

LAURE.

Ce n'est pas présumable.

LUCILE.

Crois-tu qu'on doive aimer son mari ?

LAURE.

Sûrement.

LUCILE.

Eh bien, on n'aime pas par un commandement.
Prière, ordre, conseils, n'y peuvent rien; personne
Ne sait pourquoi le cœur se refuse ou se donne,
Et tu voudrais aimer, contre son bon plaisir,
Que tu ne pourrais pas, toi-même, y réussir.
— Ah! vois-tu, les parents ont appris la sagesse,
Mais oublié l'amour, fête de la jeunesse;
Ils ont aimé jadis, et ne comprennent plus
Que l'on ait, à son tour, les penchants qu'ils ont eus.
Dieu nous a fait un cœur cependant; je suppose
Que, s'il nous l'a donné, c'est bien pour quelque chose:
En est-il un plus doux, plus innocent emploi,

Que l'amour dans l'hymen, le roman dans la loi!
Et n'est-ce pas enfin la félicité pure,
Que le devoir conforme au vœu de la nature ?

LAURE.

On se repent parfois, à la fin du roman,
Et le mari paraît tout autre que l'amant.

LUCILE.

Dût-on souffrir ensuite, on est digne d'envie :
On a connu, du moins, les beaux jours de la vie.
— Mais je crois, chère sœur, qu'on se repent bien plus
Des froides unions d'où l'amour est exclus.
Si c'est par la froideur, déjà, que l'on débute,
Jusqu'à l'antipathie on va de chute en chute.
Quand on est marié, le naturel secret,
Au bout d'un an, dit-on, s'échappe et reparaît,
Chacun à ses défauts librement s'abandonne,
Et, moins on s'est aimé, moins on se les pardonne.
Puisque le mariage est pesant quelquefois,
Il faut donc que l'amour en allége le poids,
Et que l'on puisse, en cas de mésintelligence,
S'aider d'un souvenir qui pousse à l'indulgence.

LAURE.

L'amour est une ivresse, un désordre insensé.

LUCILE.

Oui, s'il est criminel, ou s'il est mal placé.
Mais, quoi! George t'aimait dans un but légitime;
Sa conduite est fort belle et lui vaut ton estime ;
C'est ton père, après tout, qui te l'a présenté;
C'est lui qui t'engagea dans cette intimité.
Eh bien, tu suis la pente où son choix t'a guidée;
Est-ce ta faute, à toi, s'il a changé d'idée ?

Dame! le cœur n'est pas comme un réchaud, qu'on peut
Échauffer, refroidir, rallumer comme on veut.

LAURE.

Ah! ces réflexions ont beau paraître justes,
Les volontés d'un père ont des droits plus augustes.

LUCILE.

De sorte que, n'ayant rien à lui refuser,
S'il t'offrait Barbe-Bleue, il faudrait l'épouser ?

LAURE.

C'est l'auteur de mes jours; je les lui sacrifie.

LUCILE.

C'est donc pour ton malheur qu'il t'a donné la vie?

LAURE.

Je dois, si je le peux, réjouir ses vieux ans.

LUCILE.

Peut-il mettre sa joie à flétrir ton printemps ?

LAURE.

Enfin, je le connais; je le sais inflexible.
L'émouvoir par mes pleurs n'est pas chose possible;
Il n'abandonne pas ce qu'il a résolu,
Et son ton suppliant cache un ordre absolu.
Ce seraient tous les jours des disputes nouvelles,
Partout retentirait le bruit de nos querelles;
Je ne saurais braver cet éclat indécent;
Je préfère souffrir, tout en obéissant;
C'est, d'ailleurs, le devoir d'une fille soumise,
Et la rébellion n'est en nul cas permise.

LUCILE.

Ah! tu n'aimais pas George.

LAURE.

Hélas! si, je l'aimais,
Tendrement; et je l'aime encor, plus que jamais.

En renonçant à lui, je me fais violence,
Et j'ai bien dévoré des larmes en silence.
— Qu'il soit heureux! qu'il trouve un cœur digne de lui!
C'est là le seul espoir qui me reste aujourd'hui.

LUCILE.

Ah! Dieu! tu fais bouillir tout mon sang dans mes veines,
Et je n'aurais pas, moi, des vertus si sereines.

Entre George.

— Bon! monsieur George!

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGE.

LAURE.

Ah! ciel!

GEORGE.

Que m'a-t-on dit, grand Dieu!
Que vous vous mariez, vous! et de votre aveu!
— Non, votre père seul en conçut la pensée;
Mais vous, n'est-il pas vrai? vous l'avez repoussée;
Vous n'avez pas payé de cet indigne prix
Un cœur si confiant, si tendrement épris;
Non, dans cet art cruel vous n'êtes pas instruite,
D'encourager l'amour pour le trahir ensuite.
Un amour véritable a dû vous émouvoir;
Car je vous aime, moi; vous l'avez bien pu voir;
Vous savez bien qu'en vous je ne veux que vous-même,
Tandis que ce Richard, c'est votre dot qu'il aime.
— Parlez! rassurez-moi sur cet affreux hymen;
Dites-moi que jamais il n'aura votre main.
— Vous ne répondez pas! — Vous détournez la vue!...

Parlez, au nom du ciel ! Ce silence me tue.
— Mais c'est donc vrai ? — Parlez ! j'attends à vos genoux...

LAURE.

De grâce ! épargnez-moi. Je souffre plus que vous.
Que ne puis-je obéir au penchant de mon âme,
Monsieur George ! demain, je serais votre femme.
— Ce n'est pas un mensonge ! oh ! vous avez raison :
Je n'ai jamais connu l'art de la trahison.
De votre affection fière et reconnaissante,
Je me sentais pour vous une amitié croissante,
Une amitié qui vient encore de grandir,
Car à celui qu'on aime il est doux d'applaudir.

Lui tendant la main.

Vous avez bien agi, George ; j'en étais sûre,
Moi ; j'avais deviné votre noble nature.

LUCILE.

A la bonne heure !

GEORGE.

Eh bien ?

LUCILE, *à Laure.*

Calme-le tout à fait :
Dis-lui que le Richard n'est point du tout ton fait,
Que tu ne le veux pas, ni rien qui lui ressemble,
Et qu'il peut chercher femme ailleurs, si bon lui semble.

GEORGE, *à Lucile.*

A merveille !

LUCILE, *à Laure.*

Allons donc !

Passant vers George.

Ferme ! les grands moyens !

LAURE, *avec hésitation.*

Mais un père a des droits...

GEORGE.

Eh! n'ai-je pas les miens:
La jeunesse, l'amour, la nature éternelle
Qui veut qu'un cœur réponde à l'amour qui l'appelle?
Je vous aime; je suis aimé; — vous l'avez dit; —
Quoi de plus? Tout s'éteint où l'amour resplendit.
Ah! je pouvais encor vous céder tout à l'heure;
J'en serais mort, ou bien que faut-il pour qu'on meure!
Je n'avais pas alors entendu votre aveu;
Mais, l'ayant entendu, non! ah! ne plaise à Dieu!
Je vous disputerais à la nature entière,
Et vous enlèverais plutôt à votre père!

Lui prenant la main.

Laure!...

LAURE, retirant sa main.

Vous m'effrayez! — Je vois bien que j'ai tort,
Et que mon imprudence excite ce transport.
Quand la règle est franchie, il n'est plus de limite,
Et la première faute aux fautes nous invite.

LUCILE, se retirant au fond du théâtre.

Ah! le raisonnement! Tout est perdu.

GEORGE.

Quoi donc!

LAURE.

J'ai parlé, monsieur George, avec plein abandon;
Oui, c'est vrai, je l'ai dit, et veux vous le redire:
Vous êtes un grand cœur que j'aime et que j'admire.

GEORGE.

Aimez-moi seulement.

LAURE.

Vous nous avez fait voir,
D'une haute façon, ce que peut le devoir;

Permettez que j'observe aussi sa loi sévère.
— Mon devoir me prescrit d'obéir à mon père.

LUCILE.

Oh! pauvre George!

GEORGE.

Ah! Dieu! — Quoi! véritablement?

LAURE.

Oui. Nous en souffrirons, tous deux, cruellement.
— Moi surtout.

GEORGE.

Vous surtout! — O raillerie insigne!

LAURE.

Mais nous aurons, tous deux, suivi la droite ligne.

GEORGE.

Vous en souffrirez, vous! Non, non; à votre sort
Vous vous résignerez, sans un trop grand effort.
— Oh! ce n'est pas possible!... Il en est temps encore;
Ayez pitié de moi, Laure! ma chère Laure!
Je vous aime! — Attendez; je pourrai m'enrichir;
Résistez; demandez du temps pour réfléchir...
— Pas un mot! — Ainsi donc, en fille obéissante,
Vous acceptez l'époux qu'un père vous présente?

LAURE.

C'est mon devoir.

GEORGE.

Fort bien; c'est très-clair, et je voi
Qu'il faut, à tout jamais, vous délivrer de moi.
— Oh! les femmes! voilà ce qu'on en peut attendre!
Voilà ce qu'elles font de l'amour le plus tendre!
— Adieu, madame!

LAURE.

Un jour, il nous sera permis

De nous revoir en paix, comme de bons amis.

GEORGE.

Jamais !

LAURE.

Vous trouverez une sœur dévouée,
George, et l'affection que je vous ai vouée...

GEORGE.

Jamais ! — Adieu, madame.

Il va pour sortir, et s'arrête devant Lucile qui le retient.

LAURE.

Au revoir !

GEORGE.

Au revoir?
Eh quoi ! vous daignerez encor me recevoir?

Revenant.

J'observerai comment la chaste jeune fille
S'est changée en épouse et mère de famille,
Comment sa rougeur plaît au mari triomphant,
Ou comme elle est touchante, allaitant son enfant !
Oui, oui, c'est ajouter un charme au mariage,
Que d'en rendre témoin l'amoureux plein de rage ;
Il est piquant de voir avec quel œil jaloux
Il convoite un bonheur qu'on garde pour l'époux.
— Ah ! vraiment? Donnant tout à la foi conjugale,
Vous m'offrirez à moi quelque aumône amicale ;
Je me contenterai de ces miettes du cœur ;
Pour l'autre l'abandon, et pour moi la pudeur.
— Non ; je n'ai pas, madame, une âme assez sublime
Pour jouer, comme il faut, ce rôle de victime.
Non, je ne verrai pas, par l'hymen profané,
Ce front que j'admirais, de candeur couronné.

LAURE.

Hélas! votre ton dur, vos lèvres frémissantes
Me disent que j'entends des paroles blessantes;
Mais je ne comprends pas ce dont vous m'accusez;
Je n'ai pas les desseins que vous me supposez;
Et Dieu sait si j'envie une autre chose au monde
Que de vous témoigner mon amitié profonde.
— Ah! si j'avais le choix! si mon père...

GEORGE.

Eh! mon Dieu!
Laissons là votre père, et finissons ce jeu.
C'est une autorité sous laquelle on s'abrite,
Et je sais ce que vaut ce prétexte hypocrite.
On ne peut pas traîner les filles à l'autel,
Et leur faire épouser de force tel ou tel;
Elles ont bien assez d'intelligence en somme,
Pour savoir dire un non, ne voulant pas d'un homme,
Et, lorsque d'un monsieur impertinent ou laid
Elles font leur mari, c'est que cela leur plaît.

LAURE, *avec amertume.*

Cela leur plaît!

GEORGE.

Pour moi, je vais au fond des choses,
Et m'explique très-bien les effets par les causes.
Si je fus accueilli, si je me trouve exclus,
C'est qu'alors j'étais riche, — et je ne le suis plus.

LAURE.

Oh!

GEORGE.

C'est tout naturel, au temps comme le nôtre:
Je n'ai rien; l'autre est riche; on doit préférer l'autre.

LAURE.

Ah! vous êtes cruel!

LUCILE.

Vous prêtez à ma sœur,
Monsieur, des sentiments qui sont loin de son cœur.

LAURE, à Lucile.

Lucile, emmène-moi!... j'ai la tête perdue.

A George, du seuil de la porte, en pleurant.

C'est une affliction qui ne m'était pas due,
Monsieur; je vous pardonne, et crois à vos regrets,
Quand vous jugerez mieux de mes sentiments vrais.

Elle sort.

LUCILE; avant de sortir, elle s'approche de George immobile.

Adieu! — Je comprends bien quel chagrin est le vôtre,
Et je vous plains.

Elle sort.

GEORGE, toujours immobile.

Perdue! Elle en épouse un autre!

Il reste immobile et silencieux.

SCÈNE VI.

GEORGE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Ah! — Ton brusque départ me tenait en souci;
Mais j'ai bien deviné que tu serais ici.
— Viens, suis-moi; ta présence est ici déplacée.

GEORGE.

Ah! ciel! le croiras-tu! Laure! ma fiancée!
On la marie!

RODOLPHE, le prenant par le bras.

Allons!

GEORGE.

De son consentement!
Je suis joué, trahi, renié lâchement.

RODOLPHE.

N'y pense plus.

GEORGE.

Perfide! hypocrite! infidèle!

RODOLPHE.

Viens! Elle ne vaut pas qu'on s'irrite contre elle,
George; et, puisqu'à ta place elle accepte un Richard,
Je ne l'honore pas d'un regret, pour ma part.

GEORGE.

Elle va se donner à l'autre tout entière!

RODOLPHE.

Bah! tu te vengeras de la même manière.

GEORGE.

Et la noce est prochaine! et j'en saurai le jour!
— J'en mourrai.

RODOLPHE.

Laisse donc! on ne meurt pas d'amour.
Puis tu flatterais trop sa fierté féminine.
— Diantre! il ne manque pas de femmes, j'imagine.
Elle n'était pas mal, c'est vrai : l'œil langoureux;
Mais, moi, je n'aimais pas son parler doucereux.
Un peu... maigre, d'ailleurs. — Veux-tu que je t'en nomme
Vingt qui méritent mieux l'amour d'un galant homme?

GEORGE.

La déloyale!

RODOLPHE.

Tiens : j'eusse aimé mieux la sœur;
Elle est vive, piquante, et je lui crois du cœur.

GEORGE.

Que vais-je faire?

RODOLPHE.

Et l'art, qui t'ouvre ses domaines!
L'art, ce consolateur des misères humaines!
L'art, cet ami fidèle, et ce constant appui,
Qui ne trahit pas ceux qui se donnent à lui!
Les devoirs du ménage embarrassent l'étude;
Un véritable artiste en fuit la servitude,
Et, libre, travaillant quand il est inspiré,
Il va, revient, voyage et s'arrête à son gré.
La gloire est à ce prix.

GEORGE.

Je ne voulais la gloire
Que pour voir dans ses yeux l'orgueil de ma victoire.
Que m'importe de plaire à des gens inconnus?
Pour qui serai-je fier des succès obtenus?
Qui plaindra mes revers? qui soutiendra mon zèle?
— Ah! si je travaillais, ce n'était que pour elle.

RODOLPHE, le tirant par le bras.

Allons, viens donc, enfant!

GEORGE, suivant Rodolphe, puis s'arrêtant.

O puissance de l'or!
Elle serait à moi, si j'étais riche encor!
— Morbleu!

RODOLPHE.

Mon pauvre ami, tu commences à vivre;
C'est ta première épreuve, et bien d'autres vont suivre.
Arme-toi de courage, athlète généreux!

GEORGE.

Honnête, je la perds! — Fripon, j'étais heureux!

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

Un bal chez le notaire; — un salon de jeu, qui sert aussi de salle de repos; il est garni de divans; par les portes ouvertes dans le fond et sur les côtés, on voit les salles de bal, animées par des contredanses. — On entend la musique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE NOTAIRE, TROIS PERSONNES AVEC LUI (les mêmes personnes qui étaient chez George, au premier acte). — A une table de jeu, à gauche, des JOUEURS, parmi lesquels L'HOMME D'ÉTAT et le QUATRIÈME CRÉANCIER.

PREMIER PERSONNAGE (PREMIER AMI), au notaire.

Votre bal est charmant.

LE NOTAIRE.

N'est-ce pas?

PREMIER AMI.

Les parures
Sont de bon goût; on voit d'adorables figures.

DEUXIÈME AMI.

J'ai remarqué surtout, aux angles du salon,
Deux jeunes femmes.

PREMIER AMI.

Qui?

DEUXIÈME AMI.

Je ne sais pas leur nom;

Deux sœurs : j'ai cru, du moins, voir une ressemblance,
Quoiqu'on observe en l'une un air de nonchalance,
Tandis que l'autre est vive, et, ce qui m'en a plu,
Lance, d'un œil candide, un regard résolu.

LE NOTAIRE.

Je devine.

DEUXIÈME AMI.

L'aînée est aussi fort jolie :
Douce, pâle, des yeux pleins de mélancolie.

LE NOTAIRE.

Elle a déjà connu la souffrance, et je crains
Que l'avenir encor n'accroisse ses chagrins.

DEUXIÈME AMI.

Eh! bon Dieu! pourquoi donc?

LE NOTAIRE.

Elle est mal mariée;
Dans ses affections on l'a contrariée,
Et son père a fait choix pour elle d'un époux,
Lequel est sot, brutal, libertin et jaloux.

DEUXIÈME AMI.

En vérité!

LE NOTAIRE.

Bonsoir. Je vais un peu paraître.
Amusez-vous!

Il sort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins LE NOTAIRE.

DEUXIÈME AMI, au premier.

Sais-tu qui j'ai cru reconnaître?
— George.

PREMIER AMI.

Que devient-il? que fait-il?

DEUXIÈME AMI.

Je ne sai;
Je ne l'ai rencontré qu'une fois, l'an passé.

PREMIER AMI.

On le dit ruiné.

DEUXIÈME AMI.

C'est vrai. Le pauvre diable
S'est mis dans un état tout à fait pitoyable.

PREMIER AMI.

Comment cela?

DEUXIÈME AMI.

Que sais-je? Il s'est conduit... fort bien;
On parle d'un... beau trait. — En somme, il n'a plus rien.

PREMIER AMI.

Et comment donc vit-il?

DEUXIÈME AMI.

Diable si je m'en doute!
— Il barbouillait jadis quelque méchante croûte...

PREMIER AMI.

Parbleu! je m'en souviens de reste; quel ennui!
Il fallait voir cela, quand on dînait chez lui.

DEUXIÈME AMI.

Eh bien, il a, dit-on, essayé de les vendre;
Mais, baste! aucun marchand n'aura voulu les prendre.

TROISIÈME AMI.

Je le crois certes bien; pauvre George! Entre nous,
C'est les payer trop cher que d'en donner vingt sous.

DEUXIÈME AMI, apercevant George.

Eh! mais c'est lui! — Sortons! car les gens sans ressource
Sont toujours dangereux à l'endroit de la bourse.

PREMIER AMI, s'arrêtant avant de sortir, pour regarder George.

Diantre! le pantalon date de l'an passé;
L'habit noir est étroit, et fut souvent brossé.

Ils s'en vont.

SCÈNE III.

LES JOUEURS, à la table de jeu; GEORGE, vêtu d'un habit boutonné jusqu'au menton. — Il s'avance, à droite, sur le devant de la scène, et tire de sa poche une lettre, qu'il relit.

GEORGE.

« Mon cher George, quoique vous viviez maintenant en solitaire, ne manquez pas de venir à mon bal; je le donne exprès pour vous; voyez-y un rendez-vous d'affaires, plutôt qu'une soirée mondaine. J'ai imaginé ce moyen de rassembler tous ceux dont vous attendez quelque chose, et que vous ne pouvez pas rencontrer chez eux. D'ailleurs, j'ai à vous parler moi-même.

« P.-S. Je sais que la vue de madame Richard vous est pénible; mais je n'ai pu me dispenser de l'inviter. Tâchez de surmonter cette répugnance. »

Madame Richard! Oui, c'est ainsi qu'on la nomme.
Ce n'est plus Laure, c'est la femme de cet homme.
— O lâche que je suis! Pourquoi suis-je venu?
La crainte de la voir ne m'a pas retenu,
Et peut-être en mon cœur rougirais-je de lire
Que l'aspect qui m'effraye est celui qui m'attire!

Il s'assied à droite, près d'une table inoccupée.

— Elle est là, toujours belle! — Ah! l'éclat de son teint
Par un fléau vengeur puisse-t-il être éteint!

— Elle est là, reine au sein d'une cour qui l'admire,
Parmi des jeunes gens qui briguent son sourire,
Des jeunes gens vêtus à la mode du jour;

Regardant son habit.

Tandis que moi, morbleu! mon habit est trop court.
Sans doute elle triomphe, à me voir lamentable!
Un amant ainsi fait n'est pas bien regrettable.
— Oh!

Il se lève en frappant du pied. — L'homme d'Etat, qui a fini de jouer et s'apprête à sortir, se retourne au bruit, et regarde George. — Celui-ci s'approchant de l'homme d'État.

Bonjour, monsieur.

L'HOMME D'ÉTAT.

Eh! quel bonheur imprévu,
George! Voilà longtemps qu'on ne vous avait vu.

GEORGE.

Je vis loin du monde.

L'HOMME D'ÉTAT.

Oui, l'on m'a dit votre histoire;
Si je m'en souviens bien, elle est à votre gloire.

GEORGE.

Je suis allé chez vous, mais sans être reçu.

L'HOMME D'ÉTAT.

Ah! que je suis fâché de ne l'avoir pas su!
Puis-je vous être bon, mon cher, à quelque chose?

GEORGE.

Oui, c'est même sur vous que mon espoir repose.

L'HOMME D'ÉTAT, d'un air distrait, en remettant ses gants.

Il se pourrait!

GEORGE.

Jadis, vous m'aviez proposé
Certaines fonctions qu'alors je refusai;

Mais la façon de voir change avec la fortune,
Et votre offre, à présent, serait fort opportune.

L'HOMME D'ÉTAT.

Eh! mon cher, il fallait venir plus tôt à moi.
Tout le monde aujourd'hui veut avoir un emploi;
Dès qu'un poste est vacant, tant de gens le demandent,
Que les mieux appuyés depuis longtemps attendent.

GEORGE.

C'est-à-dire, monsieur, qu'il n'y faut plus penser?

L'HOMME D'ÉTAT, froidement.

Plus tard, nous tâcherons... Nous pourrons vous placer.
Nous verrons, en dehors de la voie ordinaire,
A vous faire, d'emblée, expéditionnaire.

GEORGE.

Expéditionnaire!

L'HOMME D'ÉTAT.

On vous avancera.
Je vois souvent Raymond, qui vous protégera.

GEORGE.

Raymond!

L'HOMME D'ÉTAT.

Tous les huit jours, nous dînons l'un chez l'autre.
Nul n'a su mieux comprendre un temps comme le nôtre;
Il a vu, tout d'abord, que la rigidité
N'aboutissait à rien qu'à la mendicité.
Comme il n'a pas l'orgueil de conduire les hommes,
Il suit docilement le courant où nous sommes,
Et soumis, sans murmure, au jugement de tous,
Règle sur le public son esprit et ses goûts;
Au temps de l'anarchie, il fut socialiste;
Mais il est aujourd'hui dévot et royaliste,

Et fonde un comité féminin, dans le but
D'aider nos jeunes gens à faire leur salut.
Du reste, bon convive, assidu près des dames,
Sans nuire à ses plaisirs, il prend soin de nos âmes.
Ce n'est pas un niais qui se pose en Romain;
C'est un homme d'esprit, qui fera son chemin.

GEORGE, à part.

Les choses, ici-bas, changent d'étrange sorte!
C'est lui qui, maintenant, me mettrait à la porte.

L'HOMME D'ÉTAT, s'apprêtant à sortir.

Il peut beaucoup; je veux vous présenter à lui.

GEORGE, sèchement.

Merci, monsieur.

L'HOMME D'ÉTAT.

Bonsoir; comptez sur mon appui.

Il sort.

GEORGE, seul.

Je vois s'évanouir mes ressources suprêmes.
— Quel changement! pourquoi? mes titres sont les mêmes;
Je vaux ce qu'autrefois je valais; et pourtant
Nul poste alors pour moi n'était trop important.
Ah! c'est qu'alors, n'eussé-je été qu'un imbécile,
Ayant assez d'écus, j'étais assez habile,
Et j'aurais tout l'esprit qu'un homme peut avoir,
Que, n'ayant plus d'argent, je n'ai plus de savoir.

Il va s'accouder sur la cheminée, à gauche.

— Et Raymond en crédit! Raymond une puissance!

SCÈNE IV.

C'est la fin d'une contredanse. — On voit passer plusieurs personnes, hommes et femmes. — Entrent les créanciers, causant entre eux. — Quelques-uns s'assoient sur le divan et sur des fauteuils, à droite; d'autres restent debout, formant un groupe.

GEORGE, LES CRÉANCIERS.

GEORGE, apercevant les créanciers.

Essayons, à présent, de la reconnaissance.

PREMIER CRÉANCIER.

Bel hôtel!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Des salons splendides!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Seigneur Dieu!

L'éclairage du bal n'a pas dû coûter peu.

Le quatrième créancier, qui était à la table de jeu, à gauche, se lève; le troisième créancier vient vers lui, en le saluant. Tous deux restent à gauche, tandis que les autres sont à droite.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Du prix de cette fête, on aurait une terre.

LE VIEUX MONSIEUR, assis, à côté du deuxième créancier.

Ce luxe ne sied pas chez un simple notaire.
Les bourgeois, au vieux temps, n'avaient pas ce travers
De donner de grands bals, comme des ducs et pairs:
Les rangs étaient gardés; on voyait d'habitude
Le marchand au comptoir, le notaire à l'étude,
Et chacun, conformant ses goûts à son état,
Laissait aux grands seigneurs le luxe et l'apparat.
Les révolutions ont tout mis en déroute,
— Et de là vient, monsieur, que l'on fait banqueroute.

GEORGE, s'approchant.

Bonjour, messieurs.

Tous se lèvent. On le salue.

Eh bien, vous n'avez rien perdu?

PREMIER CRÉANCIER.

Non, non. On m'a payé tout ce qui m'était dû.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Tout à l'heure, monsieur, nous en parlions encore,
Et nous disions combien ce trait-là vous honore.

GEORGE.

Je vois avec plaisir que vous n'oubliez pas.

PREMIER CRÉANCIER.

Vous n'avez point, monsieur, affaire à des ingrats.

GEORGE.

Puisque vous me montrez une amitié si grande,
Je n'hésite donc plus à faire ma demande.

On se range en demi-cercle autour de lui.

— Dans les biens de mon père est un nouveau moulin,
Qu'il avait inventé pour du papier sans fin;
On va vendre à bas prix cette usine inactive,
Qu'un bras laborieux rendrait fort productive.
Si vingt-cinq mille francs pouvaient m'être prêtés
Par vous, chacun prêtant selon ses facultés,
J'achèterais l'usine, et, foi de galant homme!
Je vous rembourserais en deux ans cette somme.

Silence. — Un des créanciers s'esquive doucement. — Les autres sont retenus par la présence de George, qui se trouve entre eux et la porte. — Le vieux monsieur va s'asseoir.

Au premier créancier.

En toute occasion, je peux, m'avez-vous dit,
User de votre bourse ou de votre crédit?

PREMIER CRÉANCIER.

Sans doute, cher monsieur, et vous ne sauriez croire
Combien je vous sais gré d'avoir tant de mémoire.
— Mais ne vouliez-vous pas cultiver les beaux-arts,
Peindre, animer la toile, exposer aux regards...

GEORGE.

J'envisageais ce but; mais je n'y puis atteindre,
Je n'ai pas le talent qu'il faut pour oser peindre.

PREMIER CRÉANCIER.

Vous ne vous rendez pas justice.

GEORGE.

Mon Dieu! si.
Les marchands de tableaux me jugent bien ainsi.

PREMIER CRÉANCIER.

Ce sont des ânes.

GEORGE.

Non. L'intérêt est bon juge;
Je les crois, et je cherche un plus humble refuge.
Le métier qu'on fait bien est toujours le meilleur :
Bon papetier vaut mieux que mauvais barbouilleur.

PREMIER CRÉANCIER, avec feu.

Vous avez tort, monsieur; c'est une félonie
Que de se dérober à la voix du génie.
Je suis artiste, moi; j'adore les tableaux.
Les vôtres, que j'ai vus, me paraissent fort beaux.
— Oh! les beaux-arts! Laisser une illustre mémoire!
Suivez, suivez la voie où vous attend la gloire,
Et je suis sûr qu'un jour vous me remercîrez
De ce conseil d'ami, que vous apprécîrez.

Il lui serre la main, et s'en va.

GEORGE.

Fort bien.

Au troisième créancier.

Et vous, monsieur ?

TROISIÈME CRÉANCIER.

Je connais cette usine :
Sotte acquisition, monsieur ! C'est la ruine.
Vous y mangeriez tout, et nous ne devons pas
Vous fournir les moyens d'être en ce mauvais cas.
— Pour tout autre projet je tiens ma bourse prête ;
Car votre intérêt seul en ce moment m'arrête.

Il salue George, et s'en va.

GEORGE.

Bien obligé.

QUATRIÈME CRÉANCIER.

Fi donc ! le ladre s'est enfui.
C'est honteux !

A George.

Si j'étais aussi riche que lui,
Vous verriez.

Il s'en va.

GEORGE, à part.

Est-ce assez de refus que j'affronte !
Suis-je rassasié de dévorer ma honte !

Allant vers le groupe des créanciers encore présents.

— Va, mendiant ! poursuis l'épreuve jusqu'au bout.
Le pauvre n'a pas droit d'écouter son dégoût.

Au deuxième créancier, qui se dispose à sortir avec les autres.

Ce serait, disiez-vous, vous faire un tort extrême,
Si j'employais jamais un autre que vous-même.

DEUXIÈME CRÉANCIER, avec désolation.

Sot que je suis ! Combien je dois me repentir !
Je manque cet honneur, pour avoir fait bâtir.
J'ai, moi-même, besoin d'emprunter ; — impossible !
— Les temps sont si mauvais !

CINQUIÈME CRÉANCIER.

Ah!

SIXIÈME CRÉANCIER.

Ah!

SEPTIÈME CRÉANCIER.

Ah!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

C'est terrible.
— Voilà ce que l'on gagne à bâtir des maisons!

Frappant de petits coups, avec le revers de la main, sur le bras de George.

Vous n'imaginez pas ce qu'on donne aux maçons :
On a beau calculer et régler la dépense,
Toujours les déboursés vont plus loin qu'on ne pense;
Puis l'entretien! On est dévoré par les frais.

Solennellement.

Voulez-vous un conseil? — Ne bâtissez jamais.

Il sort. — Tout le monde sort, à l'exception du vieux monsieur, qui est assis.

LE VIEUX MONSIEUR, se levant et s'approchant de George, à qui il présente la main.

Écoutez : vous avez mon estime, jeune homme.

GEORGE.

Quoi! monsieur, vous voulez m'avancer cette somme?

LE VIEUX MONSIEUR.

Hein? — Je suis un peu sourd; c'est un effet des ans.

GEORGE.

Est-ce pour vous moquer?

LE VIEUX MONSIEUR.

Si; quelquefois j'entends.
— Bonsoir; continuez d'être un jeune homme honnête;
On est fort, lorsqu'on a la conscience nette.

Il sort.

GEORGE.

Et les poches aussi! — Bien! riez-vous de moi,
Faquins! Je fus bien sot de vous payer, ma foi!
— Cependant il faut vivre; oui, mais comment? que faire?
Je ne vois nul moyen de me tirer d'affaire.
J'ai cru la chose aisée, et j'étais un de ceux
Pour qui les indigents sont tous des paresseux.
On ne meurt pas de faim, disais-je; et je soupçonne
Que j'en pourrais mourir, sans émouvoir personne.

Entre le capitaliste, qui a vu sortir les créanciers.

SCÈNE V.

GEORGE, LE CAPITALISTE.

LE CAPITALISTE.

Bonjour, mon jeune ami; que diantre faisiez-vous
Avec ces usuriers, boursiers et grippe-sous?

GEORGE.

Je voulais emprunter, étant certain de rendre.

LE CAPITALISTE, riant.

Ah! ah! c'est la candeur de l'âge le plus tendre.
Vous croyez que l'on prête ainsi, sans sûreté,
Sur le talent d'un homme, ou sur sa probité?
On ne prête, mon cher, étant hors du collége,
Que sur bonne hypothèque ou sur bon privilége.
— Que ne m'avez-vous cru! la dot eût été là,
Et vous n'en seriez pas au point où vous voilà.
Enfin, si mes conseils vous trouvent plus docile,
Je prétends vous tirer de ce pas difficile.
— Avez-vous eu recours à tous les créanciers?

GEORGE.

Oui. Ne me parlez plus de ces êtres grossiers.

LE CAPITALISTE.

Rappelez-vous donc bien la liste tout entière :
— Vous oubliez quelqu'un.

GEORGE.

Et qui ?

LE CAPITALISTE.

La créancière.

GEORGE.

Une femme! Emprunter d'une femme! Fi donc!
Je n'accepterais pas.

LE CAPITALISTE.

Un emprunt; mais un don?

GEORGE.

Encor moins!

LE CAPITALISTE.

Si le don de la main l'accompagne?
— On peut tout accepter d'une tendre compagne.

GEORGE.

Vous rêvez.

LE CAPITALISTE.

Point du tout. — O fortuné vainqueur!
Votre noble action a su toucher son cœur.
De vous elle raffole, et, d'un nœud légitime,
Vous pouvez enchaîner votre douce victime.

GEORGE.

Elle a cinquante ans.

LE CAPITALISTE.

Non : quarante-cinq, au plus,
— Et je ne les crois pas tout à fait révolus.

GEORGE.

Peste!

LE CAPITALISTE.

Qu'est-ce que c'est que dix ou quinze années?
Les femmes et les fleurs sont bien vite fanées;
L'amour est fugitif; la beauté n'a qu'un temps;
Mais l'argent reste. — Elle a cent mille écus comptants.

GEORGE.

Allons donc! Épouser une quinquagénaire!

LE CAPITALISTE.

Neuf lustres, tout au plus.

GEORGE.

Elle serait ma mère.

LE CAPITALISTE.

Je vous jure, mon cher, qu'elle est encor fort bien.

GEORGE, s'éloignant.

Me vendre! quelle honte!

LE CAPITALISTE, allant à lui.

Ah! les grands mots pour rien!
Allez-vous faire encor l'enfant? Et l'indigence
Ne vous a-t-elle pas mûri l'intelligence?
— Voyons : depuis longtemps que vous manquez de tout,
Est-ce que cette vie est fort à votre goût?

GEORGE.

Hum!

LE CAPITALISTE.

Est-ce un grand bonheur d'habiter une chambre
Où l'on étouffe en juin, où l'on gèle en décembre?
Quand vous rentrez chez vous, êtes-vous bien charmé
De n'avoir pas, l'hiver, un feu tout allumé?
Et regrettez-vous pas un domestique honnête
Qui, pour vous recevoir, tiendrait la chambre prête?

GEORGE.

Peut-être : un domestique est utile, en effet.

LE CAPITALISTE.

Vous plaît-il de coucher dans un lit très-mal fait,
De vivre au restaurant, et d'y faire une orgie,
A vingt-cinq sous par tête, y compris l'eau rougie?

GEORGE, avec indifférence.

Bah!

LE CAPITALISTE.

Vous dont le costume était si recherché,
Vous avez l'air d'un clerc d'huissier, endimanché.

GEORGE, avec dépit.

Vous trouvez!

LE CAPITALISTE.

On est mal dans cette humble défroque,
Avouez-le.

Lui montrant, par la porte du fond, les jeunes gens qui passent dans la salle du bal.

Gageons que leur luxe vous choque,
Et que vous enviez leurs habits élégants.

GEORGE.

Moi qui n'ai pas dîné pour acheter des gants!

Il va se jeter dans un fauteuil à droite.

LE CAPITALISTE.

Dame, mon cher! il faut renoncer aux conquêtes;
Les amoureux râpés font peu tourner les têtes.

Allant vers George.

— Les femmes souriaient, quand vous passiez tantôt.

GEORGE.

Morbleu!

LE CAPITALISTE.

L'une disait, en parlant assez haut:
« Ce pauvre monsieur George! hélas! quelle tournure! »

GEORGE.

Oh! si je le croyais!

LE CAPITALISTE.

C'est la vérité pure.
— N'avez-vous pas compris qu'on vous tient à l'écart?
Jadis, lettres, billets pleuvaient de toute part;
Depuis le jour qui vit crouler votre fortune,
Trouvez-vous sur ce point que l'on vous importune?

GEORGE.

Non. L'on ne m'écrit plus.

LE CAPITALISTE.

Vous plaignez-vous toujours
Des nombreux visiteurs qui dévoraient vos jours?

GEORGE.

Sauf mon ami Rodolphe, il ne vient plus personne.

LE CAPITALISTE.

Et l'invitation, est-ce qu'elle foisonne?

GEORGE.

Non, non. Je n'en suis pas accablé, j'en conviens.

LE CAPITALISTE.

Il est ici beaucoup de vos hôtes anciens;
Se sont-ils approchés, en vous voyant paraître?
Ont-ils eu seulement l'air de vous reconnaître?

GEORGE.

Non. J'en ai rencontré plusieurs sur mon chemin,
Et pas un n'est venu me présenter la main.

LE CAPITALISTE.

Je le crois bien : un homme, estimable du reste,
Atteint de la misère, est atteint de la peste.
— Ah! pas un n'est venu? Non certes. C'est bien mieux:
Je les ai vus s'enfuir, vus, de mes propres yeux.

GEORGE.

S'enfuir !

LE CAPITALISTE.

Ils avaient peur d'une attaque à leur poche.

GEORGE, se levant, avec colère.

Vils drôles! plats valets! s'enfuir à mon approche!
Eux qui me fatiguaient de visites sans fin,
Qui mangeaient à ma table, et qui buvaient mon vin!
— Je voudrais ressaisir ma première opulence,
Pour rendre à ces marauds leur ignoble insolence!

LE CAPITALISTE.

Bravo! voilà parler! — Épousez promptement.
Cent mille écus, mon cher, c'est un commencement:
Nous vous les placerons, et, par mon entremise,
Avant qu'il soit longtemps vous triplerez la mise.
Alors, vous serez riche, et vous serez vengé;
Vous humilîrez ceux qui vous ont outragé;
Vous aurez des valets, un logis, une table,
Des chevaux, des coupés, enfin le confortable.
Ah! vous verrez alors comme tout changera,
Comme on vous cherchera, comme on vous salûra!
L'argent, mon cher, l'argent, c'est la seule puissance.
On a quelque respect encor pour la naissance,
Pour le talent fort peu, point pour la probité;
Mais qui sait s'enrichir est vraiment respecté;
Les hommes sérieux le trouvent estimable,
Les savants érudit, et les femmes aimable.

Voyant que George écoute avec un air d'approbation.

Allons! allons! je vois que je vous formerai.
— Votre future est là; je vous présenterai.

GEORGE, avec hésitation.

Un instant!

LE CAPITALISTE.

Laissez faire; il faut qu'on vous dirige.

GEORGE.

Mais, diantre! cinquante ans!

LE CAPITALISTE.

Quarante-cinq, vous dis-je.

GEORGE.

Encor, si ce n'était que quarante!

LE CAPITALISTE.

Ma foi!
C'est tout comme; elle a l'air aussi jeune que moi.

GEORGE, soupirant.

Ah! une vieille fille!

LE CAPITALISTE.

Un garçon sans ressource!

GEORGE.

Je serai ridicule.

LE CAPITALISTE.

Et vous aurez la bourse.
Ceux qui riront, feraient comme vous; et, d'ailleurs,
Ayez cent mille écus, vous rirez des railleurs.
— Veuillez m'attendre ici.

GEORGE, mollement.

Mais...

LE CAPITALISTE.

Oh! rien ne m'arrête,
Et je vais arranger ce charmant tête-à-tête.

Il sort.

SCÈNE VI.

GEORGE, RODOLPHE, qui a écouté depuis un instant.

RODOLPHE.

George !

GEORGE.

Ah! c'est toi !

RODOLPHE.

C'est moi, qui ne te quitte pas.
Je veille sur toi, George, et te suis pas à pas.
— Qu'est-ce que c'est, morbleu ! — je ne veux pas y croire, —
Que cette vieille fille et cette sotte histoire ?

GEORGE.

Depuis quand ce métier d'écouteur assidu ?

RODOLPHE.

C'est depuis que tu crains, mon cher, d'être entendu.
A toute heure, autrefois, je pouvais te surprendre,
Étant sûr d'approuver ce que j'allais entendre.
Un jour, — je m'en souviens encore mot pour mot, —
A ce même banquier, faisant sonner la dot :
« Je ne vends, disais-tu, ni mon corps ni mon âme,
Et ne me marîrai que pour aimer ma femme. »
Ah ! tu trouvais alors des accents convaincus ;
Tu n'aurais pas molli devant cent mille écus ;
Le cœur vivait alors, et l'on t'eût bien fait rire,
Si des gens clairvoyants étaient venus te dire
Qu'il pourrait arriver certain jour, certain cas
Où quelque cinquante ans ne t'arrêteraient pas.

GEORGE.

Si j'ai changé d'avis, connaissant mieux les hommes,
Ne t'en prends pas à moi, mais au siècle où nous sommes.

RODOLPHE.

Ah!

GEORGE.

Accuse d'abord ce siècle sans pudeur,
Ce siècle où la richesse est la seule grandeur,
Où l'on comble d'égards le fripon qui s'engraisse,
Où la probité pauvre est un manque d'adresse.

RODOLPHE.

Ah! ah!

GEORGE.

J'ai fait, je crois, une honnête action;
Qu'en ai-je retiré?

RODOLPHE.

Ton approbation.
Que diable! est-ce qu'on fait le bien pour un salaire?
Il serait trop commode, en ce cas, de bien faire,
Et, si c'est le profit que l'on a calculé,
On n'a pas agi bien, on a bien spéculé.

GEORGE.

Mon approbation, morbleu! renoûra-t-elle
Mon union rompue avec une infidèle?

RODOLPHE.

Non; mais, ayant agi comme il fallait agir,
Tu peux à tes amis te montrer sans rougir.
— Je te serre la main, moi; c'est bien quelque chose:
Je ne la serre pas à beaucoup, et pour cause.

GEORGE.

Comme pour m'enfoncer plus avant le poignard,
Le sort nous met ici tous les deux en regard:
Moi, pauvre et ridicule; elle, riche et parée,
Sachant bien qu'elle est belle, et qu'elle est admirée.

RODOLPHE.

Si j'en crois certains bruits, elle songerait moins
A se faire admirer qu'à pleurer sans témoins.

GEORGE.

Quoi! vraiment?

RODOLPHE.

Le Richard est un brutal infâme,
Qui maltraite, dit-on, la pauvre jeune femme.

GEORGE.

J'en suis charmé.

RODOLPHE.

De plus, il est grand dépensier;
Il joue un jeu d'enfer; il mène un train princier;
Il fait courir; et puis il faut qu'il entretienne
Des femmes qui pourtant ne valent pas la sienne.
Le beau-père est crédule, et lui prête ses fonds;
Tout cela s'engloutit dans des gouffres profonds;
La faillite est au bout, et ce sera miracle
Si l'an prochain n'amène une grosse débâcle.

GEORGE.

Ah! tant mieux! qu'elle soit misérable! tant mieux!
Puisse-t-elle pleurer tous les pleurs de ses yeux!

RODOLPHE.

Venge-toi noblement, et qu'elle soit punie
Par le regret d'avoir méconnu ton génie.
— Travaille.

GEORGE.

Ah! mon génie! Oui, parlons-en un peu;
Je me crus animé de ce souffle de Dieu,
Et, pour quelques dessins que vantaient mes convives :
« Je suis peintre! » disais-je en mes fiertés naïves.
Or, ce qu'on admirait d'un air si convaincu,

Je n'en puis pas trouver seulement un écu.
Le marchand, vois-tu bien, c'est la pierre de touche;
Jamais le compliment n'approcha de sa bouche;
Comme l'enthousiasme est son moindre défaut,
Quand on sort de chez lui, l'on sait ce que l'on vaut,
Et l'on mesure alors la distance profonde
Du véritable artiste à l'artiste du monde.

RODOLPHE.

Peut-être; mais, pour moi, qui ne te flattais pas,
Je remarque un progrès, et crois que tu peindras.
— Travaille.

GEORGE.

En attendant, je n'ai plus de ressource.
Comment vivre?

RODOLPHE.

Eh! parbleu! n'avons-nous pas ma bourse?

GEORGE.

Je n'emprunterai pas d'aussi pauvre que moi.

RODOLPHE.

Fi! le mot est vilain. Ce que j'ai, c'est à toi.

GEORGE.

C'est assez pour toi seul, trop peu pour vivre ensemble.

RODOLPHE.

Puis tu pourrais donner des leçons, ce me semble.

GEORGE.

Des leçons?

RODOLPHE.

De dessin.

GEORGE.

Chez des particuliers?

RODOLPHE.

Oui; je puis te trouver quelques bons écoliers.

GEORGE.

Des leçons au cachet, ainsi qu'un maître d'arme!

RODOLPHE.

Eh! mais je ne vois là rien dont l'honneur s'alarme.

GEORGE.

Être salarié, moi! Donner des leçons,
Respectueusement, à de petits garçons;
Préparer les pinceaux des jeunes demoiselles
Dont je corrigerai les chastes aquarelles:
— Allons donc!

RODOLPHE.

Ah! voilà. Nous aimons les travaux
Qui doivent faire un jour éclater les bravos;
Quant à gagner son pain par un travail sans gloire,
D'autant moins glorieux, d'autant plus méritoire,
Fi! c'est bon pour les gens médiocres. — Mon cher,
Écoute bien ceci : c'est l'orgueil qui te perd.

GEORGE.

Professeur de dessin! Expéditionnaire!
Pourquoi pas portefaix ou commissionnaire?

RODOLPHE.

Eh! ma foi, j'en connais qui te valent. — Enfin,
Il faut prendre un parti, sinon mourir de faim.

GEORGE.

Pourquoi me suis-je mis dans ce cas misérable!

RODOLPHE.

Eh quoi! te repens-tu de ton acte honorable?

GEORGE, avec éclat.

Ah! morbleu! si c'était à refaire!

RODOLPHE.

Comment!

GEORGE.

Mon Dieu! j'étalerais ma honte effrontément,
Et je dirais : « Messieurs, j'ai fait comme vous autres;
Honorables faquins, place! je suis des vôtres.
— Vous, monsieur, vous n'avez ni principe ni foi,
Et votre avancement est votre seule loi;
Touchez là! — Vous, monsieur, à la fin de la lutte,
Vous flattez la victoire et flétrissez la chute;
Soyons amis! — Salut, ô pieux débauché,
Que le mot effarouche, et non pas le péché!
Salut, ô Turcaret! Salut, ô parasite,
Qui souris des bons mots que Turcaret débite!
Banqueroutiers, valets, libertins, renégats,
Fripons de toute espèce et de tous les états,
Salut! nous nous devons un respect réciproque;
Nous comprenons l'esprit positif de l'époque;
Nous sommes des pieds-plats,—oui; des marauds,—d'accord;
Mais le monde est à nous, car nous avons de l'or. »

RODOLPHE.

Je ne prends ces propos que pour une boutade;
C'est un signe pourtant que l'esprit est malade;
Et, si tu ne prends garde à ces velléités,
Tu descends le penchant qui mène aux lâchetés.
Songe à Raymond, à qui tu refusais ta porte;
Il avait cependant une excuse plus forte :
Il fallait qu'il nourrît sa femme, au lieu que toi,
Tu vis seul, et l'on a toujours assez pour soi.
Ah! j'aurais aujourd'hui beau jeu... mais sois tranquille;
Je n'abuserai pas d'un triomphe facile.
Je te veux seulement dire quelques mots francs,
Dictés par l'amitié comme je la comprends.
— Tu fis bien de payer les dettes paternelles;

Mais c'était obéir aux règles éternelles;
Tu serais méprisable, ayant autrement fait;
Puis, du premier instinct c'était le prompt effet;
Un sacrifice fier charme une âme hautaine;
La gloire en est présente, et la douleur lointaine.
— Je ne méconnais point un acte noble en soi;
Tu fis bien; mais beaucoup auraient fait comme toi.
La vertu, qui n'est pas d'un facile exercice,
C'est la persévérance après le sacrifice,
C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,
La résolution qui survit à l'instinct,
Et, seule devant soi, paisible, refroidie,
Par un monde oublieux n'étant plus applaudie,
A travers les besoins, l'injure et le dégoût,
Modeste et ferme, suit son chemin jusqu'au bout.
Voilà mon vrai héros! voilà mon homme rare!
Ce n'est pas celui-là que l'amour-propre égare;
Il ne rougirait pas d'un honnête métier,
Et croirait plus louable, et même plus altier,
De vivre dignement de l'art que l'on enseigne,
Que d'épouser la dot de quelque vieille duègne.

GEORGE.

Rodolphe!

RODOLPHE.

Que veux-tu! c'est ainsi que je voi.
Qui vend son cœur, vendra son honneur et sa foi;
Et, si tu consommais l'acte où l'on te convie,
Je ne te reverrais, pour ma part, de la vie.

GEORGE.

Libre à toi! Ce sera ma dernière leçon.

RODOLPHE.

Que veux-tu dire?

GEORGE.

Ovide a dit, avec raison :
« Heureux, tu compteras des amitiés sans nombre,
Mais adieu les amis, si le temps devient sombre. »

RODOLPHE.

Eh quoi! tu peux penser!...

GEORGE.

Oh! je ne pense rien;
— Mais il est temps, je crois, de clore l'entretien.
Bonsoir; j'ai passé l'âge où l'on nous morigène,
Et me sens trop nerveux pour subir cette gêne.

Il sort.

SCÈNE VII.

RODOLPHE, seul.

L'ingrat! le mauvais cœur! — Mais non, il n'est qu'aigri.
C'est un état fiévreux qui peut être guéri.
Et qui donc, parmi ceux qui parlent de courage,
Eût, sans ployer un peu, souffert le même orage?
Le malheur — c'est tout simple — étonne cet enfant;
Mais l'honneur est vivace et sera triomphant.
Il fallait lui parler comme on parle au malade,
Le flatter, et chercher le ton qui persuade;
Sans le lui laisser voir, il fallait le guider,
Si bien que par lui-même il crût se décider.
Au lieu de me montrer doux et prudent, que fais-je?
Je le sermonne, ainsi qu'un enfant au collége;
Le sachant ombrageux, je le blesse d'abord,
Et semble me complaire à prouver qu'il a tort.
— Ah! c'est moi qui me tiens en estime trop haute;
L'orgueilleux, c'est moi seul; à moi seul est la faute;

Je suis mauvais ami; George a raison. — Ah! ciel!
Quoi! comment réparer mon langage cruel!

Lucile et Laure, se donnant le bras, passent par la salle du bal, au fond du théâtre. — Rodolphe, qui les aperçoit, fait un geste, comme frappé d'une idée subite; il va précipitamment vers elles.

SCÈNE VIII.

LUCILE, LAURE, RODOLPHE.

RODOLPHE, à Lucile.

Mademoiselle! Dieu, sans doute, vous envoie,
Et je n'ai vu personne avec autant de joie.
Je vous sais un bon cœur, et lis dans vos yeux doux
Que, s'il faut obliger, on peut compter sur vous.

LUCILE, venant sur le devant du théâtre avec sa sœur.

De quoi donc s'agit-il, monsieur?

RODOLPHE.

Je vous invoque
Pour mon ami, — le vôtre, avant certaine époque :
— George.

LAURE.

George!

RODOLPHE.

Il est là; vous avez pu le voir.

LAURE.

Il me semble... en effet... j'ai cru l'apercevoir.

LUCILE.

Oh! nous l'avons bien vu. Moi, je lui faisais signe;
Mais il s'est évadé d'une façon indigne.

RODOLPHE.

Il est triste, inquiet, comme les malheureux.

LAURE.

Lui, malheureux! — hélas!

RODOLPHE.

Le malheur rend peureux:
Il croit qu'en le voyant, on rit de sa misère,
Et se dérobe à ceux qui l'ont connu naguère.

LAURE.

Je repousse, monsieur, cette accusation;
Notre seul sentiment est l'admiration,
Car une pauvreté dont la cause est si belle
Doit voir partout les fronts s'incliner devant elle.

LUCILE.

Rire de lui, bon Dieu! mais nul n'est son égal!
Il domine de haut tout ce monde banal,
Et devant lui les fats, que je n'estime guères,
Me paraissent encor plus sots et plus vulgaires.
C'est plus qu'un grand artiste, et plus qu'un grand seigneur,
Plus qu'un homme opulent; c'est un homme d'honneur.

RODOLPHE.

Si vous le lui disiez d'une façon si vraie,
Ce serait comme un baume épanché sur sa plaie.

LUCILE.

Je le lui dirai bien, si je puis le saisir.

LAURE.

Ah! s'il m'était permis de suivre mon désir,
Que je lui voudrais dire aussi ce que je pense!

RODOLPHE, doucement.

Non, madame; de vous ce serait une offense.

Laure courbe la tête, avec tristesse.

A Lucile.

Eh bien, alors, venez l'inviter à danser!

LUCILE, prenant le bras de Rodolphe.

De grand cœur!

RODOLPHE, apercevant George.

Le voilà! — Je vais vous annoncer.

Rodolphe quitte le bras de Lucile, qui se retire avec Laure, dans un coin, à droite. — Il va au-devant de George, entré par une porte à gauche.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGE.

GEORGE, à Rodolphe.

Ami, je viens à toi : mon dernier mot me pèse;

Lui tendant la main.

Tu ne m'en gardes pas rancune?

RODOLPHE, lui serrant la main.

A Dieu ne plaise!
C'est ma faute, d'ailleurs; je suis allé trop loin.
Échangeons un pardon, dont chacun a besoin.
— Maintenant (contiens-toi; songe qu'on te regarde!)
Voilà Laure et Lucile.

GEORGE, avec effroi.

Allons-nous-en!

RODOLPHE, le retenant.

Prends garde!
On t'a vu; tu ne peux t'enfuir comme un manant.

GEORGE.

Que faire?

RODOLPHE.

Approchons-nous, et passe, en t'inclinant.

George et Rodolphe vont vers Laure et Lucile : George s'arrête et salue les deux dames, qui lui rendent son salut, l'une avec beaucoup de trouble, et l'autre avec grâce.

GEORGE, à Rodolphe, bas et vivement.

Viens!

Il s'éloigne.

LUCILE, quittant sa sœur, et barrant le passage à George.

Un instant, monsieur; on ne sort pas si vite.
Je suis contrariante, et cherche qui m'évite.

RODOLPHE, bas, à Lucile.

Très-bien!

Rodolphe s'approche de Laure, et tous deux regardent la scène qui se passe entre Lucile et George.

GEORGE, à Lucile.

Mademoiselle...

LUCILE.

Oh! je suis sans merci.
Fi, monsieur! que c'est laid de s'évader ainsi!
Mais, cette fois du moins, la retraite est coupée.
— Çà, mon beau prisonnier, rendez-moi votre épée :
— Votre bras.

George lui offre son bras, et revient avec elle sur le devant de la scène.

C'est fort bien.

Quittant le bras de George.

Ce n'est pas tout : j'entend
Qu'on m'invite à danser; — oui, monsieur; à l'instant.

Elle jette un coup d'œil à Rodolphe, qui la remercie d'un signe de tête.

GEORGE.

C'est une douce loi que mon vainqueur m'impose;
Mais...

LUCILE.

Point de mais.

GEORGE.

Veuillez...

LUCILE.

Je ne veux qu'une chose:

Invitez-moi.

GEORGE.

Je suis confus de tant d'honneur;
Croyez que, si j'osais prétendre à ce bonheur...

LUCILE.

Soyez heureux : je cède à votre vive instance.
— Ce sera donc, monsieur, pour la première danse.

GEORGE.

Vous êtes charitable et bonne, je le sai;
Vous venez au secours du pauvre délaissé.
— Merci!

LUCILE, vivement.

Vous vous trompez! mon motif est tout autre :
Je suis fière, monsieur, que mon bras soit au vôtre.

George fait un signe d'incrédulité.

Oui, fière. — Un honnête homme a droit à mon respect;
On sent que l'on devient meilleur, à son aspect.
— Quel que soit le chagrin de perdre ce qu'on aime,
N'est-ce pas qu'aujourd'hui vous agiriez de même?

GEORGE, embarrassé.

Je mérite peu...

LUCILE.

Si.

GEORGE.

Non...

LUCILE.

Je vous dis que si.
Il me faut un héros, et je vous ai choisi.
Je ne vous permets pas de détruire mon rêve,
Et d'abdiquer le rang auquel je vous élève.

On entend la musique.

— Vite! on se met en place; allons nous installer.
Venez.

Elle lui prend le bras et l'emmène, après avoir fait un signe d'appel à sa sœur.

LAURE, à part.

Qu'elle est heureuse! elle peut lui parler.

A Rodolphe.

Dites-lui bien, du moins, l'intérêt qu'il m'inspire,
Qu'il m'en coûtait beaucoup de ne pas le lui dire,
Et que c'est la frayeur d'être un objet d'ennui
Qui, seule, m'empêchait d'aller auprès de lui.

Elle prend le bras de Rodolphe et se dispose à sortir; Lucile, qui s'est retournée, du seuil de la porte, pour voir si sa sœur la suivait, entre dans la salle du bal. — Rodolphe et Laure y entrent derrière elle.

SCÈNE X.

Pendant la sortie de Rodolphe et de Laure, plusieurs groupes traversent le fond de la scène, se dirigeant vers la salle du bal. — Le capitaliste, donnant le bras à la vieille fille, se détache de la foule, et entre dans le salon de jeu.

LE CAPITALISTE, LA VIEILLE FILLE.

LE CAPITALISTE.

Entrons ici.

LA VIEILLE FILLE.

Pourquoi?

LE CAPITALISTE.

Pour fuir cette cohue;
Autant vaudrait causer au milieu de la rue.
— Là, nous serons en paix.

Il conduit la vieille fille vers un fauteuil, où elle s'assoit.

A part, en cherchant des yeux George.

— Où diantre est mon amant? —

A la vieille fille.

Et pourrons raisonner, sans nul dérangement.
— Pourquoi refusez-vous de croire à ma parole ?

LA VIEILLE FILLE.

Pourquoi supposez-vous une chose si folle ?

LE CAPITALISTE.

Je ne suppose rien ; je dis ce que je sai,
Et je n'ai jamais vu d'homme plus empressé.

A part, après avoir encore cherché George.

Il a fui.

LA VIEILLE FILLE.

Vous cherchez quelque chose, sans doute ?

LE CAPITALISTE.

Moi ? Non. Je regardais si personne n'écoute.

A part

Le traître !

A la vieille fille.

Non, jamais amoureux si parfait...

LA VIEILLE FILLE, se levant et l'interrompant.

Vous sentez, mon ami, qu'on sait ce qu'il en est :
Je ne suis pas encore assez sotte et crédule,
Pour prétendre inspirer un amour ridicule.
— J'estime ce jeune homme ; il m'est devenu cher,
Pour sa bonne action, plus que pour son bon air,
Et, tenez, je vous veux ouvrir toute mon âme :
Je voudrais qu'il trouvât une plus jeune femme ;
Je voudrais le savoir riche, récompensé,
Et non puni, d'avoir si noblement pensé.
Au monde où nous vivons, s'il est vrai que l'usage
Ferme à la pauvreté l'espoir du mariage,
S'il ne se lève pas pour lui des jours meilleurs,
Je lui garde un foyer qu'il n'aurait pas ailleurs ;

Je veux bien l'enrichir, et lui servir de mère...

LE CAPITALISTE.

De mère !

LA VIEILLE FILLE.

Eh ! oui ; voilà mon unique chimère.
Ah ! si l'on tenait plus au cœur qu'à la beauté,
Il trouverait en moi des trésors de bonté ;
Je serais indulgente, et point du tout jalouse,
Une amie, en un mot, beaucoup plus qu'une épouse.
— J'étais plus exigeante en ma jeune saison ;
L'âge et l'isolement m'ont mise à la raison.
C'est triste, voyez-vous, de vieillir solitaire,
Sans affection vraie, inutile sur terre ;
Plût au ciel que quelqu'un me permît aujourd'hui
De l'aimer, pour l'aimer, sans rien vouloir de lui !
— Mais, bah ! tous ces projets ne sont que badinage,
Et l'on n'épouse pas les filles de mon âge.

LE CAPITALISTE.

Je vous réponds de George, et j'ai vu, tout d'un coup,
Que mon plan d'alliance était fort de son goût.
Quels chauds remercîments ! quelle émotion tendre !
— Ah ! que n'étiez-vous là, vous-même, pour l'entendre !

LA VIEILLE FILLE.

Menteur !

LE CAPITALISTE.

Vous verrez bien. — Allons de ce côté.

Il lui donne le bras.

— Mais vous ferez la part de la timidité.

Ils rentrent dans la salle du bal du côté opposé à celui par lequel ils sont entrés dans le salon de jeu. — Par le même côté entre Rodolphe, qui se trouve face à face avec eux ; il les salue, et se détourne pour les laisser passer.

SCÈNE XI.

RODOLPHE, puis GEORGE.

RODOLPHE, regardant le capitaliste et la vieille fille, qui sortent.
Je crois maintenant George à l'abri de la vieille.

S'avançant sur le devant de la scène.

— Deux beaux yeux! il n'est pas d'éloquence pareille.
J'aurais eu beau prêcher tout un jour, pour ma part,
Jamais je n'eusse fait ce qu'a fait un regard.
Ah! cette mission est toute féminine,
De relever le front que le malheur incline.

Entre George, radieux.

GEORGE, à Rodolphe, avec enthousiasme.
O mon ami! quels yeux! quel esprit! quel accent!
— La beauté! la jeunesse! ô charme tout-puissant!
O reines de ce monde! ô soleils de la vie!
Quand vous resplendissez, l'âme est épanouie;
Tout ce qu'on fait de grand éclôt à vos clartés;
Nous nous purifions en vos sérénités;
Et les mauvais instincts, le dégoût, l'ennui sombre,
Chassés par vos rayons, rentrent au sein de l'ombre.
La jeunesse a paru : mes yeux se sont ouverts;
J'ai reculé d'effroi devant cinquante hivers.
— Quelle adorable enfant! aussi belle qu'un ange!
Et bonne! et sachant bien tourner une louange!
De quel aveuglement étais-je donc frappé,
Que ce charme infini m'ait d'abord échappé!
— C'en est fait : je renais; je redeviens moi-même.
Travail, amour, vertu, pardonnez mon blasphème!
Je suis à vous, toujours, et sans condition;
Je rougis maintenant de ma tentation;

Je saurai l'expier par un ferme courage;
J'accepterai gaîment la misère et l'outrage,
Et, pour bien débuter dans ce sage dessein,
Demain, je vais donner des leçons de dessin.

Rodolphe lui serre la main.

SCÈNE XII.

GEORGE, RODOLPHE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *à George.*

Je vous rencontre enfin, c'est bien temps.

GEORGE.

Ah! notaire!
Vous me voyez joyeux; la joie est salutaire.

LE NOTAIRE.

Oui-da! Vous avez donc séduit les créanciers?

GEORGE.

Non; je les donne au diable, et tous les financiers.

LE NOTAIRE.

Eh bien, moi, j'ai trouvé la somme toute ronde,
Et les choses, je crois, iront le mieux du monde.
— Nous allons racheter notre usine d'abord.

RODOLPHE.

Bon!

LE NOTAIRE.

Puis nous tâcherons de la mettre en rapport.
— Nous serons sage?

GEORGE.

Oui! oui! Vous verrez, par la suite,

Que je ne manque pas d'ardeur ni de conduite.
Merci, mon cher notaire! — O Lucile! aidez-moi!

Au notaire et à Rodolphe.

Soyez ma bonne étoile! — Allons, amis! j'ai foi.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

Le salon de M. Mercier.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MERCIER, LAURE, LUCILE.

M. Mercier est assis ; Lucile est assise à ses pieds; Laure est debout, de l'autre côté.

LAURE.

Mon père, écoutez-nous ! Souffrez qu'on vous exhorte,
Et ne vous laissez pas abattre de la sorte.

M. MERCIER.

Ah ! le gueux ! le coquin !

LUCILE.

Ne vous emportez pas.
Vous vous rendrez malade, avec tous ces éclats.

M. MERCIER.

Tant mieux ! Du déshonneur que la mort me délivre !

LAURE.

Si ce n'est pas pour vous, c'est pour nous qu'il faut vivre.

M. MERCIER.

L'infâme scélérat !

LAURE.

Mon père, calmez-vous!
Je reconnais ses torts; — mais il est mon époux.
Ménagez votre fille; épargnez à sa femme
De l'entendre nommer un scélérat infâme.

M. MERCIER, se levant.

Dans ma famille, moi, voir un banqueroutier!
Moi qui ne déviai jamais du droit sentier!

A Laure, qui s'approche de lui.

— Et toi, ma pauvre fille, à cet homme enchaînée,
Pardonne-moi d'avoir flétri ta destinée!

LAURE.

Vous avez cru bien faire, en formant ce lien,
Mon bon père; il suffit. Ne vous reprochez rien.
J'en accuse le sort, et non votre tendresse;
Heureuse si je puis soigner votre vieillesse,
Et si mon dévoûment parvient à dissiper
Les souvenirs du coup qui vient de vous frapper!

M. MERCIER.

Chère enfant!

LAURE.

On se trompe aisément, et nous sommes
Tous sujets, en ce monde, à mal juger les hommes.

M. MERCIER.

C'est bien vrai! les plus fins auraient été dupés;
L'hypocrite qu'il est nous a tous attrapés.
Il possédait si bien la langue des affaires,
Était si positif, riait tant des chimères,
Traitait la poésie avec tant de mépris,
Que j'ai cru qu'il serait le meilleur des maris.
— Toi-même, mon enfant, tu fus dupe du traître;
Car, enfin, je n'ai pas parlé d'un ton de maître;

Je n'ai pas commandé; j'ai donné des avis;
Et tu les croyais bons, quand tu les as suivis.
— N'est-ce pas?

LAURE.

Sur ce point, mon père, je vous jure
Qu'il ne sortira pas de ma bouche un murmure.

M. MERCIER.

Outre le bien d'autrui dont il s'en va chargé,
Le drôle emporte encor presque tout ce que j'ai!
A mon âge, il est dur de se voir à la gêne,
Et de perdre d'un coup le fruit de tant de peine!

Avec fureur.

Coquin! voleur! brigand! banqueroutier maudit!

LAURE.

Mon père! par pitié!

M. MERCIER.

Rends-moi mon bien, bandit!

LUCILE, montrant Laure à son père.

De grâce!

M. MERCIER, d'un ton plus calme.

Ce n'est pas pour moi que je m'emporte :
— Je suis déjà vieux; riche ou pauvre, que m'importe!
Mes quelques derniers jours seront bientôt passés,
Et pour ce peu d'instants j'aurai toujours assez; —
C'est pour vous; c'est pour toi, Laure; c'est pour Lucile.
Marier cette enfant ne sera pas facile;
Comment la doterai-je? — Et le monde est si sot,
Qu'au lieu de la personne, il ne voit que la dot.

LUCILE.

Ne soyez point, mon père, en souci sur mon compte;
A prendre mon parti, moi, je suis toujours prompte.
Si l'on m'épouse pauvre, il sera bien prouvé

Qu'on m'épouse pour moi, comme je l'ai rêvé;
Sinon, je verrai fuir, sans verser une larme,
Ceux pour qui mon argent était mon plus grand charme.
— Quant à la pauvreté, ne vous effrayez pas;
Avec de l'ordre, on sait se tirer d'embarras.
D'abord, nous renverrons vos gens, et je me vante
De pouvoir remplacer serviteur et servante;
Puis, s'il ne suffit pas, bah! je travaillerai:
Je sais broder et coudre, eh bien, je broderai.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGE, RODOLPHE, LE NOTAIRE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur George.

LAURE.

Grand Dieu!

LUCILE, avec joie.

Le voilà!

M. MERCIER.

Qu'est-ce à dire?

LE NOTAIRE, entrant le premier, et prenant par la main George, qui reste un moment embarrassé sur le seuil.

Eh! venez donc! c'est moi qui veux vous introduire.

A M. Mercier.

Vous voyez, cher monsieur, que je me suis permis
De ramener chez vous un de vos vieux amis;
Il revient de bon cœur, et, vous-même, je gage
Qu'il ne vous fâche pas de revoir son visage.

M. MERCIER, froidement.

Certainement, je suis on ne peut plus flatté...

LAURE, affectueusement.

Monsieur n'a pas besoin d'être ici présenté;
Il doit être bien sûr qu'en venant chez mon père,
Il trouvera toujours une amitié sincère.

George s'incline.

M. MERCIER, à George.

Puis-je savoir...?

LE NOTAIRE, bas, à George.

Allons! c'est le moment.

Rodolphe fait également signe à George de parler.

GEORGE, bas, à Rodolphe, en lui montrant Laure.

Eh quoi!

— Devant elle!

RODOLPHE [1].

C'est vrai. Je vais parler pour toi.

A M. Mercier.

Vous avez vu, monsieur, — chose assez peu commune! —
Comment un noble cœur sait perdre sa fortune,
Et vous n'en apprendrez qu'avec plus de plaisir
Comment un cœur vaillant a su la ressaisir.
— Notre ami, possesseur d'une papeterie,
A fait, avec succès, appel à l'industrie;
Le voilà riche encor, moins qu'autrefois, mais mieux:
Car il l'est par lui-même, et non par ses aïeux.

LE NOTAIRE, à M. Mercier.

C'est exact. Ses débuts passent mon espérance.
Il a l'ordre, le zèle et la persévérance.
Son usine déjà lui rend cinq mille écus,
Et lui rapportera, l'an prochain, deux fois plus.

1. Laure, à gauche; le notaire, M. Mercier, Rodolphe, George et Lucile à droite.

M. MERCIER.

J'en suis charmé, messieurs; mais je cherche à comprendre,
En ce qui me concerne...

RODOLPHE.

Ah! vous allez l'entendre :
Quand George se livrait à des soins si nouveaux,

Regardant Lucile.

Je crois qu'un doux espoir soutenait ses travaux.

LE NOTAIRE, *à M. Mercier, en lui montrant Lucile.*

En un mot, cher monsieur, il aime votre fille.

M. MERCIER.

Mais c'est donc l'amoureux de toute ma famille!

LAURE, *à part, regardant sa sœur, qui paraît joyeuse.*

Elle l'aime.

GEORGE, *à M. Mercier.*

Il est vrai qu'une première fois
Le sort n'a pas été favorable à mon choix;
Ce fut un rude coup, monsieur, je vous le jure,
Et mon cœur a longtemps souffert de sa blessure.

M. MERCIER.

Si j'avais écouté mes goûts, il est certain...

GEORGE.

Je n'accuse en cela que mon mauvais destin.
Quoi qu'il en soit, j'eus peine à reprendre courage,
Et dans ce désespoir tout aurait fait naufrage,
Si le ciel adouci ne m'avait réservé
Un bon ange gardien par qui je fus sauvé.
— Cet ange, ce sauveur, monsieur, c'est votre fille.

LUCILE, *à part.*

C'est donc bien vrai!

GEORGE.

J'aurai, dans la même famille,

Épuisé de l'amour le fiel et la douceur,
Par une sœur perdu, sauvé par l'autre sœur.

Montrant Rodolphe.

Sans elle, et cet ami, je tombais dans l'abîme;
Ils m'ont retrempé l'âme et rendu mon estime,
Et, grâce à l'ami vrai, grâce à l'ange divin,
Le cœur m'est revenu, monsieur, et pas en vain.

LAURE, *à part.*

Oh! c'est mal! oh! mon Dieu! moi, de ma sœur jalouse!
— Non.

A George.

Je vous souhaitais une excellente épouse,
Monsieur; je suis contente.

A M. Mercier, avec prière.

Et vous consentirez,
Mon père; le malheur nous a trop éclairés :
Nous savons maintenant, par notre expérience,
Que c'est avec l'honneur qu'il faut faire alliance.
Monsieur George, à coup sûr, est riche sur ce point;
Par surcroît de bonheur, la fortune s'y joint;
Ainsi, tout à ses vœux doit vous rendre docile;

Avec expansion.

Tout promet de beaux jours à ma chère Lucile.

GEORGE, *à Laure.*

Oh! que vous êtes bonne!

LAURE.

Ah! vous le confessez?

M. MERCIER, *à George.*

Je suis reconnaissant plus que vous ne pensez,
Monsieur; mais un aveu me semble nécessaire,
Car je suis comme vous, franc, loyal et sincère.
— Mon gendre est en faillite.

GEORGE.

On me l'a fait savoir.

M. MERCIER.

Savez-vous que j'y perds presque tout mon avoir?

GEORGE.

Oui, monsieur.

M. MERCIER.

Mais la dot ne sera pas bien forte.

GEORGE.

La main de votre fille est tout ce qui m'importe.

M. MERCIER.

Ah! voilà les amants! — ardents et généreux!
C'est bien! — J'étais ainsi quand j'étais amoureux.
Ce trait plaide pour vous d'une façon puissante;
Touchez là; — mais il faut que Lucile consente.
Je laisse à mes enfants leur pleine liberté,
Et n'ai jamais en rien contraint leur volonté.

A Lucile, en lui tendant les bras.

Voyons, Lucile : moi, je l'agrérais pour gendre;
Mais c'est ton sentiment que nous voulons entendre.

GEORGE, à Lucile.

Oh! si vous acheviez votre œuvre, Dieu puissant!
Jamais amour si tendre et si reconnaissant...

LUCILE.

Permettez, George : émue autant que je dois l'être,
Je demande un instant, afin de me remettre.

Elle va vers sa sœur, et l'attire à l'écart, pendant que tous les autres personnages ont les yeux fixés sur elles.

Laure...

LAURE.

Je te comprends, chère sœur; sois à lui.

Sauf la bonne amitié, tout s'est évanoui.
— Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Oui; — mais écoute, Laure:
Si d'anciens souvenirs sont... douloureux encore;
Si notre intimité, que tu verras de près,
Peut un jour, malgré toi, réveiller des... regrets;
Dis un mot. Cet hymen n'a plus rien que j'envie,
Dès qu'il faut le payer du repos de ta vie.

LAURE.

Sois à lui sans remords; paisible entre vous deux,
J'oublîrai mon malheur en vous voyant heureux.

LUCILE.

Vrai ?

LAURE, la baisant sur le front.

Vrai.

Lucile va vers son père.

Je ne saurais accuser que moi-même,
Elle sait mieux aimer, et mérite qu'on l'aime.

LUCILE, à M. Mercier.

Elle tend la main à sa sœur.

Puisque vous, et ma sœur, exprimez ce désir,
Je ne sais pas, pour moi, déguiser mon plaisir.

A George.

J'accepte votre main, George, et je puis vous dire
Qu'avec leur sentiment mon propre cœur conspire.

M. Mercier la pousse doucement vers George.

GEORGE.

O Lucile!

M. MERCIER.

Eh! ma foi, j'ai tout bien arrangé.

LE NOTAIRE, se frottant les mains.

Vite un contrat!

LAURE, allant à George.

Eh bien, amoureux affligé,
Vous voyez qu'on guérit de tout, que rien ne tue.

En souriant.

Vous pourrez donc, monsieur, vous résoudre à ma vue?

GEORGE, affectueusement.

Oui, madame. Jadis elle m'eût fait souffrir;
Je haïssais alors; j'apprends à vous chérir.

LAURE.

C'est dire galamment que l'amour est éteinte.
— Du moins que l'amitié m'ôte le droit de plainte.

GEORGE, lui prenant la main, et désignant Lucile.

Vous serez notre sœur, à tous deux.

A Rodolphe, en lui montrant Lucile.

Je maintien
Qu'on est récompensé de se conduire bien.

RODOLPHE, saluant Lucile.

J'aurais mauvaise grâce à nier cette preuve.
— Heureux qui, comme toi, triomphe de l'épreuve!

GEORGE.

Eh! eh! c'est tout au plus; j'ai fait quelques faux pas.

Entre un domestique.

M. MERCIER.

Allons dîner.

A Rodolphe.

Monsieur ne refusera pas...

RODOLPHE, faisant un salut militaire.

J'obéis, mon sergent, par respect militaire.

George donne le bras à Lucile, et le notaire à Laure. — Rodolphe, sortant le dernier, à M. Mercier.

Eh bien, nous disions donc que cet affreux Voltaire...

FIN DE L'HONNEUR ET L'ARGENT.

LA BOURSE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS

LE 6 MAI 1856.

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES ROLES.
LÉON DESROCHES.	MM. LAFERRIÈRE.
REYNOLD.	TISSERANT.
M. BERNARD.	BARRÉ.
ALFRED D'AUBERIVES.	THIRON.
DELATOUR, agent de change.	LAUTE.
DUBOIS, domestique de Delatour.	KIME.
PIERRE, paysan, domestique de Léon.	GRENIER.
SIMONNET, financier.	SAINT-LÉON.
LE DUC DE MORTAGNE.	REY.
LÉLIO, poëte.	FOURNIER.
RENÉ, journaliste.	RIGA.
THOMAS, propriétaire campagnard.	LARAY.
UN AGENT DE CHANGE.	GILBERT.
UN COURTIER, associé de Dubois.	FRÉVILLE.
UN PROPRIÉTAIRE.	ÉTIENNE.
UN INGÉNIEUR.	DAUNAY.
UN OUVRIER.	DOUIN.
CAMILLE, fille de M. Bernard.	Mmes THUILLIER.
JULIE DARGENTAL.	PAULINE GRANGÉ.
MADELEINE, paysanne, servante de Camille.	SOLANGE.
ESTELLE.	BÉRENGÈRE.
UNE MARQUISE.	ARMAND.
UNE VIEILLE FEMME.	GRASSEAU.
PLUSIEURS OUVRIERS.	

La scène se passe, de nos jours, à Paris, pendant quatre actes; auprès d'une mine de charbon, au cinquième acte.

LA BOURSE

ACTE PREMIER.

Un salon chez M. Delatour, agent de change, à Paris. — Un second salon au fond; — une porte à gauche, donnant sur l'antichambre; deux portes à droite, ouvrant, l'une sur la salle à manger, l'autre sur le cabinet de Delatour. — Au milieu du salon une table avec des albums.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, en grande livrée, arrangeant les lampes et les fauteuils du salon; PIERRE, puis LES CLIENTS et L'ASSOCIÉ de Dubois.

PIERRE, entrant, une lettre à la main.

Monsieur Delatour ?

DUBOIS, se retournant.

Quoi? que voulez-vous?... Bon Dieu!
C'est toi, Pierre! — Bonjour, pays.

PIERRE.

Tiens! c'est Mathieu.

DUBOIS.

Je ne suis plus Mathieu; c'est Dubois qu'on me nomme;
Monsieur Dubois.

PIERRE.

Monsieur Dubois?

DUBOIS.

Oui. — Çà, jeune homme,
Que fait-on à Paris? d'où vient qu'on a quitté
La charrue et les bœufs pour la grande cité ?

PIERRE.

Dame! je suis venu pour suivre notre maître;
C'est donc lui qui m'a dit d'apporter cette lettre...

DUBOIS, la prenant et lisant l'adresse.

A monsieur Delatour. — Bien, il l'aura; bonjour.

PIERRE.

Et qu'est-ce qu'il fait donc, ce monsieur Delatour ?

DUBOIS.

C'est un agent de change.

PIERRE.

Ah! et qu'est-ce qu'il change?

DUBOIS.

Quelle simplicité! ça n'a vu que sa grange.
— Il change... à la minute, et d'un coup de crayon,
En un million rien, en rien un million.

PIERRE.

C'est un escamoteur ?

DUBOIS.

Mais qu'il est donc candide !
— Connais-tu la Bourse ?

PIERRE.

Oui; j'en connais une vide :
C'est la mienne.

DUBOIS, levant les épaules.

Mon Dieu! — La Bourse, entends-tu bien...
Mais c'est perdre mon temps; tu n'y comprendrais rien.

Il lui frappe sur la joue pour le congédier.

Va, mon ami.

PIERRE.

Dis donc, Mathieu?...

DUBOIS.

Hum! Je m'appelle
Dubois, monsieur Dubois.

PIERRE.

Suffit; je me rappelle.

Regardant le salon.

Que c'est beau! que c'est grand! c'est doré tout autour.
— Tu dois gagner bien gros, chez monsieur Delatour?

DUBOIS, *se rengorgeant.*

Oui; j'ai sa confiance, et, chacun dans nos sphères,
Nous faisons, Dieu merci, d'assez bonnes affaires.
Un jour, mon cher pays, on se retirera;
Je ne servirai plus, mais on me servira;
Je dormirai chez moi, sous de riches tentures;
Mes valets monteront derrière mes voitures;
J'aurai droit à l'humeur; je sonnerai mes gens,
Et je m'emporterai contre les négligents.
A la Bourse, la foule, autour de moi serrée,
De longs chuchotements salûra mon entrée;
Ma signature, seule, aura plus de crédit
Que les noms assemblés de vingt hommes d'esprit.
J'aurai beaucoup d'amis, des vins de toute sorte,
Et mangerai les mets que maintenant j'apporte.
— Voilà.

A Pierre qui reste ébahi.

Reviens me voir, alors; viens, mon garçon;
Je te prendrai parmi les gens de ma maison.

Entre un valet qui fait un signe à Dubois.

LE VALET, *à Dubois, à voix basse.*

Êtes-vous visible?

DUBOIS, aussi à voix basse, après être allé écouter si son maître ne vient pas.

Oui.

Le valet ouvre la porte qui donne dans l'antichambre. — Entrent plusieurs hommes, vêtus en ouvriers et en domestiques, et une vieille femme.

Dubois, à un ouvrier, en lui remettant des billets de banque.

Voici vos bénéfices :
Trois cents francs; j'en retiens cent pour mes bons offices.

PREMIER OUVRIER.

Merci, monsieur Dubois! Continuons toujours.

DUBOIS.

C'est bien.

A un autre personnage.

La couverture?

DEUXIÈME OUVRIER.

Attendez quelques jours.

DUBOIS.

Impossible; j'ai vu mon courtier qui l'exige.

DEUXIÈME OUVRIER.

Faites-moi cette avance.

DUBOIS.

Impossible, vous dis-je.
Demain la couverture, ou bien, exécuté.

A la vieille femme.

Bonjour, ma bonne; eh bien, comment va la santé?

LA VIEILLE FEMME.

Tout doucement. — Je viens pour ma Vieille-Montagne.

DUBOIS.

Ça marche.

LA VIEILLE FEMME.

Je voudrais savoir ce que je gagne.

DUBOIS.

Attendez fin du mois.

LA VIEILLE FEMME.

Et mes Docks? mes Béziers?
Et mes Mines de zinc? et mes Crédits fonciers?

DUBOIS.

C'est variable; on monte, on baisse, et l'on remonte.
Revenez fin du mois, je vous en rendrai compte.

LA VIEILLE FEMME, revenant.

Monsieur Dubois, c'est tout notre petit avoir.

DUBOIS.

Bon, bon.

LA VIEILLE FEMME.

C'est pour la dot de ma fille.

DUBOIS.

Bonsoir.

LA VIEILLE FEMME, revenant encore.

Monsieur Dubois, j'ai peur...

DUBOIS.

Ah! quelle patience!

La poussant par les épaules.

Allez-vous-en!

Entre un nouveau personnage, associé de Dubois.

Dubois, le voyant entrer, aux autres personnes présentes.

Messieurs, à demain l'audience.

Tous sortent, excepté l'associé.

Quoi de neuf?

L'ASSOCIÉ.

Un client que nous avons perdu.

DUBOIS.

Qui donc?

L'ASSOCIÉ.

Le charbonnier; on l'a trouvé pendu.

DUBOIS.

C'est un des accidents auxquels la Bourse expose.

L'ASSOCIÉ.

On a mis en prison mademoiselle Rose;
Ses maîtres l'ont surprise alors qu'elle empruntait
A leurs tiroirs l'argent qu'elle nous remettait.

DUBOIS.

La maladroite! — J'ai quelques sommes en caisse;
Il faut prendre des Nord, pendant qu'ils sont en baisse:
Donnez ordre au courtier d'en acheter vingt-cinq,
Et de vendre nos Docks et nos Mines de zinc.
— Suivez-moi.

Ils sortent.

PIERRE, *seul.*

Ce que c'est pourtant que la fortune!
Nous sommes nés, tous deux, dans la même commune
Nous avons mené paître ensemble les brebis,
Portant sous notre blouse un morceau de pain bis.
— Il est parti, voilà quatre ans au prochain terme;
C'est déjà riche! — et moi, je suis valet de ferme.
J'ai beau piocher, bêcher et herser le terrain,
Semer et moissonner, battre et vanner le grain,
Me lever avant l'aube et rentrer à nuit close,
Travailler comme un bœuf qui jamais ne repose,
Quand je vivrais cent ans, je ne gagnerais pas
Ce qu'il gagne en un mois, en se croisant les bras.

Avec dépit.

C'est-il juste?

Rentre Dubois.

DUBOIS.

Pardon; c'était ma clientèle;
J'ai la mienne et monsieur a la sienne : il a celle

Des banquiers, des marquis et des ambassadeurs;
J'ai celle des portiers, laquais et revendeurs.
Ainsi chacun de nous exerce son office,
Monsieur vers la corbeille, et moi vers la coulisse.

PIERRE.

Est-ce qu'un campagnard, pas trop malicieux,
Pas un Parisien comme vos beaux messieurs,
Pourrait faire un bon coup?

DUBOIS.

Parbleu! L'autre semaine,
J'ai gagné cent louis pour un fermier du Maine.

PIERRE.

Cent louis!

DUBOIS.

Cent louis, en un jour.

PIERRE.

En un jour!
Plus qu'on ne gagnerait en dix ans de labour!
— Est-ce bien malaisé?

DUBOIS.

Mais non; toute l'adresse
Est de dire à propos des mots de cette espèce:
Je prends dont dix, ou bien : *J'ai deux sous pour demain.*

PIERRE, fouillant dans sa poche.

Deux sous! je les ai là, justement; tends la main.

DUBOIS, se levant.

Parbleu! c'est amusant de voir un tel novice,
Et je me sens enclin à te rendre service.

PIERRE, avec joie.

Monsieur Dubois!

DUBOIS.

As-tu quelque argent dans un coin?

PIERRE.

J'ai bien quelques écus gagnés de loin en loin.

DUBOIS.

Quoi?

PIERRE.

Sept à huit cents francs.

DUBOIS.

Va me chercher la somme;
Je la ferai valoir.

PIERRE, lui tendant la main.

Touche là! Quel brave homme!
— Laisse-moi t'embrasser, pays!

DUBOIS, le repoussant.

Eh! doucement!

PIERRE.

Dieu! si ça se pouvait doubler tant seulement!
Quel bonheur! — Je pourrais épouser Madeleine;
Je prendrais une ferme, à la Saint-Jean prochaine;
J'achèterais des bœufs, des vaches qu'on trairait,
Et notre ménagère irait vendre le lait.
Ah! comme à travailler j'aurais plus de courage!
Quand c'est pour soi qu'on bêche, on se tue à l'ouvrage.
Ah!...

DUBOIS.

Va-t'en! monsieur vient.

Il le congédie.

SCÈNE II.

DELATOUR, LA MARQUISE.

DELATOUR.

N'en prenez point souci,
Madame la marquise; il sera fait ainsi.

LA MARQUISE.

Le secret!

DELATOUR.

C'est la loi de tout agent de change.
Vos opérations, d'ailleurs, n'ont rien d'étrange,
Et je vous ferais voir, en montrant nos carnets,
Que tout votre faubourg hante nos cabinets.

LA MARQUISE.

Très-bien; mais il se faut garder des épigrammes.
Le monde malveillant ne permet rien aux femmes;
La piété surtout prête au rire des sots,
Et l'on aime à trouver en faute les dévots.

DELATOUR.

La piété chez vous est trop pure et trop sainte
Pour que d'aucun propos elle craigne l'atteinte.

LA MARQUISE.

Ah! que sais-je? on dirait que les dévotions
S'ajustent mal peut-être aux spéculations;
Qu'il semble que ma vue est un peu trop fixée
Sur ces biens dont il faut détacher sa pensée.

DELATOUR.

Laissez dire; l'argent est chose bonne en soi.

LA MARQUISE.

C'est vrai, mon cher monsieur, tout dépend de l'emploi:
Si dans mon placement le ciel me favorise,
J'ai fait vœu, sur le gain, de construire une église.

DELATOUR.

Certes, voilà, madame, un gain sanctifié,
Et c'est mettre le ciel avec vous de moitié.

Il conduit la marquise jusqu'à la porte du fond.

SCÈNE III.

DELATOUR, DUBOIS.

Dubois présente à Delatour plusieurs lettres, parmi lesquelles est celle de Léon.

DELATOUR, lisant une lettre.

Achetez-moi vingt-cinq Lyon... Durand, notaire.

Lisant les autres signatures.

Beaulieu, juge de paix... Benoît, propriétaire...
Gros, médecin... Arnould, greffier... Timoléon,
Professeur... Balme, adjoint...

Prenant la lettre apportée par Pierre.

Ah! ah! c'est de Léon.

Après avoir lu.

Vers cinq heures, dit-il.

Il regarde la pendule.

Les cinq heures sont proches.

A Dubois.

ites qu'on laisse entrer...

UN DOMESTIQUE annonçant.

Monsieur Léon Desroches.

Dubois sort.

SCÈNE IV.

DELATOUR, LÉON.

DELATOUR, allant au-devant de Léon.

Eh! bonjour, cher Léon! — Par quel hasard heureux...

LÉON.

Par l'éternel roman, mon cher, des amoureux.

DELATOUR.

Voyons.

LÉON.

As-tu le temps d'écouter une églogue?

DELATOUR.

Comment donc! Parmi nous les champs sont très en vogue.
Le cultivateur rêve argent, prime, intérêts;
Nous, nous rêvons gazons, ruisseaux, ombrages frais.
— Parle.

Il indique à Léon un fauteuil près de la table qui est au milieu du salon, et approche pour lui-même une chaise.

LÉON.

J'ai pour tout bien quelques arpents de terre
Que j'exploite moi-même, ainsi qu'a fait mon père.

DELATOUR.

Heureux l'homme des champs, qui, loin des millions,
Laboure avec ses bœufs les paternels sillons!
— Va toujours.

LÉON.

Tout auprès est le parc d'un bonhomme,
Tout franc, tout rond, chassant, buvant, bon diable en somme,
Qui cherche à s'arrondir, et ne peut sans ennui
Voir qu'un de ses voisins ait plus d'arpents que lui.

DELATOUR.

Le bonhomme a sans doute une fille?

LÉON.

Céleste,
Douce et noble à la fois, fière et pourtant modeste,
Franche, éprise du beau, haïssant les gens plats,
Et cachant un grand cœur sous des traits délicats.

DELATOUR.

La peste!

LÉON.

Chez son père on me voyait sans cesse;
Il s'était pris pour moi d'une belle tendresse,
J'étais son compagnon à table, à courre, au jeu;
J'écoutais ses récits, l'hiver, au coin du feu,
Toujours les mêmes, cent et deux cents fois de suite;
Mais, redits devant elle, ils finissaient trop vite.
En un mot, j'avais su si bien me l'attacher,
Que, si je tardais trop, il venait me chercher.

DELATOUR.

C'est adroit.

LÉON, se parlant à lui-même.

Quels moments! quelles douces soirées,
Des lueurs du couchant mollement colorées,
Quand nous n'entendions plus que les bruits incertains
Apportés par le vent des villages lointains!
Que de choses en moi ce souvenir remue!
J'ai senti sur mon bras trembler sa main émue:
J'ai vu, sous la pudeur de ses cils gracieux,
L'aurore de l'amour se lever dans ses yeux.

DELATOUR.

Voilà l'églogue.

LÉON, se levant brusquement.

Un jour, le père ainsi m'aborde:
« Çà, voisin, me dit-il, tu me plais. »

DELATOUR.

Bon exorde!

LÉON.

« Oui, oui, je te proclame un joyeux compagnon,
Et nul ne tire mieux un coup de fusil; non.
Mais, vois-tu, le temps vient de marier ma fille;
Je sais bien, je sais bien; tu la trouves gentille;

Mais elle apporte en dot cent mille écus, ma foi,
Et tu comprends, voisin, que ce n'est pas pour toi. »

A Delatour.

Hein! comment trouves-tu le bonhomme?

DELATOUR.

Il est drôle.

LÉON.

« Je destine ma fille au comte de la Môle;
Ses fonds touchent aux miens; nous les réunirons
En un parc, le plus grand qui soit aux environs.
Pour le moment, voisin, quelqu'un m'a fait entendre
Que tes séjours chez moi blessent mon futur gendre,
Que ce n'est pas décent, que cela fait causer.
Des sottises! quel mal y peut-on supposer?
Mais sois tranquille; attends que la noce soit faite,
Et tu viendras dîner avec moi, tête à tête.
Je te réserve un vin qui dort dans mes caveaux;
Et nous rirons; je sais des bons mots tout nouveaux. »

Reprenant son ton naturel.

Tout nouveaux, oui!... s'il croit que j'irai les entendre!
Il peut bien les garder pour réjouir son gendre.

DELATOUR.

Et n'as-tu plus revu sa fille?

LÉON.

Après l'avoir
Tous les jours épiée, enfin j'ai pu la voir.
« Léon, m'a-t-elle dit, je comprends votre peine,
Et je ne cherche pas à vous cacher la mienne.
Que ce sincère aveu, que je fais librement,
Soit à votre chagrin un adoucissement.
Mais ne me voyez plus à l'insu de mon père;
Si j'étais en prison chez un tuteur sévère,

Peut-être mon orgueil, indigné des gardiens,
Chercherait sa vengeance en de tels entretiens;
Mais mon père envers moi n'usant pas de contrainte,
J'aurais tort envers lui d'user d'aucune feinte;
Il se confie à moi pleinement; j'ai promis
De ne plus vous parler, avant qu'il l'ait permis.
Vous savez que pour moi ma promesse est sacrée;
Je croirais, y manquant, être déshonorée.
Adieu, Léon, mon père apprendra, dès ce soir,
Que je vous ai revu pour ne plus vous revoir.
Ne désespérez pas tout à fait; il vous aime;
Laissez agir l'absence, et le temps — et moi-même.
Adieu; sans son aveu, je ne puis être à vous;
Mais c'est vous que mon cœur eût choisi pour époux. »

DELATOUR, se levant.

Eh bien, suis son conseil; il est très-bon à suivre:
Attends.

LÉON.

Attendre! ô ciel! attendre, c'est donc vivre?
Que j'attende! — On voit bien que tu n'as pas aimé.

DELATOUR.

Qu'en sais-tu?

LÉON.

Mais quand, seul, d'angoisses consumé,
Gardant pour mieux souffrir l'espérance irritante,
Je dévorais chez moi les heures de l'attente,
Songe que mon rival, chez le père invité,
Était reçu par elle, et par elle écouté.
— O Dieu! que j'ai souffert!

DELATOUR.

Mais elle est trop sensée
Pour qu'à de tels appâts elle soit amorcée.

LÉON.

Je le croyais; mais rien, lettre ni messager,
Depuis tantôt trois mois, ne vient m'encourager.
Je rôde vainement au pied de la terrasse,
Ce paradis perdu, d'où son ordre me chasse;
Vainement je regarde aux vitres du château;
Jamais un doigt ami n'entr'ouvre le rideau.
— Ah! elle m'abandonne; et déjà, chose atroce!
On parle hautement de la prochaine noce.

DELATOUR.

Bah! de faux bruits.

LÉON.

C'est là, maintenant je le vois,
Ce que me présageaient des adieux aussi froids.
Le bon sens parlait seul; l'amour faisait silence.
Point de ces mots brûlants que la passion lance!

DELATOUR.

Je vois tout autrement. Je ne me fîrais pas
A ces grands sentiments qui font tant de fracas.
Elle en a dit assez, et plus serait étrange;
De réserve et d'amour c'est un touchant mélange...

LÉON, qui l'a à peine écouté.

Non, je ne puis attendre, en ce pressant danger.

DELATOUR.

Que feras-tu?

LÉON.

C'est fait.

DELATOUR.

Quoi?

LÉON.

Je vins à songer

Que j'avais à Paris un ami de collége

Lui tendant la main.

Qui voudrait me servir, s'il pouvait. — Me trompé-je?

DELATOUR, *lui serrant la main.*

Non, certes.

LÉON.

J'ai vendu ma terre aux plus offrants,
Touché par ce moyen soixante mille francs,

Tirant son portefeuille.

Et je t'apporte ici mon unique ressource,
Pour quintupler la somme ou la perdre à la Bourse.

DELATOUR, *tressaillant.*

A la Bourse! insensé! sais-tu ce que tu dis?

En déclamant.

Fuis ce rivage avare, et ces climats maudits!

Il le prend par le bras, comme pour le pousser dehors.

Va-t'en vite, va, pars!

LÉON.

Non; si tu me repousses,
J'irai chercher ailleurs des réponses plus douces.

DELATOUR.

Mais, pour des innocents comme toi, pauvre fou!
La Bourse est un tripot, un antre, un casse-cou.
La Bourse! mais ce sphinx, vers qui tu te fourvoies,
Pour un OEdipe heureux, dévore mille proies.
Ah! Dieu! combien j'en vois, entrés d'un air vainqueur,
Sortir pâles, muets, et l'enfer dans le cœur!
Que de pleurs, sur ce seuil jonché de banqueroutes!
Que d'imprécations dans l'écho de ces voûtes!
— Va-t'en!

LÉON.

Mais, renégat, tu blasphèmes ton dieu.

Siéges-tu pas parmi les prêtres du saint lieu?
Et cet antre, où tu peins tant de sombres spectacles,
N'est-il pas celui même où tu rends tes oracles?

DELATOUR.

Eh! c'est pourquoi j'en vois la fraude à découvert;
Nul ne croit moins Baal que celui qui le sert.
— Si j'avais devant moi tout autre néophyte,
J'adorerais le dieu dont l'autel me profite;
Mais je ne puis livrer au sacrificateur
L'ami qui vient à moi comme à son protecteur.
— Je ne confondrai point dans le même anathème
Les marchés sérieux avec le jeu lui-même;
Les premiers, concentrant les capitaux épars,
Secondent puissamment l'industrie et les arts;
Beaucoup de plans hardis, d'entreprises immenses,
Avorteraient dans l'ombre, infertiles semences,
Si, de lumière et d'air largement inondés,
La Bourse, leur soleil, ne les eût fécondés.
Parmi ceux dont j'admets le règne légitime,
J'en citerais plus d'un que tout le monde estime;
L'opulence chez eux, utile réservoir,
S'épanche en des travaux grands comme leur pouvoir.
— Mais tu ne poursuis point un but de cette sorte?

LÉON.

Non. Comment le pourrais-je?

DELATOUR.

Une autre ardeur t'emporte:
Tu veux jouer?

LÉON.

Sans doute.

DELATOUR, lui faisant signe de se rasseoir, et restant debout.

Eh bien, écoute-moi:

N'en dis rien au public; garde ceci pour toi :
— La Bourse, selon vous, ô gens de la campagne,
Est un jeu comme un autre, où l'on perd, où l'on gagne?
Point. Les joueurs y sont partagés en deux corps :
Les faibles dans un camp, et dans l'autre les forts;
Grâce aux gros bataillons qu'ils tirent de leur caisse,
Ceux-ci font à leur choix ou la hausse ou la baisse,
Si bien que l'un des camps, étant maître des cours,
Toujours gagne, pendant que l'autre perd toujours.
A ce duel inégal joins l'œuvre des habiles :
Les uns ont su d'abord les nouvelles utiles;
Les autres, inventant et semant de faux bruits,
De la frayeur publique ont récolté les fruits;
D'autres, par les appâts d'un dividende énorme,
Haussent les actions d'une entreprise informe,
Puis les laissent, aux yeux d'acquéreurs stupéfaits,
Retomber à zéro, dès qu'ils s'en sont défaits;
Et dis si les maisons, par les grecs fréquentées,
Ont employé jamais cartes plus bizeautées.
— Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en !

LÉON, se levant.

Mais on gagne pourtant;
On gagne; j'en connais un exemple éclatant.
Encor ne suivait-on qu'un intérêt vulgaire ;
Moi, le dieu des amants me conduit et m'éclaire.

DELATOUR.

Je le veux, tu seras un des rares élus;
Si tu gagnes beaucoup, tu voudras gagner plus;
Le gain accroît la soif; l'or grise la prudence ;
Le bien-être conquis appelle l'abondance;
L'abondance dévoile à nos yeux éblouis
Les splendeurs, le pouvoir, les rêves inouïs.

On a fait peu de rien, et de peu quelque chose;
Pour arriver à tout, il suffit que l'on ose;
Le plus rude est franchi; le chemin est frayé;
Du gouffre qu'on côtoie on n'est pas effrayé,
On monte; — et, quand on touche au faîte inabordable,
Vient la chute rapide, immense, formidable.
Cette histoire, commune à bien des gens à bas,
Serait la tienne encor, mon cher, en pareil cas.

LÉON.

Oh! je suis sûr de moi; j'aurai celle que j'aime,
Et je m'arrêterai.

DELATOUR.

Bah! tous disaient de même.
— Et, voyons, si tu perds?

LÉON.

Si je perds?

DELATOUR.

Car enfin
La chose est arrivée; elle arrive au plus fin.

LÉON.

Oh! si je perds!...

DELATOUR.

Eh bien, quel sera le remède?
Ne crois pas appeler ton courage à ton aide;
Les travaux patients soulèvent les dédains,
Et l'appât de profits énormes et soudains,
— C'en est peut-être là l'effet le plus funeste, —
Nous dégoûte à jamais d'un gain lent et modeste.
— Que deviendras-tu donc?

LÉON.

A la garde de Dieu!
Ayant perdu Camille, il m'importera peu.

Vingt mille écus de plus ou de moins, bagatelle!
Autant mourir de faim que de vivre sans elle!

DELATOUR.

Mais...

LÉON.

Je n'ai qu'un moyen de salut; j'en rougis
Et j'en use.

DELATOUR.

Pourtant...

LÉON.

Ne prêche pas; agis.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DUBOIS, THOMAS, ALFRED D'AUBERIVES, RENÉ, LÉLIO, puis successivement UN AGENT DE CHANGE, UN JEUNE HOMME, LE DUC DE MORTAGNE, SIMONNET, REYNOLD, et D'AUTRES CONVIVES.

DUBOIS, annonçant.

Monsieur Thomas: monsieur le comte d'Auberives;
Monsieur René; monsieur Lélio.

Ces personnages entrent à mesure qu'on les annonce et Delatour va leur donner une poignée de main.

DELATOUR, revenant vers Léon.

Mes convives.
— Dîne ici; tu verras des banquiers, des auteurs,
Et des hommes du monde, et des spéculateurs.

LÉON.

Très-volontiers; je reste, et j'écoute et j'observe.
Leur conversation doit petiller de verve.

LÉLIO, à René.

Les Lyon ont monté de cent francs, dernier cours.

RENÉ.

Ils monteront encor.

LÉLIO.

Les Grand Central sont lourds.

— Avez-vous des Crédits?

RENÉ.

Oui, j'en ai reçu trente.

LÉLIO.

Prime de cinq cents francs; c'est la valeur courante.

RENÉ.

Que fait le Nord?

LÉLIO.

Neuf cent, — vingt, à prime dont dix.

Vendez vos Nord, mon cher; achetez des Crédits.

LÉON, appelant Delatour et lui montrant un des interlocuteurs, pendant que ceux-ci font quelques pas en causant.

C'est quelque banquier?

DELATOUR.

Non.

LÉON.

Quelque capitaliste?

DELATOUR.

Non; l'un est un poëte, et l'autre un journaliste.

LÉON.

Ah bah!

Delatour va recevoir d'autres convives. — Entre un jeune homme qui, après avoir salué Delatour, va serrer la main d'Alfred.

LE JEUNE HOMME.

Eh! bonjour, cher. — Que dit-on?

ALFRED.

Maria
A quitté Montauban pour prendre Doria.

LE JEUNE HOMME.

Tiens! — Ah çà! j'ai vu Laure en calèche nouvelle.

ALFRED.

Il le fallait.

LE JEUNE HOMME, riant.

Ah! ah!... Que faites-vous d'Estelle?

LÉON, à Delatour qui revient auprès de lui.

L'esprit jusqu'à présent ne s'est pas mis en frais:
Prime, actions, chevaux, femmes galantes...

Entre un nouveau personnage dont l'arrivée suspend toutes les conversations; plusieurs vont au-devant de lui.

DELATOUR, montrant à Léon le nouveau personnage qui vient d'entrer.

Paix!
Tourne-toi; vois un peu celui que je te montre.

LÉON.

C'est un prince? Chacun s'empresse à sa rencontre.

DELATOUR.

C'est monsieur Simonnet, un très-gros financier.
Vois quelle dignité dans son salut princier,
Comme tous les propos se taisent quand il entre,
De quel groupe attentif il occupe le centre,
Comme de ses discours on paraît réjoui,
Et comme on veut montrer qu'on est connu de lui.
— Je vais le saluer.

SIMONNET, s'asseyant et continuant une conversation commencée.

C'est beau, mais monotone.

LÉLIO.

Vous n'êtes pas touché des plaintes d'Hermione?

SIMONNET.

Ma foi, non; je vais là parce que tous y vont;
J'applaudis, comme tous; mais je m'ennuie, au fond.

LÉLIO.

Quoi! ces beaux vers...

SIMONNET.

Mon cher, après une journée
Aux travaux sérieux tout entière donnée,
Je destine le temps qu'au théâtre je perds,
A me distraire, et non à goûter de beaux vers.
Je veux de l'imprévu, des accidents, des crises;
Je veux être mené de surprise en surprises;
J'aime enfin des héros qui parlent comme moi.

LÉLIO.

Racine alors n'est pas votre homme, je conçoi.

RENÉ.

Il m'a semblé vous voir hier dans une loge.

SIMONNET.

A la pièce nouvelle? Oui.

UN AGENT DE CHANGE.

L'on en fait l'éloge.

SIMONNET.

Mauvaise, mal écrite, en un mauvais esprit:
Ce sont, comme toujours, les banquiers dont on rit.

LÉLIO.

Et de qui donc, bon Dieu! voulez-vous qu'on se moque?
Les banquiers sont-ils pas les marquis de l'époque?
On s'attaque aux puissants; et quelle grâce enfin
Aurait-on à railler ceux qui meurent de faim?

SIMONNET.

Qu'est-ce que ces railleurs? Des gens à qui tout manque.

L'AGENT DE CHANGE.

C'est le renard au pied des raisins de la Banque.

SIMONNET.

Oh! celui qui rit bien est le dernier qui rit;
Un jour vient qui nous venge assez du bel esprit :
C'est quand nous émettons des actions nouvelles
Que s'inclinent chez nous les fronts les plus rebelles.
Ah! nous ne sommes plus alors des Turcarets,
Mais de très-bonnes gens, qu'on voudrait voir de près;
Nous sommes pleins de goût, de tact et de lumières,
Des modèles de grâce et de bonnes manières;
Nos opérations, que prônent les journaux,
Aux capitaux dormants ouvrent d'heureux canaux.
La prime a transformé Turcaret en Mécène;

Se levant.

La prime! devant elle il n'est point d'inhumaine,
La prime, tenant lieu d'antique parchemin,
Nous ouvre à deux battants le faubourg Saint-Germain.

LE DUC DE MORTAGNE.

Et vous y figurez avec autant d'aisance
Que si dans nos salons vous aviez pris naissance.

SIMONNET.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Ce ton, ce naturel exquis,
Qui ne s'acquièrent pas, vous les avez acquis.
On n'a pas des façons plus nobles que les vôtres.

SIMONNET.

Monsieur le duc, de grâce...

LE DUC.

Oui; vous êtes des nôtres

— A propos, que devient l'affaire en question?
Serai-je du conseil d'administration?

SIMONNET.

Mais, à vous dire vrai, ce point nous embarrasse.

LE DUC.

Peut-être que je suis de trop petite race?

SIMONNET.

Oh! ce n'est pas cela. Je sais qu'un grand seigneur,
En touchant une part, nous fait beaucoup d'honneur;
Mais j'ai trouvé des gens moins sensibles au lustre
Que sur le prospectus répand un nom illustre.
« Sans doute la noblesse a du poids, m'a-t-on dit;
Mais c'est vers les écus que penche le crédit.
Le siècle est si grossier que les actionnaires
Estiment moins les ducs que les millionnaires,
Et sont plus attirés par un rustre enrichi
Que par un fils des preux menacé de Clichy. »

LE DUC.

Ces gens-là sont des fats, mon cher.

SIMONNET.

Je le confesse.

LE DUC.

Ils n'étaleraient pas le luxe qui nous blesse,
Si, pendant qu'on voyait leurs pères aux moulins,
Nos aïeux ne s'étaient battus pour les vilains.

LÉLIO, au milieu d'un groupe voisin.

Autre temps, autres mœurs. Les maisons renommées
Briguaient jadis leur place en tête des armées;
Le nom, changeant d'époque, a changé de vertus,
Et place un gentilhomme en haut des prospectus.

Le duc s'éloigne.

SIMONNET.

Ah! ah! notre cher duc! il a du plomb dans l'aile.
C'est bien fait.

ALFRED, s'approchant de Simonnet.

Quelle est donc cette affaire nouvelle

SIMONNET.

Voici : nous achetons aux Espagnols Cuba,
Et nous la revendons aux États-Unis.

ALFRED.

Bah!
— Eh! que n'achetez-vous, ce serait plein d'astuce,
Constantinople au Turc, pour le revendre au Russe!

On rit.

THOMAS.

Messieurs, ces beaux projets, qui vous semblent plaisants,
Ne nous arrangent pas, nous autres paysans;
Tout l'argent va chez vous, et les propriétaires
N'en peuvent plus trouver pour cultiver leurs terres.
Par exemple, voulant dessécher des marais,
Je cherchais un emprunt, même à gros intérêts;
Ah! oui! — le capital, à nos champs infidèle,
S'envole vers la Bourse où la prime l'appelle,
Et chez les étrangers fait pleuvoir les milliards,
Sans qu'il en tombe un sou parmi nos campagnards.

LÉLIO.

Patientez; la Bourse a de grosses bourrasques
Qui rendront plus prudents les capitaux fantasques;
Vous verrez revenir vers les champs négligés
Ces nombreux déserteurs, rudement corrigés.

A Simonnet.

Voyons, n'avez-vous pas quelques légers scrupules
D'exploiter à ce point les bonnes gens crédules?

SIMONNET.

Tant pis pour les niais; la Bourse est un champ clos
Où c'est, au lieu de sang, de l'or qui coule à flots;
Par-dessus les blessés on se pousse, on se presse,
Et la victoire, en somme, appartient à l'adresse.
Un conquérant qui veut subjuguer l'univers,
Va-t-il compter les morts dont les champs sont couverts?

Il se rassied.

DELATOUR, à Léon.

Écoute bien ceci.

L'AGENT DE CHANGE.

D'ailleurs, ceux qu'on culbute
Sont de petites gens mal taillés pour la lutte.

SIMONNET.

Ces petits capitaux deviennent trop fougueux.

L'AGENT DE CHANGE.

Ils encombrent la Bourse; on n'y voit que des gueux.

THOMAS.

Le mal est que chacun, dédaignant l'humble vie,
Sur plus riche que soi jette un regard d'envie.

SIMONNET.

Eh! mon Dieu! la richesse a bien ses embarras,
Et, pour nous l'envier, on ne la connaît pas.
Que d'ennuis, de soucis, de soins de toute sorte!
C'est un fardeau qui pèse à celui qui le porte;
Et ceux que le destin n'a pas trop enrichis,
De tous ces ennuis-là se trouvent affranchis.

LÉLIO.

Soit; mais si la richesse est une lourde affaire,
Rien ne me semble aisé comme de s'en défaire.

SIMONNET, continuant comme s'il ne l'avait pas entendu.

Que faut-il pour bien vivre? A peu près mille écus;

Qui sait borner ses goûts n'a pas besoin de plus.
Contentez-vous de peu! voilà ce que je prêche
A tous ceux qui n'ont rien, et que la Bourse allèche.

LÉLIO.

Ce conseil est fort bon, mais les excellents fruits
Par votre propre exemple en sont un peu détruits.
Eh! comment voulez-vous que tous ces pauvres diables
Qui chez vous voient tomber des sommes effroyables,
N'ouvrent pas de grands yeux devant un tel butin,
Et ne soient pas tentés de s'asseoir au festin!
Devant des affamés, qu'affriande une miette,
Vous étalez la table, et conseillez la diète;
Et vous leur demandez, gorgé de bons repas,
Une frugalité que, vous, vous n'avez pas!
Mais un de ces festins où le jeu vous convie
Pour vous n'est qu'un excès, pour eux serait la vie;
Ils sont mille fois plus excusables que vous,
O tentateurs, joueurs par le succès absous!

SIMONNET.

Joueurs! quel est ce mot? Allez-vous mettre ensemble
Les financiers et ceux qu'un tapis vert rassemble?

LÉLIO.

Eh! mais le meilleur rôle est encor pour ceux-ci;
Ils ne dupent du moins qu'eux-mêmes.

SIMONNET.

Grand merci.

Se levant.

— Çà, vous êtes ce soir en verve satirique;
Vous avez donc perdu?

LÉLIO.

Mais oui.

SIMONNET, riant.

Bon ! tout s'explique.

UN AGENT DE CHANGE, riant aussi.

Voilà de nos censeurs; chacun en fait autant,
Et flétrit l'agio, tout en agiotant.

SIMONNET.

Nous pouvons bien, pardieu ! dire à la France entière :
« Si l'un de vous est pur, qu'il nous jette la pierre ! »

L'AGENT DE CHANGE.

Oui, qui n'a pas joué? Moi, je n'en sais aucun.

RENÉ.

Ni moi.

SIMONNET.

Ni moi.

REYNOLD, assis, depuis quelques minutes, auprès de la table, où il feuilletait des albums et écoutait la conversation, sans dire un mot, — se levant.

Pardon, messieurs; j'en sais plus d'un :
Un, entre autres, qui gagne honnêtement sa vie,
Et, satisfait de peu, ne connaît pas l'envie;
Qui tient que le travail est la première loi,
Et que le premier bien est l'estime de soi.
Il ne fermerait pas sa porte à la richesse,
Mais n'en voudrait jamais au prix d'une bassesse;
Il regarde avant tout, chez celui qui l'acquiert,
Comment il l'a gagnée et comment il s'en sert;
Et pour clore d'un mot cet éternel chapitre :
L'argent est un bonheur, mais ce n'est pas un titre.

A Simonnet.

Vous ne le verrez pas, parmi vos suppliants,
Assiéger votre seuil, encombré de clients;

Non. La Bourse, à ses yeux, est un gouffre où l'on puise
L'ardente soif de l'or et l'âpre convoitise,
Mais où l'on engloutit le paisible bonheur,
Le talent, la fortune, et quelquefois l'honneur;
Et rien ne vaut pour lui cette fierté sereine
Que donne un léger gain, après un jour de peine.

Lélio lui serre la main. — Simonnet le toise de haut en bas, et s'éloigne sans lui répondre.

LÉON, qui a beaucoup regardé Reynold, vivement à Delatour.

Mais c'est Reynold!

DELATOUR.

Ancien lieutenant de spahis.

LÉON.

Je le connais.

DELATOUR.

Sans doute; il est de nos pays.

LÉON.

Oh! je l'ai reconnu, malgré sa longue absence.
— C'est son cousin!

DELATOUR.

Eh bien, renouez connaissance.
— Viens avec moi.

Delatour les présente l'un à l'autre.

LÉON, à Reynold.

Monsieur, je suis vraiment ravi...

REYNOLD.

Croyez, de mon côté, que...

DUBOIS, ouvrant les portes de la salle à manger.

Monsieur est servi.

On se range pour faire place à Simonnet, qui entre le premier dans la salle à manger; les autres convives passent ensuite, pendant que Léon cause avec Reynold.

ACTE DEUXIÈME.

L'appartement de Léon, à Paris, dans un hôtel garni.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, ALFRED, ESTELLE, assise sur une causeuse.

ALFRED.

Bravo, cher! Vous allez rondement, à la Bourse.
Avec les gens d'esprit on a de la ressource,
Et je prétends, sous peu, vous former tout à fait.
— Estelle m'aidera.

ESTELLE, à Léon.

Mais si cela vous plaît.

Léon s'incline froidement.

ALFRED, à Léon.

Son érudition dépasse tout éloge;
Vous verrez. — Et d'abord, il faudra qu'on vous loge.

ESTELLE, se levant et regardant tout autour d'elle.

Dieu ! comment peut-on vivre en un hôtel garni!

ALFRED.

Écoutez ses conseils, pour meubler votre nid,
Cher; elle s'y connaît; cent fois elle a dû prendre
Des meubles, que cent fois l'huissier a dû revendre.

ESTELLE.

Oui, j'eus quelques malheurs. La Bourse a dévoré
Tous les amis en qui j'ai le plus espéré;
Aussi, pour éviter des coups de cette espèce,
J'en prends un à la hausse, et prends l'autre à la baisse.

ALFRED, riant.

Bon!

ESTELLE.

J'ai besoin d'avoir des gens gais sous les yeux,
Et l'un des deux ainsi sera toujours joyeux.

Elle va s'asseoir auprès d'une table, et joue avec un coupe-papier et un livre.

ALFRED, à Léon.

Allez chez mon tailleur; ayez une voiture;
Achetez des chevaux qui soient de race pure;
Nommez votre jument miss Storm ou miss Thunder;
Parlez du sport, du turf, en gentleman-rider;
Donnez de bons soupers; causez de toute chose,
D'un air froid, dédaigneux, la bouche à moitié close;
Tournez en ironie et les grands sentiments,
Et ces stupidités qu'on nomme dévoûments;
Point de convictions : rien n'est plus ridicule,
Mon bon; l'enthousiasme est d'un esprit crédule.
Rien n'est bien, rien n'est mal, pour qui sait réfléchir;
Il ne faut de l'ardeur qu'à vite s'enrichir.
N'étudiez jamais : la journée est trop pleine
Pour employer une heure à quelque étude vaine;
Vous seriez plus savant, mais mal coiffé parfois,
Et pourriez oublier de vous montrer au bois.
De l'aplomb, de la morgue; et, ma foi, je veux n'être
Qu'un sot, si dans un mois l'on vous peut reconnaître.
Vous serez, en tout point, gentilhomme accompli...

Sauf en un seul; vraiment, c'est un étrange oubli;
C'est là l'essentiel.

LÉON.

Quoi donc?

ALFRED.

Soyez des nôtres,
Ce soir; venez souper avec Estelle et d'autres;
Nous aurons Maria; si vous vous entendez,
Rien ne manquera plus aux titres demandés.

LÉON, vivement.

Non, non, je n'irai point.

ALFRED.

Holà! quelle rosière!

ESTELLE.

Monsieur aime chez lui quelque belle meunière;
Sous l'orme, ils ont juré de s'aimer constamment,
Et l'astre de la nuit a reçu leur serment.

LÉON.

C'est un sujet, madame, où le rire m'outrage,
Et vous m'obligerez de changer de langage.

ESTELLE, avec une gravité exagérée.

Oh! je ne rirai plus; d'un ton respectueux...

LÉON.

Ni rire ni respect. Le silence vaut mieux.

ESTELLE, à part.

Quel ours!

ALFRED.

Homme des champs! montrez-vous moins farouche.
Nous n'insisterons pas sur un point qui vous touche;
Mais vous avez grand tort de vous gendarmer tant :
Cela n'eût point rompu l'hymen qui vous attend.
On va de la maîtresse à la riche héritière.

Oh! la dot! mais chez nous on n'en fait pas litière;
Nous ne ressemblons pas aux fous du temps jadis,
Qu'emportait le plaisir, en jeunes étourdis;
Non, non. Dans nos excès, notre humeur positive
Caresse d'une dot l'utile perspective;
Nous allons à l'orgie, oui, mais sans passions,
Et mêlons la débauche aux spéculations.

ESTELLE, se levant.

Les galantes façons! Cette aimable jeunesse
Donne aux femmes le temps que la Bourse lui laisse;
Telles sont les ardeurs dont ils sont enflammés;
Et puis ils se plaindront de n'être pas aimés!
De quel front osez-vous, cœurs glacés que vous êtes,
Nous reprocher les mœurs que vous nous avez faites!
Pourquoi flétrissez-vous, d'un ton déclamateur,
La fille corrompue, et non le corrupteur?
Et cependant, quel est le plus digne de blâme,
Du riche libertin qui marchande une femme,
Ou de celle qui, riche, eût chastement vécu,
Et, pauvre, cède à l'or par qui tout est vaincu?
Vous engouffrez chez nous, dit-on, votre fortune;
Oh! l'on peut sur ce point être sans crainte aucune:
Vous n'êtes pas enclins aux prodigalités;
C'est en agiotant que vous vous endettez,
Et, hasardant des fonds qui ne sont pas les vôtres,
Quand vous vous ruinez, vous ruinez les autres.

ALFRED, à Léon.

Elle a, de temps en temps, un peu d'humeur; il faut
Laisser passer l'orage; il s'apaise bientôt.
C'est votre faute, aussi! Votre amour bucolique
A tourné son esprit vers le mélancolique.

Estelle se rassied sur la causeuse.

— Nous souperons sans vous; je vous mène demain
Chez mon auguste tante, au faubourg Saint-Germain;
Je veux vous présenter; non pas, sur ma parole,
Qu'on s'amuse chez nous d'une manière folle;
C'est peu gai; je m'ennuie à périr, quant à moi;
Mais on y veut entrer, je ne sais pas pourquoi.
Une fois là, mon cher, que ceci vous gouverne:
Gardez-vous d'aucun pacte avec l'esprit moderne;
La raison, l'esprit fort, les droits, l'égalité,
Tout cela sent le peuple, et c'est très-mal porté;
Nous laissons aux bourgeois cette vieille défroque.
La féodalité! voilà la belle époque.
Contre quatre-vingt-neuf déclamez rudement:
C'est de là que nous vient tout le mal du moment:
Vantez le droit d'aînesse, et les couvents de filles,
Et les propriétés aux mains de cent familles;
Plaignez-vous que le sol, aujourd'hui morcelé,
Appartienne aux bras nus qui cultivent le blé;
Exaltez la naissance; ayez bien l'air de croire
Que la noblesse encore est la plus haute gloire;
Sur le dernier sermon tâchez de dire un mot,
Et vous vous poserez en homme comme il faut.
— Ah! autre point: contez de lestes anecdotes,
Pour vous faire bien voir de nos jeunes dévotes.
— Adieu, cher. Aujourd'hui, je bavarde sans fin.
Vous m'êtes confié; vous me plaisez; enfin
C'est beau de dégrossir un fils de la montagne.
— Venez, Estelle.

ESTELLE.

Adieu, berger.

Ils sortent.

LÉON, *seul.*

Quelle compagne!

A-t-il perdu l'esprit, de l'amener chez moi!
Eux, parler de Camille! ô blasphème!

Entre Delatour.

LÉON, se retournant au bruit.

Ah! c'est toi.

SCÈNE II.

LÉON, DELATOUR.

DELATOUR, entrant avec un portefeuille.

Bonjour, Léon. Voici tes effets et ton compte.

LÉON.

Merci.

DELATOUR.

Sais-tu jusqu'où ton bénéfice monte?

LÉON.

A peu près.

DELATOUR.

Sans parler des petits gains courants,
Cela monte à deux cent soixante mille francs.
En un mois; c'est joli.

LÉON.

Pour un apprentissage,
Oui, ce n'est pas trop mal.

DELATOUR.

Plus fortuné que sage!
Enfin, tant mieux! — Ce qui, joint aux vingt mille écus,
Nous donne bien trois cent mille livres et plus?

LÉON, étalant les billets sur la table.

Oui.

DELATOUR, lui faisant signe de s'en aller.

C'est l'heure où les champs sont pleins de poésie.

LÉON.

Les heureux changements survenus en Russie!

DELATOUR.

A tes engagements s'il faut ajouter foi,
Tu n'en voulais pas plus pour retourner chez toi.

LÉON.

S'ils survenaient plus tôt, l'affaire était meilleure.

DELATOUR.

Ainsi, tu vas partir?

LÉON.

Sans doute.

DELATOUR.

Tout à l'heure?

LÉON.

Mais oui... dans quelques jours. — Par ton conseil prudent,
J'ai vendu; j'ai bien fait, n'est-ce pas? Cependant
On croit que nos Chemins pourront monter à mille.

DELATOUR.

Tu ne partiras pas?

LÉON.

Mais si; sois donc tranquille.

Remuant les billets de banque apportés par Delatour.

C'est bon de manier les papiers que voici!

Se tournant vers Delatour.

Hein! si je t'avais cru, je n'aurais pas ceci.
— La Bourse est-elle encore un affreux coupe-gorge?

DELATOUR.

Toujours.

LÉON.

Pour des niais, des agneaux qu'on égorge;
Mais pour nous qui lisons dans l'avenir lointain,
C'est l'orgueilleux combat de l'homme et du destin.

Qu'il est beau de dompter le sort que l'on défie!
Quel tout-puissant emploi de la philosophie!

DELATOUR.

De la philosophie?

LÉON.

Eh oui! ne faut-il pas
Sonder le cœur de l'homme et l'esprit des États,
Suivre la politique en ses métamorphoses,
Voir poindre les effets qui germent dans les causes,
Et, pénétrant les plans de chaque cabinet,
Déduire l'inconnu des actes qu'on connaît?
Un grand homme de Bourse en lui contient l'étoffe
D'un profond politique et d'un grand philosophe.

DELATOUR.

Oh! oh!

LÉON.

Nous admirons qu'un œil audacieux
Ait percé le secret des astres dans les cieux;
Mais le cours régulier de ces sphères lointaines
Obéit à des lois constantes et certaines;
Et celui qui connaît les lois des passions,
Soumet à ses calculs leurs perturbations,
Attelle à ses desseins leurs marches vagabondes,
Celui-là fait bien plus que découvrir des mondes.
— Vois dans ce rendez-vous des peuples différents
Tout se heurter, les mœurs, les langues et les rangs:
La Bourse! tout y vient; tout en sort; tout y rentre;
Du moderne univers c'est le cœur, c'est le centre;
C'est le nœud qui, partout rapprochant les esprits,
Rattache Vienne à Londre, et Berlin à Paris;
C'est elle enfin qui porte, arbitre de la terre,
Dans les plis de sa robe ou la paix ou la guerre.

DELATOUR.

C'est-à-dire, en un mot, que tu ne t'en vas plus.

LÉON.

Si; mais laisse-moi donc liquider le surplus.

DELATOUR.

Bon! je m'en charge.

LÉON.

Et puis, une règle certaine,
C'est qu'on ne doit jamais interrompre une veine.
— A la première perte, il faudra s'arrêter.

DELATOUR.

Que les voilà bien tous!

LÉON.

Alors, tu peux compter...

DELATOUR.

Est-ce que l'on s'arrête avant la perte entière?
J'en crois cette promesse autant que la première.

LÉON.

Dirait-on pas qu'ici je veux rester toujours!
Qu'est-ce que je demande? Au plus, huit ou dix jours.
Il faut bien voir Paris, pour conter à Camille
Tout ce qu'on fait de beau dans votre grande ville.

DELATOUR.

Quoi! voilà ces transports si fiévreux, cet amant
Aux yeux de qui l'attente est le pire tourment!
Ta furieuse ardeur me semble bien calmée;
La Bourse a détrôné ta dame bien-aimée?

LÉON, vivement.

Tais-toi! ne me fais pas cet outrage cruel,
Et ne compare point la terre avec le ciel.
La Bourse, dans mon cœur, l'emporter sur Camille!
Moi! que j'aie à ce point une âme basse et vile!

Grand Dieu! Mais ces billets, ces titres et cet or,
J'anéantirais tout, des millions encor,
Si, près d'elle, ces biens, où tu crois que j'aspire,
Me devaient appauvrir seulement d'un sourire.
Mais comment ces trésors pourraient-ils l'indigner?
C'est pour la conquérir que j'ai su les gagner;
C'est son nom que j'invoque; elle est la bonne étoile
Qui, parmi tant d'écueils, a dirigé ma voile;
Et, si j'affronte encor ces flots tumultueux,
C'est pour mettre à ses pieds un luxe somptueux.

DELATOUR.

Et, pendant ce temps-là, si ton rival l'épouse?

LÉON.

Non. De sa loyauté Camille est trop jalouse.
Elle attendra. C'est un de ces nobles esprits
Qui ne manquent jamais aux engagements pris.

DELATOUR.

Jadis ta confiance était bien moins robuste.

LÉON.

C'était la pauvreté qui me rendait injuste.
Je ne suppose pas son amour si léger
Qu'après dix jours d'absence il puisse être en danger.

DELATOUR.

Ma foi! fais à ton gré. Pour un agent de change,
J'ai pris, par bonté d'âme, un rôle assez étrange.
J'ai fait ce que j'ai pu; je te redis ceci :
Le bonheur est là-bas, le désespoir ici.
C'est à toi de choisir entre ces deux conduites;
Je m'en lave les mains, et je m'absous des suites.

Il sort.

LÉON, seul, réfléchissant.

Si j'allais cependant devenir joueur!... Quoi!

Moi, joueur? Allons donc! nul ne l'est moins que moi.

Il va s'asseoir à la table, et rassemble ses billets.

SCÈNE III.

LÉON, PIERRE.

PIERRE, entr'ouvrant la porte.

Monsieur est-il seul?

LÉON.

Oui. Qu'est-ce? Ferme la porte.

PIERRE, ayant fermé la porte et s'avançant.

Monsieur s'en va bientôt de Paris?

LÉON.

Que t'importe?

— Oui, bientôt.

PIERRE.

En ce cas... Ah! ça me fend le cœur!...

Il faut que monsieur cherche un autre serviteur.

LÉON, très-étonné.

Tu me quittes?

PIERRE, en gémissant.

Hélas!

LÉON.

Toi! né dans mon domaine!

Qui m'as toujours servi!

PIERRE.

Ça me fait une peine!

En pleurant.

Un si bon maître! ah! ah!

LÉON.

Eh bien, alors, pourquoi?...

PIERRE.

Je ne peux pas quitter la capitale.

LÉON.

Toi !

PIERRE.

Mes affaires, monsieur, m'attachent où nous sommes.

LÉON, se levant.

Tes affaires ?

PIERRE.

Je gagne ici de grosses sommes.

LÉON.

Et comment ça ?

PIERRE.

Je joue à la Bourse.

LÉON, stupéfait.

Allons donc !

C'est pour rire.

PIERRE.

A monsieur je demande pardon;
Rien n'est plus vrai.

LÉON.

Comment, drôle!... Ce ne peut être.
Où prendrais-tu l'argent? aux poches de ton maître ?

PIERRE, avec indignation.

Oh! monsieur me fait tort! J'ai de l'honnêteté.
J'avais mis, en dix ans, huit cents francs de côté.

LÉON.

Et quel agent de change a prêté son office...?

PIERRE.

C'est Mathieu.

LÉON.

Qui, Mathieu?

PIERRE.

Mathieu, fils à Maurice ;
Vous savez bien, Mathieu... c'est Dubois, aujourd'hui ;
Le Dubois de monsieur Delatour.

LÉON.

Quoi, c'est lui !
J'en instruirai son maître ; — et toi, grand imbécile,
Laisse là ce fripon.

PIERRE.

Oh! c'est un homme habile ;
Il me conseille bien.

LÉON.

Oui! d'exposer au jeu,
D'un seul coup, tout l'argent amassé peu à peu!
— Mais la Bourse, niais, pour ceux de ton espèce
Est un puits qui boira votre dernière pièce.

PIERRE.

Que non pas! je sais bien qu'on y gagne à tout coup,
Et que monsieur, lui-même, y profite beaucoup.

Léon se mord les lèvres.

Je n'ai pas des billets comme monsieur en brasse ;
Mais quinze cents francs, da! ça vaut qu'on les ramasse.

LÉON.

Tu les as ?

PIERRE.

Oui, pardine !

Il tire un portefeuille de sa poche.

LÉON.

Eh bien, écoute-moi.
Puisqu'ils sont venus, bon! — fais-en un sage emploi :
Va-t'en vite chez nous; épouse Madeleine ;
Achète du bétail, prends à ferme un domaine ;

Use en garçon prudent d'un imprudent succès,
Et ne hasarde plus, surtout, d'autres essais.
— Pars.

PIERRE.

Ça ne presse pas. J'aime assez le village;
Mais Paris, voyez-vous, me plaît bien davantage.
C'est bien plus grand, aussi. Tant de beaux magasins!
Des places! des palais! des jets d'eau! des bassins!

LÉON, serrant ses billets dans un secrétaire.

Tu restes pour jouer, vaurien!

PIERRE.

Tiens! c'est dans l'ordre :
On pêche aussi longtemps que le poisson veut mordre.
Quand la fortune vient, je tournerais le dos?
Pas si simple, ma foi! J'empoche ses cadeaux.
Là-bas, pour quelques sous, je me tuais de peine;
En me baissant, ici, je prends l'or à main pleine;
J'aime beaucoup mieux ça.

LÉON.

Fainéant!

PIERRE.

Je serai
Gros bourgeois, quelque jour, et je me marîrai;
Et si la Madeleine est restée encor fille...
Eh bien!... je ne dis pas... elle est assez gentille...
Nous verrons.

LÉON.

Tu perdras jusqu'à ton dernier sou;
Et ce sera bien fait. — Va, casse-toi le cou;
Je m'en lave les mains.

PIERRE.

Oh! je n'ai rien à craindre,
Et Dubois m'a bien dit...

LÉON.

Fais! Ne viens pas te plaindre,
Alors; n'espère pas rentrer auprès de moi;
Je serai sans pitié pour un sot comme toi,
Un paresseux, qui craint de pousser la charrue;
Un fat...

PIERRE, *humblement.*

Monsieur...

LÉON.

Va-t'en. Ote-toi de ma vue.

Pierre sort, tout confus, par une porte intérieure.

LÉON, *seul.*

Comprend-on ce nigaud!...

SCÈNE IV.

LÉON, M. BERNARD, puis CAMILLE et MADELEINE.

M. BERNARD, *entr'ouvrant la porte, et criant de toutes ses forces.*

Hé! voisin!

LÉON, *se levant et courant à lui.*

Vous ici!
Quoi! vous, monsieur Bernard!

M. BERNARD, *riant.*

Et ma fillette aussi!
Et Madeleine, encor!

Retournant vers la porte.

Holà! petites prudes!

A-t-on fini bientôt avec tous ces préludes?
— Entrez donc.

Il amène du dehors, en la tirant par la main, Camille suivie de Madeleine. — A Léon.

La voilà; tiens, baise-lui la main.

Camille reste muette et interdite. Léon approche timidement et finit par lui saisir la main qu'elle lui abandonne en souriant. — A Léon.

Elle me fait courir tout le long du chemin,
Et ne veut plus entrer, quand elle est à la porte.
Si je comprends, je veux que le diable m'emporte!

Imitant sa fille.

« On ne doit pas ainsi visiter un garçon; »
Et puis ceci, cela. — Moi, j'agis sans façon.
Quel mal y peut-on voir? Elle est avec son père.
N'est-ce pas, voisin?

A Camille, qui s'assied sur une chaise avancée par Léon.

— Çà, nous serons gais, j'espère.
Tu vois qu'il n'est pas mort.

A Léon en lui montrant Camille.

Oui, tout mignon qu'il est,
Ce petit cerveau-là travaillait, travaillait...

CAMILLE, voulant l'interrompre.

Mon père!

MADELEINE, à Léon.

Ah! vous pouvez vous vanter, sans reproches,
De nous avoir fait peur, allez! monsieur Desroches.
Mademoiselle et moi, nous avions du souci.
Moi, je pleurais mon Pierre. — Est-ce qu'il est ici?

LÉON.

Oui.

M. BERNARD.

C'est qu'on te croyait pendu, noyé, que sais-je?
En Amérique, au diable!

LÉON, à Camille.

Est-il donc vrai? croirai-je
Que mon sort à ce point ait pu vous émouvoir!

Camille sourit sans lui répondre.

M. BERNARD.

Aussi tu disparais, vlan! sans dire bonsoir.
On apprend, un beau jour, que la terre est vendue,
Que le maître est en route et sa trace perdue.

CAMILLE.

Et vos amis, Léon! N'aviez-vous pas songé
Aux craintes dont leur cœur allait être assiégé?

LÉON.

Ils m'avaient défendu de leur parler.

M. BERNARD.

Sans doute;
Il m'en souvient, voisin, et de ce qu'il en coûte :
Car, du jour où j'ai cru te devoir renvoyer,
Avec toi le bon rire a quitté mon foyer.
Tu nous manquais, ma foi; j'étais mal à mon aise,
Et regardais souvent la place de ta chaise.
Le comte, ton rival, ne te remplaçait pas;
Beau garçon, mais ayant des goûts trop délicats :
Il était trop poli, trop plein de courtoisie;
Sa parole coulait, lente, pure et choisie;
Il semblait que lui-même écoutât ses discours;
Toujours doux, souriant; paré, ganté toujours.
Les gros mots, bien gaillards, comme je sais les dire,
Expiraient tous devant son éternel sourire.
Puis il ne fumait pas; pour finir le tableau,
Il n'aimait pas la chasse, et buvait beaucoup d'eau.

LÉON, lui prenant la main.

Pauvre monsieur Bernard!

MADELEINE.

Ce monsieur de la Môle!
Il n'a jamais daigné m'adresser la parole.
Il avait un laquais aussi guindé que lui.

A Léon.

Et mon Pierre, monsieur? va-t-il bien, mon Pierre?

LÉON.

Oui.
Tu le verras tantôt.

MADELEINE.

Oh! qu'est-ce qu'il va dire!

M. BERNARD, à Léon.

Lorsque tu fus parti, ce fut encor bien pire :
Elle rêvait, pleurait, ne disait pas un mot;

Camille se lève, pour lui faire signe de se taire; M. Bernard continue.

Quand elle en disait un, j'y sentais un sanglot.

LÉON, avec une extrême émotion.

O mademoiselle!... O Camille!...

M. BERNARD.

De manière
Que, las de rengaîner ma verve prisonnière,
Et d'être, à mes repas, autrefois animés,
Entre un sourire fixe et des pleurs comprimés,
J'ai renvoyé le comte, et dit à cette sotte :
« Ne pleure plus; allons chercher ton don Quichotte;
Il n'a pu s'envoler en l'air, comme un oiseau;
Nous le ramènerons, captif, au Toboso. »

Lui frappant sur l'épaule, en riant.

Eh! eh! on a trouvé ta grotte solitaire,
Beau chevalier errant! sire Léon-sans-Terre!

Elle t'a dépisté; c'est elle. — Et nous voilà;
Et c'est toi qui seras mon gendre, — et touche là.

Il lui secoue la main.

LÉON, *avec explosion.*

Ah! monsieur!

M. BERNARD, *le poussant vers Camille.*

C'est ta femme; oui. — Tu n'es pas plaindre,
Hein? gaillard!

LÉON, *prenant les mains de Camille et les couvrant de baisers.*

Ah! Camille! ô Dieu! comment vous peindre...

M. BERNARD, *riant.*

Eh! eh! mes tourtereaux! — j'eus aussi mes beaux jours:
T'ai-je conté, voisin, mes premières amours?
Parbleu! je vois encor mon ancienne conquête:
OEil vif et pied mignon, marche leste et coquette...

CAMILLE.

Mais, mon père!...

M. BERNARD.

Parbleu! j'étais un vrai dragon.
Une échelle de corde, attachée au balcon...

CAMILLE.

Nous savons cette histoire.

M. BERNARD.

Eh non! ce ne peut être;
Tu m'arrêtes toujours quand l'intérêt va naître.
Mais après le contrat!...

Il va dire quelques mots à Madeleine, qui tricote auprès de la cheminée.

CAMILLE, *à Léon.*

Je vous le disais bien,
Léon, qu'il ne fallait désespérer de rien.

LÉON.

A vous toute ma vie! à vous toute mon âme!

M. BERNARD, se frottant les mains.

A la bonne heure! moi, j'aime que l'on s'enflamme.
Enfin! je verrai donc des visages contents.
— Le parc de l'autre avait des côtés bien tentants;
Mais, bah! le mien, tout seul, est d'assez belle taille;
On irait loin, avant d'en voir un qui le vaille.

LÉON.

Eh bien, si grand qu'il soit, on pourra l'agrandir;
Oui, monsieur : nous avons de quoi nous arrondir.
Vous m'avez choisi, pauvre, et l'honneur vous en reste;
Mais je suis riche.

M. BERNARD.

Bah!

LÉON.

J'ai cent mille écus.

M. BERNARD.

Peste!
As-tu donc hérité d'un oncle américain?
Je les croyais usés. — Tant mieux!

LÉON.

Non. C'est mon gain;
— A la Bourse.

M. BERNARD.

A la Bourse!

CAMILLE, avec chagrin.

Eh quoi! vous jouez?

LÉON, d'un ton suppliant.

Grâce,
Camille! l'amour seul m'en conseilla l'audace.

— Oui, j'eus recours, banni, désespéré, jaloux,
Au sort dont les faveurs me rapprochaient de vous.
Un homme qui se noie aux roseaux se cramponne.
Si l'amour m'égara, que l'amour me pardonne!

Il cherche à prendre la main de Camille.

CAMILLE, en retirant sa main.

Et depuis quand, monsieur, êtes-vous riche ainsi?

LÉON.

De ce matin; l'agent de change sort d'ici.

CAMILLE, lui tendant la main et la retirant encore.

Qu'auriez-vous fait demain?

LÉON.

Doutez-vous de mon zèle!
J'aurais mis à vos pieds ma fortune nouvelle.

Elle lui abandonne tout à fait sa main en souriant.

M. BERNARD, à Léon.

L'oncle me plairait mieux, si j'avais à choisir.
La source de ton gain m'en gâte le plaisir;
Car le démon du jeu, que jamais on n'arrache,
Dévore jusqu'aux os ceux auxquels il s'attache.
Enfin, la Bourse abonde en désastres fameux;
Mille ont déjà péri; tu peux faire comme eux;
Et je ne sais s'il faut qu'un père de famille
Expose à ces hasards le bonheur de sa fille.

LÉON.

Eh! monsieur!...

CAMILLE.

Eh! mon père! il n'est pas de ces gens
Que l'avidité pousse aux coups extravagants.
L'amour de l'or pour l'or n'avilit pas sa faute;
Il avait, à jouer, une excuse plus haute,
Et je ne puis m'armer d'un front bien rigoureux

Contre un péché commis par désir amoureux.
— Mais il ne joûra plus, n'est-il pas vrai?

LÉON, avec feu.

Non, certe.
J'abandonne un gain sûr, et j'accepte la perte;
Je vais tout faire vendre, à l'instant, à tout prix;
Je voudrais prouver mieux, par d'éclatants mépris,
Que pour moi l'or n'est rien, et qu'une ardeur si basse
Au cœur où vous régnez ne peut trouver de place.

Il va s'asseoir à la table, et écrit.

M. BERNARD, debout auprès de lui.

Qu'est-ce que cette perte?

LÉON.

Oh! rien : vingt mille et tant.

M. BERNARD.

Diantre! Mais ce rien-là me paraît important.
— Et si tu ne vends pas?

LÉON, froidement.

C'est chose différente :
Je perds vingt mille francs; j'en gagnerais quarante.

M. BERNARD.

Hum! c'est un joli chiffre. — Eh bien, attends un peu.

CAMILLE.

Mon père, y songez-vous? vous l'excitez au jeu!

LÉON.

Que me font à présent, puisque j'aurai Camille,
Quarante mille francs, et cent, et deux cent mille!

M. BERNARD.

Le mal est consommé; dès lors, ne peut-on pas
En tirer sagement les meilleurs résultats?

Il ôte la plume des doigts de Léon, et la jette sur la table.

CAMILLE.

Eh ! vous prêchez, mon père, une belle morale !

M. BERNARD, embarrassé.

Paix ! fillette ! Sans doute... en règle générale...

A Léon.

Çà, comment as-tu fait pour tant gagner ? On dit
Que l'on ne peut que perdre en ce tripot maudit.

LÉON.

C'est là comme partout : où périt l'imbécile,
L'homme sensé triomphe, et rien n'est plus facile.

M. BERNARD.

Bah !

LÉON, toujours avec un ton indifférent.

On gagne toujours, en raisonnant un peu.

M. BERNARD.

Si l'on gagne toujours, ce n'est donc plus un jeu ;
Ce serait une affaire, alors, tout comme une autre.

Réfléchissant et comme se parlant à lui-même.

Le pré de Jean Claveau borne au midi le nôtre ;
— La rivière entre deux ; — ce pré me convient fort ;
Je serais maître ainsi de l'un et l'autre bord ;
Mais Jean Claveau demande un gros prix de sa terre.
Sans entamer les fonds qui sont chez mon notaire,
Si je pouvais...

A Léon.

Eh ! eh ! si j'étais sûr, garçon...

CAMILLE.

Eh quoi ! vous qui tantôt lui faisiez la leçon !
— En vérité, messieurs, la Bourse et ses faits d'armes
Pour une jeune fille ont assez peu de charmes ;
J'aurais cru qu'on pouvait trouver, en me parlant,
Un sujet d'entretien plus noble et plus galant,

Et que les sentiments que ma visite inspire,
Dans un autre langage auraient su se traduire.

LÉON.

C'est vrai. Peut-on ainsi perdre un instant si doux !
— Vous voir, vous contempler, vous bénir à genoux,
Voilà le vrai bonheur, le seul !

M. BERNARD.

Bah ! ces fillettes,
Elles veulent toujours qu'on parle d'amourettes.

Prenant son chapeau.

Partons !

CAMILLE, à Léon.

Dites-vous bien ce que vous pensez ?

LÉON.

Dieu !
C'était mon rêve ardent et mon unique vœu.

M. BERNARD, à sa fille.

Allons !

CAMILLE.

Faut-il vous croire ? — Et, quand j'étais absente,
Mon image toujours vous fut-elle présente ?

LÉON.

Toujours.

CAMILLE.

Quoi ! jamais rien ne l'effaçait ?

LÉON.

Jamais.
Je ne voyais partout que celle que j'aimais.
Dans les murs de Paris, je rêvais à l'allée
Où l'heure tant de fois s'est si vite écoulée.

CAMILLE.

Vous souvient-il, Léon, des beaux soleils couchants ?

LÉON.

Du bruit des chariots qui revenaient des champs?

CAMILLE.

Du jour où, travaillant à charger le fourrage,
Nous fûmes, dans les prés, assaillis par l'orage?

LÉON.

Et du jour où...?

M. BERNARD, venant se placer entre eux.

Partons! que diantre! il faut partir.
On ne veut pas entrer: on ne veut plus sortir:
On ne sait ce qu'on veut.

Il cherche à entraîner sa fille, qui se retourne vers Léon.

CAMILLE, à Léon.

Mais dites vrai : je gage
Que vous vîtes ici plus d'un joli visage.

LÉON.

Je n'ai pas regardé.

M. BERNARD, revenant se placer entre eux, pour les séparer.

Mais allons donc! — Bonsoir,
Garçon; voici l'adresse où tu pourras nous voir.
Vous aurez bien le temps, pendant la vie entière,
De roucouler.

Il emmène Camille, Léon va pour les suivre et trouve Madeleine qui lui barre le passage.

MADELEINE, à Léon.

Monsieur, où donc est-il, mon Pierre?

M. BERNARD, s'arrêtant.

Bon! à l'autre, à présent!

LÉON, répondant à Madeleine.

Mais par là, quelque part.

MADELEINE.

Pourrais-je lui parler?

LÉON.

Pas aujourd'hui; plus tard.
— Nous causerons d'abord.

MADELEINE.

Seigneur! il est malade!

LÉON.

Non pas. — Tu tiens beaucoup à ce garçon maussade?

MADELEINE.

Lui, maussade! mon Pierre! il chante en vrai pinson.
Ah! dame, oui, que j'y tiens, monsieur, à ce garçon!

M. Bernard est revenu sur ses pas, avec Camille; Léon se rapproche de celle-ci, pendant que Madeleine continue.

Nous nous sommes tous deux promis le mariage.
Oh! je compte sur lui; c'est fidèle; c'est sage;
Ce n'est pas lui, bien sûr, qu'on pourrait débaucher;
Et j'aurais mauvais cœur, moi, de m'en détacher.

LÉON.

Je te l'amènerai.

MADELEINE, faisant la révérence.

Merci, monsieur.

M. BERNARD.

Ces folles

Prenant Madeleine par le bras.

Ne s'en iront jamais. — Eh! assez de paroles!
— Veut-on marcher?

CAMILLE.

Adieu, Léon!

LÉON.

Camille, adieu!

M. Bernard sort avec Camille et Madeleine; Camille se retourne encore, et M. Bernard l'entraîne.

LÉON, seul.

Quelle pudeur suave en son touchant aveu!

Qu'elle est belle! Sa vue en moi faisait renaître
Tout le charme innocent de notre amour champêtre,
Frais comme le lilas qui sur nous s'inclinait,
Et pur comme le ciel qui nous environnait.
Dans mon cœur enivré j'aspirais ces délices;
Et pourtant là grondaient des voix accusatrices:
Elle est accourue, elle; et moi, j'ai balancé!

La pendule sonne.

— Une heure! quoi, déjà!... La Bourse a commencé.

ACTE TROISIÈME.

Le salon de M. Bernard, à Paris, dans un hôtel.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, REYNOLD.

Camille est assise devant une table à ouvrage; elle brode. — Reynold, assis en face d'elle, la regarde sans rien dire.

CAMILLE.

Que regardez-vous donc ainsi ?

REYNOLD.

Vous, ma cousine.
— Cela vous gêne-t-il que l'on vous examine ?

CAMILLE.

Quelque peu.

REYNOLD.

N'ayez peur, je ne vous dirai rien.

CAMILLE.

Mais le silence accroît l'embarras du maintien.
— Parlez plutôt.

REYNOLD.

De quoi ?

CAMILLE.

Parlez-moi de vos guerres.

REYNOLD.

Eh! mon Dieu! ces récits ne vous charmeraient guères.
Des marches au soleil, des déserts traversés,
Des combats, des assauts, des Bédouins repoussés,
Voilà de tout soldat l'histoire monotone.
C'est ainsi qu'Othello captivait Desdémone;
Mais je ne suis pas lui, — ni vous, elle.

CAMILLE, *affectant de rire.*

Non pas;
Je ne veux point mourir entre deux matelas.
— Vous servîtes longtemps?

REYNOLD.

Six ans. C'est quelque chose.
Je vous laissais enfant. — Quelle métamorphose!
Je retrouve une femme.

CAMILLE.

Où fûtes-vous blessé?

REYNOLD.

Dans une razzia; j'eus le corps traversé
D'une balle.

CAMILLE.

Ah! grand Dieu!

REYNOLD.

Je guéris par miracle.
Ce fut à ma carrière un invincible obstacle :
La marche m'oppressait, et je ne fus plus bon
Qu'à diriger en paix des mines de charbon.

CAMILLE.

Vous en tirez du moins un fruit très-légitime :
Le bien-être, entouré de la publique estime.

REYNOLD.

Mais j'en jouis tout seul, ma cousine, et je voi
Qu'on ne le voudrait pas partager avec moi.

CAMILLE.

Mais si; vous trouverez une fille bien née,
Fière de s'attacher à votre destinée;
Et je me promets bien la prochaine douceur
D'embrasser ma cousine et d'en faire ma sœur.

REYNOLD, *abattu par ses dernières paroles.*

Non, je vieillirai seul.

CAMILLE.

Et pourquoi? — J'en suis sûre,
Votre femme serait heureuse.

REYNOLD.

Oh! je le jure.
J'en prends, devant le ciel, l'engagement sacré.
Moi, trahir une enfant dont le sort m'est livré!
Ah! cette lâcheté n'entre pas dans mon âme.
Je sens là des trésors d'amour pour une femme.
— Mais, bah! la fleur sauvage embaume les déserts;
La perle est enfouie au plus profond des mers;
Nulle vierge jamais ne mettra pour ma fête
Ni la fleur à son sein, ni la perle à sa tête;
Et, moi qui cache un cœur d'amour tout parfumé,
Je suis fait pour aimer et n'être pas aimé.

CAMILLE, *avec intérêt.*

Ne parlez pas ainsi.

REYNOLD, *se levant, et s'animant de plus en plus.*

Les femmes sont étranges!
D'esprit et de sottise incroyables mélanges!
L'imbécile et le fat leur semblent accomplis;
Toujours les moins aimants sont les mieux accueillis;

S'il est un fol amour, que suivront les mécomptes,
A courir au-devant vous les trouverez promptes;
Mais, après les aveux d'un homme bien épris,
Elles feront semblant de n'avoir pas compris.

CAMILLE, se levant et allant vers lui.

Reynold, écoutez-moi : je ne suis pas de celles
Pour qui les pleurs d'un homme ont des douceurs cruelles.
Je sais que vous m'aimez, je le sens, je le vois,
Et vous me l'avez fait entendre plusieurs fois;
Je n'y suppose pas de la galanterie;
Car, comme je n'ai, moi, nulle coquetterie,
Étant franche, je crois que les autres le sont.
Oui, je vois naître en vous un sentiment profond;
Et par tous les moyens, et même par l'absence,
Il le faut étouffer, Reynold, à sa naissance.

REYNOLD.

Il est donc vrai!

CAMILLE, lui tendant la main.

Reynold, vous avez un grand cœur;
A le vaincre lui-même employez sa vigueur.
— Je ne puis être à vous; ma main est pour un autre.

REYNOLD.

C'est le choix paternel.

CAMILLE.

C'est le mien.

REYNOLD.

C'est le vôtre?

CAMILLE.

Oui, c'est le mien. — Je l'aime, et de tout mon pouvoir.

REYNOLD.

Oh!

CAMILLE.

Fuyez-moi. Partez.

REYNOLD.

Partir! — Ne plus vous voir!
— J'aime mieux assister à vos noces, cousine,
Et paraître joyeux de ce qui m'assassine;
J'aime mieux souffrir plus, et souffrir près de vous.
Je vous verrai, sans plainte, aux bras de votre époux;
Je vous verrai du moins; souffrez que je vous voie,
Et ne m'enlevez pas cette poignante joie.
Je jure sur l'honneur qu'à partir de ce jour,
Il ne m'échappera jamais un mot d'amour.

CAMILLE.

J'ai dans votre parole une pleine assurance;
Mais pourquoi voulez-vous aigrir votre souffrance?

REYNOLD.

N'y songez plus. — Du moins serez-vous heureuse?

CAMILLE.

Oui.

REYNOLD.

En êtes-vous sûre?

CAMILLE.

Oui.

REYNOLD.

Qui vous en répond?

CAMILLE.

Lui!
C'est un cœur noble; et vous, son rival magnanime,
Vous ne lui pourrez pas refuser votre estime.

REYNOLD.

Je le voudrais, cousine; oui, oui, je le voudrais;
Je ne veux pas me voir vengé par vos regrets.

Camille se rassied.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIE D'ARGENTAL.

JULIE, entrant.

Me voilà ; je reviens ; et ma visite est faite.
Je vous ai longuement laissés en tête-à-tête.

Maniant la broderie de Camille.

Un merveilleux dessin ! il est de très-bon goût.
— Qu'avez-vous dit ?

REYNOLD.

Mais rien.

JULIE.

Cela veut dire tout.

Elle va déposer son mantelet et son chapeau sur un meuble.

CAMILLE.

J'annonçais à Reynold, comme étant de mes proches,
Mon futur mariage avec monsieur Desroches.

JULIE, s'asseyant auprès de Camille, qui a repris sa broderie.

Bon ! tu m'en as parlé ; mais, moi, je n'y crois pas.

CAMILLE.

Il est très-arrêté pourtant.

JULIE.

Tu le rompras.

CAMILLE.

Moi, le rompre ? Jamais.

JULIE.

Tu le rompras, te dis-je.

CAMILLE.

Mon Dieu, non !

JULIE.

Mon Dieu, si ! Je l'entends ; je l'exige ;

Eh ! j'ai des droits : j'étais ton intime au couvent.
Je ne souffrirai pas qu'on aille plus avant.

CAMILLE, *se levant.*

Julie !

JULIE, *se levant aussi.*

Oh ! gronde ; boude ; il n'est pas de « Julie ! »
Je t'empêcherai bien de faire une folie.

Baissant un peu la voix.

— Quoi ! quand un grand esprit, un homme plein d'honneur,
Loyal, ferme, vaillant, t'aime de tout son cœur !...

A Reynold, qui lui fait des signes pour l'interrompre.

Je ne me tairai pas, et c'est trop de scrupule.
Il faut crier au feu, lorsque la maison brûle ;
Et je sers mes amis, moi, malgré leur refus.

Montrant Reynold.

Quand il t'aime, entends bien, comme l'on n'aime plus,
Tu vas lui préférer monsieur Léon Desroches !

CAMILLE.

Que lui reproches-tu ?

JULIE.

Je lui fais cent reproches,
En un seul mot : il joue à la Bourse.

CAMILLE, *souriant.*

Je sai,
Et sais pourquoi ; lui-même il s'en est confessé.

Elle revient s'asseoir.

JULIE.

Il n'est pas sur ce point confession qui tienne,
Et ma science est là, pour suppléer la tienne.
— Tu sais comme je fus mariée : on vous prend
A l'école, on vous livre aux mains du plus offrant ;
Bref ! j'ai donc un mari, grand seigneur de la Bourse,

Si bien que mes avis viennent de bonne source.

Elle s'assied auprès de Camille.

Ah! chère, il faut ouïr ces conversations
Que la Flore du change émaille d'actions!
Dieu t'en garde! j'en suis encor tout engourdie,
Et je bâillerais moins à quelque tragédie.
Mais c'est le moindre mal. Un visage assombri,
Un financier toujours, et jamais un mari;
Une humeur dont il faut supporter la rudesse,
Et dont le thermomètre est la hausse ou la baisse;
Un homme qui, s'il perd, revêche et refrogné,
Se plaint, même en gagnant, d'avoir trop peu gagné;
Sans compter que les gains, dans ce genre de vie,
Chez quelques Danaés vont se résoudre en pluie;
Tels seraient les plaisirs dont tu t'enivrerais,
Et que je puis vanter, connaissant leurs attraits.

REYNOLD.

C'est un arrêt, en bonne et gracieuse forme.
Aux femmes appartient l'honneur d'une réforme,
Et, si contre la Bourse elles voulaient s'unir,
Son règne assurément serait près de finir.

JULIE.

Est-ce que nous avons aujourd'hui quelque empire!
C'était bon autrefois. — Je me suis laissé dire
Qu'on s'occupait alors des femmes, qu'on tâchait
De leur paraître aimable, et qu'on les recherchait.
Alors régnaient aussi les arts, que l'on dédaigne,
Les arts, associés toujours à notre règne;
On mettait à causer d'un livre, d'un tableau,
D'un marbre, à discuter les principes du beau,
La même ardeur qu'on met, en dix-huit cent cinquante,
A discuter les cours et causer de la rente.

REYNOLD.

C'est assez vrai.

CAMILLE.

Pourtant, il est des cœurs bien nés,
Qui, par le flot du jour un moment entraînés,
Mais ayant conservé leur noblesse première,
Se sauvent par l'amour, et suivent sa lumière.

JULIE.

Non, non, il n'en est point.

Regardant Reynold.

Du moins, il en est peu.
Pleurons l'amour! l'amour est tué par le jeu.
Je n'entends plus parler des choses qui me plaisent;
Pour ceux qui parlent Bourse, autant vaut qu'ils se taisent.
On m'ennuie; on m'endort. J'enrage. — J'ai promis
Que je m'immolerais cent de mes ennemis.
C'est ton monsieur Léon qui sous la main me tombe;
Tant pis! c'est le premier que j'offre en hécatombe.
En attendant le reste, il me paîra l'ennui
Dont l'orage amassé crève d'abord sur lui.

CAMILLE.

Mais il ne joûra plus.

JULIE.

Erreur; il joue encore.

CAMILLE.

Vingt mille francs restés en suspens, pour tout clore.
Mon père l'a voulu.

REYNOLD.

Camille, songez-y:
C'est le pire début que d'avoir réussi.

CAMILLE, se levant, et s'approchant de Reynold.

Savez-vous quelque chose?

REYNOLD.

Informez-vous, vous-même.

JULIE, se levant impatientée.

Oh ! je reconnais là sa retenue extrême.

REYNOLD.

Oui, ces délations contre un rival heureux
Répugnent, je l'avoue, à des cœurs généreux,
Et, si vous n'aviez pas touché cette matière,
J'aurais gardé, madame, une réserve entière.

CAMILLE, près de pleurer.

Ah ! c'est à qui de vous sera le plus blessant,
Et vous vous unissez, tous deux, contre un absent.

REYNOLD.

Ah ! madame !

Camille, leur tournant le dos, va s'accouder sur la cheminée, la tête dans la main, et pleurant.

JULIE.

Méchante ! injuste ! il prend envie
De te laisser, toi-même, empoisonner ta vie.

REYNOLD.

Madame, c'est assez; ne la tourmentez plus;
Contre le cri du cœur les mots sont superflus.
Touché de votre appui, souffrez que je désarme
Un zèle qui pourrait lui coûter une larme.

A Camille.

Adieu, cousine.

Camille revient vers lui et lui serre affectueusement la main. — Il sort.

SCÈNE III.

JULIE, CAMILLE, puis M. BERNARD.

JULIE, à Camille.

Eh bien, cela ne t'émeut point?
Cœur de rocher!

CAMILLE.

Il a mon estime en tout point;
Ne demande pas plus.

M. BERNARD, entrant, un carnet et un crayon à la main, comme un homme absorbé dans ses calculs.

L'affaire est fort jolie;
Cent actions!...

JULIE, lui faisant la révérence.

Monsieur...

M. BERNARD.

Ah! ah! bonjour, Julie.
— Léon n'est pas ici?

CAMILLE.

Pas encore.

M. BERNARD, continuant ses calculs.

Je prends
A mille, et je revends à quatorze cents francs...

Julie se met tout à fait devant lui, avec force révérences.

Ne vous dérangez pas; causez avec Camille.
— Bénéfice bien clair et net : quarante mille.
Ma foi, vive la Bourse!

A Julie, qui le salue chaque fois qu'il lève les yeux de dessus son carnet.

Eh bien, quoi de nouveau?

JULIE.

Je suis...

M. BERNARD, sans l'écouter.

Je puis payer le pré de Jean Claveau.

JULIE, lui faisant une nouvelle révérence.

J'ai l'honneur...

M. BERNARD.

Maintenant que je tiens chaque rive,
Il faut tirer parti de l'eau courante et vive.

A Julie et à Camille.

Parlez donc!

Continuant à se parler à lui-même.

Un moulin serait bien placé là;
Quelque vingt mille francs suffiraient au delà.

A Julie.

Pourquoi ne pas parler?

JULIE.

Mais j'attends qu'il vous plaise
M'accorder un regard, dont je serai fort aise.

M. BERNARD.

Ah! c'est que je suivais un calcul important

JULIE, allant à Camille, absorbée dans ses pensées.

Voilà l'échantillon du plaisir qui t'attend.

Revenant vers M. Bernard.

Monsieur Bernard!...

M. BERNARD.

Plaît-il?

JULIE.

Vous aviez plus de verve,
Autrefois.

M. BERNARD.

Vous croyez?

JULIE.

Oui. Paris vous énerve.

M. BERNARD.

Ah bah!

JULIE.

Je vous ai vu galant dans vos beaux jours;
Vous fûtes très-aimable.

M. BERNARD.

Eh! je le suis toujours.

JULIE, riant.

Il y paraît.

CAMILLE, s'approchant.

Julie a raison; oui, mon père,
Quittons Paris; fuyons cette impure atmosphère;
Tous dans l'air des hameaux retrempons nos esprits.

M. BERNARD.

Quand j'aurai mon moulin, nous quitterons Paris.
— Voici Léon, enfin!

JULIE, à part.

Ah! ah! je lui ménage
Une exécution, à ce beau personnage.

Elle se rassied auprès de Camille.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉON.

Léon salue Camille et Julie, puis va serrer les mains à M. Bernard.

M. BERNARD, bas, à Léon, qu'il attire à part.

Gagnons-nous, hein?

LÉON, à part.

Encor cent mille francs perdu !

A M. Bernard.

Oui.

M. BERNARD.

Nos Chemins?

LÉON.

Fort bons.

M. BERNARD.

Tu les as tous vendus?

LÉON.

Non, j'ai gardé.

M. BERNARD.

Pourquoi?

LÉON.

Nous monterons encore.

A part.

Maudite baisse! à quoi l'imputer? Je l'ignore.

JULIE, à Camille, en lui montrant Léon.

Vois comme il est ardent à te faire sa cour.

M. BERNARD, se frottant les mains.

Nous montons donc?

LÉON.

Sans doute.

A part.

Incroyable retour!
S'il faut croire aux calculs de la prudence humaine,
Pour qui sait observer, la paix semble certaine.
— D'où vient qu'on a baissé?

M. BERNARD, qui, pendant ce temps, a tiré son carnet et recommencé ses calculs.

Nous montons! En ce cas
Pourquoi jusqu'au coteau ne m'étendrais-je pas?

JULIE, à Camille.

Et ce serait bien pis encore, après la noce.

M. BERNARD.

Dis-moi : quand nous serons à mille francs de hausse,
Soyons prudents; vendons.

LÉON.

C'est bien.

A part.

Surcroît d'ennui!
Perdre! et faire semblant de gagner devant lui!

Haut, ayant l'air de rire.

Que diriez-vous, si vous perdiez?

M. BERNARD.

Peste! prends garde!
Tu m'as embarqué là; la chose te regarde.
Je voulais vendre, moi, sitôt que j'eus gagné;
Je t'en ai donné l'ordre, et tu l'as dédaigné.
— Est-ce que nous perdons?

LÉON.

Mais non. J'ai voulu rire.
C'était une épreuve.

M. BERNARD.

Ouf! à peine je respire.
Je veux bien gagner, oui; mais pour perdre, non pas.
Un beau moyen, vraiment, de m'arrondir là-bas!
Perdre une somme énorme! un père de famille!
— Ah! pour le coup, voisin, tu n'aurais pas ma fille.

LÉON.

Mais n'ayez donc pas peur.

Lui montrant les dames.

C'est trop causer, à part;
Ces dames étant là, c'est un manque d'égard.

Il fait un pas vers les dames.

M. BERNARD, le retenant.

Je ne perds pas?

LÉON.

Non, non.

M. BERNARD.

Je gagne?

LÉON.

Oui.

M. Bernard s'en va en calculant. — A part.

Soyons ferme!
Persistons! dans deux jours, la baisse aura son terme.

Il s'avance vers Camille et Julie.

CAMILLE.

Vous êtes venu tard, Léon.

LÉON.

Bien malgré moi.
Votre père est complice, et vous dira pourquoi.

M. Bernard, qui passe en ce moment derrière Camille, lui fait un signe affirmatif, puis il sort.

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors M. BERNARD.

JULIE.

Eh! mon Dieu! ces détours sont fort peu nécessaires.
Vous étiez à la Bourse; avant tout les affaires;
C'est tout simple.

LÉON, qui ne sait si elle se moque de lui ou parle sérieusement.

Madame...

JULIE.

Eh oui! je le disais,

Tout à l'heure, à Camille, et je vous excusais.
Demandez-lui comment je plaidais votre cause,

CAMILLE.

Eh! Julie!...

JULIE.

Oh! je sais ce que l'on nous oppose;
Mais pour un esprit vif la Bourse a tant d'appâts!
Si j'étais homme, moi, je n'en bougerais pas.

Elle se lève.

C'est là qu'avec splendeur règne la fantaisie :
La fortune, en un jour, perdue et ressaisie,
L'ivresse du succès, l'extrême désespoir,
L'opulence à midi, la misère le soir,
L'infini, le néant, des domaines sans borne,
Des palais, un grenier, la paille humide et morne;
Quels contrastes hardis! On dirait l'enchanteur
Qui transportait les gens du pôle à l'équateur.
La lampe d'Aladin créait moins de merveilles.
Que tout est fade auprès d'émotions pareilles!
L'amour même est mesquin, et l'on prend en mépris
Ces riens, où les amants attachent tant de prix:
Une bague, un ruban, que de pleurs on inonde,
Voilà de beaux bijoux pour les maîtres du monde!

LÉON.

Je ne sais pas, madame, où va ce trait railleur;
Mais pour moi ces bijoux sont de grande valeur.

Il quitte Julie, et va rejoindre Camille.

JULIE.

Vous vous fâchez, ingrat! vous me cherchez querelle,
A moi qui vous apporte une grosse nouvelle!

LÉON, froidement.

Quoi, madame?

JULIE.

Je sors de chez mon oncle.

LÉON.

Eh bien?

JULIE.

La paix est faite.

LÉON.

Bah!

JULIE.

L'on n'en dit encor rien;
J'ai juré le secret; mais l'amitié m'entraîne,
Et je viens, tout courant, vous en offrir l'étrenne.

LÉON, avec joie, marchant à grands pas.

La paix! je l'avais dit.

JULIE.

Pourtant, il est un point
Qui pourrait tout brouiller, si l'on ne s'entend point.

LÉON.

Mais n'y mettons-nous pas une rigueur trop grande?

JULIE.

Que voulez-vous! on croit que l'honneur le demande.

LÉON.

Il s'agit bien vraiment d'un point d'honneur étroit!

JULIE.

J'aurais cru cependant vous y trouver moins froid.
Je conviens que la paix est toujours désirable;
Mais n'approuvez-vous pas qu'on la veuille honorable?

LÉON.

Eh! madame! ce sont de sonores propos.
Il importe de rendre au monde le repos,
De rasseoir le crédit, de rouvrir au commerce
Les marchés étrangers que la guerre renverse...

JULIE.

Et de faire monter la rente, est-il pas vrai?
— J'apprends avec plaisir, par ce petit essai,
Que votre âme, au-dessus des préjugés vulgaires,
Sait immoler la gloire aux solides affaires,
Et que vous pourriez voir, sans jeter les hauts cris,
Si la rente montait, l'étranger à Paris.

LÉON, avec indignation.

Madame!...

JULIE, reprenant son chapeau et son mantelet.

J'ai regret de dissiper ce rêve;
Mais il n'est question ni de paix ni de trêve;
J'ai tout imaginé, pour nous distraire un peu.
Excusez ma folie, et bonne chance au jeu!
— Bonsoir, Camille.

Elle lui tend la main, que Camille repousse. — Souriant.

Oh! oh!

Elle sort.

SCÈNE VI.

LÉON, CAMILLE.

CAMILLE, le regardant fixement.

Eh bien, Léon?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, pleurant.

Mamselle!...
Ah! ah!... C'est une lettre... Ah!...

CAMILLE.

Donne. — Où donc est-elle?

MADELEINE, *toujours pleurant, et cherchant la lettre dans son tablier.*

Je ne sais plus... Ah! ah!...

CAMILLE.

Qu'as-tu, pour tant pleurer?

MADELEINE.

J'ai bien du chagrin!

CAMILLE.

Parle, au lieu de soupirer.

MADELEINE.

Ah! tant j'ai du chagrin, je voudrais être morte!

CAMILLE.

Mais quel est ce chagrin enfin? de quelle sorte?

MADELEINE, *éclatant tout à fait.*

Pierre... Ah! ah! ah!

CAMILLE, *lui prenant les mains.*

Eh bien, quoi?... Pierre?

MADELEINE.

Il sort d'ici.

Pierre qui m'aimait tant! que j'aimais tant aussi!...
Mon Pierre!... Ah! ah! mon Dieu!

CAMILLE.

Quoi donc?

MADELEINE.

Est-ce possible!

Je m'y fiais si bien!... Je dormais si paisible!...
Quand un ange du ciel me serait apparu,
Quand il me l'aurait dit, je ne l'aurais pas cru.

CAMILLE, *doucement.*

Explique-toi; voyons!

MADELEINE.

Oui, Pierre m'a laissée;
Il ne veut plus de moi, de moi, sa fiancée;
Il est devenu riche, un monsieur, un bourgeois;
Il n'est pas fait, dit-il, pour vivre en villageois;
Il se fixe à Paris; il lui faut une femme
Qui sache le bon genre et soit une madame.

Elle se remet à pleurer.

CAMILLE.

Où s'est-il enrichi?

MADELEINE.

Que sais-je? Il m'a parlé
D'un endroit tout plein d'or; c'est comme un tas de blé...
Il a gagné la Bourse...

CAMILLE.

A la Bourse, sans doute?

MADELEINE.

A la Bourse, c'est ça. — Si le bon Dieu m'écoute,
Il prendra son tonnerre, et jusqu'aux fondements
Brûlera cet endroit qui fait ces changements.
Ah! pourquoi Pierre a-t-il cet argent qui le change!
Et que n'est-il encor pauvre batteur en grange!

CAMILLE.

N'as-tu pas honte, enfant, de tant te lamenter?
Et, puisque Pierre est vil, peux-tu le regretter?
— Moi, je serais plus fière; et, comme toi frappée,
Le mépris éteindrait l'affection trompée.
— Va me chercher ma lettre, et sèche-moi ces yeux.

Elle lui essuie les yeux avec son mouchoir. — Madeleine sort.

SCÈNE VIII.

CAMILLE, LÉON.

CAMILLE, *gravement.*

Vous avez vu, Léon, un effet de vos jeux.

LÉON.

Ah! ciel! suis-je pour vous déjà si méprisable,
Que vous me compariez avec ce misérable!
Pouvez-vous croire...?

CAMILLE.

Non, je ne crois pas cela,
Et, si je le croyais, je ne serais pas là.
Je crois que l'air mauvais qu'on respire à la Bourse,
Des instincts généreux peut altérer la source;
Que le contact de l'or enlève cette fleur,
Ce duvet délicat, jeunesse de l'honneur,
Et qu'un fruit se corrompt, quand une main grossière
Déflore le velours de sa fine poussière;
C'est par là qu'à mes yeux la Bourse est un danger,
Plus que par tout l'argent qu'on y peut engager;
Une perte d'argent se répare ou s'oublie;
Mais qui réparera la noblesse avilie?
Je sais qu'au déshonneur vous ne descendrez pas,
Mais c'est trop de déchoir, sans tomber aussi bas.
Déjà se sont éteints tous vos enthousiasmes;
La chaleur et l'élan excitent vos sarcasmes.
En vain pour vous je plaide, en vain je vous absous;
Non, je ne trouve plus ce que j'aimais en vous.
— Tenez, si vous saviez, sans chercher d'autre preuve,
Tout ce que j'ai souffert à cette sotte épreuve!

LÉON.

Eh! prenez-vous conseil d'une tête à l'envers,
Qui bavarde sans cesse, à tort et à travers,
Que l'ardeur de montrer un esprit — contestable,
Pousse à l'impertinence et rend insupportable,
Et qui, d'un lourd banquier dévorant mal l'ennui,
Se venge de l'hymen sur les amours d'autrui!

CAMILLE.

Je sais qu'elle vous hait; mais ce qui fait ma peine,
C'est de vous voir prêter un triomphe à sa haine.
Ce n'est pas tout : avant que vous soyez venu,
De la Bourse et de vous on s'est entretenu;
Et, par un sentiment que vous devez comprendre,
Je m'irritais, Léon, d'avoir à vous défendre.
C'est un bonheur si vif que d'entendre applaudir
Celui qu'en sa pensée on se plaît à grandir!
La louange donnée à l'homme que l'on aime,
Produit le même effet que donnée à soi-même;
On rougit; on voudrait parler, on n'ose pas,
Et l'orgueil qu'on savoure est mêlé d'embarras.
De même, atteinte au cœur par le trait qui l'offense,
On est humiliée en prenant sa défense.

LÉON.

Et qui donc était là, madame, ce matin?

CAMILLE.

Julie avec Reynold.

LÉON, marchant avec agitation.

Reynold! C'était certain.
Un cousin. — Les cousins sont toujours une peste.

CAMILLE.

Léon!...

LÉON.

Oh! ce Reynold! comme je le déteste!
Un phraseur! un pédant! solennel! sérieux!
Ayant l'air de nourrir un deuil mystérieux!
Exagérant l'honneur, selon cette tactique
D'exalter les vertus qu'on néglige en pratique!
L'honneur! — Mais cet honneur lui faisait une loi
De ne pas m'attaquer, si ce n'est devant moi.

CAMILLE.

Aussi n'a-t-il rien dit qu'il n'eût pu dire en face.
En générosité, Léon, il vous efface.
— Ah! voilà ma douleur! il est meilleur que vous;
Vous n'êtes plus, Léon, le plus noble entre tous.
Voilà pourquoi je fus par Julie offensée;
En vous calomniant, elle m'eût moins blessée.

Elle se laisse tomber sur une chaise, avec tristesse.

LÉON, s'approchant d'elle, tendrement.

Que vous me traitez mal!

CAMILLE, plus doucement.

Que votre tort est grand!

LÉON.

Vous m'aviez pardonné.

CAMILLE.

C'était bien différent:
Si, pour me conquérir, la faute fut permise,
Pourquoi continuer, quand vous m'eûtes conquise?

LÉON.

Accusez votre père à qui j'obéissais.

CAMILLE.

Mon père?... Eh! je ne puis lui faire son procès;
Je n'ai nul droit sur lui; de sa part tout est sage;
— Mais j'ai des droits sur vous, et j'en veux faire usage.

LÉON, *s'agenouillant devant elle.*

Ah! parlez! ordonnez! Je déteste à vos pieds
De vils entraînements, par ma honte expiés.
J'ai rougi devant vous; il n'était pas possible
D'inventer un affront qui me fût plus sensible.

CAMILLE.

Faisons la paix! Léon; je renais à l'espoir.
— Je ne m'informe pas, et ne veux pas savoir
Si, des vingt mille francs dépassant les limites,
Vous gagnez ou perdez plus que vous ne le dites;
Mais j'ai cru vous donner, en venant à Paris,
Une preuve d'amour dont j'exige le prix.
Ma démarche, je crois, prouve assez de tendresse
Pour que de votre cœur je sois seule maîtresse,
Et contraigne à la fin, voulant tout détrôner,
La Bourse, ma rivale, à me l'abandonner;
Oui, tout entière à vous, je vous veux sans partage;
J'en attends la promesse, — et j'en demande un gage.

LÉON, *avec empressement.*

Quel gage?

CAMILLE, *se levant.*

Jurez-moi, Léon, sur votre honneur,
Que, si grandes que soient les chances de bonheur,
Pour aucune raison, présente ni future,
Vous ne joûrez jamais à la Bourse.

LÉON.

Je jure...

CAMILLE, *l'interrompant en lui posant la main sur le bras.*

Et, soit que vous gagniez ou perdiez jusqu'ici,
Vous le jurez, Léon, de l'heure que voici,
Et quels que soient les cours, en sortant d'ici même,
Vous allez ordonner un règlement suprême.

LÉON.

Oui.

CAMILLE, solennellement.

Songez qu'un serment est si sacré pour moi,
Que je mourrais plutôt que de fausser ma foi,
Et que, de mon mépris accablant le parjure,
Je ne le reverrais jamais plus.

LÉON.

Je le jure.

CAMILLE.

Sur l'honneur?

LÉON.

Sur l'honneur.

CAMILLE, lui tendant la main, et le relevant.

Soyez tranquille, ami;
Mon ferme attachement est encore affermi.
Ne craignez pas Reynold; c'est vous, vous seul que j'aime;
Nul n'est meilleur, plus grand, plus noble que vous-même:
Vous n'avez rien perdu des vertus que j'aimais;
Je vous estime plus aujourd'hui que jamais,
Et rends grâce, à présent, au travail de Julie
Qui croyait nous brouiller, et nous réconcilie.
— Allez vite.

Elle lui donne sa main à baiser, et rentre dans ses appartements. Léon la suit des yeux avec bonheur.

SCÈNE IX.

LÉON, MADELEINE, qui entre avec des lettres à la main, et s'essuyant encore les yeux.

MADELEINE.

Monsieur, madame n'est plus là?

LÉON.

Non.

MADELEINE.

C'est que j'ai trouvé sa lettre; la voilà.

LÉON.

Va dans sa chambre.

MADELEINE.

Et puis de chez vous on apporte
Ces deux-là; c'est pressé; l'on attend à la porte.

Léon prend les lettres. Madeleine sort, et va dans la chambre de Camille.

SCÈNE X.

LÉON, seul, décachetant une des lettres.

Chère Camille! Oh! oui, je tiendrai mon serment.
Que je meure, si, traître à cet engagement...

Il lit.

« Mon cher Léon, tu perds, à l'heure qu'il est, trois cent mille francs... »

Comme foudroyé.

O ciel!...

Lisant.

« Sans compter cent mille francs perdus par M. Bernard. Veux-tu t'arrêter ou risquer tout ton patrimoine, déjà très-entamé? — Réfléchis, et rends-moi réponse.

« DELATOUR. »

Ruiné, sauf un misérable reste!
Et lui, monsieur Bernard! Perte encor plus funeste!
De quel front l'aborder? Quel courroux! quel éclat!
Je serai de chez lui chassé comme un pied-plat.

Ah ! comment le lui dire?... et comment le lui taire?...
Payer de mes deniers! je ne puis plus le faire;
Il faudrait avancer cent mille francs pour lui;
A peine si j'en ai plus du tiers aujourd'hui.
— Et ses ordres enfreints! Mon zèle... vaine excuse!
L'intention m'absout; le résultat m'accuse.
Ah! misérable!...

Il lit la sconde lettre.

« Grande nouvelle, cher : Sébastopol est pris; je le tiens de l'ambassade turque. — Achetez! achetez!

« ALFRED. »

Avec transport.

Tout peut être réparé.

S'arrêtant brusquement, comme frappé d'un souvenir subit.

Et mon serment!... Morbleu! faut-il avoir juré!

ACTE QUATRIÈME.

Un riche appartement chez Léon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, LÉON.

ALFRED.

Je ne vois plus Estelle; elle a pris une espèce,
Un laquais enrichi, qui jouait à la baisse.
Moi, j'étais à la hausse. — Ah! cette fille-là
Ne se respecte pas assez.

LÉON.

Oubliez-la.

ALFRED.

Je voulais, après moi, lui donner le vicomte;
Elle s'en va choisir un laquais. Quelle honte!
— Ah! baste!

Regardant autour de lui.

— Vous voilà très-proprement logé;
Mais oui.

LÉON.

Pas pour longtemps; car j'ai donné congé.

ALFRED.

Donné congé!

LÉON.

Paris me semble insupportable.

ALFRED.

Qu'est-ce que c'est, bon Dieu! que cet air lamentable?
— Allons donc! secouez ce lâche désespoir;
Songez que nous aurons un million, ce soir.

LÉON.

Pourquoi vous ai-je cru!

ALFRED.

Grondez; je vous conseille.
Mais a-t-on vu jamais une école pareille!
Quoi! précipitamment, tout vendre, au plus bas cours,
Juste quand le beau temps succède aux mauvais jours,
Au moment d'un succès dont le bruit nous relève,
Quand l'astre de la hausse à l'horizon se lève!

LÉON.

Sébastopol est pris, n'est-ce pas? c'est bien sûr?

ALFRED.

Surpris, pris et très-pris; l'affiche est sur le mur.

LÉON.

Je ne pouvais vraiment pas vendre.

ALFRED.

C'est-à-dire
Qu'il n'en fallait pas plus pour vous faire interdire.
— Çà, vous étiez donc fou?

LÉON, d'un air sombre.

J'avais fait un serment.

ALFRED.

Nous y voilà! c'était votre retranchement;
Mais je l'ai foudroyé. — Voyons : à votre belle
Vous auriez, sur l'honneur, juré d'être fidèle,
Et puis, l'occasion et le diable y poussant,

Vous tondriez ailleurs un peu d'herbe, en passant;
Vous croiriez-vous perdu d'honneur, par aventure?
— Non? — Ce serait pourtant un bel et bon parjure,
Même avec circonstance aggravante, à savoir :
Le fait, dont elle aurait sujet de s'émouvoir.
Ici, c'est une affaire innocente en soi-même:
Si vous gagnez, tant mieux pour celle qui vous aime.

LÉON.

Ah! Dieu! si j'avais eu cent mille francs!

ALFRED.

Demain,
Vous les aurez dix fois, chez vous, là, dans la main.

LÉON.

Vous croyez?

ALFRED.

Je croirais faire un gros sacrifice,
De céder à ce prix mon propre bénéfice.

LÉON.

Vraiment!

ALFRED.

Un million.

LÉON.

Ah! je n'en veux pas tant!
— Un million!

ALFRED.

Eh! oui.

LÉON, se promenant à grands pas.

C'est possible pourtant.

ALFRED.

C'est sûr.

LÉON, embrassant Alfred.

O mon ami!

ALFRED.

Cela ne fait pas doute.

LÉON.

Vous me sauvez !

ALFRED.

On est sauvé, dès qu'on m'écoute.

LÉON.

Monsieur Bernard aura son pré.

ALFRED.

Dans quelques jours,
Estelle sentira qu'elle m'aime toujours.

LÉON.

O Camille ! est-il vrai ? me serez-vous rendue,
A moi qui tremblais tant de vous avoir perdue !
Après le désespoir, quelle sérénité !
Quelle douceur céleste, après l'anxiété !
Ah ! si le ciel voulait m'être un peu favorable !
Nous quitterions Paris, où je fus si coupable ;
Nous partirions demain ; j'irais dans nos bois frais
Cacher notre bonheur et mes remords secrets,
Et, quand vous croiriez bien à mon amour immense,
Je vous avoûrais tout, sûr de votre clémence.

A Alfred.

— Promettez de vous taire, Alfred !

ALFRED.

Je le promets.

A part.

Diantre ! j'ai bavardé ! — Plus un mot, désormais.

A Léon, en tirant sa montre.

Une heure !... Venez-vous à la Bourse ?

LÉON.

Non, certe ;

Ce serait me trahir de façon trop ouverte.

A lui-même.

D'ailleurs, j'attends Camille avec monsieur Bernard.

A Alfred.

Dès que nous monterons, accourez sans retard!

ALFRED, de la porte.

Un million!

Il sort.

SCÈNE II.

LÉON, seul.

Sauvé! Je ressuscite. — Comme
Un peu d'or peut changer tout l'avenir d'un homme!
— Ah! l'effroi, le remords, l'espoir impétueux,
Heurtent, comme des flots, mon cœur tumultueux.
Si je perdais! — Mais, non; la hausse est infaillible.
Si je perdais, pourtant! —Ah! grand Dieu! c'est horrible...
Perdre! mais c'est mon sang, mon salut, mon va-tout;
Je suis noyé, détruit, anéanti du coup.
J'ai perdu, de sang-froid, trois fois plus à la Bourse:
Mais je n'exposais pas ma dernière ressource.

Regardant la pendule.

Ah! ma vie ou ma mort se décide à présent.
Savoir que le dé roule, et n'être pas présent!
Rester là quand dehors s'élance ma pensée!
Douter, lorsque déjà la fortune est fixée!
Imaginer de loin ce que je ne puis voir!
Passer et repasser de la crainte à l'espoir!
C'est souffrir lentement mille morts au lieu d'une,
C'est une anxiété pire que l'infortune.

Il s'assied.

Ah! ces émotions me brûlent; quel enfer!
Un milliard, à ce prix, serait payé trop cher.
— O mes heures de paix, qu'êtes-vous devenues!

Se levant.

Si ces angoisses-là d'avance étaient connues,
Quel est l'extravagant, acharné contre soi,
Qui, dès les premiers pas, n'eût reculé d'effroi!
— Un bruit de pas!

SCÈNE III.

LÉON, ALFRED, DELATOUR.

LÉON.

Eh bien?

ALFRED.

Quand j'allais à la Bourse,
J'ai rencontré monsieur, qui m'épargne la course.

LÉON.

Qu'a-t-on fait?

ALFRED.

Plus avant je n'ai donc pas poussé,
Puisque monsieur m'a dit ce qui s'était passé.

LÉON.

Mais que s'est-il passé?

ALFRED.

Nous revenons ensemble,
Pour vous en informer.

LÉON.

Dites-le donc! — je tremble.

ALFRED.

Monsieur vous le dira, mon cher, bien mieux que moi;
Il est agent de change, et c'est dans son emploi.

LÉON, à Delatour.

Parle, au nom du ciel ! parle !

DELATOUR.

On a baissé.

LÉON.

La baisse !
— On a baissé.

ALFRED.

C'est dur ! il faut qu'on le confesse.
Quand nous sommes vainqueurs, dire qu'on a baissé !
Si nous étions battus, on aurait donc haussé ?

DELATOUR.

On a craint qu'un succès, si brillant pour la France,
De la paix qu'on rêvait n'éloignât l'espérance.

LÉON.

Lâches !

ALFRED.

C'est un calcul de mauvais citoyen,
Un acte d'incivisme, — où je perds tout mon bien.
Ah ! c'est ainsi chez vous que la gloire se cote ?
Et moi qui poursuivais la hausse en patriote !
Cette Bourse, morbleu ! n'a donc rien dans le cœur !
Ventre affamé n'a point d'oreilles... pour l'honneur !

LÉON.

On a baissé... beaucoup ?

DELATOUR.

Assez pour qu'il ne reste
Rien de ton patrimoine.

ALFRED.

O triomphe funeste !
C'est ainsi que Pyrrhus disait avec effroi :
« Encore une victoire, et c'en est fait de moi. »

LÉON.

Rien ?

Il tombe accablé sur un siége.

DELATOUR.

Même, tu me dois dix mille francs en compte.

LÉON.

Fort bien ; cela manquait pour couronner ma honte.

DELATOUR.

Tu me paîras plus tard. — Par des discours cruels
Je n'aggraverai pas tes regrets actuels ;
Le moment du reproche est passé. Je t'invite
Seulement à tâcher que la leçon profite.

LÉON, la tête entre les mains.

Ah !

DELATOUR.

Comme tu dois être en un grand embarras,
Voici quelques billets ; rends-les quand tu pourras.

Il pose des billets de banque sur la table, et, voyant que Léon les repousse.

Prends donc.

ALFRED.

Prenez toujours, grand enfant que vous êtes !
Le mariage est là pour acquitter vos dettes.
Pour moi, dès aujourd'hui pleine conversion ;
Régime de sagesse et de dévotion ;
Je vais édifier ma tante vénérable,
Si bien qu'avant un mois je serai mariable.
— Ne m'en veuillez pas, cher, si je me suis mépris ;
Qui diable l'aurait cru ! Comme vous je suis pris.
Aussi je ne veux plus jouer — qu'après ma noce,
Et j'attends Waterloo pour me mettre à la hausse.
— Voyons, morbleu ! du cœur !

LÉON.

Messieurs, en ce moment,
J'ai besoin d'être seul; excusez-moi.

ALFRED.

Comment!
Rester là, seul, rongeant votre mélancolie!
— Égayez-vous! venez...

LÉON.

Non; je vous en supplie;
Laissez-moi, laissez-moi.

DELATOUR, à Alfred.

Ne le tourmentons pas;
Sortons.

ALFRED, se retournant avant de sortir, et voyant Léon morne et silencieux.

Pauvre garçon! comme le voilà bas.

SCÈNE IV.

LÉON, seul.

Suis-je bien éveillé!... C'est moi que ce coup frappe!
En un clin d'œil, tout fuit, tout croule, tout m'échappe!
— Cela n'est pas possible. — On se débat souvent
Contre un rêve hideux, qui prend un corps vivant.
— Mais je ne rêve pas! D'un bras inexorable,
C'est la réalité qui t'étreint, misérable!

Il se lève.

Camille va venir; elle vient; la voici;
C'est un juge, qui va me juger sans merci.
J'ai peur d'elle, mon Dieu! comme un fils, de son père.
— Ah! je suis perdu! — Bourse infâme! antre! repaire!

Coupe-gorge en plein jour! tripot! — Maudit sois-tu,
Foyer des passions! tombeau de la vertu!

SCÈNE V.

LÉON, PIERRE.

PIERRE, entr'ouvrant la porte.

Monsieur est seul?

LÉON, avec furie.

Mordieu! maraud, va-t'en au diable!

PIERRE.

Monsieur...

LÉON.

Va-t'en, faquin! drôle! peste exécrable!

PIERRE.

Monsieur...

LÉON, allant vers lui avec rage.

Veux-tu sortir!

PIERRE.

C'est que j'ai tout perdu!
Je n'ai plus rien.

LÉON, marchant à grands pas.

Tant mieux; et fusses-tu pendu!

PIERRE.

J'ai perdu huit cents francs!

LÉON.

Est-il heureux, le drôle!

PIERRE.

Heureux! moi!

LÉON.

Huit cents francs!

PIERRE.

Et deux cents sur parole.

LÉON.

Et tu te plains, bourreau?

PIERRE.

Je n'ai ni feu ni lieu.
Mon Dieu! que devenir?

LÉON, se laissant tomber sur un fauteuil.

Que devenir, mon Dieu?

PIERRE, se jetant à genoux.

Hélas! pardonnez-moi, monsieur, je vous conjure!
Je n'y reviendrai plus, jamais, je vous le jure.
Oui, vous aviez raison; oui, je dois l'avouer,
Je suis un grand maraud d'avoir voulu jouer;
J'ai perdu, c'est bien fait; j'ai ce que je mérite;
Je récolte les fruits de ma sotte conduite;
Je dois être chassé, comme un mauvais faquin
Qui gagnait et n'a pas su conserver son gain.

LÉON, se levant et marchant précipitamment.

Tais-toi!

PIERRE.

Point de pitié! Le mal que je m'attire
N'est pas de ceux qu'on plaint, mais de ceux qui font rire.

LÉON.

Paix!

PIERRE.

Tu pouvais, niais! t'en retourner chez toi,
Épouser Madeleine, et vivre comme un roi...

LÉON, avec fureur.

Paix donc, par la morbleu!

PIERRE, retombant à genoux.

Non, je suis trop coupable.
Eh! nigaud que je suis! ah! drôle! ah! misérable!

LÉON.

Allons, relève-toi.

PIERRE.

Quoi! vous me pardonnez!

LÉON.

Oui.

PIERRE.

Que vous êtes bon! — Et vous me reprenez?

LÉON.

Non. Je ne puis avoir un valet, à cette heure.

Il prend deux cents francs et les donne à Pierre.

Voilà deux cents francs; cherche une maison meilleure.

Écoutant.

Va-t'en!... Je crois entendre... On sonne. — Ce sont eux!
— Avouer! c'est ma mort; — la tromper! c'est honteux.
— Mon cœur bat; la sueur me coule du visage.
— Que faire? — Avouer tout, si j'en ai le courage.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, à Léon.

Monsieur, mademoiselle et monsieur sont en bas.

Léon, pâle, s'appuie sur la table.

PIERRE, à Madeleine.

Madeleine!...

MADELEINE.

Monsieur, je ne vous connais pas.

PIERRE.

Je suis Pierre. — Avez-vous oublié votre Pierre?

MADELEINE.

Et moi, monsieur, je suis une pauvre fermière;
Je n'ai pas le bon ton qu'il faut pour un bourgeois,
Et je vais épouser un simple villageois.

Lui faisant la révérence.

Bien du bonheur, monsieur, avec vos demoiselles!

PIERRE, *sort en pleurant.*

Ah! pauvre Pierre!

MADELEINE, *pleurant aussi quand il est sorti.*

Ah!...

SCÈNE VII.

LÉON, M. BERNARD, CAMILLE.

Camille reste debout, immobile et les yeux fixés sur Léon. — M. Bernard s'approche vivement de Léon.

M. BERNARD, *à Léon.*

L'on m'en apprend de belles!
— Quoi! nous aurions perdu?

LÉON.

Ce n'est que trop certain:
Je ne puis plus cacher ce retour du destin.
— Je n'ai plus rien, monsieur.

M. BERNARD.

Eh! monsieur, peu m'importe!
— Moi, qu'est-ce que je perds?

LÉON.

Une somme très-forte:
Cent mille francs.

M. BERNARD.

Combien?

LÉON.

Cent mille.

M. BERNARD.

Où sommes-nous!
Cent mille francs! Merci de moi! Plaisantez-vous?

LÉON.

Hélas! non.

M. BERNARD.

Jour de Dieu! cent mille francs! — Camille!
Entends-tu ce qu'il dit? Cent mille francs! cent mille!
Çà, parlons sagement. Quel sot conte est ceci?
— Ce n'est pas vrai, voisin; n'est-ce pas?

LÉON.

Mon Dieu! si.

M. BERNARD, exaspéré.

Mais je n'ai pas ces fonds, monsieur, chez mon notaire!
Mais il faut donc, monsieur, que je vende une terre!
Mais vous m'assassinez! — Quand je m'aventurais,
Vous ne m'aviez pas dit, monsieur, que je perdrais!
— Mais à gagner l'argent nous avons trop de peine,
Monsieur, pour le jeter à pleins sacs dans la Seine!
Mais vous ne savez pas qu'avec cent mille francs
J'aurais des prés, des bois, des vignes, des étangs!
Le pré de Jean Claveau n'en coûtait que vingt mille,
Et j'hésitais devant cette dépense utile!
— Mais c'est par votre fait, monsieur, que j'ai perdu!
Pourquoi, quand je l'ai dit, n'avez-vous pas vendu?

LÉON.

Il est vrai. — Je croyais doubler les bénéfices.

M. BERNARD.

Ta ta ta! Vous m'avez rendu de beaux services!
— Mais ces cent mille francs, je ne les paîrai point;
Je n'ai pas commandé d'aller jusqu'à ce point.
Vous avez méconnu, puis dépassé mes ordres;
C'est à vous, s'il vous plaît, de payer vos désordres.

LÉON.

Ce serait de grand cœur, et, si je l'avais eu,
J'aurais donné le tout, monsieur, à votre insu.

M. BERNARD, à Camille, qui est restée toujours debout et immobile.

Viens, mon enfant! il faut nous réjouir peut-être
D'une perte d'argent qui le fait mieux connaître,
Et te préserve au moins du sort infortuné
Que promet à sa femme un joueur effréné.

LÉON, amèrement.

Le succès, qui fait seul le mérite ou le crime,
Change l'estime en blâme, et le blâme en estime.
Vous m'auriez admiré, si j'avais réussi;
Le sort m'a condamné, vous condamnez aussi.
Pourtant l'acte est le même, et, si l'on peut l'absoudre,
C'est chez le malheureux que frappe un coup de foudre!

M. BERNARD, à Camille.

Viens! Reynold nous attend. — Viens!

CAMILLE, d'un ton ferme.

Encore un moment.

S'avançant vers Léon, et s'adressant à lui avec autorité.

N'avez-vous pas joué depuis votre serment?

LÉON.

Ah! voulez-vous fouler aux pieds un misérable!
Allez-vous m'accabler, quand déjà tout m'accable

CAMILLE.

Répondez-moi, Léon. — Sur vous il a couru
Des bruits injurieux auxquels je n'ai pas cru.

LÉON.

J'en devine la source, et Julie...

CAMILLE.

Il n'importe;
C'est vous que j'interroge; à vous je m'en rapporte.

LÉON.

Dans le trouble où je suis...

CAMILLE.

Parlez!

LÉON.

Oui; j'ai joué.

CAMILLE, avec désespoir.

Oh!

LÉON.

Sans être contraint, je l'aurais avoué.

CAMILLE.

Moi qui doutais encor!

LÉON.

Vous savez, on espère...
Avec cent mille francs j'apaisais votre père...
Je craignais les éclats de son juste courroux...
C'est pour lui, pour lui seul, Camille...

CAMILLE.

Ah! taisez-vous!
Ne cherchez point d'excuse à la parole enfreinte;
Sachant quelle j'étais, vous n'aviez nulle crainte.
Eussiez-vous perdu plus, j'avais tout pardonné;
Cela vous suffisait. Mon père aurait tonné;

Puis j'aurais endormi sa colère moins forte,
Et lui-même, gaîment, vous eût rouvert sa porte.
Non, ne vous flattez point d'exciter la pitié;
N'accusez pas le sort qui vous a châtié;
Ce n'est pas à mes yeux, dont la vue est plus haute,
Que l'événement fait l'innocence ou la faute;
Le crime est tout entier dans le manque de foi.
Un million gagné n'absoudrait rien pour moi;
Et plût à Dieu, monsieur, la perte étant doublée,
Que la foi des serments ne fût pas violée!
N'attribuez donc pas, indigne de pardon,
Au coup qui vous ruine un trop juste abandon.
La pauvreté, monsieur, m'a-t-elle retenue,
Lorsque, vous croyant pauvre, ici je suis venue,
Sans que nulle fierté m'arrêtât en chemin,
Me proposer à vous et vous offrir ma main?

En pleurant.

Ah! je ne croyais pas, quand j'en eus la pensée,
Que ma visite ainsi serait récompensée,
Et j'avais espéré, pour notre beau roman
Commencé sous l'ombrage, un meilleur dénoûment.

Reprenant sa fermeté.

— Adieu, monsieur; adieu; c'est pour la vie entière.
Vous l'avez dû prévoir.

LÉON, accablé.

Mon Dieu!

CAMILLE.

Venez, mon père.

M. BERNARD.

Qu'il est pâle! — vraiment, il me touchait un peu.

SCÈNE VIII.

LÉON, seul. — Après quelques minutes d'accablement, il relève la tête et se parlant froidement.

C'est complet : j'ai perdu mon patrimoine au jeu;
Je dois dix mille francs, que je ne puis pas rendre;
Une fille adorable, un cœur sublime et tendre,
Que j'aimais, qui m'aimait et se donnait à moi,
Me chasse, justement, pour mon manque de foi;
Je ne puis plus traîner que des jours déplorables,
Que des regrets amers rendraient intolérables,
Quand je comparerais, de si haut descendu,
Le malheur actuel et le bonheur perdu;
— C'est l'heure d'abréger une longue souffrance,
Et d'éteindre une vie où manque l'espérance.

Il va chercher sa boîte à pistolets. — Il l'ouvre, et pose sur la table un pistolet, qu'il regarde quelque temps en silence.

Un grain de poudre, — un doigt posé sur un ressort,
Un peu de flamme, un peu de bruit... et l'on s'endort.
— Allons! finissons-en!

Au moment où il va prendre le pistolet, entre Reynold.

SCÈNE IX.

LÉON, REYNOLD.

REYNOLD, avec une sévérité froide.

Arrêtez!

LÉON, stupéfait.

Le croirai-je!

Vous, monsieur!

REYNOLD, prenant le pistolet.

Oui. Laissez cette arme sacrilége.

LÉON.

Que faites-vous ici?

REYNOLD.

Vous le voyez.

LÉON.

Morbleu!
Ce dont vous vous mêlez vous regarde fort peu.
Rendez ce pistolet, et sortez!... Sur votre âme,
Sortez! — Ne jouez pas, monsieur, avec la flamme!
— Sortez, vous dis-je!

REYNOLD.

Non.

LÉON.

Non? — Alors, par ma foi,
Cette arme peut avoir, monsieur, un autre emploi.
Parbleu! je le veux bien, puisque c'est votre envie;
Un duel vient à propos à qui maudit la vie.
— Je vous hais, je vous hais, vous, mon accusateur,
Vous en qui je dois voir un dénonciateur,
Vous, rival triomphant, qui venez vous repaître
De ma confusion, — dont vous riez peut-être.
A mon ressentiment, vous-même, par vos soins,
Vous vous êtes livré, quand j'y pensais le moins;
Merci! — Venez, monsieur.

REYNOLD.

Soit; pour peu qu'il vous plaise,
Dans un moment, monsieur, nous ferons à votre aise.
— Écoutez-moi, d'abord, et laissez-moi remplir
La mission qu'ici j'ai promis d'accomplir.

LÉON.

Une mission?

REYNOLD.

Oui; c'est là ce qui m'amène;
Sinon je vous aurais épargné cette gêne.
Car que m'importe à moi, sans droit sur votre sort,
Que vous viviez, monsieur, ou vous donniez la mort?

LÉON.

Mais qui vous a chargé...?

REYNOLD, se découvrant.

Ma cousine.

LÉON.

Camille!

REYNOLD.

C'est ma coutume d'être à ses ordres docile.
— Or, je la quitte à peine; elle avait redouté
L'acte de désespoir par mon bras arrêté.
« Allez, m'a-t-elle dit; quoiqu'il ne puisse attendre
Que je révoque un jour l'arrêt que j'ai dû rendre;
Car je me suis juré de ne pas revenir,
Et, quand j'ai fait un vœu, moi, je sais le tenir;
Dites-lui cependant que mes regards le suivent;
Que, si l'amour est mort, les amitiés survivent,
Et que, s'étant lui-même interdit d'être aimé,
Il lui reste l'espoir d'être un jour estimé;
Qu'il n'aille pas surtout, dans une rage impie,
Déshonorer sa mort, ayant flétri sa vie,
Et se soustraire en lâche à l'expiation
Qu'impose à ses remords sa mauvaise action;
Dites-lui qu'il se doit, qu'il me doit à moi-même
D'épargner à tous deux cette honte suprême;
Qu'il ne me force pas, par un dernier forfait,
A rougir devant tous du choix que j'avais fait;

Que, s'il n'est mon mari, c'est assez qu'il dut l'être,
Pour que de s'avilir il ne soit plus le maître,
Et qu'enfin j'apprendrai de loin, avec plaisir,
Tout ce qui m'absoudra de l'avoir pu choisir. »
— Je vous ai rapporté sa parole formelle...

LÉON.

C'est là ce qu'elle a dit?

REYNOLD.

Oui; j'ai parlé comme elle.
— Et maintenant, monsieur, faites ce qu'il vous plaît;
J'ai rempli mon mandat. — Voilà le pistolet.

Il le pose sur la table.

LÉON.

Je ne me tûrai point.

REYNOLD.

Il nous reste, à cette heure,
A vider, comme il faut, l'affaire antérieure.
— D'abord, ce n'est pas moi qui vous ai dénoncé,
Et c'est un rôle auquel je suis mal exercé.
Accusez-en, monsieur, vos seules imprudences,
Et sachez mieux plus tard placer vos confidences.
Je ne vous dis cela que pour mon propre acquit,
Car vous avez d'ailleurs un grief qui suffit.
Je suis votre rival; oui, monsieur; je proclame
Que j'aime ma cousine, et de toute mon âme,
Et qu'à la fin j'espère, auprès d'elle assidu,
Gagner le noble cœur que vous avez perdu.

LÉON, *se précipitant vers la boîte à pistolets.*

Monsieur!...

REYNOLD.

Sortons.

LÉON, après un moment de lutte intérieure.

Camille entre nous s'interpose.
Je ne me battrai point.

Il ferme la boîte, et s'assied.

REYNOLD.

J'ai promis autre chose,
C'est que, si vous portiez bravement votre sort,
Je vous assisterais en ce vaillant effort;
Je vois que vous avez sur vous quelque puissance,
Je dois donc jusqu'au bout pousser l'obéissance.

Il s'assied.

Le gain sans le travail ayant été malsain,
Essayez du travail qui donne peu de gain.
J'allais vous proposer cette ressource extrême
De vous faire soldat, comme je fus moi-même;
« Non, non, m'a-t-elle dit; ces périls séduisants
A racheter ses torts seraient insuffisants.
Être soldat n'est point une œuvre expiatoire;
Ce n'est pas une peine enfin, c'est une gloire;
Mille en cette carrière accourent pleins d'ardeur,
Et le monde à leur sort attache la grandeur;
Mais l'œuvre dédaignée, obscure, opiniâtre,
Et dont nul coup d'éclat n'illustre le théâtre,
Voilà le devoir froid, après la passion,
L'inverse de la faute, et l'expiation. »

LÉON.

Elle l'a dit? c'est elle?

REYNOLD.

Elle-même. — J'ajoute
Ce qui suit, en mon nom. Le voulez-vous?

LÉON.

J'écoute.

REYNOLD.

Je sais que le labeur que je vais vous offrir
Est rude, et qu'il serait plus aisé de mourir;
La vanité mondaine y verrait de la honte;
Mais c'est un préjugé dont je fais peu de compte;
Moi, j'y vois de l'honneur. Ce n'est pas sans danger;
Mais vos jours, que tantôt vous vouliez abréger,
Vos jours, que vous tranchiez par une mort stérile,
Risquez-les noblement dans un danger utile,
Et, si vous succombez, votre agonie au moins
Ne redoutera pas le regard des témoins.

Moment de silence.

LÉON, d'un ton décidé.

Que me proposez-vous?

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE PROPRIÉTAIRE.

LE PROPRIÉTAIRE, à Léon.

Monsieur, veuillez permettre;
C'est une occasion que je ne puis remettre.

LÉON, avec impatience.

Quoi?

LE PROPRIÉTAIRE.

Vous donnez congé, monsieur, et justement
Deux personnes voudraient voir votre appartement.

LÉON.

Au diable!

LE PROPRIÉTAIRE.

Mais, monsieur...

LÉON, à Reynold.

Venez, cédons la place.
Dites — rien n'est trop dur — ce qu'il faut que je fasse.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

LE PROPRIÉTAIRE, ESTELLE et DUBOIS.

ESTELLE, apercevant Léon qui sort.

Tiens! le berger!

DUBOIS, regardant les appartements.

Mon Dieu! comme c'est exigu!

LE PROPRIÉTAIRE.

Oh! monsieur! c'est très-vaste.

Ouvrant la fenêtre.

Un jardin contigu.
On peut prendre le frais, le soir, dans les allées.

ESTELLE.

Oh! j'adore les soirs! — Oh! les nuits étoilées!
Avec des lampions jaunes, rouges et bleus,
Dans le feuillage! c'est d'un effet merveilleux.
— Vient-il des rossignols?

LE PROPRIÉTAIRE.

Que trop!

ESTELLE, très-dédaigneusement.

Propriétaire!

LE PROPRIÉTAIRE.

C'est bien assez du bruit qu'un piano peut faire.

ESTELLE, à Dubois.

Que j'aime les accents de ces chantres divins!
Et vous?

DUBOIS.

Beaucoup.

Au propriétaire.

La cave est favorable aux vins?

LE PROPRIÉTAIRE.

Oh!...

DUBOIS.

La cuisine?

ESTELLE.

Ah! fi!

Au propriétaire.

Le boudoir, je vous prie,
A-t-il un demi-jour propre à la rêverie?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, *entrant, à lui-même.*

Ce Léon m'inquiète; il était si défait!
Puis je ne me sens pas innocent tout à fait.
— Voyons ce qu'il devient.

Apercevant Estelle.

Mais non... mais si... c'est elle...
C'est bien elle; oui, parbleu! — Bonjour, ma chère Estelle.

Elle lui montre Dubois. — Alfred la salue cérémonieusement.

Madame... Eh! comment donc vous trouvez-vous ici?

ESTELLE.

J'ai projet de louer cet appartement-ci.

DUBOIS, *montrant Alfred.*

Monsieur?...

ESTELLE.

Est un de ceux que j'ai vus dans le monde.

ALFRED, montrant Dubois.

Monsieur?...

ESTELLE.

Est un ami dont le goût me seconde;
Il est de bon conseil, et dirige mes choix.

ALFRED.

Ah! fort bien.

ESTELLE.

C'est monsieur le comte Oscar du Bois.

ALFRED, à part.

C'est mon Frontin.

Haut.

Monsieur, s'occupe de finance?

DUBOIS.

Quand on a de l'argent plus qu'à sa suffisance...

ALFRED.

Plus de doute; c'est lui.

DUBOIS.

Pour s'en débarrasser,
Il faut bien quelque part trouver à le placer.

ALFRED.

Ma foi, de tout mon cœur, je vous en complimente.
Tous les bonheurs! — Ami d'une femme charmante!
Peste! monsieur Oscar du Bois, mais savez-vous
Que cette amitié-là fera bien des jaloux!

DUBOIS.

Bien plus encor, monsieur, bien plus, lorsque madame
Par le don de sa main couronnera ma flamme.

ALFRED, à Estelle.

Abrégez un martyre auquel je compatis.
Pourquoi ne pas serrer ces nœuds — bien assortis?

ESTELLE.

Nous verrons, nous verrons.

DUBOIS.

Par mes soins, je me flatte
Qu'un jour...

ESTELLE, l'interrompant en chantant.

Pour tant d'amour, ne soyez pas ingrate.

LE PROPRIÉTAIRE.

Si madame et monsieur veulent bien venir voir:
Là-bas, c'est la cuisine; — ici, c'est le boudoir.

ALFRED, à Estelle.

Adieu, ma toute belle, et, le jour de la noce,
Ne m'oubliez pas, hein?

A l'oreille d'Estelle.

Adieu .. jusqu'à la hausse.

Dubois et Estelle sortent avec le propriétaire.

SCÈNE XIII.

ALFRED, LÉON, REYNOLD.

REYNOLD, reconduit par Léon.

Du courage!

REYNOLD.

C'est parler comme il faut.

— A l'œuvre, maintenant!

LÉON.

Je suis prêt.

REYNOLD.

A bientôt.

Il sort.

ACTE CINQUIÈME.

La scène est auprès d'une mine de charbon. — L'appartement de Reynold, directeur de la mine; salle riche et sévère.

SCÈNE PREMIÈRE.

REYNOLD, DELATOUR, PIERRE, UN INGÉNIEUR, LE CAISSIER, SECRÉTAIRES, EMPLOYÉS, OUVRIERS.

Reynold est assis devant un bureau. — Les secrétaires, attablés plus loin, écrivent. — Le caissier, debout, compulse un grand livre sur un pupitre. — On voit par la porte, ouverte dans le fond, passer et repasser des ouvriers occupés au dehors. — On entend le bruit des machines à vapeur et des marteaux.

PIERRE, à Reynold, qui lui a donné des ordres.

J'y vais, monsieur.

DELATOUR.

J'ai vu ce garçon... M'y voilà.
— C'est toi, Pierre?

PIERRE.

Oui, monsieur.

DELATOUR.

Et comment es-tu là?
Est-ce que le Dubois n'a pas été ton maître?

PIERRE.

Si, monsieur; chez ses gens il a daigné m'admettre;
J'avais un bel habit, avec des galons d'or;
Il m'a chassé, disant que je jouais encor,
Et qu'il n'entendait pas que ses valets de chambre
Fissent de l'agio jusqu'en son antichambre.

DELATOUR.

L'impudent drôle!

PIERRE.

Alors, j'ai gagné quelques sous
Dans les professions accessibles à tous,
Comme ouvrir et fermer la porte d'un remise,
Chercher les chiens perdus, récompense promise,
Occuper à la queue une place qu'on vend,
Applaudir une pièce, à l'endroit émouvant.
Mais, quoi! j'avais le cœur trop plein de Madeleine:
Je la voyais, au lieu de regarder la scène;
J'oubliais des *ah! ah!* et je fus révoqué
Pour un soupir, au lieu d'un sourire indiqué.

DELATOUR.

Pauvre garçon! — Enfin, tu trouvas ce bon gîte.

PIERRE.

Oui, j'y serais heureux, — sauf l'amour qui m'agite.

REYNOLD.

C'est bon. Tu reverras Madeleine aujourd'hui,
Et nous aviserons à l'adoucir.

PIERRE.

Oh! oui!
S'il vous plaît, monsieur!

REYNOLD.

Va.

Il se lève. — Pierre sort.

SCÈNE II.

REYNOLD, DELATOUR.

REYNOLD, à Delatour.

N'est-il pas incroyable
Que la Bourse ait troublé même ce pauvre diable!

DELATOUR.

C'est une frénésie, une contagion;
Nul n'en est à l'abri, dans nulle région;
Vous seul, vous restez pur; mais le poste où vous êtes
Ne tombe pas toujours en des mains si discrètes.

REYNOLD.

Je sais comment la houille en or se convertit,
Et que plus d'un filon à la Bourse aboutit;
Mais écoutez ce bruit des marteaux sur l'enclume;
Regardez ces fourneaux où le charbon s'allume;
Voyez ces employés, ces caissiers, ces commis,
Ce peuple d'ouvriers dont j'ai fait mes amis;
De leurs rudes accents mon oreille est charmée;
Ce tumulte me plaît; j'aime cette fumée.
Tantôt je vais m'asseoir au foyer d'un mineur;
J'aide un pauvre ménage; — et voilà pour le cœur.
Tantôt, rêveur ardent, je cherche, j'imagine;
J'organise un travail; j'invente une machine;
J'écarte les dangers par un mode nouveau;
Je suis un créateur. — Voilà pour le cerveau.
C'est mon armure; c'est ainsi que je repousse
Les aiguillons du jeu, que le travail émousse.
— Vous avez vu, monsieur, dans quelque ancien roman,
Ces cercles enchantés que trace un nécroman,

En les enveloppant de nuages opaques,
Qui des démons vaincus conjurent les attaques;
Eh bien, cette vapeur, que l'on respire ici,
Cette poudre, attachée au visage noirci,
Cet éternel brouillard, dont la sombre rosée
Sur nos lambris éteints est partout déposée,
Ces immenses brasiers, qui brûlent nos poumons,
Ont un charme magique : — ils chassent les démons.

DELATOUR.

Combien je m'applaudis de l'affaire imprévue
A laquelle, monsieur, je dois cette entrevue!
Le travail sérieux, jamais, jusqu'à présent,
Ne m'avait apparu sous ce jour imposant;
Il a son temple ici. — Cette activité chaste
Aux fureurs de la Bourse oppose un tel contraste,
Qu'il semble que je passe, ainsi qu'un libertin,
De l'orgie enflammée aux fraîcheurs du matin.

REYNOLD.

En ce cas, s'il est vrai que notre œuvre vous plaise,
Restez-nous quelque temps, pour la voir à votre aise.
— Et, d'ailleurs, vous savez qu'un grand jour n'est pas loin?

DELATOUR.

Je le sais.

REYNOLD.

Veuillez donc en être le témoin.

DELATOUR.

Volontiers; et pourtant cette journée heureuse
A l'un de mes amis sera bien douloureuse.

REYNOLD.

Je comprends; mais enfin, quel que soit son ennui,
Ce n'est pas moi qu'il doit en accuser, c'est lui.

DELATOUR.

D'accord.

REYNOLD.

Comme j'aurais accepté ma défaite,
C'est à lui d'accepter la chance qu'il m'a faite;
J'en ai loyalement usé, cela suffit,
Et j'eusse été niais d'en perdre le profit.

DELATOUR.

C'est fort juste. — Au revoir.

Il sort.

SCÈNE III.

REYNOLD, L'INGÉNIEUR, LES EMPLOYÉS.

REYNOLD, à un employé.

Cet ordre aux contre-maîtres.

A un secrétaire.

Copiez ce rapport.

A un autre.

Répondez à ces lettres.

Au caissier, en lui remettant des comptes.

Les comptes sont exacts.

A un commis, en lui remettant une note.

Deux convois pour demain.

A un contre-maître.

Cinq francs par jour à Claude, et renvoyez Germain.

A l'ingénieur.

Ainsi la galerie?

L'INGÉNIEUR.

Est toute déblayée.

REYNOLD.

Et la voûte, monsieur?

L'INGÉNIEUR.

Nous l'avons étayée.

REYNOLD.

Vous en répondez?

L'INGÉNIEUR.

Oui, je réponds des appuis.

REYNOLD.

Demain, nous descendrons ensemble dans le puits.
Lorsque la vie humaine est l'enjeu qu'on hasarde,
Vous comprenez, monsieur, qu'il y faut prendre garde.
Songez que, l'autre jour, ces débris meurtriers
Ont enterré vivants dix braves ouvriers.

L'INGÉNIEUR.

C'est le travail caché de l'eau dans les fissures
Qui disjoint le terrain et trompe nos mesures.

REYNOLD.

Quelle mort!... mais aucun n'a péri, Dieu merci!
Grâce à mon contre-maître.

L'INGÉNIEUR.

Et grâce à vous, aussi,
Qui, sans crainte des blocs tremblants sur votre tête,
Jusqu'au dernier sauvé, n'avez pas fait retraite.

REYNOLD.

C'était mon poste; tous en auraient fait autant;
Mais, si quelqu'un mérite un hommage éclatant,
C'est celui qui donna le premier coup de pioche,
Quand les éboulements interdisaient l'approche.
— Il fut blessé; l'étrange est qu'il n'ait pas péri.

A un employé.

Comment va le malade?

L'EMPLOYÉ.

Il est presque guéri.

REYNOLD, à l'ingénieur.

C'est la seule personne à qui je porte envie:
A dix hommes, monsieur, il a sauvé la vie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DES OUVRIERS.

UN OUVRIER, en tête de ses camarades, portant un bouquet qu'il cache derrière lui.

Monsieur, excusez-nous. On nous a fait savoir
Que votre fiancée arriverait ce soir;
Et, nous sentant déjà de l'amitié pour elle,
Nous apportons ces fleurs à cette demoiselle.

Il montre le bouquet, et l'offre à Reynold.

— Dame! on ne trouve pas chez nous des élégants,
Et nos doigts sont trop gros pour entrer dans des gants;
Peut-être qu'en touchant à leurs blanches toilettes,
Notre main a noirci ces petites coquettes;
Mais les fleurs, m'est avis, ne sentent pas moins bon,
Quand même sur leur robe elles ont du charbon.
— C'est comme nous, monsieur; par-dessous la poussière
Le cœur est bon, encor que la main soit grossière.

REYNOLD, serrant la main à l'ouvrier.

Mes chers amis, sachez que la main d'un mineur
A tout ce qu'elle touche est un insigne honneur.
Vos fleurs ont un parfum que n'auraient point les autres;
Le souffle du travail a passé sur les vôtres.
— Merci pour ma cousine, et moi-même.

Les ouvriers sortent.

SCÈNE V.

REYNOLD, LÉON.

LÉON.

Pardon;
Je viens vous demander une faveur.

REYNOLD.

Quoi donc?
— Asseyez-vous, monsieur, vous êtes faible encore.
Je ne vous dirai rien du trait qui vous honore,
Sinon que le passé, dont vous rougissiez tant,
Est plus que racheté par cet acte éclatant,
Et qu'il n'est fonction, qui des miennes dépende,
Dont vous ne puissiez faire à l'instant la demande.

LÉON.

Mes désirs vont moins haut, monsieur; dans mon emploi,
Avez-vous jusqu'alors été content de moi?

REYNOLD.

On ne peut plus.

LÉON.

Eh bien, accordez-moi la grâce
De me faire obtenir ailleurs la même place.

REYNOLD.

Eh quoi! l'espérez-vous moins rude en d'autres lieux?

LÉON.

Oh! non: plus rude encore, elle me plairait mieux:
Aux pénibles labeurs je trouve une âpre joie;
Je romps mes souvenirs par l'effort qui me broie;
La fatigue engourdit ma pensée, et, la nuit,
J'ai conquis le sommeil qui, moins lassé, me fuit.

REYNOLD.

Alors, pourquoi chercher une place éloignée,
Quand l'amitié des chefs ici vous est gagnée?

LÉON.

Pourquoi, monsieur? pourquoi? — Sais-je pas quel hymen
Se prépare, et de qui vous obtenez la main!

REYNOLD.

Vous ai-je sur ce point tenu dans l'ignorance?

LÉON.

Non.

REYNOLD.

Vous ai-je pas dit ma secrète espérance?

LÉON.

Oui.

REYNOLD.

Reconnaissez-vous que tout ce que j'ai fait
Est d'un rival ardent mais loyal?

LÉON.

En effet.

REYNOLD.

C'est bien, monsieur. Suivons nos destins, l'un et l'autre;
Emportez mon estime, et laissez-moi la vôtre;
Et, si quelque regret vous ramène à ce seuil,
Vous me verrez toujours prompt à vous faire accueil.
— Ne pourriez-vous pourtant faire acte de courage?
J'acceptais bien, moi, d'être à votre mariage.

LÉON.

Au nom du ciel! cessez de m'en entretenir,
Ou je ne sais, monsieur, ce qui peut advenir!
Camille à vous! O Dieu! — Mais cet hymen me tue!
Le mot est foudroyant; que serait donc la vue!
Mon sang bout; mon regard se trouble; je suis fou;

Je dis je ne sais quoi; je vais je ne sais où.
— Tenez, monsieur, tenez: je ne puis méconnaître,
Si je suis honoré, que je vous dois de l'être;
Ma vie eût eu sans vous un dénoûment honteux;
Vous avez affermi mes repentirs douteux,
Enseigné la vigueur à ma main énervée,
Et la mâle constance à mon âme sauvée;
J'ai reconquis chez vous mon estime d'abord,
Puis l'estime de tous, qui rend l'homme plus fort;
J'ai goûté la fatigue, et la paix, sa compagne,
Et la saveur du pain que soi-même l'on gagne;
Je sais cela; c'est moi qui me suis enlevé
Tous mes droits au bonheur qui vous est réservé;
Vous en êtes fort digne; en toute cette affaire,
Je sais que je n'ai pas un reproche à vous faire;
Je le sais, je le sais; — et pourtant je ne puis
Contraindre les transports de la rage où je suis.
— O cruelle existence! — O nobles funérailles!
Si la mine eût sur moi refermé ses entrailles!
Vous me complimentiez bien à tort; je n'ai pas
L'honneur du dévoûment; je cherchais le trépas.
La mort m'a rejeté; le ciel inexorable
M'a même refusé cette tombe honorable.

Vivement, après un silence.

— Rendez-moi, s'il vous plaît, le service imploré.

REYNOLD.

A l'un de mes amis je vous adresserai;
Il dirige une mine, et ma lettre pressante
Près de lui, j'en réponds, sera toute-puissante.

LÉON.

Merci.

REYNOLD.

Vous reviendrez la chercher.

Léon sort. — Reynold écrit.

SCÈNE VI.

REYNOLD, M. BERNARD, CAMILLE, JULIE, MADELEINE.

M. BERNARD.

Eh! cousin!
Fais préparer la ruche; on t'amène un essaim.

REYNOLD.

Ah! quel beau jour pour moi!

M. BERNARD.

Çà, nous rirons, j'espère.
On peut, quoique savant, être un joyeux compère,
Et tu n'es pas de ceux qu'effraye une chanson,
N'est-ce pas?

JULIE.

Je m'invite, et je viens sans façon.
Cette noce, à vrai dire, est un peu mon ouvrage,
Et me consolera des chagrins du veuvage.

M. BERNARD.

Pas bien grands?

JULIE.

Fi! L'époux que je regrette fort
Eut mille qualités.

M. BERNARD.

Plus, celle d'être mort.

Riant.

Eh! eh! eh!...

JULIE.

Taisez-vous !

A Camille.

Mais dis donc quelque chose.

CAMILLE, souriant tristement.

Que veux-tu que je dise?

JULIE.

On dit bonjour; on cause;
On ne reste pas droite, immobile et sans voix.

Montrant Reynold.

Il en est consterné.

CAMILLE, s'avançant vers Reynold, et montrant les fleurs.

Mon cher Reynold, je vois
Que vous nous attendiez.

REYNOLD.

Elles viennent d'éclore
Dans nos mines.

M. BERNARD.

Vulcain est visité par Flore.

JULIE, à M. Bernard.

Pas mal... C'est du vieux temps.

REYNOLD, offrant des fleurs à Julie et à Camille.

Ce sont nos travailleurs
Qui, de leurs rudes mains, vous présentent ces fleurs.

M. BERNARD.

Voyons, que ferons-nous avant l'heure où l'on dîne?

REYNOLD.

Vous plairait-il, monsieur, de visiter la mine?

M. BERNARD.

Non! non! Il faut descendre au fond d'un vilain trou;
C'est un plaisir, cousin, à se casser le cou.
Moi, j'aime le grand air et la rase campagne.

REYNOLD.

Voulez-vous un fusil, et qu'on vous accompagne ?

M. BERNARD.

Oui.

Reynold sonne.

JULIE, à M. Bernard.

Menez-moi d'abord dans mes appartements,
Monsieur Bernard; — laissons causer nos deux amants.

M. BERNARD, frappant sur l'épaule de Reynold.

Parbleu! Je suis content de te donner ma fille,
Cousin! C'est le travail qui garde la famille.
Fuis la Bourse, entends-tu! — Ma fille t'a choisi;
Mais j'ai, par la sambleu! mes volontés aussi.
J'aurais dit non, morbleu! — car c'est moi qui gouverne; —
Si ton pied eût jamais touché cette caverne.

REYNOLD.

Soyez sans crainte.

JULIE, à M. Bernard.

Eh bien?

M. BERNARD, très-galamment, en lui donnant le bras.

Belle dame!

Il sort avec elle.

MADELEINE, à Reynold.

Chez nous,
On dit, monsieur Reynold, que Pierre est avec vous.
C'est vrai?

REYNOLD.

Très-vrai.

MADELEINE.

Comment est-ce qu'il se comporte?

REYNOLD.

A merveille.

MADELEINE.

Ah! tant mieux!

REYNOLD.

Ah! ah! cela t'importe?

MADELEINE.

Oh! mon Dieu! non, monsieur. Il ne m'est plus de rien;
Mais ça me fait plaisir qu'il se conduise bien.

Elle fait une révérence à Reynold et sort.

SCÈNE VII.

REYNOLD, CAMILLE.

CAMILLE.

Vous me voyez, Reynold, fidèle à ma parole.

REYNOLD.

Cette fidélité m'enchante — et me désole,
Cousine; je voudrais devoir un tel bonheur
Moins à votre parole, et plus à votre cœur.

CAMILLE.

Librement, de plein gré, j'unis mon sort au vôtre;
Que voulez-vous de plus?

REYNOLD.

Ah! ce qu'avait un autre.
— Pardonnez! Je ne sais ce que je dis; j'ai tort.
Quand vous êtes à moi, puis-je accuser mon sort?
Mais faire battre un cœur d'une trempe si rare,
C'est une ambition qui m'emporte et m'égare.

CAMILLE.

Je vous offre, Reynold, ce qui dépend de moi:
Ma sincère amitié, mon estime et ma foi.
Je vous aurais trompé, vous offrant davantage,

Et vous avez paru content de ce partage.
J'ai promis, n'est-ce pas, que, si ce malheureux
Trouvait en vous l'appui d'un frère généreux,
Et que si vous l'aidiez à remonter l'abîme,
Pour rentrer dans la voie honnête et légitime,
Dès que je le verrais en ce meilleur chemin,
Je paîrais vos efforts par le don de ma main.

REYNOLD.

C'est vrai.

CAMILLE.

Je vous ai dit quelle était ma faiblesse,
Et qu'en vain ma raison combattait ma tendresse.
— Ah! souvenir profond des premières amours!
On a beau le chasser, il reparaît toujours.
— Mais de ses sentiments si l'on n'est pas le maître,
Des actions du moins on peut et l'on doit l'être;
J'ai promis d'employer toute ma volonté
A vaincre ce penchant, contraire à ma fierté,
Et que, quoi qu'il en fût, vous liriez dans mon âme,
Et ne rougiriez pas, Reynold, de votre femme.

REYNOLD.

Oui, tel est le discours que vous m'avez tenu.

CAMILLE.

Votre œuvre est accomplie, et le jour est venu.
— Il s'est donc bien conduit?

REYNOLD.

Je dois le reconnaître.
Nous n'avons eu jamais un meilleur contre-maître.

CAMILLE, ardemment.

Dieu soit loué!

REYNOLD.

Ce fut courageux, j'en conviens;

Outre que ses travaux sont plus durs que les miens,
Il est plus malaisé de refaire sa vie,
Que de persévérer dans la ligne suivie.

CAMILLE.

O noble témoignage, à la fois honorant
Celui qui le reçoit et celui qui le rend!

REYNOLD.

Vous savez qu'affrontant les dangers d'une fouille,
Il sauva dix mineurs enterrés sous la houille.

CAMILLE, lui serrant les mains.

Soyez béni, Reynold!

REYNOLD.

Ah! comme vous l'aimiez!

CAMILLE.

Oui.

REYNOLD.

Tout à l'heure encor, que vous vous animiez!
Moi qui vous laisse froide en peignant ma tendresse,
C'est en parlant de lui que je vous intéresse.
— Qu'un seul de ces accents que vous trouvez pour lui,
Camille, serait doux à mon cœur réjoui!
Ah! quoique votre main par moi lui soit ravie,
Sa part est la meilleure, et je lui porte envie.

CAMILLE.

N'en parlez plus; jamais je n'en reparlerai;
Il suffit de savoir qu'il est régénéré.
— Or, je tiens ma promesse ainsi que vous la vôtre:
Quel jour choisissez-vous pour être l'un à l'autre?

REYNOLD, après un silence.

Demain. — Vous pâlissez!

CAMILLE.

Non, Reynold... à demain.

Adieu... préparez tout pour notre proche hymen.

Elle fait quelques pas en chancelant et s'appuie sur une table.

REYNOLD, qui l'a contemplée attentivement.

Ah ! comme vous l'aimez !

CAMILLE.

Non, non, je serai ferme.
C'est un dernier regard au passé qui se ferme.

Reynold sonne.

Camille reprend plus fortement.

De par mon libre choix, vous êtes mon époux;
A partir d'aujourd'hui, je ne connais que vous.

Entre un employé, qui sort après que Reynold lui a parlé à l'oreille.

REYNOLD, à Camille.

Mais vous l'aimez encor d'une amour infinie.

CAMILLE.

Ah! cette persistance est une tyrannie.
Je l'aime encor; c'est vrai. Vous ai-je caché rien?
Mais je sais ce qu'impose un auguste lien;
Puisque je m'y soumets, vous n'avez pas à craindre
Qu'acceptant ces devoirs, je veuille les enfreindre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉON.

CAMILLE.

Léon !

LÉON.

Camille ! ô Dieu !

REYNOLD, à Camille.

Voici votre époux.

LÉON.

Quoi !

CAMILLE.

Que dites-vous, Reynold!

REYNOLD, à Camille.

Je vous rends votre foi.
— Donnez-lui votre main, Camille; il en est digne.

LÉON.

Moi! son mari!

CAMILLE.

Mais vous?

REYNOLD.

Oh! moi... je me résigne.

CAMILLE.

O magnanime cœur!

LÉON.

O généreux ami!

REYNOLD.

A vos remercîments je n'ai droit qu'à demi.
Je ne me pique pas d'un dévoûment stoïque;
Ma conduite est forcée, et n'a rien d'héroïque,
Et j'eusse préféré, moins noble et plus heureux,
Le rôle aimé, cousine, au rôle généreux.

A Léon.

Rien ne m'eût arraché les droits que je possède,
Monsieur, si j'avais pu garder ce que je cède,
Et je me prévaudrais de toute leur rigueur,
Si j'espérais encor vous bannir de son cœur.
Je n'ai rien épargné pour ma propre victoire;
J'ai cru, pendant un an, que j'en aurais la gloire,
Et, tantôt, plein encor de ces rêves si doux,
Je regardais Camille avec l'œil d'un époux.
— Mais, quand au lendemain fixant mon mariage,
J'ai pu voir la pâleur envahir son visage,

Et l'honneur et l'amour se livrer à mes yeux
Un combat d'où l'honneur sortit victorieux,
J'ai compris que, vraiment, je me trouvais en face
D'un de ces souvenirs que jamais rien n'efface;
Que recevoir la main, le cœur étant ailleurs,
Ce serait l'un à l'autre enchaîner deux malheurs,
Et que c'était l'instant auquel un galant homme
Arrête un sacrifice avant qu'il se consomme.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. BERNARD, DELATOUR, JULIE, MADELEINE, puis PIERRE.

M. BERNARD, déposant son fusil.

Nous voilà.

Apercevant Léon.

Toi, voisin!

JULIE.

Le loup dans le bercail!

Delatour serre la main à Léon.

M. BERNARD.

Que diantre fais-tu là?

JULIE, à part.

Je crains pour mon travail.

REYNOLD, à M. Bernard.

Rien ne m'eût plus flatté que d'être votre gendre,
Monsieur; mais c'est un titre où je ne puis prétendre.
D'anciens engagements, dont je subis la loi,
Ne me permettent plus de disposer de moi.

M. BERNARD.

Quelle est cette chanson ?

JULIE, à part.

La ! qu'ai-je dit !

REYNOLD.

J'espère
Provoquer la pitié plutôt que la colère ;
Veuillez donc, en croyant à mes regrets amers,
Transporter à monsieur tous les droits que je perds.

Il montre Léon.

M. BERNARD.

A Léon ?

JULIE.

Diantre soit des rivaux magnanimes !
J'enrage, quand je vois ces sottises sublimes.

A Reynold.

J'admire avec quel art, en amant peu jaloux,
Vous défaites, monsieur, tout ce qu'on fait pour vous.

M. BERNARD.

Çà, m'expliquera-t-on le mot de ce problème ?

CAMILLE.

C'est que Reynold, mon père, est la noblesse même.

M. BERNARD.

Mais enfin...

JULIE.

Mais enfin, le sens de tout ceci
Est fort clair : elle en aime un autre

Montrant Léon.

que voici.

M. BERNARD.

Un joueur!

LÉON.

Ah! celui qui vous demande grâce,
Dans vos affections eut naguère une place.

M. BERNARD.

Oui, je t'aimais beaucoup; mais...

LÉON.

Par cette amitié,
Par les regrets cruels qui m'ont bien châtié,
Par mon repentir vrai, par ma volonté haute
De ne plus retomber dans cette indigne faute,
S'il vous souvient encor des rires d'autrefois,
Des entretiens du soir, des chasses dans les bois...

M. BERNARD.

Hum! Comme il me prend bien par mon faible, le traître!

LÉON.

Rendez-moi ces bontés que vous faisiez paraître!
Ne me repoussez pas d'un foyer où jadis
J'étais reçu par vous, comme on reçoit un fils.

REYNOLD.

J'ajouterai, monsieur, par-dessus toute chose,
Que ceux qu'il a sauvés plaident pour lui sa cause.

DELATOUR.

Et savez-vous, monsieur, alors qu'il fut blessé,
Quel nom il murmurait en tombant?

CAMILLE.

Je le sai.

M. BERNARD.

C'est un complot! pour lui tout le monde conspire.

JULIE.

Excepté moi.

M. BERNARD.

Morbleu! Suis-je un père pour rire?
Croit-on que je n'ai pas, corbleu! ma volonté,
Et qu'on changera tout sans m'avoir consulté!
On voulait d'abord l'un, et puis on le refuse,
Puis on veut l'autre, et puis on invente une excuse;
J'arrive chez mon gendre; un autre époux survient
Qui n'avait plus dû l'être, et qui le redevient;
Si bien qu'entre les deux je ne puis plus comprendre
Lequel enfin doit être ou n'être pas mon gendre.
— Mais je ferai bien voir que je suis maître.

CAMILLE.

Eh! oui,
Mon père; commandez; vous serez obéi.

M. BERNARD, avec force, comme s'il allait commander.

Eh bien!...

Changeant de ton.

Qu'en penses-tu?

LÉON.

Vous n'avez pas encore,
Camille, prononcé le pardon que j'implore;
Parlez.

CAMILLE.

Qu'est-il besoin? mes regards, sans courroux,
Ne vous ont-ils pas dit que vous étiez absous?
— J'avais juré... Tous deux nous serons donc parjures,
Et nous pourrons nous rendre injures pour injures.

M. BERNARD, à Léon.

Je te la donne. Eh bien, j'en suis content, ma foi!

Je conservais toujours quelque tendre pour toi.
— J'avais juré pourtant...

JULIE.

Bon! parjure troisième!
Et de trois; nous ferons une croix au dixième.
— Enfin, puisque chacun le veut, je le veux bien;
Je lève mon véto, — qui n'empêcherait rien.

Camille va vers Léon.

M. BERNARD, à Julie, en lui montrant Léon et Camille.

Leurs feux m'ont rappelé ma première conquête :
OEil vif et pied mignon, marche leste et coquette...

JULIE.

Eh bien, monsieur Bernard!

M. BERNARD.

J'étais un vrai dragon.
Une échelle de corde, attachée au balcon...

JULIE.

Paix! don Juan! Nous savons que vous fîtes merveille;
Mais vos témérités font peur à mon oreille.

M. BERNARD, avec dépit.

Je ne sortirai pas de ce balcon.

DELATOUR, amenant Pierre.

Voici
Un autre pénitent qui demande merci.

Pierre joint les mains d'un air suppliant devant Madeleine.

MADELEINE, faisant mine de le repousser.

Jamais!

CAMILLE, qui a sa main dans celle de Léon, — à Madeleine.

Fais comme moi, ma pauvre enfant : pardonne.

MADELEINE, tendant la main à Pierre, et regardant Camille.

C'est par obéissance.

PIERRE, transporté de joie.

Ah! que vous êtes bonne!

M. BERNARD, se frottant les mains.

Tout le monde est content. Allons-nous nous gaudir!

JULIE, à Reynold.

Vous souffrez?

REYNOLD.

Ce n'est rien; je suis fait pour souffrir.

FIN DE LA BOURSE.

CE QUI PLAIT

AUX FEMMES

PIÈCE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 30 JUILLET 1860.

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES ROLES.
GONTARD.	MM. BRINDEAU.
LE COMTE DE FLÉVIEUX.	SAINT-GERMAIN.
LE VICOMTE DE LUZINAY.	HAMBURGER.
LE MARQUIS D'ARTAS.	NERTANN.
DE VAUGRIS.	JOLIET.
SIMON, portier.	BASTIEN.
LA COMTESSE.	Mmes FARGUEIL.
LOUISE.	JANE ESSLER.
LA REVENDEUSE.	GUILLEMIN.
LA FEMME DE CHAMBRE de la comtesse.	BLANCHE.

PERSONNAGES DE LA FÉERIE.

OLIVIER.	M. CANDEILH.
LA REINE DES FÉES.	Mmes D. MARQUET.
LE LUTIN.	PIERSON.
PREMIÈRE FÉE.	DUPLESSY.
DEUXIÈME FÉE.	BIANCA.
TROISIÈME FÉE.	FERRARIS.
FÉES, SYLPHES ET GÉNIES.	

BALLET.

Mlles MAGNY, LÉONIE CHENAT, PETIT, FORGET, THEVELIN et dix-huit danseuses du corps de ballet.

CE QUI PLAIT

AUX FEMMES

ACTE PREMIER.

Un salon, à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, GONTARD.

LA COMTESSE.

Pourquoi vous en allez-vous ?

GONTARD.

J'ai peur d'être venu mal à propos ; vous semblez préoccupée.

LA COMTESSE.

Il est vrai ; quand vous êtes entré, je repassais en moi-même tous mes sujets de chagrin.

GONTARD.

Et la liste en est-elle bien longue ?

LA COMTESSE.

Oui.

GONTARD.

Me voici tout prêt à m'affliger avec vous. — Puis-je savoir pour quelle raison?

LA COMTESSE.

Pour mille raisons. — D'abord tout semble prendre à tâche de me contrarier, depuis ce matin. Ma femme de chambre est d'une maladresse insigne. — J'ai cherché partout divers objets, sans parvenir à mettre la main dessus; il faut qu'ils aient pris des ailes et se soient envolés. — Mon fermier m'écrit que, la saison ayant été mauvaise, il ne peut pas m'envoyer son fermage, de sorte que je suis désargentée. — Ceux qui n'ont pas de terres sont bien heureux.

GONTARD.

Il est sûr qu'ils n'attendent pas après les arrérages. — Et puis?

LA COMTESSE.

Et puis je ne vois que des gens ennuyeux; les hommes sont bêtes, et les femmes sont sottes. — Et puis cette bise qui souffle dans ce grand jardin agace mes nerfs et me pousse aux idées sombres.

GONTARD.

Heureusement, vous êtes au coin d'un bon feu, et l'hiver expire contre vos vitres, où il trace de splendides arabesques.

LA COMTESSE.

Oui; c'est comme un paysage fantastique : on y découvre des arbres étincelants, des clochers diamantés, que sais-je encore!

GONTARD.

Et voyez-vous comme les guirlandes de neige sur les branches sont d'un joli effet?

LA COMTESSE.

On dirait ces légères dentelles d'argent fabriquées à Gènes.

GONTARD.

A quoi pensez-vous, en regardant ces belles choses ?

LA COMTESSE.

Je pense que ce sont de belles choses ; à quoi voulez-vous que je pense ?

GONTARD, s'asseyant près de la comtesse.

Ne songez-vous jamais que tout le monde n'a pas un fauteuil moelleux devant des bûches embrasées? L'hiver, qui dépose ces cristaux sur votre fenêtre et ces franges sur vos arbustes, paralyse les membres des vieillards et ravage la poitrine des jeunes filles. Quand une voiture capitonnée, boudoir ambulant, vous emporte par les vieilles rues de Paris, si vous leviez les yeux vers les toits, vous y verriez des mansardes, où l'on souffre, où l'on pleure ; là sont de pâles ouvriers, que la suspension de leurs travaux réduit au désespoir ; des couturières cousent sans feu, par ce vent glacé, et l'aiguille échappe à leurs doigts engourdis ; des blanchisseuses plongent leurs bras dans l'eau froide. — Ne sont-elles pas plus à plaindre encore que vous, et que diriez-vous, si vous étiez à leur place ?

LA COMTESSE.

Je ne suis pas faite comme elles à ce genre de vie ; l'habitude les rend presque insensibles à ce qui nous tuerait.

GONTARD.

Vous croyez donc qu'on s'accoutume au froid ?

LA COMTESSE.

Apparemment.

GONTARD.

Comme on s'accoutume à la faim, — jusqu'à ce qu'on en meure.

LA COMTESSE.

Quelle exagération ! Est-ce qu'on meurt de faim? Est-ce que la charité ne frappe pas à toutes les portes ? Est-ce que chaque arrondissement ne compte pas un bureau de bienfaisance? Moi-même, ne suis-je pas dame patronnesse de plusieurs bonnes œuvres ? La semaine dernière, n'ai-je pas fait une quête, — qui a été fort productive ?

GONTARD.

Les pièces d'or tombaient dans votre bourse, comme les pièces d'argent dans celle des autres quêteuses.

LA COMTESSE.

J'ai eu trois cents francs de plus que madame de Grigny, qui enrageait. — L'autre jour, n'ai-je pas joué un proverbe, au bénéfice des crèches ?

GONTARD.

Et vous avez joué à ravir; c'est vous qui avez eu tous les applaudissements.

LA COMTESSE.

Ne vais-je pas donner, au profit des orphelines, un concert où je chanterai mon grand air de la *Norma?*

GONTARD.

J'accorde tout cela.

LA COMTESSE.

Alors, pourquoi semblez-vous m'accuser? pourquoi déclamez-vous?

GONTARD.

Je ne croyais pas avoir déclamé.

LA COMTESSE.

Si. Je lis dans votre pensée, et j'y vois de vieilles dé-

clamations sur les pauvres et les riches, comme si tout le monde pouvait être riche, comme s'il ne fallait pas des pauvres pour travailler, et des riches pour faire vivre ceux qui travaillent!

GONTARD.

Sans doute, et les pauvres ne contestent pas cette nécessité; seulement, ils trouveraient plus doux d'être ceux-ci que d'être ceux-là.

LA COMTESSE.

Enfin, que prétendez-vous? Il y aura toujours des misérables; qu'y puis-je faire? Voulez-vous que je me dépouille de tout ce que je possède; ce qui, partagé entre tous, n'enrichirait personne et ne ferait que m'appauvrir?

GONTARD, se levant.

Non, ma belle cousine, je ne prétends rien de pareil. Je cédais à mon humeur contrariante, et j'oubliais mon personnage de confident. — Vous plaît-il que nous poursuivions la série de vos infortunes?

LA COMTESSE.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance; cela me fait songer que je suis vieillie d'un an, depuis le dernier anniversaire.

GONTARD.

C'est triste.

LA COMTESSE.

Oui, c'est triste. Quel spectacle douloureux que celui de sa propre décadence! Chaque jour nous emporte un peu de nous-mêmes, et met une ride où était une grâce. Comme les années s'envolent! comme on vieillit vite! Je rêve quelquefois que je me réveille âgée de cinquante ans. Bon Dieu! dire que j'aurai un jour cinquante ans!

GONTARD.

Pourquoi avez-vous si grand'peur d'atteindre cinquante ans?

LA COMTESSE.

La belle question! parce que la jeunesse attire les hommages et que la vieillesse les repousse ; parce qu'on aime à se savoir jolie et que la vieillesse nous enlaidit.

GONTARD.

Me permettez-vous de vous demander s'il est quelqu'un aux yeux de qui vous tiendriez particulièrement à paraître jolie ?

LA COMTESSE.

Non. — D'ailleurs, que vous importe ?

GONTARD.

Et que vous importe, à vous, d'être belle pour des indifférents?

LA COMTESSE.

Il m'importe que l'on me voie plus entourée que mes amies; il m'importe d'avoir des esclaves que je tourmente, que je rends jaloux les uns des autres, et qui supportent ma mauvaise humeur, quand j'éprouve le besoin de me venger de quelque chose sur quelqu'un. Cela flatte l'amour-propre, et cela aide à passer le temps.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE FLÉVIEUX.

LA COMTESSE.

Bonjour, cher comte. Seyez-vous là. — Ou plutôt, non, ne vous seyez pas. J'ai besoin de vous : voici une lettre pour Saint-Cloud.

DE FLÉVIEUX.

Donnez, madame; je la mettrai moi-même à la poste.

LA COMTESSE.

Si j'avais voulu la faire mettre à la poste, j'en aurais chargé un de mes gens. — Elle contient une bague, et l'on ne doit s'en dessaisir qu'entre les mains de celui à qui elle est destinée.

DE FLÉVIEUX.

De *celui?*

LA COMTESSE.

Oui, de *celui.* Vous le verrez, puisque c'est vous qui porterez la lettre.

DE FLÉVIEUX.

Ne puis-je la faire porter par un homme sûr?

LA COMTESSE.

Mais non, puisque je vous dis que vous la porterez. Vous avez l'intelligence paresseuse, ce matin.

DE FLÉVIEUX.

Quoi! par cinq degrés de froid, vous voulez...?

LA COMTESSE.

Est-ce qu'on calcule les degrés de froid quand il s'agit de me rendre service? Votre galanterie est donc graduée comme le thermomètre?

DE FLÉVIEUX.

Mais...

LA COMTESSE.

Après cela, vous êtes peut-être affligé d'un rhumatisme? Dame! l'âge amène les infirmités. Rentrez chez vous, mon cher comte; enveloppez-vous de flanelle. Je trouverai un messager plus jeune.

DE FLÉVIEUX.

Je pars, madame. — Pourtant, vous m'aviez promis,

avant-hier, quand vous m'avez congédié si brusquement, que vous me recevriez aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Eh bien, si vous ne partez pas tout de suite, je ne vous recevrai ni aujourd'hui ni jamais. Voyez ce que vous avez à faire.

DE FLÉVIEUX.

Vous êtes bien la femme la plus cruelle, la plus tyrannique, la plus impitoyable, la plus...

LA COMTESSE.

Vous perdez une minute par épithète; il vous faut dix minutes pour vous rendre à l'embarcadère; le train part dans un quart d'heure; encore cinq épithètes, et vous manquerez le train, et ma porte vous sera fermée.

DE FLÉVIEUX, saluant.

Je vais exécuter vos ordres. (Bas, à la comtesse.) Je sais que vous n'avez pas la moindre affection pour moi, et que vous n'en aurez jamais; je suis votre jouet, votre valet, voilà tout. Vous vous moquez de moi, et vous avez raison, je vous en donne le droit par mes lâchetés; plus je suis servile, plus je me perds dans votre esprit; on ne se fait pas aimer en s'humiliant. Je sens combien il est ridicule à moi, qui n'ai plus que la jeunesse du cœur, de vous aimer, vous si jeune, si belle, et si... capricieuse. Votre vue me tue, et cependant je ne puis vivre sans vous voir. Quel empire fatal avez-vous donc sur moi, malgré moi? Est-il possible qu'un homme de sens se résigne sciemment à jouer un sot personnage, quoiqu'il n'en puisse attendre que des souffrances!

LA COMTESSE, ouvrant sa montre.

Dépêchez-vous de vous en aller. Dans une minute, il sera trop tard.

DE FLÉVIEUX. Il s'incline et va pour sortir, puis il s'arrête vers la porte, se retourne et d'un ton suppliant.

Serai-je admis à vous rendre compte, en personne, de ma mission?

LA COMTESSE.

Eh bien, oui, ce sera votre récompense. — Allez vite; — et tenez-vous chaudement. (De Flévieux sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors DE FLÉVIEUX.

GONTARD.

Le pauvre homme! — Vous êtes bien féroce.

LA COMTESSE.

Il a signé à mon contrat de mariage; je lui fais expier les torts de mon mari. (Pensive et se parlant à elle-même.) Peut-être serais-je meilleure, si j'avais été mieux mariée. (Elle fait un geste comme pour écarter de tristes souvenirs, puis elle regarde Gontard en riant.) A ce propos, je crois me souvenir que vous n'avez pas demandé ma main.

GONTARD.

Non, ma cousine.

LA COMTESSE, toujours gaiement.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas demandée?

GONTARD.

Auriez-vous accueilli ma demande?

LA COMTESSE.

J'en doute; mais vous auriez été dans la tradition qui exige que les cousins soient toujours amoureux de leurs cousines; j'aurais eu quelque douceur à songer que mon mariage avec un autre vous déchirait le cœur, et je vous

saurais gré aujourd'hui des larmes dévorées alors. — Enfin, pourquoi ne m'avez-vous pas demandée à ma mère ?

GONTARD.

La marquise, votre mère, était fière de son nom, et j'ai un nom roturier ; vous étiez riche, et je ne le suis pas ; c'étaient deux raisons plus que suffisantes pour ne pas m'exposer à un refus certain.

LA COMTESSE.

Mais vous n'aviez pas l'air désespéré, le jour de mes noces, comme il eût été convenable de le paraître.

GONTARD.

Je n'étais pas désespéré, puisque je n'avais nourri aucune espérance. — Puis, s'il faut vous l'avouer, le mariage étant à mes yeux l'acte le plus important de la vie, je n'aurais choisi une femme qu'après avoir reconnu chez elle les qualités qui font une bonne femme. — Or, je voyais bien que vous étiez belle, mais j'ignorais si vous étiez bonne.

LA COMTESSE.

Eh ! oui, je suis bonne, puisque j'écoute vos impertinences.

GONTARD.

Comme on est injuste ! Il y a des gens qui vous trouvent méchante.

LA COMTESSE.

Je ne le suis que lorsque je m'ennuie. — Il est vrai que je m'ennuie souvent.

GONTARD.

Il faut vous remarier, ma cousine ; cela pourra vous distraire.

LA COMTESSE.

Mon premier essai m'a si bien réussi !

GONTARD.

Vous choisirez mieux, maintenant que vous êtes maîtresse de votre choix.

LA COMTESSE.

Mes prétendants m'excèdent déjà comme adorateurs; que serait-ce donc comme maris? — Non, non, je craindrais trop de mal choisir.

GONTARD.

Eh bien, mettez d'abord vos prétendants à l'épreuve.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

GONTARD.

Faites une expérience qui vous révélera le plus aimable.

LA COMTESSE.

Quoi? quelle expérience?

GONTARD.

L'idée est un peu... bizarre; c'est pourquoi je vous la propose.

LA COMTESSE.

Parce que vous me jugez un peu... extravagante: grand merci! — Voyons votre idée.

GONTARD.

Donnez une journée à chacun; celui qui vous fera passer la journée la plus agréable sera votre mari.

LA COMTESSE.

Bon! quelle folie!

GONTARD.

C'est plus sérieux qu'il ne semble. Si quelqu'un sait deviner vos goûts, ce sera la preuve qu'il est intelligent d'abord, et puis, qu'il existe un accord entre vos caractères; il connaîtra le secret de vos plaisirs, et il ne tiendra qu'à lui de l'appliquer pendant toute la durée du mariage.

LA COMTESSE.

Et si personne ne m'amuse?

GONTARD.

Personne ne remportera le prix. Vous en aurez été quitte pour quelques heures d'ennui.

LA COMTESSE.

Il est vrai que je ne cours aucun risque. (Riant.) Bah! j'adopte l'épreuve, et je ne vous exclus même pas du concours.

GONTARD.

Merci, ma cousine. Mais vous serez loyale, c'est-à-dire que, si je vous amuse, vous l'avouerez en toute sincérité?

LA COMTESSE.

Je le jure.

GONTARD.

C'est bien. Je m'inscris au nombre des candidats.

LA COMTESSE.

Voici justement l'heure où vos concurrents vont arriver. (Voyant entrer de Luzinay, qu'introduit un domestique.) Tenez, j'en aperçois déjà un (Voyant entrer d'Artas.) et même deux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE LUZINAY, LE MARQUIS D'ARTAS; ils s'approchent de la comtesse et la saluent.

LA COMTESSE.

Que devenez-vous, monsieur de Luzinay? On ne vous a vu nulle part.

DE LUZINAY.

Madame, je sors des bois. J'ai passé trois grands jours en Alsace, dans le château d'une vieille tante.

LA COMTESSE.

C'est d'un bon héritier. — Comment vous y êtes-vous comporté?

DE LUZINAY.

Très-maussadement. Ma tante s'entoure de gens de son âge; jugez si j'étais fourvoyé au milieu de ce cercle antique! Ils ne savent rien des choses de notre monde; ils n'ont jamais entendu parler de *Franc-Picard* ni d'*Orkousta;* on n'a pas idée de leur ignorance. Figurez-vous que, pendant trois jours, il n'a été question que d'histoire, de sciences et de littérature!

LA COMTESSE.

N'avez-vous point couru quelque renard, pour vous remonter l'imagination?

DE LUZINAY.

Ah bien, oui! on ne trouverait pas une meute à dix lieues à la ronde. Par bonheur, c'était avant-hier steeple-chase à la Marche, ce qui m'a fourni une raison décente pour m'échapper.

LA COMTESSE.

Ah! vous étiez aux courses de la Marche? Contez-nous un peu comment cela s'est passé.

D'ARTAS.

Je vois, madame, que vous ignorez le grand événement.

LA COMTESSE.

Quel grand événement? (Se tournant vers Gontard.) Est-ce qu'il y a un grand événement?

GONTARD.

On dit que la question d'Italie est réglée.

D'ARTAS.

Ce n'est pas ce que j'entendais. Je voulais parler du

magnifique succès d'un cheval, inconnu jusqu'alors, dans la course des gentlemen; à la surprise générale, qui a éclaté en applaudissements, il a battu au petit galop les grandes écuries, représentées par leurs meilleurs chevaux. — Ce vainqueur, madame, c'est le *Duc de Mayenne*, que montait M. de Luzinay.

LA COMTESSE, se tournant vers le vicomte.

En vérité?

DE LUZINAY, modestement.

Oui, madame. — Le prix était de cinq mille francs pour tous chevaux; entrées, deux cents francs, moitié forfait; poids : trois ans, 65 kilogrammes; cinq ans et au-dessus, 77 kilogrammes; distance : 2,400 mètres; quinze chevaux engagés : trois retirés. — A deux heures, le départ a été donné, et le *Duc de Mayenne* est arrivé premier, de deux longueurs, battant *Princesse de Navarre*, à M. de Turfière, montée par M. Horseman, suivie de loin par les autres chevaux. A proprement parler, ce n'était pas une course, c'était tout au plus un match entre le *Duc de Mayenne* et *Princesse de Navarre*, tous les autres distancés. Comme mon cheval n'était pas favori, j'ai pu l'avoir à une grosse cote, et j'ai gagné 2,500 louis.

LA COMTESSE.

Un joli denier! Ce sont lauriers d'or, dont la victoire vous a couronné.

DE LUZINAY.

Le temps, qui vient de tourner si brusquement au froid, était d'une douceur extrême; la prairie était émaillée de voitures; les tribunes resplendissaient des plus jolies femmes du grand monde; — mais vous manquiez à cette fête, comme vos regards manquaient à mon succès incomplet.

LA COMTESSE.

J'aime à croire que du moins rien ne manquait aux 2,500 louis très-complets! — Madame de Grigny était-elle-là?

DE LUZINAY.

Oui; c'était la plus belle, — en votre absence.

LA COMTESSE.

Comme le triomphe pousse aux madrigaux! — J'étais malade; d'ailleurs, je ne suis pas curieuse de voir défiler vos dames du demi-monde, comme vous les appelez, étalant leurs toilettes dans les équipages. Elles envahissent les courses, aussi bien que les spectacles et la littérature. Je ne suis pas prude, mais on peut, sans pruderie, avoir les yeux blessés de cet insolent défi à la morale.

GONTARD, souriant.

La main sur la conscience, êtes-vous sûre qu'elles ne vous choqueraient pas un peu moins, si elles marchaient à pied, pauvrement vêtues?

LA COMTESSE.

Où voulez-vous en venir?

GONTARD.

A m'éclairer sur un doute que j'ai : je me demande si la vanité féminine ne se révolte pas autant que la morale, et si c'est la pudeur des grandes dames qui s'alarme du spectacle de l'amour vénal, ou leur orgueil qui s'offense de voir chez des filles de rien des diamants, des cachemires, et des attelages plus beaux que chez elles-mêmes. Car enfin, si elles n'avaient horreur du vice qu'à cause du vice, pourquoi accueilleraient-elles très-gracieusement dans leurs salons les amants en titre de ces dames? Est-ce que les hommes qui payent l'amour sont plus

honorables que les femmes qui le font payer? Eh! mon Dieu! les plus coupables ne sont pas celles-ci. Les pauvres filles ont cédé à la crainte de la misère, à l'ambition de monter dans une calèche, à l'instinct qui pousse toutes les femmes vers ces dentelles et ces bijoux qu'elles aiment tant; elles ont fait ce qu'on fait dans le monde, sous un nom plus décent, quand une jeune fille pauvre épouse un vieillard riche. Est-il juste de les écraser, et d'absoudre les complices opulents de leurs désordres?

LA COMTESSE, bas, à Gontard.

Encore une de vos boutades!

GONTARD.

Grâce! je m'en repens. — La faute en est à vos amoureux qui me donnent sur les nerfs. (Entre de Vaugris.) — Bon! encore un! tout un régiment!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DE VAUGRIS.

LA COMTESSE.

Venez, monsieur de Vaugris; vous ferez partie du conseil dont je vais emprunter les lumières. (A tous.) J'ai à vous entretenir d'une affaire grave, pour laquelle j'attendais que l'assemblée fût en nombre imposant. (Profond silence.) Vous saurez que j'ai résolu de m'amuser, cet hiver.

D'ARTAS.

Excellente résolution!

LA COMTESSE.

Mais, comme j'ai beaucoup de paresse et peu d'imagination, comme vous êtes tous des gens d'esprit, j'ai pensé que vous m'épargneriez la peine de chercher moi-même

mes moyens de récréation; j'ai donc compté sur vous pour les trouver.

DE LUZINAY.

Oh! nous les trouverons.

DE VAUGRIS.

Nous nous attachons à vous, comtesse, et jamais fée n'aura été servie...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas vous employer tous ensemble; ce serait trop de plaisirs à la fois. Il faut ménager ses ressources, et, d'ailleurs, j'entends vous piquer d'émulation. — Je donne une journée à chacun de vous; ce sera à vous de vous ingénier pour me divertir. Je me livre à vos inventions, — en tout ce qui sera convenable, bien entendu, — et je réserve un prix au plus habile.

DE LUZINAY.

Ah! charmant!

DE VAUGRIS.

Délicieux!

D'ARTAS.

Je n'échangerais pas ma journée contre une journée au paradis.

DE VAUGRIS.

Un prix de vous, madame! Il y a de quoi donner du génie au plus maladroit.

DE LUZINAY.

Et quel sera ce prix, dont l'attente va troubler notre sommeil?

LA COMTESSE.

Celui qui le gagnera, — si quelqu'un le gagne, — le connaîtra, en le recevant.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA FEMME DE CHAMBRE DE LA COMTESSE.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant et s'approchant de la comtesse.

La modiste que madame a fait demander est dans la chambre de madame.

LA COMTESSE.

Méditez à votre aise; je vous laisse un instant. (Elle entre dans sa chambre avec la femme de chambre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, hors LA COMTESSE et LA FEMME DE CHAMBRE.

D'ARTAS.

Que vous semble de la proposition? Elle est singulière, n'est-il pas vrai?

DE VAUGRIS.

C'est un caprice de jolie femme.

DE LUZINAY.

Quel peut être ce prix?

DE VAUGRIS.

Quel qu'il soit, je brûle de le conquérir.

DE LUZINAY, réfléchissant et se parlant à lui-même.

Le vainqueur sera bien avancé dans ses bonnes grâces; et, qui sait? de là au mariage... (S'approchant de Gontard.) Est-ce que vous comptez disputer le prix?

GONTARD.

Ma modeste fortune m'interdit les grosses dépenses, et m'ôte les chances que vous avez.

DE LUZINAY.

Alors, il vous est égal, n'est-ce pas, que ce soit moi qui réussisse plutôt qu'un autre? (Gontard fait un signe de tête.) Eh bien, dites-moi, vous qui êtes son cousin, vous devez être instruit de ses goûts; que pourrais-je bien imaginer pour la divertir?

GONTARD.

Comment! vous êtes embarrassé, — avec le *Duc de Mayenne?*

DE LUZINAY.

C'est parbleu vrai! — Au premier beau jour, j'arrangerai une chasse à courre, — ou mieux, un steeple-chase intime; un turf domestique, dans le parc de ma mère; il y a tout ce qu'il faut, une petite rivière et des haies; elle montera le *Duc de Mayenne,* et je disposerai les choses pour qu'elle touche, la première, le poteau d'arrivée. — Ne croyez-vous pas que sa victoire la réjouira extrêmement?

GONTARD.

C'est un plan superbe.

DE LUZINAY.

Je vous remercie mille fois, mon cher ami, de me l'avoir suggéré. Je vous prie de n'en dire mot à personne. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, hors DE LUZINAY.

D'ARTAS, s'approchant de Gontard.

Que vous disait donc M. de Luzinay?

GONTARD.

Rien; nous parlions de choses indifférentes.

D'ARTAS, prenant Gontard sous le bras.

Vous savez ce qui plaît à votre cousine. Comment pourrais-je l'amuser ?

GONTARD.

Ne lui avez-vous pas vu jouer un proverbe ?

D'ARTAS.

Oui ; elle y était charmante.

GONTARD.

Elle adore la comédie. Offrez-lui quelque divertissement de ce genre.

D'ARTAS, avec feu.

C'est cela même ! J'ai dans mon château une salle que je puis disposer en forme de théâtre ; je cours la faire splendidement apprêter. — Oh ! elle aura la comédie, l'opéra, et même le ballet. — (Serrant les mains de Gontard.) Merci, mon cher conseiller, merci ! Gardez-moi le secret.

(D'Artas sort ; il ne reste dans le salon que Gontard et de Vaugris, accoudé sur le rebord de la cheminée.)

SCÈNE IX.

GONTARD, DE VAUGRIS.

GONTARD.

Vous paraissez rêveur, monsieur de Vaugris !

DE VAUGRIS.

Oui ; je rêve aux moyens de satisfaire la comtesse ; mais il ne me vient rien de piquant, rien de neuf.

GONTARD.

Le fait est que ce n'est pas facile.

DE VAUGRIS.

Je voudrais quelque chose d'osé et d'excentrique. —

Les promenades, les festins, le concert, le bal, c'est bien vulgaire.

GONTARD.

Et puis, s'il s'agissait d'une petite bourgeoise, je vous dirais : « Menez-la dans une soirée aristocratique ; » mais quel attrait cela aurait-il pour la comtesse qui vit dans ce milieu?

DE VAUGRIS.

Que faire, alors?

GONTARD.

Tout juste le contraire. Comme c'est une grande dame, menez-la aux endroits où vont les *petites dames*.

DE VAUGRIS.

Quelle inspiration! — Au Casino?

GONTARD.

Parfaitement.

DE VAUGRIS.

Nous dînerons au cabaret, avec des artistes, des auteurs, des journalistes.

GONTARD.

Je vous y engage. — Compliquez cette folie de quelque incident, pour y jeter de l'imprévu, — d'une scène de voleurs, par exemple.

DE VAUGRIS.

Bon! aposter des hommes payés, et se présenter comme un libérateur?

GONTARD.

Vous y êtes. — Elle éprouvera des surprises, des frayeurs, des colères, des émotions de toute sorte : ce sera la journée la plus agitée, la mieux remplie, et, par conséquent, la moins ennuyée de sa vie.

DE VAUGRIS.

Je tiens mon roman! — Vous êtes mon sauveur. Adieu; mille remercîments! — et silence! (Il sort.)

GONTARD, seul.

Allez, allez! marionnettes, qui vous agitez au bout de mon fil; je me sers de vous pour la juger. Si les expédients que je vous ai soufflés réussissent auprès d'elle, cela me donnera la mesure de sa valeur. — Je tremble qu'ils ne réussissent. — Ah bah! je la mépriserais alors et je serais guéri. — J'ai déjà été mille fois sur le point de la haïr. Elle est frivole, dédaigneuse, hautaine; tantôt des vivacités sans but, tantôt des indolences sans raison; avec cela, des méchancetés inouïes, un égoïsme d'enfant gâté... Eh bien, on l'aime; elle a la grâce, le je ne sais quoi; elle est féminine. — Peut-être même il y a chez elle quelque chose de généreux: j'essayerai de le faire jaillir sous les vanités qui l'étouffent; oui, quand les autres auront rassasié le caprice, je tenterai de faire vibrer le cœur.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, GONTARD.

LA COMTESSE, rentrant.

Eh bien, ils sont partis?

GONTARD.

Ils sont allés préparer leurs enchantements.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DE FLÉVIEUX.

LA COMTESSE.

Déjà revenu, cher comte! Vous vous êtes sans doute acquitté de mon message?

DE FLÉVIEUX.

Madame, celui pour qui était la lettre n'est plus à Saint-Cloud ; il est parti pour Strasbourg.

LA COMTESSE.

Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

DE FLÉVIEUX.

Pour vous rendre votre lettre.

LA COMTESSE.

Mais, mon Dieu ! votre simplicité passe toutes les bornes. Ce n'est pas à moi qu'il faut remettre la lettre, c'est à la personne à qui je l'adresse ; et, puisque cette personne est à Strasbourg, ce n'est pas ici que vous devez être, c'est à Strasbourg. Comment n'avez-vous pas compris une chose si claire ?

DE FLÉVIEUX.

Eh quoi ! madame...

LA COMTESSE, le poussant en riant.

Allez, allez vite réparer cette maladresse. Courez à Strasbourg. Je ne vous parle plus que vous n'ayez fait votre devoir.

DE FLÉVIEUX, avec fureur.

Eh bien, oui, madame, je vais à Strasbourg. Je veux vous faire rougir de vos cruautés par mes soumissions ; je veux savoir jusqu'à quel excès invraisemblable nous porterons, vous, la tyrannie, moi, la servilité, et qui se lassera le plus tôt, du despote ou de l'esclave.

LA COMTESSE.

C'est bien dit. — Courez. (De Flévieux sort.)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, GONTARD.

LA COMTESSE, *prenant un carnet.*

Pour quelle journée voulez-vous être inscrit? Je vous donne le choix, comme à l'inventeur.

GONTARD.

Si vous le permettez, je retiens la dernière. Je suis plein d'humilité, et je consens à venir après tous les autres.

LA COMTESSE.

Dites que vous êtes plein de fatuité et d'artifice. Vous vous croyez très-supérieur à vos rivaux; vous comptez qu'ils m'auront fatiguée, et que, lorsque vous apparaîtrez enfin, votre génie brillera d'autant plus par le contraste.

GONTARD.

Quoi qu'il en soit, je choisis la dernière journée. — Au revoir, belle cousine. (*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un théâtre dans le château du marquis d'Artas. La scène de ce théâtre occupe la scène véritable, et sa salle s'enfonce dans les coulisses.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, D'ARTAS; **ils sont montés sur la scène.**

LA COMTESSE, **à d'Artas, en se tournant du côté de la salle, cachée dans les coulisses.**

En vérité, marquis, vous avez fait royalement les choses. Le beau théâtre! la belle salle! quelle richesse élégante dans les ornements! que ces fraîches guirlandes de lierre s'enlacent avec grâce autour des colonnes dorées! comme ce jet d'eau joue agréablement dans cette corbeille de fleurs!

D'ARTAS.

Madame, je ne suis qu'un particulier, et je n'ai rien pu vous présenter qui fût digne de vous. J'aurais voulu être Louis XIV, pour mettre à vos pieds *les plaisirs de l'île enchantée*.

LA COMTESSE.

Laissez donc! Aladin vous a prêté sa lampe merveilleuse.

D'ARTAS, offrant le bras à la comtesse.

Descendons dans la salle, madame; le spectacle va commencer. — C'est un divertissement en vers. La poésie est assez médiocre; je l'ai commandée à un pauvre diable de littérateur que j'ai connu au collége; elle n'a d'autre mérite que d'avoir été composée exprès pour vous. — Mais vous serez contente, je crois, des actrices et des danseuses.

descendent. — On frappe trois coups.)

UNE FÉERIE.

Le théâtre représente un pré au bord d'un bois. — A droite, on entrevoit la porte d'un palais dans les arbres; à gauche, celle d'un château caché aussi dans les arbres.

PROLOGUE DE LA FÉERIE.

LA FÉERIE, chantant.

Reviens, âge des féeries;
Sur des arbres fabuleux
Fais germer des pierreries,
Et chanter des oiseaux bleus.
Renaissez, nymphes, sirènes,
Beaux pages, aimés des reines;
Sur le tapis de nos scènes
Effeuillez le merveilleux!

C'est moi qui créai Peau-d'âne,
Et la belle au long sommeil;
Moi, qui devant la sœur Anne
Fis poudroyer le soleil.

(Elle frappe les branches de sa baguette.)

Par ma baguette entr'ouvertes,
Animez-vous, branches vertes!
Et vous, sylphides alertes,
Sortez du bourgeon vermeil!

(On entrevoit les fées qui apparaissent de tous côtés, à travers les arbres et les joncs.)

SCÈNE PREMIÈRE.

TROIS FÉES, sur le devant de la scène, à la place d'un bouquet d'arbrisseaux qui a disparu.

PREMIÈRE FÉE.

D'où viens-tu, pâle, échevelée,
Ma sœur?

DEUXIÈME FÉE.

Du fond de la vallée;
J'échappe au méchant bûcheron.
Dans le lierre il m'a découverte,
Quand, changée en couleuvre verte,
Je sommeillais ployée en rond.

En vain, je fuis et me dérobe,
Déchirant aux buissons ma robe,
Et m'enfonçant dans les cailloux;
J'allais expirer sous la hache.
Un chevalier, au blanc panache,
Du rustre a détourné les coups.

« Merci, lui dis-je; dans ton âme
Je lis des soupçons sur ta femme;
Mets à son doigt ce diamant:
Il brille sur la main fidèle,

Mais il se trouble au doigt de celle
Qu'en secret visite un amant. »

PREMIÈRE FÉE.

Cette épreuve est bien dangereuse.

DEUXIÈME FÉE.

Non ; j'en savais l'issue heureuse :
Le bleu saphir restera pur.

PREMIÈRE FÉE.

La dame est donc sans artifice?

DEUXIÈME FÉE.

Non : mais la pierre est sans malice,
Et rien n'en peut troubler l'azur.

TROISIÈME FÉE.

Moi, je viens d'un double baptême,
Du baptême de deux jumeaux,
Et je les ai tenus moi-même
Au-dessus des fonts baptismaux.
A l'un j'ai donné le génie ;
Mais l'insulte et la calomnie,
Dogues hurlants, vont accourir.
Il sera fier, loyal, sincère ;
Dans l'amertume et la misère
Il mourra, content de mourir.

A l'autre, meilleure marraine,
Donnant la médiocrité,
J'ai dit : « Ne crains rien de la haine ;
Sois un sot ; tu seras vanté.
Va, gonfle-toi de ta sottise ;
Monte, rampe, intrigue, courtise
Et le peuple et les grands seigneurs ;
De paroles graves et dignes

Couvre tes lâchetés insignes.
— A toi l'estime et les honneurs ! »

PREMIÈRE FÉE.

Moi, pour rafraîchir ma toilette,
J'ai dépouillé les verts sentiers;
J'ai poursuivi la violette,
Dans son nid, sous les églantiers.

Des papillons coupant les ailes,
Je m'en suis fait un éventail;
Aux cuirasses des coccinelles
Je dois mon collier de corail.

J'ai trouvé mes boucles d'oreille
Dans la rosée, au fond des fleurs;
J'ai pris au dragon qui sommeille
L'escarboucle aux mille couleurs.

La feuille du houx m'a peignée
Vers le miroir des étangs bleus;
La dentelle de l'araignée
Sert de résille à mes cheveux.

L'épine du prunier sauvage
Fournit d'épingles mon corset;
Et parmi les joncs du rivage
J'ai choisi mon souple lacet.

DEUXIÈME FÉE.

Silence! Voici notre reine,
Et Robin, le joyeux lutin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE DES FÉES, LE LUTIN.

PREMIÈRE FÉE, à la reine.

Salut, ma belle souveraine !

DEUXIÈME FÉE, au lutin.

Salut, farfadet libertin !

LA REINE DES FÉES.

Déjà les brises plus chaudes
Ont fondu les froids glaçons,
Et posé des émeraudes
Sur la pointe des buissons.
Les Alpes, longtemps muettes,
Retentissent de clochettes;
L'air se peuple d'alouettes,
Et la forêt de pinsons.

Pervenches et primevères
Tendent au moineau mutin
Leurs calices, légers verres
Pleins des larmes du matin ;
Au fond du muguet, qu'il penche,
Il boit une perle blanche,
Un saphir dans la pervenche,
L'améthyste dans le thym.

Nous sommes la séve pure
De l'herbe et de l'arbrisseau ;
C'est notre voix qui murmure
Dans le babil du ruisseau ;

Quand avril fait tout renaître,
La vie à flots nous pénètre,
Et notre âme, heureuse d'être,
Monte au ciel avec l'oiseau.

Mais quand l'hiver nous assiége,
Nous rentrons dans le néant,
Couvertes d'un toit de neige,
Au fond d'un antre béant;
A sa voûte humide et nue
Pend une glace menue,
Comme une barbe chenue
Au menton d'un vieux géant.

Sortons de l'asile sombre
Qui cache notre sommeil;
Quittons le silence et l'ombre
Pour le bruit et le soleil.
Venez, reines vagabondes
Des prés, des bois et des ondes;
Par des danses et des rondes
Célébrons notre réveil.

SCÈNE III.

LES FÉES entrent de toutes parts. — DANSES.

LA REINE, au lutin.

Mon cher lutin, j'ai besoin de ton zèle.

LE LUTIN.

Commande, reine, à ton page fidèle.

Veux-tu qu'allumant, ce soir,
Mes folles lanternes,

J'égare et je fasse choir
Dans l'eau des citernes
Le gros moine enluminé
Qui rentre, ayant bien dîné,
Ou le buveur aviné
Qui sort des tavernes?

Quand veillent les villageois
Auxquels je me mêle,
Éteindrai-je, en tapinois,
L'unique chandelle?
Les baisers retentiront;
Les jeunes filles crîront;
Et, vlan! les soufflets pleuvront,
Drus comme la grêle.

Irai-je écrémer le lait
Que trait la laitière,
Ou tremper un vieux balai
Dans une chaudière?
Faut-il embrouiller le lin,
Renverser le verre plein,
Casser l'aile du moulin,
Pincer la meunière?

Faut-il — parfois je suis bon —
Rincer une coupe,
Ou ranimer le charbon
Pour chauffer la soupe?
Si le rouet endormi
Ne tourne plus qu'à demi,
Veux-tu qu'invisible ami
Je file l'étoupe?

LA REINE.

Non, non, Robin ; garde ces joyeux tours ;
Je t'ai mandé pour servir mes amours.

Mon bien-aimé n'est pas de notre race ;
Il n'est pas né sur le rosier fleuri,
Comme le sylphe ; il ne fend pas l'espace,
Comme un génie ou comme une péri.

C'est un jeune homme, un enfant de la terre ;
Quand je le vis, tout mon cœur fut troublé ;
Il s'en alla, me laissant solitaire,
Et tout mon cœur aussi s'en est allé.

Je me plaisais à danser sous la lune,
Et j'écoutais vos rondeaux sans ennui ;
Depuis ce jour, la gaîté m'importune ;
Rien ne me plaît, que de songer à lui.

Je tresse en vain la primevère blonde,
Les verts roseaux, les myosotis bleus ;
« A quoi bon ? dis-je en me mirant dans l'onde :
Il ne voit pas ces fleurs dans mes cheveux. »

Les vers luisants qui paillettent mon voile,
Les colibris qu'attellent à mes chars
Des fils plus fins que des rayons d'étoile,
Ma flotte ancrée entre les nénufars,

Mon lit royal, mon divin diadème,
Mon clair palais dans le bleu firmament,
Mon peuple ailé, ma puissance, et moi-même,
Je veux tout mettre aux pieds de mon amant.

Mais, pour régner, moi seule, sur son âme,
Des nœuds humains je dois la dégager :
J'en dois bannir toute grossière flamme,
Et tout désir à l'amour étranger.

Vers lui j'envoie un rêve où je me montre,
Chaque matin, sous les traits de l'Amour.
« Marche, lui dis-je, et vas à ma rencontre :
Tu me verras vers le dixième jour. »

Il vient, poussé par une main secrète.
— Ride ton front ; prends soin de te vieillir,
Et, sous l'habit d'un bon anachorète,
Prépare-toi, Robin, à l'accueillir.

PREMIÈRE FÉE, au lutin.

Va, lutin, change-toi vite
En ermite ;
Juste retour du destin !
Car souvent la pénitente,
Qui le tente,
Change l'ermite en lutin.

LE LUTIN.

Bon ! le troc me paraît drôle,
Et ce rôle
Me promet quelque douceur :
Je brouillerai les familles,
Et les filles
Me prendront pour confesseur.

Aux frais d'autrui je vais vivre,
Dans un livre
Faire semblant de prier,

Caresser dans la chaumière
La fermière,
Et boire avec le fermier.

PREMIÈRE FÉE.

Quelqu'un s'avance en côtoyant la haie.

LA REINE.

C'est lui, c'est lui ; j'entends en moi ses pas.

Aux fées.

Partez, mes sœurs.

Au lutin.

— Viens dans cette futaie ;
Nous conviendrons du plan que tu suivras.

Tous disparaissent.

SCÈNE IV.

OLIVIER, *seul.*

Aux sons du luth qu'un vent m'apportait par bouffées,
J'ai cru voir sous ces bois danser de blanches fées.
Sans doute, j'aurai pris pour des concerts divins
Le bruit entrecoupé de l'eau dans les ravins,
Et les jeux du soleil, tamisé par les branches,
Ont flotté sous mes yeux comme des formes blanches.

En se baissant.

Mais non, j'avais bien vu. Voici les cercles verts
Tracés dans le gazon par les filles des airs ;
Un esprit a dansé sur cette pâquerette
Dont il a chiffonné la fraîche collerette ;
Ce bouton d'or s'incline un peu ; ce sont des pieds
Ou de fée ou d'oiseau qui s'y sont appuyés.
— Entrons dans la forêt. Les nymphes qu'elle abrite
M'enseigneront peut-être où l'Amour a son gîte.

SCÈNE V.

LE LUTIN, OLIVIER.

LE LUTIN, en ermite.

Dieu te garde, bon étranger!

OLIVIER.

Bon ermite, que Dieu te garde!

LE LUTIN.

Qui te fait ainsi voyager
Aux lieux où nul ne se hasarde?
Que cherches-tu par ces forêts
Que hantent les dames malignes?

OLIVIER.

Par les rochers, par les marais,
Par les buissons et par les vignes.
Je cherche l'Amour.

LE LUTIN.

Tu n'es pas
Le seul qui soit à sa recherche;
Mais plusieurs ont perdu leurs pas;
Peu savent où cet oiseau perche.

OLIVIER.

C'est déjà le dixième jour
Que je le poursuis, bon ermite.
Sais-tu comment est fait l'Amour,
Et dans quel pays il habite?

LE LUTIN.

Je sais bien qu'il n'habite plus
Dans le pays du mariage;

Les notaires l'en ont exclus;
La dot y règne sans partage.

Il n'est pas dans le lit des rois,
Non plus qu'en la vénale alcôve
Où Laïs tord entre ses doigts
Ses longs cheveux, près d'un front chauve.

OLIVIER.

Tu me dis où l'Amour n'est point;
Dis plutôt où l'Amour se montre.

LE LUTIN.

Quand on le cherche, il est bien loin;
Quand on le fuit, on le rencontre.

Il va du grenier au salon,
De l'opulence à l'infortune;
On le trouve dans le vallon,
Surtout quand il fait clair de lune.

Sous les fleurons qui sont au cou
De la marguerite, il se cache,
Et c'est lui qui répond : *Beaucoup!*
Lorsque la vierge les détache.

C'est lui, quand par les nuits de mai
Le chant du rossignol éclate,
Qui d'un soupir mal comprimé
Gonfle le sein qui se dilate;

Tapi dans l'aubépine en fleur,
Il parle aux filles à voix basse,

Et guette, furtif oiseleur,
Le couple nocturne qui passe.

Or çà, que me donneras-tu,
Si chez l'Amour je te convie?

OLIVIER.

Demande.

LE LUTIN.

Par l'âge abattu,
J'exige quinze ans de ta vie.

Ces quinze ans ne sont rien pour toi;
C'est tout, quand on n'a plus qu'une heure.

OLIVIER.

Je te les cède.

LE LUTIN.

Eh bien, suis-moi.

Il lui montre le palais.

C'est là-bas que l'Amour demeure.

Olivier et le lutin vont vers le palais, à droite. Le lutin frappe à la porte.

UNE VOIX.

Qui frappe?

LE LUTIN.

N'est-ce pas ici
Que loge l'Amour?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA REINE DES FÉES, sortant, habillée en bacchante, et TOUTES LES FÉES, habillées comme elle, les unes tenant des coupes, les autres des lyres, les autres des cornets à dés qu'elles agitent.

LA REINE.

Le voici.

A Olivier.

L'astre qui t'amène
Dans notre domaine
Est un astre heureux :
C'est ici l'asile
Du plaisir facile,
Du rire et des jeux.

Mille enchanteresses,
Dénouant leurs tresses,
Les livrent au vent;
Tout ce que les songes
Ont de doux mensonges
Chez nous est vivant.

La fleur nous couronne:
L'ivresse bouillonne
Dans nos urnes d'or:
Les yeux s'émerveillent,
Les voluptés veillent,
Le chagrin s'endort.

L'éternel délire
Règne en cet empire
Qu'habitent les sens;
L'âme est effacée,
L'idée est chassée,
Les cœurs sont absents.

UNE FÉE, chantant.

A Olivier.

Entre dans les jardins d'Armide
Et de Circé;

Montrant la reine.

Baigne tes yeux dans l'œil humide
Sur toi fixé.
Le plaisir, prompt à disparaître,
Est sous ta main;
Si tu fuis, c'est lui qui peut-être
Fuira demain.

A quelques-unes des fées.

Venez, joyeux groupes;
Apportez les coupes
Et le flot vermeil;
Versez à nos hôtes
Le vin de ces côtes
Qu'aime le soleil.

Les fées versent à boire à Olivier et au lutin. — A d'autres.

Offrez-leur les fraises
Qu'au pied des mélèzes
Cueillent les bergers;
Offrez les oranges,
Et les fruits étranges
Des lointains vergers.

Les fées leur présentent des fruits de toute sorte. — A d'autres.

Que les sequins roulent!
Que les piastres coulent
Des coffrets vidés!
Que jusqu'à l'aurore
Le cornet sonore
Agite les dés!

Les fées leur présentent des cornets à jouer. — A d'autres.

Enchantez l'ouïe

Par votre harmonie,
Luths mélodieux!

A d'autres.

Vous, nymphes lascives,
Par vos danses vives
Enchantez les yeux!

DANSES VOLUPTUEUSES.

OLIVIER, jetant par terre les coupes et les dés; — à la reine.

Ton vin est un poison; ta danse est une orgie;
Ta musique, une ivresse où s'endort l'énergie;
On vieillit, sans vivre, à ta cour.
Si la volupté rit sur tes lèvres rosées,
Ses baisers sont amers, son philtre a des nausées.
— Arrière! tu n'es pas l'Amour.
Tu n'as pas les traits purs que j'ai vus dans un songe;
Sur les tiens sont écrits l'audace et le mensonge.
— Qu'es-tu?

LA REINE.

L'Amour des voluptés.

OLIVIER.

Ah! tu m'as trompé, moine! Ah! conducteur perfide!
C'est vers un autre Amour que mon rêve me guide.
— Spectres! disparaissez! partez!

Toutes disparaissent. Olivier reste seul avec le lutin, déguisé en vieille femme.

SCÈNE VII.

OLIVIER, LE LUTIN, en vieille femme.

OLIVIER, s'approchant de la vieille, courbée vers la terre.

Que Dieu te garde, paysanne!

LE LUTIN.

Que Dieu te garde, chevalier!

OLIVIER.

Pourquoi te baisses-tu?

LE LUTIN.

Je glane
Quelque bois mort dans le hallier.

OLIVIER.

Connais-tu le sentier qui mène
Vers l'Amour?

LE LUTIN.

Je le connaissais,
Quand j'étais jeune, et, sous le chêne,
Quand, leste et vive, je dansais.

L'Amour se mêlait à nos rondes,
Attiré par mon œil fripon,
Mes petits pieds, mes jambes rondes
Que laissait voir mon court jupon.

Il ornait de fleurs le corsage
Que gonflait mon sein demi-nu.
— Le temps a flétri mon visage,
Et l'Amour n'est plus revenu.

Quand on le tient, il vous désole:
Il vous fait pleurer; on le hait;
Mais qu'on voudrait, quand il s'envole,
Pleurer encor comme on pleurait!

Je m'en souviens, quoiqu'il m'oublie,
Et puis te montrer son séjour.
Mais je veux quinze ans de ta vie.

OLIVIER.

Je les donne.

Le lutin, prenant Olivier par la main, le conduit au château à gauche, et frappe à la porte. La fée, vêtue d'une tunique de drap d'or, vient ouvrir.

LE LUTIN, montrant la fée à Olivier.

Voici l'Amour.

SCÈNE VIII.

OLIVIER, LA REINE DES FÉES.

LA REINE, à Olivier, en lui faisant signe d'entrer dans le château.

Viens, mon hôte!

OLIVIER, regardant, par la porte ouverte, l'intérieur du château.

Quelle est la salle où tu m'accueilles?

LA REINE.

C'est la mienne.

OLIVIER.

On n'y voit ni myrtes ni rosiers,
Mais des piles d'écus, des sacs, des portefeuilles!
Les Cupidons sont des caissiers!
Que d'or! de l'or partout! de l'or! de l'or encore!

Les astres moins nombreux rayonnent dans la nuit;
Moins jaune est l'horizon, quand le couchant le dore:
Les cascades font moins de bruit.

LA REINE.

Prends tout! plonge tes bras dans ce flot métallique;
De sa pluie opulente arrose les passants;
Ceux sur qui tombera cette averse magique
Te rendront ton or en encens.

Le jour, tu parcourras en char les avenues
Qui vont du grand chemin au seuil de tes châteaux ;
Le soir, dans tes salons remplis d'épaules nues
Étincelleront les cristaux.

Veux-tu des amis? — Viens! leur cœur est dans ces coffres.
— Veux-tu des femmes? — Viens! leurs baisers sont ici.
Si quelqu'une dit : « Non, » double et triple tes offres.
La plus fière dira : « Merci. »

Rêves-tu qu'il est doux de mener vers le prêtre
La vierge aux yeux baissés, lis du secret vallon?
Prends cet or; fusses-tu vieux et laid, tu vas être
Plus jeune et plus beau qu'Apollon.

Tu verras à tes pieds la noblesse arrogante ;
Aux filles des Couci tu peux te marier;
Le blason, que salit la roture indigente,
S'accole à l'argent roturier.

Tu tiens entre tes mains la puissance suprême.
Élève tes flatteurs; abats tes ennemis.
Vices et passions, jusqu'au crime lui-même,
Tout, jusqu'aux vertus, t'est permis.

Perdre une fille honnête ou sauver un brave homme,
Conserver des chefs-d'œuvre ou les jeter au feu,
Féconder, ravager, tu peux tout. On te nomme
Le bien et le mal. — Sois un dieu!

OLIVIER.

Ta parole dessèche ; on dirait, à l'entendre,
Qu'un simoun souffle sur le cœur.

Je me sens plus mauvais; ce que j'avais de tendre
Devient égoïste et moqueur.

Je n'aime déjà plus mes amis; je soupçonne
Qu'ils flattent en moi mon argent.
Le dévoûment s'éteint; la pitié m'abandonne;
J'appelle vaurien l'indigent.

J'applaudissais jadis à la France agrandie;
Je pleurais nos drapeaux vaincus.
Mais j'ai peur aujourd'hui qu'une gloire hardie
Ne me coûte quelques écus.

Qui donc es-tu, démon fatal? tu ne peux être
L'Amour.

LA REINE.

Je suis l'Amour de l'or.

OLIVIER.

Ah! tu n'es pas celui que je vis apparaître.

La reine rentre dans le château.

Où donc est-il? Vit-il encor?

Se tournant vers l'entrée du château, et s'adressant à l'Amour de l'or, comme s'il était encore présent.

Génie abrutissant! Le pays qui t'écoute
Perdra le sentiment du beau.
Si l'Amour ne vit plus, tu l'as tué sans doute,
Et cet or lui sert de tombeau.

SCÈNE IX.

OLIVIER, LA REINE.

La reine des fées, qui vient de rentrer dans le château, en sort, vêtue d'un manteau de pourpre, et couronnée d'un diadème. — Elle s'approche d'Olivier, et le tire de sa rêverie en lui touchant l'épaule, avec son sceptre.

LA REINE.

Tu viens de voir ma sœur, Esprit qui rampe à terre,
Bourgeoise ambition, qu'un peu d'or désaltère,
Humble orgueil, que repaît l'encens de quelques sots.
— Regarde-moi! mon œil est superbe; l'Europe
Que j'embrasse est mon champ; la pourpre m'enveloppe:
Devant moi les licteurs inclinent leurs faisceaux.

Je puis t'ouvrir l'accès des conseils; je puis faire
Tourner ton astre autour de la royale sphère;
Va, monte à la tribune, escalier du pouvoir.
Tu sais comme on procède : on sert les nobles causes.
Les peuples affranchis, les libertés écloses;
On proclame le droit en face du devoir.

On défend la raison, l'examen, la lumière,
La mâle égalité, trempe de l'âme fière,
Qui pousse aux grands destins les peuples aguerris;
On dit aux nations qu'elles sont souveraines,
Et ne sont pas la chose ou des rois ou des reines;
— Puis, quand on a longtemps enflammé les esprits,

Quand à l'homme d'État le tribun a fait place,
Sur le feu qu'on soufflait on jette de la glace;

On prône le respect, détruit par le niveau :
« Une aristocratie importe à l'équilibre ;
Rien ne sera debout, si l'examen est libre ;
Il faut un frein pieux aux écarts du cerveau. »

Bref, on dit le rebours des choses qu'on a dites :
« Les révolutions ! catastrophes maudites !
L'État roule sans fin dans ce gouffre sans fond.
L'ancre est le droit divin. » — Applaudi des marquises,
On égorge à leurs pieds les réformes conquises.
— Et cependant, saisis d'un vertige profond,

Les jeunes gens, sur qui ces exemples descendent,
Devant ce changement énorme se demandent
Ce que c'est que le vrai, s'il est ou s'il n'est pas,
Si la conviction n'est pas la duperie,
Et s'il faut croire au bien, quand son aspect varie
Selon qu'on le regarde ou d'en haut ou d'en bas.

OLIVIER.

Quel est ton nom ?

LA FÉE.

L'Amour du pouvoir.

OLIVIER.

Je rejette
Le pouvoir sans grandeur, qu'à ce prix on achète.

LA REINE.

Il est pourtant bien doux ; on dit son fardeau lourd ;
Mais vienne un accident qui les en débarrasse,
Ceux qu'on rend au repos portent mal leur disgrâce.
— Me veux-tu ?

OLIVIER.

Non.

LA REINE.

Adieu; d'autres suivront ma cour.

Elle rentre.

SCÈNE X.

OLIVIER, LE LUTIN, ayant repris sa vraie figure.

LE LUTIN.

Me reconnais-tu?

OLIVIER.

Non, jeune homme.

LE LUTIN.

Jeune, par tes dons imprudents.
— C'est Robin-Lutin qu'on me nomme.

J'étais l'ermite chargé d'ans;
J'étais la bonne femme.

OLIVIER.

Ah! traître!

LE LUTIN.

Bah! nous cherchions tous deux l'Amour
Je fus plus fin que toi, mon maître;
Trouve des dupes à ton tour.

C'est moi qu'il agrêra sans doute;
J'ai rajeuni; tu t'es fait vieux.
Ayant perdu trente ans en route,
Tu n'es plus très-beau.

OLIVIER, avec désespoir.

Malheureux!

LE LUTIN.

Console-toi par la sagesse.

Dame! on ne peut pas tout avoir,
Aimer, et donner sa jeunesse
Aux plaisirs, à l'or, au pouvoir.

OLIVIER.

Hélas! si l'on pouvait revivre!

LE LUTIN.

C'est ce qu'on a dit bien souvent;
Mais on ne peut recoudre au livre
Les feuillets qu'emporta le vent.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA REINE DES FÉES.

LA REINE.

Olivier!

OLIVIER.

C'est sa voix! c'est son port, sa figure!
De mon rêve enchanté c'est la vision pure!
Qu'elle est belle! mon âme est noyée en ses yeux,
Comme un brouillard terrestre en la splendeur des cieux;
Sa parole est un chant plus doux à mon oreille
Que celui des oiseaux que le matin réveille.

Lui tendant les bras.

Toi devant qui je suis en extase, ô beauté!
Viens! car je n'ose faire un pas de ton côté,
Et pareil à l'enfant ravi, qui souffle à peine
Devant un papillon qu'effraîrait son haleine,
Je crains de respirer, de peur que, loin du sol,
Vers les jardins du ciel tu ne prennes ton vol.

LA REINE, faisant un pas vers lui.

Olivier!

OLIVIER.

Parle encore! Ah! musique suave!
Parle! je t'appartiens; commande à ton esclave.

LE LUTIN, *le repoussant.*

Bonhomme, doucement donc!
Ta goutte craint les secousses;
Calme-toi, vieux Céladon!
Tu crois soupirer; tu tousses.

D'un esclave catarrheux
Que veux-tu que l'Amour fasse?
Va vers les bouquins poudreux,
Toi qui fais peur à la grâce.

Les baisers ne nichent point
Au fond des rides moroses;
Ils gazouillent dans le coin
Des lèvres où sont les roses.

L'aube est aux roucoulements;
Au calme est le crépuscule.
Le doux babil des amants
Chez les vieux est ridicule.

A la reine.

Qu'il se prépare au tombeau
Par la prière et le jeûne!
Prends-moi, c'est moi qui suis beau;
Prends-moi, c'est moi qui suis jeune.

OLIVIER.

O jalousie! ô rage! ô regrets trop amers!

A la reine.

Faut-il t'avoir perdue, et voir ce que je perds!

Toi que j'ai tant cherchée, ô mon âme, ô ma vie,
Ne m'apparais-tu donc que pour m'être ravie!

LA REINE.

Je t'aime. Le plaisir, et l'or, et la grandeur,
C'était moi. Le lutin fut mon ambassadeur.

LE LUTIN, faisant la révérence à Olivier.

Je m'entends en espièglerie,
Sire chevalier, n'est-ce pas?

Il met la main d'Olivier dans celle de la reine.

Çà, ta main, et plus de débats.
C'est moi, Robin, qui vous marie.

Ce trait n'est pas de mon métier,
Et l'attendrissement me pèse.
— Gare à ceux qu'une heure mauvaise
Amènera dans mon sentier!

LA REINE, à Olivier.

Tu connais le néant des mondaines ivresses,
Et ton amour fidèle a bravé leurs caresses;
Je t'aime. — Je te rends tes beaux ans. — Sois à moi!

Elle appelle les fées et les sylphes, en leur montrant Olivier.

Venez, mes sœurs! — Esprits, saluez votre roi!

DANSES.

ACTE TROISIÈME.

Une mansarde à Paris. — La mansarde est mal close et d'un aspect misérable. — Une chaise, un grabat. — Quelques charbons achèvent de se consumer dans un petit poêle. — Au fond de la mansarde, un méchant paravent, derrière lequel est un lit. — Le jour vient par une lucarne, sous le toit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE; elle coud.

Mon Dieu! que j'ai froid! mes doigts sont perclus; je ne peux plus coudre. — Voici le jour qui baisse; dans une heure, je n'y verrai plus, et je n'ai plus d'huile! Comment achèverai-je cet habit que je dois livrer demain matin au confectionneur? Avec quoi achèterai-je du vin de quina et du bouillon pour ma sœur, s'il ne me donne pas mes vingt sous? — Travaillons! travaillons! (Elle s'approche de la lucarne; puis elle souffle dans ses doigts; puis elle essaye de les réchauffer au feu presque éteint.) Impossible de me réchauffer! — il le faut pourtant; il le faut.

LA SŒUR, derrière le paravent.

Louise! Louise!

LOUISE.

Me voici, petite sœur, me voici.

LA SŒUR.

J'ai froid; j'ai soif.

LOUISE, passant derrière le paravent, en se dépouillant de son fichu.

Laisse-moi mettre ce fichu sur tes pieds. — Bien; comme cela. (Elle va chercher de la tisane qu'elle lui apporte.) Bois, et tâche de dormir. — Demain matin, tu auras un bon consommé.

SCÈNE II.

LOUISE, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Pardon, mademoiselle Louise; vous m'avez dit que vous me donneriez aujourd'hui le terme que vous devez au propriétaire, et je viens voir si vous y avez songé.

LOUISE.

Hélas! monsieur Simon, il a fallu acheter des remèdes pour ma sœur; il ne me reste plus rien pour le loyer.

LE PORTIER.

Ah! diantre! — Vous êtes une brave fille, et vous travaillez tant que vous pouvez; mais le propriétaire est en droit, voyez-vous, d'exiger les termes échus. Sa maison est louée à des ouvriers qui n'ont pas de meubles et qui vivent au jour le jour; s'il leur faisait crédit, les arriérés s'accumuleraient, et il ne pourrait plus se faire payer. — Tâchez de ne pas trop le faire attendre, ou j'ai peur qu'il ne vous renvoie.

LOUISE.

Alors, nous mourrons dans la rue.

LE PORTIER.

Voyons, voyons, mademoiselle Louise, ne dites pas de ces choses-là. — Si ma loge était plus grande, je vous recevrais chez nous; mais c'est si étroit! c'est tout au plus

s'il y a de la place pour ma femme et pour moi, et pour les trois enfants.

LOUISE.

Merci, mon bon monsieur Simon; je vous suis bien reconnaissante de l'intérêt que vous me témoignez. Vous êtes presque aussi pauvre que moi; vous ne pouvez rien pour moi. Ce n'est pas votre faute si je suis abandonnée de Dieu.

LE PORTIER, ému.

Qu'est-ce que c'est que ça! Est-ce qu'il faut se désespérer! une jeunesse comme vous! une si bonne ouvrière! Vous aurez bientôt mis de côté vingt-deux francs cinquante, et je ferai prendre patience au propriétaire, qui est un bon homme. — Allons, du courage! (En s'en allant.) Vous n'avez besoin de rien?

LOUISE, après avoir hésité.

Si. Voulez-vous me prêter une chandelle? Je pourrai passer la nuit à coudre, et je finirai ma besogne.

LE PORTIER.

Je vais vous l'apporter.

LOUISE, se remettant à l'œuvre, avec joie.

Il me semble que j'ai moins froid. (On frappe à la porte.) Entrez! (Le portier ouvre la porte, par où entre une revendeuse. — Il sort.)

SCÈNE III.

LOUISE, UNE REVENDEUSE.

LA REVENDEUSE.

Bonjour, chère petite.

LOUISE.

Bonjour, madame.

LA REVENDEUSE.

Toujours travaillant!

LOUISE.

Il le faut bien.

LA REVENDEUSE.

C'est cela du courage! Quel dommage qu'il soit si mal récompensé! — Heureusement, je suis là dans les moments difficiles. (S'asseyant auprès de Louise.) N'avez-vous plus rien à me vendre?

LOUISE.

Je n'ai plus rien.

LA REVENDEUSE.

Plus de reconnaissances du mont-de-piété?

LOUISE.

La seule que j'eusse, je vous l'ai cédée.

LA REVENDEUSE.

Point de vieille robe, de vieux châle, de vieux manteau?

LOUISE.

Il ne me reste que ce que vous me voyez sur le corps.

LA REVENDEUSE.

Ce n'est guère. Quoi! pas même un fichu pour vous couvrir le sein? — Vous voulez donc vous enrhumer?

LOUISE.

C'est comme cela.

LA REVENDEUSE.

Vous attraperez une fluxion de poitrine.

LOUISE.

Que voulez-vous que j'y fasse?

LA REVENDEUSE.

Comme elle est jolie, même sous ces guenilles! Cela me fend le cœur, de la voir si mal vêtue. — Savez-vous,

ma mignonne, qu'il y a de belles filles qui portent de la soie et du velours, et qui sont moins belles que vous!

LOUISE.

Ce n'est pas la soie et le velours que j'envie. Je voudrais avoir de quoi nourrir ma sœur et moi, et de quoi nous chauffer.

LA REVENDEUSE, en lui tâtant les mains.

Le fait est que ses pauvres petites mains sont glacées ! — des mains fines, quoique enflées et rouges! — Quelques jours de repos, et ces doigts, bien gantés, auraient l'air d'être à une comtesse.

LOUISE.

Les mains des couturières ne sont pas faites pour être gantées, mais pour tenir l'aiguille.

LA REVENDEUSE.

Je viens d'acheter un collier d'occasion; permettez-moi de l'essayer sur votre cou. (Elle lui passe le collier autour du cou.) Jour de Dieu! que ce collier lui sied bien! Elle est gentille à croquer.

LOUISE, après avoir regardé avec un certain plaisir l'effet du collier, le retire et le rend à la revendeuse.

Reprenez cela, et portez-le à quelque belle dame.

LA REVENDEUSE.

Et pourquoi n'auriez-vous pas des colliers aussi bien que les belles dames? En quoi valent-elles plus que vous? N'êtes-vous pas plus jeune et plus jolie que la plupart d'entre elles? Elles sont nées de parents riches, et vous, vous êtes née de parents pauvres. Est-ce votre faute? Si elles ont leur naissance, n'avez-vous pas votre beauté? — Leur vertu! Eh! mon Dieu, comme elles en feraient bon marché, si elles tâtaient de la misère! — Ah! pour peu que vous eussiez confiance en moi, vous ne gèleriez plus

dans un taudis; vous ne mangeriez plus du pain sec, — quand vous en mangez; — vous ne porteriez plus ces vilains haillons qui vous défigurent; mais vous auriez des robes élégantes, des cachemires, des dentelles, une loge à l'Opéra; vous vous dorloteriez dans de somptueux appartements, — et votre sœur, qui dépérit, reviendrait à la santé.

LOUISE.

Taisez-vous. Vos paroles troublent mon cerveau. Vous éveillez en moi des idées mauvaises. Laissez-moi travailler.

LA REVENDEUSE.

Quand vous aurez travaillé pendant dix ans, où cela vous mènera-t-il? Que pouvez-vous économiser sur une vingtaine de sous que vous gagnez chaque jour? Vous serez vieillie, épuisée, et vous regretterez alors, mais trop tard, votre jeunesse inutile et votre éclat perdu.

LOUISE.

Laissez-moi. Je me fie à la Providence. Je veux être honnête; je veux me marier à un ouvrier.

LA REVENDEUSE.

Qui se grisera, qui vous battra, ou qui sera écrasé par quelque machine, et vous laissera mère de trois ou quatre petits enfants, et n'ayant point de pain à leur donner.

Écoutez-moi, ma belle: il y avait, l'an passé, près d'ici, dans la maison qui fait l'angle au bout de la rue, une ouvrière, jolie comme vous, et laborieuse comme vous. Elle habitait, tout en haut de l'escalier, une mansarde sous le toit, à peu près comme la vôtre; le vent soufflait à travers les planches mal jointes, — comme chez vous, et il neigeait par le toit entr'ouvert, — comme il neige ici. Cependant, elle luttait courageusement contre

la mauvaise fortune; elle disait ce que vous dites : qu'elle voulait gagner honnêtement sa vie, que Dieu venait en aide aux pauvres gens; — enfin elle avait repoussé mes conseils, si bien qu'un jour, passant devant son logis, et voulant savoir ce qu'elle était devenue, je montai jusqu'à sa chambre. Une forte odeur de charbon s'exhalait par les trous des planches. J'enfonçai la porte à moitié pourrie, et je relevai la malheureuse créature, qui s'asphyxiait.

Je l'ai emmenée chez moi; et, aujourd'hui, si vous alliez au bois, vous la verriez enfoncée dans les coussins d'un équipage, d'où elle échange amicalement des signes de tête avec les hommes du plus grand monde, qu'elle éblouit par sa beauté, et qu'elle charme par son esprit. C'est la lionne du jour; c'est l'âme de toutes les soirées joyeuses, et la reine de tous les festins. — Je vous réponds qu'elle n'est plus tentée de s'asphyxier.

LOUISE.

Qui sait comment elle finira? Dieu veuille que ce ne soit pas comme ces malheureuses que j'ai aperçues quelquefois la nuit, dans les rues! J'éprouvais, à leur aspect, un dégoût mêlé de pitié; il y entrait aussi je ne sais quelle terreur personnelle, comme si j'avais été menacée du même sort. — Mille fois plutôt le charbon que cette ignominie !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Mademoiselle Louise, voilà votre chandelle.

LOUISE.

Merci, cher monsieur Simon. Je vous en rendrai une demain.

LE PORTIER.

Bon, bon ! Ne parlons pas de ça. (Il sort.)

LA REVENDEUSE.

Eh bien, mignonne?...

LOUISE.

Allez-vous-en! je ne veux plus vous entendre C'est odieux de me parler de ma sœur malade et de me montrer sa guérison dans mon déshonneur; c'est une indignité d'épier mes découragements pour les tourner vers la honte; c'est aussi infâme de mal conseiller les pauvres que de pervertir les enfants. Ne rougissez-vous pas devant cet honnête homme ? Il me fournit ce qu'il faut pour que je travaille bravement, et vous, vous remuez, pour me perdre, l'envie, la cupidité, et tous les méchants instincts. — Sortez! et ne revenez plus ! (La revendeuse sort; en sortant, elle secoue la porte.)

LOUISE.

Que faites-vous donc?

LA REVENDEUSE.

J'essaye si la porte cédera facilement, pour le cas où il faudrait l'enfoncer (Elle sort.)

SCÈNE V.

LOUISE, seule.

Cette femme! c'est le démon. — Mon Dieu! protégez-moi! J'ai eu beau repousser ses discours, il s'en est glissé quelque chose dans mon âme, et j'entends en moi-même une voix qui répète ce qu'elle a dit. — Oh! si l'été venait, je serais sauvée. On a besoin de peu, en été; un rayon de soleil, qui entre par la lucarne, apporte le bien-être et ranime le courage. On a chaud, en été: on coud au grand

jour, au bord du toit; on voit verdoyer les petites herbes des murailles, et l'on entend chanter les moineaux; on aperçoit même la cime de quelques arbres par-dessus les jardins éloignés; cela réjouit. Quand le soleil se couche, on regarde les beaux nuages roses et dorés qui traversent le ciel, et on les suit de l'œil en se laissant aller à des rêves qui font oublier la réalité. La nuit amène les étoiles dont les lueurs sont si douces; il y en a une surtout, que je connais, que j'aime : une étoile bleue, qui a l'air de me contempler tendrement; chaque soir, j'attends sa visite; je la devine, avant qu'elle paraisse, à une clarté tremblotante au coin de ma fenêtre; puis elle montre son œil d'azur, et semble me dire : « C'est moi; ouvre à ton amie. » — Oh! l'été, c'est la saison que le bon Dieu a faite pour les fleurs, les oiseaux et les pauvres gens.

Mais que c'est dur, l'hiver! que c'est morne! que tout paraît sombre! comme le froid rend les privations plus douloureuses! on se sent isolée; on voudrait mourir. Et pourtant ce doit être si bon de vivre, — quand on est riche!... Ah! cette femme!... — C'est vrai, je suis jeune, je suis belle; est-il juste que je ne connaisse que les douleurs? pourquoi n'aurais-je pas ma part de ces plaisirs qu'on dit si enivrants? — Hélas! j'aurais grand besoin de quelqu'un qui me fortifiât, qui me défendît contre le désespoir et les tentations.

SCÈNE VI.

LOUISE, LA COMTESSE, GONTARD; il ouvre la porte en conduisant la comtesse par la main.

LA COMTESSE.

Bon Dieu! où me menez-vous?

GONTARD.

Laissez-vous conduire. Vous savez qu'aujourd'hui vous m'appartenez.

LA COMTESSE.

Voyons si vous serez mieux avisé que le directeur de théâtre, le sportman et les autres.

GONTARD.

J'y tâcherai.

LA COMTESSE.

Cela débute mal. Je suis brisée ; ces cinq étages m'ont rompue. (Elle s'assied. — Apercevant Louise.) Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ?

GONTARD.

Madame, c'est une jeune couturière que je prends la liberté de vous recommander. — (A Louise.) Mademoiselle, voici une dame qui veut bien s'intéresser à vous, et qui vous procurera une bonne clientèle.

LOUISE, stupéfaite.

Est-ce que j'ai la fièvre ? est-ce que je rêve tout éveillée ?

LA COMTESSE, grelottant.

Ah ! quel froid ! c'est pis que dans la rue. (Allant vers les charbons éteints.) Comment ! mademoiselle, vous n'avez pas de feu par un temps pareil ?

LOUISE.

Je le regrette bien aujourd'hui, madame, puisque je n'ai pas le moyen de vous réchauffer.

LA COMTESSE, examinant la chambre.

Est-ce que c'est là que vous logez ?

LOUISE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Quoi! là! dans ce galetas, tout à jour?

LOUISE.

Je le trouverais assez bon, si je pouvais le payer.

LA COMTESSE.

Eh quoi! cela se paye? — Et combien le payez-vous?

LOUISE.

Cinq sous par jour, vingt-deux francs cinquante par trimestre.

LA COMTESSE.

Cinq sous! on se loge à cinq sous! — Enfin vingt-deux francs ne sont pas une grosse somme, et vous ne devez pas être embarrassée pour la payer.

LOUISE.

Oh! madame, quand on ne gagne que vingt sous!...

LA COMTESSE.

Vous ne gagnez que vingt sous! est-ce possible?

LOUISE.

Oui, madame. Je couds des habillements pour un magasin à prix fixe, et le tailleur ne peut pas me donner davantage; encore suis-je une des mieux payées.

LA COMTESSE.

Comment! il y a des ouvrières qui gagnent moins que vous?

LOUISE.

Il y en a beaucoup. Pour gagner vingt sous, il faut être bonne couturière, et travailler dix-sept heures au moins par jour. La plupart ne reçoivent que de douze à dix-huit sous.

LA COMTESSE.

Voilà qui confond! — Et pourquoi ne cherchez-vous pas un ouvrage mieux rétribué?

LOUISE.

Je n'en trouverais pas, étant obligée de travailler en chambre, à cause de ma sœur.

LA COMTESSE.

Vingt sous par jour! — que pouvez-vous achêter avec cela? avec quoi vous habillez-vous? avec quoi vous nourrissez-vous? — Faites-moi votre compte; je m'y intéresse extrêmement. (Elle s'assied. Gontard fait signe à Louise de répondre aux questions de la comtesse.)

LOUISE.

Puisque vous le voulez, madame, voici à peu près mon compte pendant l'hiver : trois sous d'huile, parce qu'il faut que je veille très-tard; trois sous de charbon, dans les grands froids; deux sous pour le fil et les aiguilles; cinq sous pour le loyer. Une robe d'indienne me coûte quatre francs et me dure à peu près toute l'année...

LA COMTESSE, à Gontard.

On passe une année avec une robe de quatre francs! — Ce que coûte une paire de gants. (A Louise.) Continuez.

LOUISE, continuant sur un signe de Gontard.

Je lave moi-même mon linge; cependant, il faut bien compter, pour les habits, le linge et la chaussure, environ vingt francs par an... ce qui revient à un sou par jour; — reste six sous pour la nourriture et les dépenses imprévues.

LA COMTESSE.

Six sous! — Que mangez-vous donc?

LOUISE.

De la soupe et du pain.

LA COMTESSE.

Et que buvez-vous?

LOUISE.

De l'eau.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu !

LOUISE.

A moins que l'ouvrage ne vienne à manquer.

LA COMTESSE.

Et quand il manque ?

LOUISE.

Il faut jeûner. Un seul jour de chômage dérange tous mes calculs, et m'ôte le nécessaire pendant plus d'un mois.

LA COMTESSE.

Miséricorde ! qu'est-ce que j'entends ! (Se tournant vers Gontard.) Est-ce que c'est vrai, ce qu'elle me dit ?

GONTARD.

Oui, ma cousine. Vous devez voir, à la façon dont elle est logée et dont elle est vêtue, qu'elle vous dit l'exacte vérité.

LA COMTESSE, à Louise.

Pourquoi ne vous adressez-vous pas aux Bureaux de bienfaisance ?

LOUISE.

L'argent des Bureaux appartient à ceux qui ne peuvent pas travailler. Moi, je peux travailler, et je volerais leur pain aux infirmes et aux vieilles gens.

GONTARD, à la comtesse.

C'est fier et noble, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, à Gontard.

Si vous saviez comme je suis émue !

LA SOEUR, derrière le paravent.

Louise !

LA COMTESSE, tressaillant et se levant.

Qu'est-ce donc?

LOUISE.

C'est ma petite sœur, qui est malade.

LA COMTESSE.

Malade! ici! dans ce grenier! — Quel âge a-t-elle?

LOUISE.

Douze ans.

LA COMTESSE.

Pauvre enfant! — Et c'est vous qui pourvoyez à ses besoins, — sur vos vingt sous?

LOUISE.

Oui, madame. Nous n'avons plus nos parents; il faut bien que je lui serve de mère. La pauvre petite commençait déjà à travailler, et cela allait encore; mais elle n'est pas robuste et endurcie aux privations, comme je le suis: la fièvre l'a prise. Depuis trois mois qu'elle est au lit, je suis seule pour suffire à nous deux, et je ne sais souvent comment faire.

LA SŒUR.

Louise!

LOUISE.

J'y vais. (A la comtesse.) Pardon, madame. (Elle va vers sa sœur.)

LA COMTESSE, à Gontard.

Grand Dieu! qui aurait jamais imaginé cette épouvantable détresse!

GONTARD.

J'en sais de plus misérables encore.

LA COMTESSE, se laissant tomber sur le lit.

C'est navrant; cela fait mal. (A Louise, qui revient.) Voilà votre lit! ce grabat sans draps, cette méchante couverture!

LOUISE.

Je me couche tout habillée.

LA COMTESSE.

Ah! malheureuse enfant! Elle appelle cela être habillée! mais elle est presque nue! en plein hiver! c'est à n'y pas croire. (Prenant Louise par la main.) Vite! venez! que je vous emmène dans ma voiture!

LOUISE.

Je ne puis pas abandonner ma sœur.

LA COMTESSE.

C'est vrai; je suis troublée au point de ne savoir ce que je dis. (Elle vide sa bourse entre les mains de Louise.) Tenez, mon enfant; faites venir le médecin; achetez tout ce qu'il faut pour votre sœur et pour vous; achetez du bois, achetez des draps. Ne regardez pas à la dépense; si vous n'avez pas assez de ce qui est dans ma bourse, je reviendrai demain, et je vous en donnerai deux fois, trois fois autant. — Allez, allez, et ne ménagez rien.

GONTARD, prenant les mains de la comtesse.

Chère cousine!

LOUISE, regardant les pièces d'or (à peu près trois cents francs).

Oh! madame! mais c'est toute une fortune!

LA COMTESSE, à Gontard.

Ces quelques pièces d'or, une fortune!

GONTARD.

Oui, c'est une fortune pour elle; c'est une terre pour un cultivateur; c'est l'opulence pour des milliers d'ouvriers.

LOUISE, ardemment.

Vous me permettrez de travailler pour vous, n'est-ce pas, madame? C'est le seul moyen de m'acquitter un peu envers vous de cette énorme avance.

LA COMTESSE.

Oui, oui, je vous emploierai; c'est un prêt, c'est un don, c'est tout ce que vous voudrez. — Allez vite acheter les choses les plus nécessaires. (Voyant que Louise regarde le paravent.) Ne craignez rien pour votre sœur. Je resterai ici jusqu'à votre retour; si elle appelle, j'irai la soigner.

LOUISE.

Oh! vous êtes un ange du bon Dieu. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, GONTARD.

GONTARD, à la comtesse, en la contemplant avec attendrissement.

Non; vous ne pouvez pas vous imaginer combien vous me paraissez belle.

LA COMTESSE, absorbée dans ses réflexions.

Je n'avais jamais vu de près la vraie misère; je ne me représentais que celle dont on parle dans les romans et les pièces de théâtre.

GONTARD.

Celle-là, c'est la pauvreté dorée; les auteurs ont soin de ménager vos nerfs, et ne vous offrent que des indigences gracieuses, des infortunes si coquettes, qu'elles donnent envie d'être pauvre. J'ai fait un peu comme eux; je vous ai menée d'abord chez une jolie fille. Que serait-ce si je vous avais conduite dans des bouges infects, chez les moribonds, chez les mères et chez les vieillards; si je vous avais montré des enfants poitrinaires couchés sur la planche humide, et des octogénaires grelottant dans des sacs!

LA COMTESSE.

C'est horrible ! — Et pourtant, mon ami, je vous remercie de m'avoir fait connaître ces émotions. Moi qui me croyais charitable, parce que je faisais des quêtes, dont je versais le produit en des mains étrangères, sans m'occuper de sa destination ; parce que je jouais des proverbes au bénéfice des pauvres, et que mon nom figurait parmi les noms aristocratiques des dames patronnesses ! Hélas ! la vanité et l'amour du plaisir avaient plus de part à ces bonnes œuvres que l'amour de la bienfaisance. — Oui, mon ami, il faut monter soi-même les étages qui mènent aux mansardes ; il faut voir de ses yeux et toucher de ses mains les détresses qu'on veut soulager. Un moment a suffi pour me transformer ; j'aperçois le côté sérieux de la vie, dont je ne voyais que les frivolités ; je sais maintenant que la richesse est une dette sacrée envers ceux qui manquent de tout ; je comprends mes devoirs, et je me sens digne de les remplir.

GONTARD.

Je savais bien, moi, que vous étiez une noble femme !

LA COMTESSE.

Ne parlez pas ainsi. J'ai honte de moi-même ; j'ai dû vous paraître égoïste et ridicule ; vous deviez prendre en pitié mes caprices, mes dégoûts, mes plaintes puériles à propos d'ennuis, que j'appelais des malheurs, avant d'avoir vu le malheur véritable. — Et cet argent que je versais à pleines mains chez la modiste ou le bijoutier ! (Montrant son bracelet.) Quoi ! je porte à mon bras le domaine d'un paysan ! le prix d'une dentelle aurait sauvé une famille ! Ah ! vous verrez, mon ami, vous verrez comme je serai économe à l'avenir.

GONTARD.

Je vous dis que vous êtes pleine de cœur. Ne vous accusez pas; n'exagérez pas votre égoïsme. Ce n'était pas votre faute; vous ignoriez, quand vous perdiez vos heures, que plus d'une femme du monde employait les siennes à visiter les malheureux; on entre le cœur serré, on sort les yeux humides; voilà ce qui plaît aux femmes, qui sont faites pour la bonté et la compassion. Il n'a manqué à quelques-unes qu'une nourriture saine et robuste de l'esprit. Mais quoi! on a poétisé leurs vapeurs, leurs tristesses sans cause, leurs vagues mélancolies; leurs pensées les plus sérieuses sont pour la mode nouvelle et pour la robe qu'elles porteront au bal ou à l'Opéra; elles ne savent rien de ce qui se passe hors du cercle étroit des salons; elles n'entendent que le babil de la bonne compagnie, des médisances, des persiflages, du précieux, du maniéré, rien qui puisse réveiller l'âme et réchauffer les sentiments généreux. Que si une rude voix, éclatant tout à coup dans ce caquetage, s'écriait brutalement : « Madame, à l'heure qu'il est, des femmes meurent de faim! » on se boucherait les oreilles, et l'on crierait au socialisme.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DE FLÉVIEUX.

DE FLÉVIEUX.

Enfin, madame, je vous trouve, — et dans quel taudis, juste ciel!

LA COMTESSE.

Quoi! c'est vous, cher comte! — Comment avez-vous pu me découvrir ici?

DE FLÉVIEUX.

Je viens de votre hôtel, j'y entrais comme votre voiture en sortait; je me suis lancé à sa poursuite, jusqu'à ce que je l'eusse perdue de vue, au détour d'une ruelle. « Que va faire la comtesse dans ces affreux quartiers? » me disais-je en cherchant votre équipage, que j'ai fini par retrouver au bas de cette masure. Le portier m'a accompagné jusqu'ici, et me voilà.

LA COMTESSE.

D'où venez-vous, depuis si longtemps qu'on ne vous a vu?

DE FLÉVIEUX.

Du fond de l'Allemagne. Je suis allé, selon vos ordres, à Strasbourg; celui après qui je courais en était parti, la semaine précédente, pour Bade; je l'ai suivi à Bade, où je l'ai manqué de deux jours, puis à Berlin, puis à Hambourg; là, j'ai appris qu'il venait de s'embarquer, la veille, sur un vaisseau qui allait aux États-Unis. — Je suis revenu vers vous, désirant savoir de vous, madame, s'il faut que j'aille aussi en Amérique.

LA COMTESSE.

Non, comte. Pardonnez-moi mes folles exigences; vous n'aurez plus à gémir de mon despotisme; je suis touchée du dévouement dont vous avez fait preuve, et je promets de le reconnaître à l'avenir par une sincère et débonnaire amitié. — Donnez-moi une poignée de main, et rendez-moi ma lettre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOUISE, qui rentre chargée de divers objets qu'elle dépose dans un coin.

LA COMTESSE, à de Flévieux.

Ah! encore un acte de tyrannie. — Avez-vous votre bourse?

DE FLÉVIEUX.

Oui; la voici.

LA COMTESSE, montrant Louise.

Eh bien, videz-la dans les mains de cette jeune fille. (Le comte tend sa bourse à Louise qui se retire.)

LOUISE.

Non, monsieur; c'est trop. Madame m'a déjà comblée de bienfaits.

LA COMTESSE, prenant la bourse elle-même, et la mettant de force dans les mains de Louise.

Acceptez, mon enfant, acceptez, je vous en prie. Ce sera pour votre dot.

LOUISE, prenant la bourse et baisant les mains de la comtesse.

O ma bienfaitrice! Comment vous remercier! comment vous dire tout ce que je sens! — Vous m'avez sauvée, — peut-être de la honte.

LA COMTESSE, au comte, après avoir ouvert la lettre qu'il lui a rendue, et en avoir retiré une bague.

Celui à qui la lettre était adressée est mon ancien bijoutier. Cette bague est à secret; — un mécanisme merveilleux, on ne peut plus délicatement travaillé! il s'était brisé, et, comme personne ne pouvait le réparer, sauf l'inventeur, j'avais imaginé de vous envoyer à sa poursuite. (A Gontard, en lui offrant la bague.) Telle qu'elle est, veuillez l'accepter. C'est vous qui avez remporté le prix. J'ai promis

une récompense au vainqueur, et, si vous ne croyez pas que ce soit assez de la bague, voulez-vous accepter la main qui la portait?

GONTARD.

Ah! cousine! vous me rendez le plus heureux des hommes!

LA COMTESSE, à Gontard.

Je suis donc la *bonne* femme que vous rêviez pour épouse?

GONTARD.

Oh! oui, mille fois oui. J'en suis sûr maintenant. — Tenez : si cette journée ne vous avait pas touchée au cœur, je ne vous aurais jamais revue. (Lui prenant la main.) Vous n'auriez pas été la femme adorable à laquelle je suis fier de consacrer mon existence.

LA COMTESSE, gaiement.

Ah! c'était une épreuve réciproque? Eh bien, loin de vous en vouloir, je vous en estime davantage. (Au comte.) Vous, cher comte, soyez notre hôte de tous les jours.

DE FLÉVIEUX.

Merci, madame; votre bonté me pénètre. — Hélas! je vous aimais encore mieux méchante — et veuve.

LA COMTESSE, à Gontard.

Ramenez-moi à mon hôtel. (A Louise.) Au revoir, mon enfant!

LOUISE.

Adieu, madame, et soyez bénie! (La comtesse sort avec Gontard et de Flévieux.)

FIN.

TABLE

Paris. — J. Claye, imprimeur, 7, rue Saint-Benoit.

